

JEANNE HUMBERT

EUGÈNE  
HUMBERT

*La vie et l'œuvre  
d'un néo-malthusien*

1947

LA GRANDE REFORME

PARIS

REPUBLICAN  
SOCIETY

# **EUGÈNE HUMBERT**

La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*EN PLEINE VIE*, roman précurseur. Illustré de photographies prises dans les camps nudistes. Editions de Lutèce, Paris. *Epuisé.*

*LE POURRISSOIR* (Saint-Lazare). Choses vues, entendues et vécues. Préface de Victor Margueritte. Editions Prima, Paris. *Epuisé.*

*SOUS LA CAGOULE* (A Fresnes). Préface de Sébastien Faure. Editions de Lutèce, Paris. *Epuisé.*

*CONTRE LA GUERRE QUI VIENT* (Conférence). Editions de la Ligue des Combattants de la Paix, Paris.

---

**JEANNE HUMBERT**

# **EUGÈNE HUMBERT**

**La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien**



**1947**

**LA GRANDE RÉFORME**

**PARIS**

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE  
— CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE  
— LES EXEMPLAIRES HORS COMMERCE  
SUIVANTS : DIX SUR AUVERGNE A LA MAIN  
NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ET 1.000 SUR  
VÉLIN BOUFFANT CRÈME NUMÉROTÉS  
DE 11 A 1.010.

EXEMPLAIRE N<sup>o</sup> 0362

*A ma fille,*

*A Bernard Mathieu, son mari,*

*Je dédie ce livre consacré à la mémoire  
de leur papa et grand ami.*

**J. H.**

*J'ai écrit ce livre sur le conseil de Manuel Devaldès et pour toutes les raisons exposées dans la lettre, reproduite ci-contre, qu'il m'envoya après la mort de celui qui fut pour moi un tendre compagnon, un ami fidèle, compréhensif et irremplaçable.*

J. II.



Paris, 28 juin 1944.

Chère Jeanne,

Travaillant aujourd'hui, je n'ai pu accompagner Léonie dans la visite qu'elle vous a faite, mais je comptais aller vous voir samedi, jour où je suis libre l'après-midi. J'apprends maintenant que vous partez vendredi pour la province.

Je tiens à vous faire part, avant votre départ, du choc que j'ai ressenti, de la peine que j'éprouve encore à l'horrible nouvelle de la mort d'Humbert, dans des circonstances si tragiques et à la veille d'être sauré. Il y a là quelque chose d'épouvantable. Les termes me manquent pour le dire comme il conviendrait.

C'est un vieux camarade sympathique entre tous, un vieil ami qui vient de s'en aller et un grand vide en résultera dans notre vie et en vérité dans l'existence de beaucoup d'autres. Toute notre jeunesse était en lui, toutes nos luttes côte à côte pour l'idée qui nous demeure chère. Puissiez-vous surmonter la souffrance que cette perte irréparable vous cause!

Ce qu'il y aurait de mieux à faire pour vous, si je puis humblement vous donner ce conseil, ce serait de suivre celui qu'a formulé Léonie : de lui consacrer le mémorial qu'il mérite. D'abord parce que ce serait une œuvre de justice ; ensuite parce que, sans doute, cela apporterait un tantinet à une douleur que vous connaîtrez longtemps ; les compagnons de sa trempe ne sont pas légion.

Vous lui consacreriez un ouvrage

retracant l'histoire de sa vie et celle de son œuvre. Car s'il ne laisse pas de livres, il laisse du moins une œuvre réelle et qui vaut bien des livres : l'administration de Régénération, la direction de Génération consciente et celle de la Grande Réforme, son travail d'éditeur de maintes brochures qui resteront, ses conférences, etc., tout cela c'est quelque chose : une époque de la pensée française et universelle.

C'est à cette œuvre que je vous conseille de vous atteler désormais. Cela vous rendra le goût de la vie. Des camarades de combat, une sélection d'amis, pendant qu'ils vivent encore, pourraient d'ailleurs apporter leur pierre à ce monument, sous forme de contributions personnelles où ils exprimeraient les sentiments qu'ils éprouvent à l'égard de sa mémoire.

Croyez bien, chère Jeanne, que Léonie et moi prenons une part plus grande que nous ne saurions dire à votre peine qui est certainement immense.

Et dites bien à Lucette et à son mari que nous sommes pleinement de cœur avec eux dans la tristesse qui les accable.

Bien fraternellement vôtre,

Manuel Devaldes

PREMIÈRE PARTIE







Le 6 mars 1870, Eugène Humbert faisait son entrée dans la vie... et la guerre était déjà dans l'air ! Il en aura été marqué durant toute son existence et jusqu'à sa fin tragique. Mars, de guerre et de fer, n'a pas lâché sa proie. Prédestination ? Les astrologues l'affirmeraient. « Ne cherche pas après ta destinée, a dit le calife Omar, elle cherche après toi. »

Pas de berceau en dentelles pour le recevoir. Sa mère était une travailleuse de la plus modeste condition.

C'est à la mairie de Metz, en Lorraine, qu'il fut déclaré « né de Marie Humbert, âgée de vingt-quatre ans, native d'Harprich, cigarière, domiciliée rue Chambrière ».

De nom de père, point.

Il était là, cependant, ce père qui ne jugea pas à propos de se faire connaître. Il préparait à Metz sa carrière militaire quand Marie, toute fraîchement venue de son village natal, le rencontra.

Marie Humbert était issue de parents artisans en tissage qui auraient pu vivre dans une honnête aisance s'ils n'avaient eu tant d'enfants : cinq garçons et cinq filles qui durent, à tour de rôle, quitter le toit paternel pour aller chercher ailleurs leurs moyens d'existence.

Sur ce père qu'il ne connut pas, et qui tant lui fit défaut, Eugène Humbert n'obtint jamais que de très vagues informations. Sa mère en évoquait rarement le souvenir ; elle rappelait alors certains faits de sa courte et lointaine liaison, toujours les mêmes : « Ton père, disait-elle à son fils, était grand et beau garçon. (C'est sans doute pourquoi elle l'avait aimé). Il était né dans la Manche, fils unique d'un serrurier normand. Il était très intelligent, lisait beaucoup et, le soir, au lieu de se coucher et malgré mes reproches, il étudiait très tard dans la nuit. Il traçait des chiffres et des drôles de signes sur son tableau noir accroché au mur. Je n'y comprenais goutte et il s'en amusait, car il était de caractère enjoué. Il t'aimait bien et était très fier d'avoir un fils. »

Le tableau noir dont il est question est le seul héritage que fit Eugène Humbert; il s'en servit lui-même comme il servit à notre fille et, indestructible témoin, demeure toujours dans quelque coin de la maison.

En fait, le jeune homme piochait les mathématiques et préparait des examens ardues. Le fruit de ces études lui permit plus tard d'atteindre au grade de commandant d'artillerie. Il fut même appelé à la direction des Grands Ateliers de Gravanches, à Montferrand, dans le Puy-de-Dôme.

On sut aussi que le père d'Eugène Humbert aimait les sports et « nageait comme un poisson ». Là se bornaient à peu près les maigres remembrances de Marie Humbert.

Ce futur officier s'appelait Jules Lézan, nom révélé très tard par la mère à son fils. Elle gardait à ce premier amour un culte secret et elle redoutait une rencontre qu'elle augurait orageuse entre le fils grandi et le père défaillant.

Quand survint la guerre de 1870-71, c'est sans doute avec une entière bonne foi, je suppose, que Jules Lézan promit à sa jeune compagne de lui revenir, s'il était épargné, et surtout de ne pas abandonner leur enfant.

Promesse... Autant en emporte le vent.

En tout cas, il négligea, avant son départ, de reconnaître son fils selon la loi.

\*  
\*\*

Une correspondance malaisée s'établit entre les deux amants que les hasards de la guerre séparaient. La femme ne savait pas lire, non plus écrire, naturellement. Les lettres échangées devaient passer par des intermédiaires.

Là fut l'écueil.

Marie eut recours à un secrétaire qui se révéla malintentionné, son propre beau-frère, — le mari de sa sœur aînée. Ayant le désir d'elle, il crut bon, pour arriver à ses fins, de la brouiller avec l'absent qu'il connaissait bien — ils étaient du même pays — et qu'il savait om-



brageux. Il écrivit d'étranges histoires, ignorées de l'intéressée, et traduisit à sa façon les lettres qu'envoyait le soldat et qu'il détruisait sitôt que lues.

Des conflits sentimentaux naquirent de tous ces malentendus habilement tramés et une rupture définitive s'ensuivit après quelques mois. La naïve villageoise n'eut connaissance de ces malhonnêtes intrigues que beaucoup plus tard, à la mort de son beau-frère qui, pris de remords tardifs, s'en confessa.

C'était trop tard !

Le plus clair de l'affaire, c'est que Marie Humbert resta seule, avec un mince salaire, en plein siège de Metz, ayant à sa charge, outre son enfant, une jeune sœur malade, qui devait mourir de la variole avant la fin de la guerre.

L'enfant, lui, poussait comme un champignon. De bonne souche, il tenait de son père un cerveau bien construit, lucide et avide, et de sa mère, laborieuse et robuste Lorraine, une santé vigoureuse et sans tares.

Quand la guerre prit fin, le gouvernement allemand œuvra pour que les Alsaciens et les Lorrains optassent pour la nationalité allemande, leur laissant toutefois le choix de rallier, si bon leur semblait, leur ancienne patrie. Marie Humbert décida de quitter Metz pour venir s'installer à Nancy où déjà se trouvaient certains de ses frères et sœurs.

— Je ne voulais pas que mon fils devienne prussien, nous disait-elle d'un ton bourru qui faisait notre joie.

Le petit Eugène avait alors vingt-deux mois. Né français, il le redevint une deuxième fois par option, après l'annexion à l'Allemagne des deux provinces chères à Déroulède<sup>1</sup>.

C'est donc le 27 janvier 1872 qu'il vint avec sa mère se fixer à Nancy où il devait rester jusqu'en 1896.

---

(1) Président de la Ligue des Patriotes ; auteur des *Chants du Soldat*, dont celui resté fameux : « Ils nous ont pris l'Alsace et la Lorraine. »

Après pas mal de tribulations et d'aléas, sans grand appui du côté de ses frères et sœurs, mariés et chargés de famille, Marie Humbert réussit à se loger dans une chambre étroite et sans confort; elle fut admise à la Manufacture des Tabacs, qui affamait son personnel en liardant sur la paye.

Un salaire de quinze à dix-huit francs par dizaine était tout ce que touchait la jeune femme pour une moyenne de cent cinquante heures de travail.

Il fallait, avec cette somme, faire face à tous les besoins de la vie et désintéresser encore, si peu que ce soit, la voisine qui gardait le bébé. Problème dont la solution s'avérait impossible.

A cette époque, l'Etat ne prenait pas, comme aujourd'hui, autant d'intérêt aux enfants qui naissaient. La marmaille abondait dans les ménages prolétariens ! Les allocations familiales, les subventions aux femmes enceintes, les primes aux familles nombreuses, les secours aux filles-mères, etc., n'existaient pas.

Marie connut les rebuffades, les insultes qui étaient le lot des mères non mariées d'autrefois. Mais d'aide, point. Elle était fière et courageuse. C'est au dur travail qu'elle demanda ses ressources. Comme on le sait, plus le travail est dur moins il rapporte. Les besognes qu'en dehors de son labeur régulier de cigarière, elle trouvait le moyen d'accomplir en prenant sur ses rares loisirs et sur son sommeil, lui apportaient un supplément qui atténuait à peine son incurable impécuniosité.

Un jour, elle reçut, à sa grande surprise, un mandat qui fut suivi assez régulièrement par d'autres durant plusieurs années. Un simple mot accompagnait cet envoi qui ne comportait ni nom ni adresse d'envoyeur: « Pour Eugène ». Elle comprit que l'argent était envoyé par le père d'Humbert qui, sans doute tenaillé par quelque remords, pensait faire tout son devoir en envoyant un peu d'argent. Puis, enfin lassé d'une telle générosité, —

peut-être aussi s'était-il marié entre temps, — l'expéditeur espéra et supprima tout à fait ce bienfaisant secours au moment où Eugène allait atteindre dix ans.

Alors qu'il avait à peine cinq ans, sa mère avait eu un autre enfant qui fut, comme le premier, déclaré de « père inconnu ». Celui-là, fils d'un gros brasseur de la ville, voulait se marier avec Marie Humbert et s'en ouvrit à ses parents qui prirent très mal ce projet et n'y consentirent point. Les choses en restèrent là. Après quelques années de demi-cohabitation, le père du petit Albert se maria... avec une autre. Et Marie, pour la deuxième fois, connut l'abandon. Elle fit des scènes, quelques scandales et finit par se résigner.

Ce fut alors la grande misère.

Dans son for intérieur, Eugène se réjouit du départ de ce père d'occasion qu'il appelait obstinément *Monsieur Victor*, malgré les colères de celui-ci qui entendait qu'Eugène l'appelât « papa ». Il le grondait et le châtiât durement. C'était, en somme, le fils d'un autre, et il avait droit à plus de mauvais traitements que de caresses.

Au rappel de ce temps dont mon mari gardait une mémoire fidèle, car il y a des souvenirs d'enfance qui perdurent et qui vous marquent plus ou moins profondément, il me disait :

— A peine adolescent, je me suis rendu compte de l'injustice sociale flagrante, de la férocité des conventions et des lois qui écrasent les humbles; de la scélératesse ordinaire des mâles qui, après le plaisir, abandonnent si facilement le fruit de leur caprice, — car peut-on donner à cela le nom d'amour ? C'est sans doute pourquoi j'ai mordu d'emblée comme un affamé aux théories libertaires, féministes et néo-malthusiennes, dès que j'eus connaissance de ces principes libérateurs. Le terrain était préparé pour cela ! Bâtard et traité comme tel pendant toute mon enfance, si je n'en ai ressenti qu'une pitié infinie pour ma chère vieille, si ignorante et si mal armée pour défendre son bonheur et celui de ses enfants, j'ai gardé, par contre, une sérieuse dent à

celui qui, après m'avoir imposé la vie, ne s'est plus occupé de savoir ce que la vie faisait de moi.

On verra qu'à un moment donné le père d'Eugène Humbert s'est inquiété de savoir quel homme était devenu ce fils inconnu.

Instinct paternel ? Simple curiosité ?

Une détresse sans remède...

Telle fut l'ambiance dans laquelle grandit celui qui devait consacrer ses belles années de maturité à la défense des déshérités.

Une ingéniosité précoce lui permit d'aider un peu sa mère. quand il n'était encore qu'un bambin.

A cette époque, qui se place entre 1878 et 1882, les hôpitaux employaient beaucoup de charpie pour les pansements, le coton hydrophile n'étant pas encore d'usage courant.

On remettait aux indigents de quoi faire cette charpie et, en échange de ce travail facile, on recevait des bons de pain ou d'autre pauvre nourriture. Quelquefois aussi, en hiver, on obtenait des bons de galoches pour les enfants et même des bons de charbon.

Eugène eut une idée. Pour intensifier le rendement de la charpie, ce qui devait se traduire par une distribution de bons intéressante, il réunit à la maison tous les jeudis cinq ou six de ses camarades d'école et de jeux. Pour les engager et les retenir au travail, il leur contait d'interminables histoires dont son cerveau imaginatif fournissait les sujets, et qu'il se gardait bien de conclure, laissant toujours une suite pour le jeudi suivant. Bien entendu, il interrompait ces récits épisodiques au moment le plus palpitant, pour tenir son public en haleine. Les enfants, désireux de connaître ce qu'il advenait aux héros habilement animés par leur camarade — qu'ils considéraient un peu comme un chef — revenaient chaque semaine effiler le linge avec entrain.

Mon mari s'amusait beaucoup à ce souvenir. Il se rappelait même certains de ces contes et ce qu'il m'en disait me prouvait qu'en dépit de son jeune âge il portait déjà en lui le germe obscur du frappeur d'idées qu'il devint.

L'été, la bande, toujours sous la conduite et à l'instigation d'Eugène Humbert, allait au bois. Là, on cueillait des fleurs dont on faisait des bouquets que l'on vendait

à la ville, au retour. Avec l'argent, on achetait des raclures chez le charcutier, un ou deux pompons <sup>1</sup> à la brasserie, que l'on se partageait et qui ravissaient ces estomacs jamais contentés. Quand il restait quelques piécettes, Eugène, très fier, les rapportait à la maison ou achetait des ustensiles utiles au ménage.

Dans les derniers jours de sa vie, éloigné de moi par la férocité d'un jugement barbare, il m'écrivait journellement de longues lettres. Dans l'une d'elles, probablement hanté par le souvenir des temps lointains de sa misérable enfance, il me disait : « ...car si loin que je me reporte dans ma vie, j'ai toujours eu le souci du pain quotidien et de mon existence présente, sans doute parce que j'ai manqué souvent du strict nécessaire dans mon enfance ».

\*  
\*\*

Musard, aimant l'air libre de la rue et des champs, il lui arrivait de désertier l'école pour aller à la pêche ou pour se baigner dans la rivière. Comme pour presque tout ce qu'il apprit, il se mit tout seul à nager. Il faillit se noyer plusieurs fois. D'autres jours, c'est dans les bois qu'il allait donner libre cours à son besoin d'exercice et de mouvement. Il revenait souvent de ces équipées les vêtements en loques, sans souliers, la tête bosselée, les membres écorchés, mais tout heureux de ces heures ravies à la monotonie de la classe. Il faut dire qu'à ce moment où il faisait volontiers l'école buissonnière, sa mère l'avait fait entrer, sans doute sur les conseils d'une « bonne dame », dans une école chrétienne.

Eugène Humbert n'a jamais pu faire bon ménage avec les frères « quatre bras », comme il les appelait; il se battait avec eux parce qu'ils voulaient le *dresser*, fidèles à leur tactique d'annihiler la personnalité chez l'individu. Sa mère, lasse des plaintes journalières formulées par

---

(1) Résidu de la bière tirée à la pression.

les maîtres et l'élève, dut le retirer pour l'envoyer à l'école laïque.

Ainsi se développa, dans la rue, à la diable, sans surveillance et sans direction, le fils naturel d'un officier supérieur.

N'être pas devenu le dernier des voyous, comme me le disait mon mari, est une chance due au pur hasard.

Une enfance calamiteuse aux côtés d'une mère si souvent désespérée qu'elle parlait fréquemment de suicide — elle tenta une fois de s'asphyxier avec ses deux garçons —; abandonné dans la cour d'un hospice un jour où, désespérée et à moitié folle, la pauvre femme ne savait plus que devenir; enfant mendiant; des années d'école constamment interrompues et écourtées par la nécessité d'apporter une aide matérielle urgente à la maison; différentes ébauches d'apprentissage sans suite (commerce, peausserie, imprimerie, figuration, etc.) firent de l'adolescent de seize ans un homme déjà mûr d'esprit et d'expérience.

Doué d'observation et d'une fine sensibilité, il souffrait au profond de son être de la sordide médiocrité de son existence.

Enfin, Marie Humbert fit la connaissance de l'homme qui devint son mari. Bon ouvrier, sérieux, mais renfrogné et bougon, ce mari, s'il apporta une incontestable aisance dans le ménage, en rendit vite l'atmosphère jusque-là unie assez tendue.

Les deux garçons virent avec défaveur l'installation à leur foyer de ce parâtre de quelque douze ans seulement leur aîné et ne tolérèrent pas son autorité. L'« intrus », de son côté, ne masquait guère son animadversion à ces deux témoins d'un passé dont il se montrait rétrospectivement jaloux.

Il y eut des scènes d'une grande violence. Marie, toute à sa nouvelle aventure, heureuse d'avoir enfin trouvé l'épouseur, donnait plus souvent tort à ses fils qu'à son jeune mari, et cela créait entre elle et ceux-ci de lourds dissentiments.

Par bonheur, une bienfaisante évasion s'offrit à Eugène.

Il fut pris, à ce moment, d'un irrésistible besoin de s'instruire. Comme il peut, il se procure de la lecture. Il loue des livres, il en achète, le plus souvent en fascicules à quelques sous paraissant périodiquement, comme



il s'en imprimait beaucoup autrefois. Il eut un tel soin de ces publications qu'il put les faire relier plus tard. J'en possède encore plusieurs dans ma bibliothèque, tous livres d'étude, comme *L'Astronomie populaire* de Camille Flammarion, des ouvrages d'histoire naturelle, d'anatomie; un dictionnaire encyclopédique qui ne fait pas moins de huit volumes, etc.

Plongé dans les livres à tous ses moments libres, lisant en mangeant, passant à la lecture une partie de ses nuits, il s'attirait de sa mère les mêmes reproches qu'elle faisait jadis à son jeune compagnon de Metz. Cette fringale de s'instruire que manifestait son fils aîné lui paraissait redoutable. Illettrée, elle voyait cela d'un œil hostile. Elle cherchait à l'en détourner, croyait y parvenir en le vexant :

— A quoi ça peut bien te servir d'être toujours fourré dans les bouquins ? Tu ne seras jamais qu'un ouvrier !

Car il n'y a que les ouvriers pour parler d'eux-mêmes avec ce mépris.

S'insouciant des remontrances maternelles, de plus en plus détaché du foyer, il s'inscrit aux cours du soir qu'il suit ponctuellement, sa journée de travail achevée. Cela pendant des années. Lui, qui tant de fois avait fui l'école, y fut un élève studieux et attentif. Il s'attira la sympathie des professeurs, surpris de l'assiduité de ce grand jeune homme grave. L'un d'eux surtout s'attacha à lui. Ils discutaient ensemble, brassaient des idées. Les questions de l'élève au maître devaient se presser et se superposer de telle sorte que le vieux professeur nancéen, dont mon mari conservait un souvenir ému, lui dit un jour :

— Vous avez un cerveau curieux, Humbert ! Un cerveau qui furette...

Aucun sujet, en effet, ne le laissait indifférent. Tout l'intéressait et son acquis, dans les domaines les plus variés, était considérable.

Un de ses oncles, le père de Lucien Humbert <sup>1</sup>, avait fait embaucher Eugène dans l'atelier de cordonnerie où il était lui-même employé depuis plusieurs années et où il faisait un peu office de contremaître.

---

(1) Lucien Humbert fut rallié aux idées d'avant-garde par son cousin germain Eugène, qui était son aîné de quelques années. Il devint un militant actif du syndicalisme révolutionnaire dans la tradition des Pelloutier, Griffuelhes, etc. Adhérent au groupe de libre-pensée, membre de la Ligue des Droits de l'Homme, secrétaire de la Maison du Peuple de Nancy, il fut aussi à la tête de l'Union départementale des Syndicats ouvriers de Meurthe-et-Moselle pendant de longues années, jusqu'à sa mort, en juin 1935.

Au cimetière de l'Est, où eut lieu l'inhumation de notre cousin, étaient rassemblés trois mille délégués et membres de toutes les organisations révolutionnaires, pacifistes, syndicales, etc. Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., prononça sur la tombe quelques paroles élogieuses. Plus de cinquante mille personnes se pressaient sur le parcours. La valeur et l'intégrité de Lucien Humbert avaient conquis la sympathie des uns et le respect des autres.

Eugène Humbert, dans un émouvant discours, retraça la carrière de son cousin. En voici l'essentiel :

« Délivrés des terreurs ataviques de l'au-delà, dédaigneux des sanctions posthumes, nous allons, nous, les libres-penseurs, suivant simplement la route tracée à tous les êtres vivants. Du « non-être » au « ne plus être », nous parcourons notre destinée, forts tout uniment de notre conscience et guidés par la lumière pure de notre raison. Mais, dans notre sage humilité, nous gardons un orgueil : c'est celui de vouloir que notre passage plus ou moins long sur cette terre n'ait pas été tout à fait vain, que nous ayons contribué, dans la mesure de nos forces, à toujours plus de justice, à plus de bonté, à plus d'humanité.

.....

« Lucien Humbert fut nourri dès sa plus tendre enfance des principes élevés de la libre-pensée rationaliste. Fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, il travailla d'arrache-pied, en dehors des heures passées à l'atelier, à parfaire son instruction. Il s'initia aux différentes doctrines sociales. Soucieux, avant tout, de collaborer aux réalisations qui permettraient à ses frères de conquérir plus de bien-être et plus de liberté, de devenir des hommes conscients, il apporta, tout jeune encore, l'appui de son inlassable dévouement au mouvement syndical.

« Et c'est dans le cadre de la Confédération générale du Travail, et convaincu de la préexcellence de ses directives, qu'il concentra tous ses efforts de propagandiste. Néanmoins, il ne négligea

Les ateliers de cordonnerie jouissaient, à cette époque, d'une grande liberté. Les ouvriers y travaillaient à la commande et exécutaient leur besogne comme ils voulaient, aux heures et aux jours qui leur plaisaient, dès l'instant que la commande était livrée au jour fixé par le patron ou par le contremaître. C'était une règle à peu près générale en France dans toutes les fabriques de chaussures, où le lundi était toujours chômé.

Donc, à cet atelier, parmi les compagnons qui y travaillaient côte à côte, il en était un qui capta tout de suite l'attention du nouveau venu.

Il s'appelait Lapique.

Ses manières, sa conversation, sa tenue, toute sa personne différaient singulièrement de celles des autres ouvriers.

« C'est un original », pensa Eugène Humbert.

Il sut bientôt que Lapique était anarchiste, ce qui n'était pas, pour le pays et pour l'époque, une fameuse recommandation. Les cheveux longs, la lavallière noire, le complet de velours et le chapeau à larges bords constituaient alors l'équipement ordinaire des compagnons libertaires.

Correspondant à Nancy de Jean Grave, dépositaire de la *Révolution*, du *Père Peinard*, de la *Revue libertaire*, Lapique possédait encore toute une bibliothèque où l'on pouvait s'approvisionner d'ouvrages et de brochures recelant les principes mêmes de l'idée anti-autoritaire.

Eugène Humbert fut tout de suite intéressé par les opinions énergiquement affirmées du militant et celui-ci ne tarda pas à entreprendre la conversion à ses idées et l'instruction sociale du jeune homme. Il flaira en lui une bonne recrue pour la propagande future.

---

aucune action de libération humaine. Lucien Humbert était de toutes les manifestations d'avant-garde et de progrès.

« Sans étroitesse d'esprit, il acceptait toutes les formes d'activité qui tendent à juguler les forces mauvaises du passé, à empêcher les guerres entre les peuples, à libérer l'esprit des entreprises rétrogrades. Toute sa vie, il l'a consacrée à la cause du peuple dont il était issu. »

Ce en quoi il ne se trompait pas.

Il trouva un terrain tout frais et compréhensif qu'il n'eut aucune peine à ensemençer et où germa bientôt une lumineuse poussée de réflexions rationnelles.

L'atelier devint une école de dialectique.

L'élève connut des lectures jusque-là ignorées et qui correspondirent étrangement à ses rancœurs d'adolescent paria. Ce qui demeurait sentimental et confus en lui s'affermir et se clarifia. Il saisit vite que la pensée anarchiste était une des branches de la pensée philosophique générale qui devait devenir la pensée philosophique du monde civilisé. Il se sentit naître à une autre vie.

Le raisonnement logique, la précision de l'argumentation, l'altruisme qui se dégageaient des pages vengeresses le gagnaient à la cause de ceux qui les avaient écrites. Il devint combattif, maudit à son tour la société rapace et opprimante et fit son ami de l'actif et obscur zéléateur libertaire qui était son aîné de dix ans.

Ils formèrent un groupe. Eugène Humbert l'appela « Liberté ».

Quelques sympathisants se joignirent à eux. On se réunissait chez l'un d'eux. On y discutait sur les sujets d'actualité: le travail, le salaire, les élections, la religion. L'idée leur vint d'imprimer un journal. Le mot est bien gros pour la petite feuille qu'ils réussirent à sortir, au prix de quels sacrifices pour ces désargentés ! Elle n'eut que deux ou trois numéros. Son titre: *Le Tire-pied*, sentait l'échoppe où s'élaboraient action, manifestation, en un mot tout ce qui avait trait à la propagande.

Eugène Humbert en compagnie de Lapique suivit toutes les réunions des adversaires où son ami, connu dans la région, allait régulièrement porter la contradiction.

Au moment des processions, qui étaient grandioses et où le clergé déployait toutes les ressources de son imposante mise en scène, ils allaient tous deux, le chapeau sur la tête, au milieu des fidèles, au grand scandale de la population prosternée, provoquant la bagarre et bien décidés à y faire front. Ils eurent des heurts furieux

avec les jeunes enrôlés des ligues nationalistes et cléricales.

La patrie n'avait pas pour ceux-ci la même signification que pour ceux-là.

Pour Eugène Humbert et pour ses amis anarchistes, la patrie n'apparaissait pas sous les traits aimables d'une mère bienveillante et vénérable, mais comme une entité sévère qui ne concédait à ses enfants aucune justice, leur confisquait leur liberté, et leur vie même à l'occasion. La patrie, douce aux riches et dure aux pauvres, ne leur paraissait mériter aucun intérêt particulier et ils disaient qu'ici ou là les travailleurs sont toujours même exploités et vaincus.

Les luttes furent chaudes et des coups assez souvent échangés.

# L'Indépendant

DE CHACUN SELON  
SES FORCES

ORGANE DES TRAVAILLEURS

A CHACUN SELON  
SES BESOINS

## AUX CAMARADES

La vie du Journal peut être assurée par une souscription permanente; que ceux qui jettent notre propagande utile, appertent leur aide!

Si nous ne faisons rien pour notre émancipation, bien certainement nous tomberons dans une misère toujours de plus en plus aigre.

Il faut que nous paraissions régulièrement tous les quinze jours, et pour cela, nous avons besoin du concours de tous.

Nous adressons nos chaleureux remerciements à tous les camarades qui nous ont aidés à recueillir les premiers fonds destinés à fonder ce Journal, qui sera le destinataire de nos faibles et des exploités.

Adressez tout ce qui concerne le Journal, au Comarade LUMBERT, rue de l'Équitation, 26, Nancy

## DÉCLARATION

Un journal est la synthèse d'une classe de la Société, une entreprise financière, et le plus souvent, un instrument entre les mains de quelques ambitieux.

Quelquefois c'est tout cela, et comme en la période fin de siècle que nous traversons, la subdivision des classes est presque aussi infinie que le nombre des ambitieux, de cette multiplicité de feuilles de toutes nuances, représentant les opinions ou plutôt les intérêts d'une clientèle spéciale, qui, prises séparément, ont la prétention d'ériger leurs boniments en dogmes, en posant à l'infaillibilité.

Eh bien, nous aussi, camarades, nous viendrons dans la mêlée, arborant hautement notre raison. Il est écarlate comme le sang des nobles qui empourrerait hier les pavés de Clichy, Fourmies, Bordeaux, partout enfin, où des misérables se sont soulevés qu'ils étaient des hommes retrouvant leur dignité sous le souffle puissante de l'Esprit de Révolte.

Oui, ce journal sera une synthèse, mais la synthèse de vos misères et de votre revendication du droit à la vie.

Vous en serez les commanditaires en prenant sur votre nécessaire, le sou qui le fera vivre,

et ses rédacteurs s'engagent d'avance à ne jamais solliciter vos suffrages.

Mais, en revanche, nous combattrons de toutes nos forces toutes les iniquités, les institutions, les préjugés qui entravent l'humanité dans l'ornière de la routine, et s'opposent à l'avènement définitif de la justice et de la liberté.

LA REDACTION.

## FÊTE NATIONALE

Fête bourgeoise perdue pour bernier les travailleurs!

Que nous importe à nous la démolition de la Bastille, où n'étaient enfermés que des nobles, alors que des milliers de bataillons ont été reconstruits depuis par la bourgeoisie pour y jeter les prolétaires.

Car il ne faut pas nous illusionner plus longtemps sur les bienfaits que nous a procurés cette journée; nos pères n'ont été en cette occasion que les Ratons de la table, tirant les marrons du feu, afin que les Bertrand bourgeois puissent les croquer à l'aise.

Lorsque nos aïeux eurent versé leur sang pour chasser l'aristocratie qui les opprimait depuis des siècles, ils ne s'aperçurent pas que la Bourgeoisie s'emparait de la place laissée libre et s'y installait en maître; les bourgeois, si lâches et si aplatis devant les seigneurs, avant la Révolution, relevaient la tête maintenant et s'imposaient au peuple pour le gouverner et l'exploiter; le peuple, soit lassitude, soit ignorance du danger, les laissa faire tant et si bien que cent ans après la Révolution nous nous trouvons obligés de recommencer la lutte, contre une aristocratie qui a plus de défauts que l'ancienne sans avoir aucune de ses qualités.

Car si l'on pouvait du moins excuser les seigneurs qui se figuraient de bonne foi être des hommes supérieurs destinés à conduire le peuple, il n'en est pas de même pour les bourgeois, car c'est le peuple qui les a émancipés, et c'est le peuple qui est maintenant leur victime.

L'aristocratie de l'Argent a succédé à l'aristocratie du Nom; les hautes cheminées des usines où nous crevons à la peine, ont remplacé les tourelles des châteaux-forts au haut desquels on pendait nos aïeux; le travail insalubre, le froid, la faim, les privations et les humiliations de toutes sortes, ont largement remplacé la torture, tandis que les bouges, sans air et

sans lumière, où l'on nous force à végéter, font l'office des oubliettes et des in-pace de l'ancien régime.

Fête bourgeoise! Voyez tous ces soldats défilant en grande tenue, musique en tête et drapeaux déployés, tandis que la foule suit, inconsciente, criant Vive la République et Vive l'Armée, sans songer que ces mêmes soldats qui ont la permission de la nuit pour le 14 Juillet, étaient consignés dans leurs casernes pour le 1<sup>er</sup> Mai; sans penser un instant qu'au lieu de la grande tenue, ils avaient la tenue de campagne, la gibberne bourrée de cartouches Lbel, les mêmes dont l'armée a fait un si criminel usage à Fourmies en les essayant sur des enfants et des femmes.

Fête du peuple, clament à tue-tête les bourgeois, dans leurs feuilles, réceptacles de toutes les inmondices qu'ils font tous eux, et ils nous imposent de fêter ce superbe mouvement de révolte qui a été éternel, depuis les temps préhistoriques; éternels dupés et exploités, nous voulons tendre la main aux opprimés des autres pays et nous unir à eux pour formuler nos revendications; dans une manifestation universelle du travail, ces mêmes bourgeois nous font fusiller sans pitié.

Fais la fête, malheureux ouvrier, alors que tu es sous la coupe d'un Consans plus féroce et plus despotique qu'un Louis XVI; qui peut te faire jeter dans ses bastilles selon son bon plaisir, à moins qu'il ne juge son à propos de te faire massacrer à l'instar de la Ricamarie.

Voyons, travailleur, c'est ta fête, amuse-toi! Voici des mats de cocagne; ris, mais ris donc plus fort, le bourgeois qui est derrière toi s'amuse énormément; mais ces malheureux, ces crève-la-pim qui cherchent à décrocher un jambon avarié, ils sont pris parmi les tiens, ce sont des enfants du peuple tout comme toi, mais ils sont si drôles que tu n'y penses même pas, ils t'amuse et tu n'as pas honte de voir de tes frères encore plus misérables que toi, servir de risée à la clique des exploités.

Allons, allons, travailleur, dépêche-toi, voici l'heure du feu d'artifice; écrase-toi, étouffe-toi sur la place Stanislas, tu auras du moins cette consolation que les grosses légumes s'amuse et bien là-haut sur le balcon de l'hôtel-de-ville; tandis que tes exploités sifflent des bocks sur la terrasse des cafés, attendant avec impatience qu'une fusée ratée tombe au milieu de la foule; alors c'est pour eux un sçat de rire général pendant qu'on emmène chez le pharmacien le malheureux qui a été blessé.

Amuse-toi vite, vite, la fête est si courte, le feu d'artifice est terminé; cours, place Mengin, on y danse à l'œil, tout comme

On pense bien que cette agitation ne passa pas inaperçue.

La famille d'Eugène Humbert s'en émut. Sa mère s'en montra tout particulièrement affectée. Elle voua à Lapique « qui avait détourné son garçon » — c'est la phrase textuelle qu'elle employait quand elle me narrait cette tranche de la vie de son fils — une haine qui ne s'est jamais éteinte.

La police aussi s'en mêla.

A la suite d'un événement politique du moment, on perquisitionna chez tous les compagnons qui adhéraient au groupe « Liberté », et c'est dès cette époque qu'Eugène Humbert fut taxé sur les fiches policières d' « anarchiste dangereux », sceau indélébile dont toute sa vie il fut marqué.

La vie de famille s'avéra impossible. Il ne se passait pas de jour sans que quelque grave altercation surgît et l'on prédit à Eugène, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année, qu'il finirait sûrement sur l'échafaud. La réflexion est traditionnelle et manque d'originalité.

Il quitte bientôt les siens et s'installe dans une chambre au 36 de la rue de l'Equitation, adresse qui fut alors le centre du groupe. C'est là qu'en 1891, il fonde, avec son ami Eugène Mariatte, le journal *L'Indépendant* (Organe des Travailleurs), qui porte en exergue : « De chacun selon ses forces, A chacun selon ses besoins ».

En tête du premier numéro de ce journal bi-mensuel bien présenté, avec un beau titre en gothique et qui connut une vie plus longue que le *Tire-pied*, cette « Déclaration » qui éclate de juvénile pétulance :

Un journal est la synthèse d'une classe de la société, une entreprise financière et, le plus souvent, un instrument entre les mains des ambitieux.

Quelquefois, c'est tout cela et, comme en la période fin de siècle que nous traversons, la subdivision des classes est presque aussi infinie que le nombre des ambitieux, de cette multiplicité de feuilles de toutes nuances, représentant les

opinions ou plutôt les intérêts d'une clientèle spéciale, qui, prises séparément, ont la prétention d'ériger leurs boniments en dogmes, en posant à l'inaffabilité.

Eh bien, nous aussi, camarades, nous viendrons dans la mêlée, arborant hautement notre fanion. Il est écarlate comme le sang des nôtres qui empourprait hier les pavés de Clichy, Fourmies, Bordeaux, partout enfin où des misérables se sont souvenus qu'ils étaient des hommes, retrouvant leur dignité sous le souffle puissant de l'Esprit de révolte.

Oui, ce journal sera une synthèse, mais la synthèse de vos misères et de votre revendication du droit à la vie.

Vous en serez les commanditaires en prenant sur votre nécessaire le sou qui le fera vivre, et ses rédacteurs s'engagent d'avance à ne jamais solliciter vos suffrages.

Mais, en revanche, nous combattons de toutes nos forces toutes les iniquités, les institutions, les préjugés qui enrayent l'humanité dans l'ornière de la routine et s'opposent à l'avènement de la justice et de la liberté.

LA RÉDACTION.

Malgré le ton un peu ampoulé et les maladresses du style, cela ne manquait ni de souffle ni d'esprit combattif.

Ce périodique, vendu à la criée, éveilla la curiosité et remua l'opinion nancéenne. La réaction s'agita. Des journaux prirent à partie les rédacteurs de l'*Indépendant* qui ripostèrent. Tout cela créa une effervescence favorable à la propagation des idées libertaires. Les compagnons du groupe « Liberté » en profitèrent pour amorcer des conférences.

Ils firent venir à Nancy des orateurs en renom. A ce moment, un neveu d'Elisée Reclus dirigeait une usine à Rosières-aux-Salines, près de Nancy, où les camarades en quête de travail étaient toujours embauchés sans histoires et particulièrement bien traités. Eugène Humbert et ses amis prirent contact avec les Reclus. Leur propagande y gagna en lustre et en profondeur. Naquirent aussi les « Universités populaires ». Georges Deherme créa la première à Nancy et fut en rapport avec le groupe anarchiste qui en usa pour ses fins de propagande.

Ces Universités populaires étaient, à leur origine, de véritables foyers d'études extrêmement instructifs où il



était traité de tous les sujets : philosophiques, scientifiques, artistiques, sociaux, etc. Georges Deherme fonda par la suite une revue positiviste, la *Coopération des Idées*, et s'affirma antimalthusien, ainsi qu'en témoignent les conclusions de son livre : *Croître ou disparaître*, qu'il publia en 1910.

\*  
\*\*

Le mouvement libertaire prit en France, à ce moment, un vigoureux essor. Des esprits indépendants et cultivés y donnaient leur pleine adhésion ; des écrivains connus et de valeur ne lui ménageaient pas leur sympathie.

Des journaux, des revues se créaient un peu partout, à Paris et en province. Il y eut, parmi les principaux, l'*Endehors* de Zo d'Axa, le *Pot à colle*, la *Revue libertaire*, le *Père Peinard* d'Emile Pouget, puis la *Révolution* de Jean Grave, qui devait devenir plus tard le *Révolté* et les *Temps nouveaux*. Louise Michel et Sébastien Faure ne devaient pas tarder à leur tour à publier le *Libertaire*.

De nombreuses brochures, qui de tout temps ont été le véhicule préféré des doctrines anarchistes, paraissaient ici et là : *A mon frère le paysan* d'Elisée Reclus, *La Peste religieuse* de Most, *Communisme anarchiste* de Charles Malato, *La Morale anarchiste* de Pierre Kropotkine et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Une curieuse brochure éditée à Londres et envoyée par milliers en France circulait sous ce titre : *L'Indicateur anarchiste*. C'était un véritable précis de chimie vulgarisée, à l'usage des compagnons, pour la préparation de détonateurs, bombes et tous engins de ce genre. Quand la police eut vent de la chose, elle fit une opération d'envergure chez les militants et saisit tous les exemplaires qu'elle put trouver. Naturellement, cela n'alla pas sans poursuites ! Je me souviens que tout fut retourné dans la maison de mes parents à cette occasion, mais, par bonheur, l'investigation fut infructueuse.

Ce fut aussi l'ère des manifestations à Paris et dans les grandes villes de France. Des procès retentissants

eurent lieu. Louise Michel, Emile Pouget, Malato, Jean Grave et beaucoup d'autres s'assirent sur les bancs de justice et récoltèrent non des jours ni des mois, mais des années de prison.

En réponse aux massacres de Fourmies et de Clichy il y eut aussi les premiers attentats. Tout cela préoccupait les esprits, mettait les autorités sur les dents et les anarchistes en subissaient de fâcheux contre-coups. On arrêtait partout à tort et à travers. On perquisitionnait dans les locaux communs, dans les logements particuliers, mettant tout sens dessus dessous et l'on saisissait tous imprimés ayant trait aux menées anarchistes.

Eugène Humbert vécut fiévreusement cette période mouvementée. Mais la fin de 1891 approchait et, avec elle, la date du service militaire.

Il avait beaucoup réfléchi à cette obligation qui allait lui être imposée et il s'était déjà interrogé sur le parti à prendre.

Se soumettre ? Déserter ?

Après avoir pesé les raisons en faveur de l'une et de l'autre solution, il décida de se laisser incorporer, se résignant à ce sacrifice de trois années pour avoir ensuite la possibilité de mener une action soutenue. Déserter l'aurait éloigné du pays et maintenu dans l'impuissance, et l'inaction à l'étranger, ce qui répugnait à sa nature et à ses aspirations du moment.

C'est donc au 7<sup>me</sup> régiment de cuirassiers, à Sainte-Menehould, qu'en novembre 1891 Eugène Humbert fut incorporé. Il partit ensuite, en août 1893, pour achever son service, au 2<sup>me</sup> régiment de spahis, à Sidi-bel-Abbès, d'où il fut libéré en février 1894.

Son passage à l'armée fut sans grande histoire. Dès l'instant qu'il s'était soumis à l'autorité militaire il fit en sorte de ne pas aggraver une situation qu'il jugeait déjà suffisamment pesante. Mais les dossiers de police précédèrent le jeune soldat à la caserne. Au lendemain de son arrivée il fut appelé, assez intrigué, au bureau du colonel. Que lui voulait cet officier ? Il fut rapidement fixé.

— J'ai ici des fiches vous concernant, Humbert. Vous êtes noté comme *anarchiste dangereux*. Vous savez qu'ici aucune propagande, de quelque idée que ce soit, n'est tolérée. Tâchez de vous conformer aux exigences de votre nouvelle vie et vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Dans le cas contraire, je serai obligé de sévir. Vous voilà prévenu. Vous avez bien dû réfléchir à cela avant de venir ici ?

— J'ai, en effet, réfléchi à ce qui m'attendait, répondit Eugène Humbert. C'est en toute connaissance de cause que je me suis présenté à la caserne. Ma résolution est bien arrêtée : j'accomplirai mes obligations militaires conformément au règlement. Quant à mes idées, il n'appartient à personne de m'en faire grief. Je n'ai le dessein de faire aucune propagande ici.

— C'est bien. J'ai votre parole et je vous crois homme à la tenir. Vous pouvez vous retirer.

Ainsi se termina ce premier entretien du « père » du 7<sup>me</sup> régiment de cuirassiers et de la nouvelle recrue signalée à son attention. La franchise du colonel plut à Humbert. Il eut, par la suite, lieu de constater son impartialité.

Il suivit ses classes sans trop de heurts ni de brimades. Il y eut bien quelques obliques sous-officiers qui cherchèrent plusieurs fois à provoquer sa mauvaise humeur par des observations injustes ou des nasardes d'un goût douteux, faites d'une voix crapuleuse, dans le genre de celle-ci :

— Le jour où votre mère vous a ch... elle aurait mieux fait de se saouler...

Ce langage de palefrenier alcoolique prouve combien était raffinée l'éducation de ce soudard. Mais cette grossièreté ne produisit pas la réaction escomptée. Eugène Humbert ne broncha pas. Il se contenta de foudroyer du regard le voyou galonné sans laisser échapper le mot ou le geste qui l'eût envoyé en conseil de guerre.

Un autre lui dit un jour :

— Si nous nous trouvions tous les deux seuls, au coin

d'un bois, hein, Humbert ? Je pourrais faire ma dernière prière...

Le mutisme le plus absolu clouait les lèvres de l'interpellé et les provocateurs en étaient pour leurs imper tinences, leurs sarcasmes et autres vexatoires réflexions.

Cependant, une fois, pour pouvoir corriger un de ces chiens de caserne qui s'était particulièrement distingué, et pour s'éviter les graves sanctions disciplinaires qu'eût entraînées la raclée méritée, Humbert conçut le projet de suivre les cours d'élèves sous-officiers. Cela l'eût mis sur le pied d'égalité avec son insulteur. Il n'y fut pas admis, pour des motifs qu'on refusa de lui donner mais qu'il comprit.

Bien entendu, comme tout militant-né, il ne put rester bouche close sur ce qui lui tenait le plus au cœur. Il recevait des lettres où on lui narrait les événements, des journaux aussi, et parmi ses camarades de chambrée il s'en trouvait qui aimaient sa compagnie et sa conversation. Avec eux, il s'ouvrait volontiers. Mais il était tenu à une grande réserve, se sachant surveillé de près.

Dès qu'il fut en Algérie il se sentit plus en sûreté. La vie au 2<sup>me</sup> spahis était affranchie de la rude discipline qu'il avait subie à Sainte-Menehould. C'est à ce moment qu'il eut la surprise de recevoir, peu de temps après son arrivée, une lettre du commandant Jules Lézan. Ce nom lui était alors totalement inconnu.

Cet officier ne lui écrivait pas comme un père à son fils, mais comme un supérieur qui condescendrait à s'intéresser au sort de quelques jeunes gens à l'armée. Il lui demandait quelle était sa situation dans le civil et si la carrière militaire ne le tentait point. Dans ce dernier cas, il serait tout disposé à l'épauler de tout son pouvoir.

Comme on le sait, les idées professées par Eugène Humbert ne le portaient pas positivement vers le métier des armes ! Néanmoins, il répondit courtoisement à cet inconnu, sans s'engager en quoi que ce soit.

Une correspondance s'établit entre eux, et le commandant, dans les lettres qui suivirent, se montrait de plus

en plus paternel, allant même jusqu'à commencer ses lettres par « mon cher enfant ». Eugène Humbert était sentimental; l'intérêt affectueux que lui portait cet homme trouvait le chemin de son cœur. Il se fit plus confiant. Il envoya son portrait qu'on lui avait demandé. Puis le ton des lettres du fils révéla-t-il quelque pensée qui effraya ou fit lever le grain de la méfiance dans l'esprit du père ? Toujours est-il que celui-ci dut prendre des informations auprès des services spéciaux qui détenaient sur Humbert des fiches confidentielles. Or il ne faut pas oublier que ceci se passait en 1893, en pleine période d'attentats anarchistes, et que la majorité des gens tenaient ceux qui étaient catalogués comme anarchistes pour de véritables malfaiteurs, capables de tous les crimes. Les notes de police durent produire un effet déplorable et alarmant sur le commandant Lézan. Il prit peur, regretta sa confiance et le laisser-aller paternel de ses lettres.

C'est certainement sous cette fâcheuse impression qu'il écrivit une dernière lettre à son fils, réticente et assez glaciale, qui se terminait par une demande en retour de ses précédentes lettres.

Surpris de ce revirement, déçu et blessé dans sa droiture, Eugène Humbert renvoya sur-le-champ la correspondance reçue, accompagnant le tout d'un « poulet » court mais bien senti. Tous rapports furent ainsi rompus et il ne sut jamais plus rien de l'homme qui, par on ne sait quel sentiment, était un moment venu vers lui.

Beaucoup plus tard, — il était alors directeur de *Génération consciente*, — mon mari fut tenté de rencontrer son père. Il connaissait alors son nom et sa qualité. Il voulut faire le voyage et s'informa de la résidence du commandant à cette époque. Il reçut en réponse l'avis du décès récent de ce dernier.

C'est ainsi qu'il n'eut pas l'occasion de connaître celui à qui il devait la vie, ni de lui dire ce qu'il pensait de sa conduite.

Ce fut un de ses regrets.

Rendu à la vie civile le 20 février 1894, Eugène Humbert revint à Nancy. Il y retrouva les siens, heureux de son retour, le croyant *assagi*, dompté par les rigueurs de l'autorité militaire.

Il n'en était rien.

Au contraire. Son caractère s'était trempé au contact journalier des rudesses de la vie du soldat et ses convictions, loin d'avoir faibli, avaient gagné en force et en profondeur. Il avait beaucoup médité et mis à profit les longues heures de cette solitude peuplée qu'est la caserne pour élargir ses connaissances par de solides lectures. Il avait étudié les différentes doctrines d'économie politique, les plans divers des bâtisseurs de sociétés, les Fourier, les Proudhon, les Kropotkine, les Marx, etc. Il avait lu aussi des ouvrages scientifiques, et tout ce qui avait trait à l'homme, à son anatomie, à ses caractères, à ses qualités, tares et atavismes l'intéressait prodigieusement. Il se confiait souvent qu'il eût aimé devenir médecin.

Il revit ses amis avec joie ; mais, durant son absence, le groupe « Liberté », qu'il avait fondé avec tant d'enthousiasme quelques années auparavant, s'était désagrégé. L'atmosphère lourde de menaces avait rendu les compagnons circonspects. Depuis son entrée au régiment il y avait eu les drames de 1892-1893, il y avait eu Ravachol, ses actes, sa condamnation à mort et sa fin tapageuse. Il y avait eu les nombreux procès des « comparses », des « suspects », des « assimilés ». Et, depuis son retour, des troubles sociaux incessants agitaient toujours le pays et inquiétaient les classes dirigeantes qui, prises de peur, firent voter des lois d'exception, aussitôt baptisées « lois scélérates ». Fréquemment, des bombes éclataient chez tel ou tel magistrat, révélaient féroce aux anarchistes, ou dans tel établissement bourgeoisement fréquenté.

Les écrivains libertaires se virent poursuivis dans leurs

œuvres. Jean Grave, condamné à deux ans de prison pour son livre : *La Société mourante et l'Anarchie*, en vit l'édition saisie et tous les exemplaires mis en vente retirés et détruits. En janvier 1894 la bombe de Vaillant au Palais-Bourbon et l'exécution de ce militant peu après l'attentat précédèrent de peu la condamnation d'Emile Henry qui fut aussi envoyé à l'échafaud. Et, enfin, le 24 juin suivant, Caserio tuait le président Sadi Carnot et était guillotiné le 26 août.

Cette suite d'attentats et de répressions à outrance avait plongé la France dans un état d'indescriptible affolement. Les persécutions pleuvaient dru. De nombreux procès s'engageaient contre des gens souvent tout à fait innocents. Il fallait apaiser l'opinion et rassurer le bourgeois vert d'épouvante. Les années 1892, 1893 et 1894 furent les années des procès de tendance<sup>1</sup>.

A Nancy, comme partout, il y eut des investigations policières au domicile des militants connus. D'aucuns en furent effrayés et s'éloignèrent dès lors de toute agitation. Lapique, malade, le corps miné par la tuberculose, et aussi par l'alcool auquel il demandait sans doute la consolation de voir reportée à une date sans cesse retardée la réalisation de ses rêves, se tua un jour en dégringolant l'escalier de sa demeure.

Eugène Humbert fut un peu écœuré de retrouver son entourage dans cet état de décomposition. Puis la propagande « par le fait », ainsi qu'il était coutumier de nommer certains actes, dynamitades comprises, et pas mal d'autres méfaits qui n'avaient aucune parenté avec l'idée qu'il jugeait si hautement humaine, le choquait. Il pensait que tous ces agissements terroristes individuels, malgré la justification dont leurs auteurs les paraient, au lieu d'aider à son épanouissement, desservaient

---

(1) Dans mon livre sur *Sébastien Faure*, je retrace toutes les péripéties du fameux procès des Trente qui amena, le 5 août 1894, devant la cour d'assises de la Seine, les affiliés de la prétendue association de malfaiteurs dont on voulait faire l'état-major du mouvement anarchiste.

l'idée et éloignaient d'elle toute considération et toute sympathie.

Toutefois, ses convictions n'en subirent aucune altération. Il resta attentif à l'action menée par les théoriciens libertaires, demeura fidèle à leurs journaux et revues et continua les relations épistolaires qu'il avait nouées avec plusieurs d'entre eux. Mais il agrandit son cercle intellectuel, s'initia aux lettres et aux arts. Il y puisa d'immenses joies.

Il recueillit soigneusement le Supplément littéraire des *Temps nouveaux*, de 1895 à 1902, publié hebdomadairement, et le fit relier en trois beaux volumes qui figurent toujours dans notre bibliothèque. Cette fort intéressante publication renferme des milliers d'extraits de ce que les meilleurs écrivains de l'époque ont écrit de plus vivant et de mieux pensé.

Eugène Humbert eut une prédilection marquée pour les poètes. Il devait en fréquenter beaucoup dès qu'il se fut fixé à Paris. La concision de la pensée exigée par le vers, son souffle prophétique et son symbole plaisaient à son esprit de visionnaire.

Il connut au « Chardon qui pique », un des premiers cabarets chantants installés dans la patrie de Jacques Callot, des chansonniers, des peintres, des dessinateurs, des écrivains, des poètes, des musiciens qui y fréquentaient assidûment. Il se lia d'amitié avec un grand nombre d'artistes qu'il devait retrouver plus tard à Paris.

Les propos fantaisistes de ces hommes verveux l'enchantaient, leurs bons mots, leur humour rosse et pétillant l'amusaient et le délassaient.



Soudain, un coup de théâtre éclata qui enflamma à nouveau les imaginations. L'opinion, un instant calmée, fut remise en émoi par l'arrestation d'un capitaine d'état-major juif accusé d'avoir livré à une puissance étrangère des plans et des notes intéressant la défense nationale.

Dès lors commença l'Affaire Dreyfus qui, de rebondissement en rebondissement, entre de longues accalmies, ne dura pas moins de dix ans, séparant les Français en deux clans.

La presse réactionnaire et antisémite s'en empara et attisa le feu. Edouard Drumont, jouteur subtil, faisait dans ce concert figure de chef d'orchestre. L'antijuivisme exaspéré dont il venait de faire étalage dans son ouvrage: *La France juive*, trouva une pâture d'envergure dans cette nouvelle affaire. A peine sut-on Alfred Dreyfus arrêté que la *Libre Parole*, qu'il dirigeait, publiait en manchettes énormes ce titre: *Haute trahison. Arrestation de l'officier juif Alfred Dreyfus*.

Ceci se passait en novembre 1894.

De violentes polémiques s'engagèrent entre les journalistes qui tenaient pour l'innocence du capitaine et les antidreyfusards, de beaucoup les plus nombreux à ce moment.

Eugène Humbert se passionna pour cette affaire. Il en suivit de près le déroulement, lisant chaque jour la feuille de Drumont. Son œil prévenu y découvrait tout le machiavélisme cauteleux, la mauvaise foi évidente auxquels ses rédacteurs faisaient appel pour perdre un homme dans l'esprit du lecteur.

Son opinion fut rapidement établie.

Quand nous parlions de cette époque tourmentée et des événements qui s'y déclenchèrent, mon mari me disait:

— J'ai été sans doute un des premiers dreyfusards. Avant d'avoir lu les brochures de Bernard Lazare et autres défenseurs du capitaine, j'avais vu clair.

Dans un galimatias de pièces secrètes, de lettres tru-

quées, de calquage sur papier pelure, de grattages, de falsifications de bordereaux, de vrais faux, de faux faux, de témoignages stipendiés, d'expertises controuvées, de mystères, de « dame voilée », de ragots de femme de ménage fouillant les corbeilles à papiers, on échafauda un acte d'accusation qui permit, en 1894, de condamner à la détention perpétuelle dans une enceinte fortifiée un homme qu'en 1904 on reconnut innocent et à qui l'on rendit les honneurs !

Et, durant les dix années qui séparèrent la première condamnation du capitaine Dreyfus et le jour de sa réhabilitation, il y eut en France une fièvre qui baissait parfois pour remonter soudain avec plus de vigueur.

C'est au lendemain du procès de Dreyfus que le président Casimir-Périer démissionna, à la suite d'une campagne de presse qui le compromettait.

Les anarchistes ne furent pas les derniers à entrer en lice, non pour défendre plus spécialement Dreyfus, officier et millionnaire, mais par ce donquichottisme qui leur est particulier et par esprit de justice.

Ils mirent à profit l'agitation créée, à la faveur de cet événement pour combattre le préjugé racique et la réaction nationaliste et cléricale déchaînée, représentée par des individus qui venaient de tous les coins de la société, de la noblesse aux « tueurs » de la Villette.

Comme dans la formation du Front populaire d'avant notre « drôle de guerre » (de 1936 à 1939) et la collusion des fascistes, monarchistes et autres personnages *ejusdem farinae*, les mêmes éléments se rassemblèrent : d'un côté, les intellectuels d'esprit libertaire ou simplement progressiste-révolutionnaire, socialistes, syndicalistes, pacifistes, libres-penseurs, hommes en marche vers l'émancipation intégrale, masses désireuses de bien-être et de liberté, tous exigeant la justice contre les partisans de l'obscurantisme, du militarisme tabou légitimant jusqu'au « faux patriotique ». De l'autre côté, savants réactionnaires, ou tout au moins conservateurs, académiciens de robe et d'épée, écrivains ou artistes de sacristie et de caserne, dangereuse association du sabre et du goupillon toujours battue mais toujours

renaissante; en un mot, tous les magnats du haut et du bas de la trique, autorité souveraine et maîtresse sans frein.

Ce fut une rude bataille.

Les dreyfusards ne triomphèrent pas sans dommage pour leurs personnes ni pour leurs biens. Mais, n'est-ce pas là le lot commun de tous ceux qui luttent pour la liberté, la justice et l'humanité ?

Des réunions orageuses eurent lieu partout, surtout à Paris où s'affrontaient les adversaires. Quand arguments et engueulades s'épuisaient, on s'y assommait copieusement.

Eugène Humbert gardait un souvenir très vif de certaines de ces assemblées dont il me narrait les péripéties. Il assistait un soir à l'une d'elles qui se tenait salle Chaynes, où Sébastien Faure, dont ce fut la période la plus brillante et la plus active de sa carrière, se mesurait avec Paul Déroulède, le chef de la Ligue des Patriotes, antidreyfusard acharné.

La salle était archibondée et fort houleuse. Des colloques dans tous les coins s'échangeaient entre partisans de l'un et de l'autre clans, ce qui obligeait le président de séance à des appels au calme constants qui restaient inentendus. A un certain moment, Sébastien Faure, qui venait d'empoigner un perturbateur au col pour l'expulser de la tribune, monta sur une chaise et, réussissant à dominer le tumulte, s'adressa avec fermeté aux auditeurs enfin à peu près silencieux. Il en profita pour développer éloquentement un de ses meilleurs syllogismes.

Après lui, Déroulède, qui comptait pourtant pas mal d'amis dans la salle, put à peine se faire entendre tant le chahut recommença dès qu'il ouvrit la bouche. Sébastien Faure dut intervenir à nouveau pour tenter d'apaiser le brouhaha, mais il ne put obtenir le silence et Déroulède, abandonnant la partie, se retira au milieu d'une foule hostile qui l'accabla d'injures et le couvrit de crachats jusqu'à ce qu'il disparût de la salle, pâle comme un mort.

A peu de chose près, toutes les réunions se déroulaient ainsi dans une atmosphère de passion que ni les uns ni les autres n'étaient disposés à tempérer.

\*  
\*\*

Enfin, les révisionnistes eurent gain de cause. Le procès de 1894 fut cassé après cinq années de démarches et de procédure. Dreyfus fut renvoyé en 1899 devant le conseil de guerre de Rennes. Les juges réduisirent sa peine à dix ans. Ce n'était pas l'acquiescement escompté par la famille, les amis et les partisans du capitaine, bien que le président Loubet signât un décret accordant à Dreyfus remise du reste de sa peine.

L'agitation ne fut pas calmée par ce verdict. Emile Zola, qui avait publié dans *l'Aurore* de Georges Clemenceau sa fameuse lettre : *J'accuse...*, fut poursuivi et renvoyé devant la cour d'assises. Conspué par la populace chauffée à blanc par la presse antijuive, il faillit être jeté dans la Seine au sortir du Palais de Justice, le 7 février, à la première audience de son procès. A l'énoncé de sa condamnation à un an de prison, la foule applaudit et se mit à crier : « A bas Zola ! » et « Mort aux Juifs ! ».

— Cannibales ! murmura tristement l'écrivain.

\*  
\*\*

Des incidents de toute sorte surgissant de l'Affaire, marquèrent ces années effervescentes. Il y eut des démissions d'hommes politiques retentissantes, des crises ministérielles, des procès à côté, des duels, des suicides, des révélations scandaleuses, des complots, des tentatives d'assassinat.

A ce moment naquit, sur l'initiative d'Yves Guyot, directeur du *Siècle*, la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.

L'Affaire fut enfin close en 1904, après la réhabilitation de Dreyfus et l'annulation du jugement qui le condamnait comme traître. Il n'en avait pas moins accompli cinq années de bagne à l'Île du Diable.

C'est en 1896, alors que l'Affaire Dreyfus battait son plein, qu'Eugène Humbert, quittant définitivement Nancy, vint se fixer à Paris.

La capitale l'attirait. Il étouffait dans la sangle provinciale. Pour les non-conformistes, pour ceux qui ne pensent pas uniformément, comme tout-le-monde, l'existence en province n'est pas toujours aisée; elle est fort souvent impossible.

Les portes des ateliers se fermaient une à une et, comme beaucoup de ses camarades, Eugène Humbert se voyait réduit à un chômage quasi permanent. Le capital a toutes les armes en main pour se défendre: quand il n'emprisonne pas il affame.

A son arrivée dans Paris mon mari trouva un emploi de représentant en chaussures. Il devait visiter la clientèle des faubourgs et de la banlieue parisienne avec une voiture attelée d'un cheval. Ce n'était pas encore le règne étendu de l'automobile. Il fut enchanté de ce nouveau métier qui lui laissait une grande liberté et lui permettait de connaître en détail la grande cité qu'il aimait de loin depuis longtemps. Logé dans un hôtel du boulevard Voltaire, au « Prince Eugène », il inaugura sa vie parisienne sous les meilleurs auspices. Malheureusement, au bout de quelques mois, la fabrique qui l'employait fit faillite. Il fallut chercher une autre situation. L'urgence fit accepter à Eugène Humbert une place dans un atelier de montage de chaussures, ce qui rétrécit sensiblement sa liberté.

Son premier soin, à ses moments libres, fut de prendre contact avec les camarades d'idée. Il allait enfin connaître autrement que par leurs écrits et par les lettres avec eux échangées, les évangélistes de la pensée indépendante; il allait approcher ceux qui avaient orienté son intelligence vers des idéaux splendidement humains.

Sa curiosité était vivement amorcée.

Il se rendit d'abord rue Mouffetard, où siégeaient à cette

époque les *Temps nouveaux*, avant de se fixer rue Broca. Cette publication, fondée par Jean Grave, avait succédé à la *Révolution*. C'était là, au cinquième étage d'une maison modeste, comme on en voit dans tous les quartiers ouvriers, dans une unique pièce qui servait tout à la fois de bureau du journal et de librairie, que l'on pouvait s'entretenir chaque dimanche matin avec Jean Grave, « le Pape de la rue Mouffetard », ainsi que l'avait surnommé Charles Malato un jour de mauvaise humeur. Les familiers du journal s'y réunissaient régulièrement.

Eugène Humbert y rencontra et se lia d'amitié avec André Girard, collaborateur immédiat de Jean Grave, Delesalle, Charles-Albert, le géographe Elisée Reclus, Charles Malato, Degalvès, Emile Janvion, fondateur de *l'Ennemi du Peuple*, Ardouin, Pierre Monatte, Dubois-Desaulle, écrivain cultivé et fin, qui devait être tué dans une embuscade en Afrique, après la publication de ses livres : *Sous la Casaque* et *Camisards, Peaux-de-Lapin et Cocos*, où il dénonçait les odieux traitements en vigueur dans les compagnies disciplinaires. Il y connut d'autres militants dont les noms m'échappent, tous graves doctrinaires et collaborateurs assidus des journaux et revues libertaires de l'époque.

Des entretiens sans fin sur l'idée anarchiste, comme théorie sociale, comme œuvre d'action et comme système général de philosophie, avaient alors lieu entre ces hommes que rapprochait un même idéal mais qui différaient de tempérament, de formation intellectuelle, et dont les avis étaient parfois violemment opposés.

Eugène Humbert s'efforçait à l'objectivité dans la discussion qui n'était jamais fade ni ennuyeuse et où l'on remuait des mondes. Non dépourvu de sens critique, il ne pouvait s'empêcher d'observer que des individus animés des pensées les plus hautes, les plus nobles ne sont pas toujours exempts d'un parti pris quelquefois agressif et d'un sectarisme qui l'étonnait.

Il fréquenta aussi d'autres milieux, connut les camarades du *Libertaire* : Sébastien Faure, Louis Matha, Pierre Martin, Liard-Courtois, Jacques Sautarel, enfin

tous les habitués du 5 de la rue Briquet où naquit cette feuille quand elle fut créée par Louise Michel et Sébastien Faure. Elle émigra ensuite rue d'Orsel où elle séjourna de longues années. Là, Louis Grandidier, Jean Marestan, Fernand Després, Francis Jourdain, Gustave Amiot et, plus tard, Miguel Almereyda, Daniel Gerbaud, etc., assuraient les travaux du journal qu'administrait Hélène Lecadiou.

Eugène Humbert suivit dès lors les petites réunions de quartier où des causeries étaient faites par divers militants. Il y rencontra Emile Pouget, le fondateur du curieux *Père Peinard*, Félix Fénéon qui tenait à la *Revue libertaire* la rubrique des arts et qui fut mêlé au procès des Trente. Cet écrivain érudit, à l'allure de mousquetaire, est mort en 1944, peu après son élection à l'Académie Mallarmé. Il a été incinéré.

Prodigieusement intéressé par ses rapports avec tous ces personnages peu communs, Eugène Humbert acquit près d'eux une maîtrise de soi, une assurance de parole et d'argumentation que la lecture seule n'avait pu lui conférer.

Il retrouva aussi ses amis les chansonniers et les artistes. Montmartre fut, de 1897 à 1910, en pleine veine, en toute verve. Léon et Anne de Bercy présidaient aux destinées du cabaret de l'Ane rouge, avenue Trudaine. Là, tous les soirs, chantaient Marcel Legay, dont la voix tonnante faisait vibrer les verres sur les tables; Georges Montoya, qui délaissait la médecine pour se livrer à son jeu favori de diseur de romances; Paul Delmet, Xavier Privas, Michel Zévaco, Louise France, Paul Paillette, Dominus, Buffalo, l'excellent baryton qui fit, des années durant, la fortune du cabaret Bruant. Léon de Bercy détaillait avec un art mordant ses *Chansons noires* dont il ne reste, hélas ! aucune édition et qu'avait mises en musique Fernand Izouard. Sa compagne, Anne, chantait de délicieuses mélodies en s'accompagnant à la guitare. Un peu plus tard, Eugène Humbert fit la connaissance de Gaston Couté, l'inoubliable poète des *Conscrits*,

des *Gourgandines*, de *Mossieu Imbu*, du compositeur Léo Daniderf, de Yon Lug, etc. Tous ont été ses amis.

Il fut aussi un assidu de la petite boutique de livres que tenait, boulevard de Clichy, J.-B. Clément. Il s'y attardait souvent à bavarder avec l'auteur du *Temps des Cerises*, déjà bien malade et qui devait s'éteindre en février 1903.

Puis il quitta le boulevard Voltaire pour venir habiter entre Montmartre et la Chapelle. Il prit du travail à domicile pour jouir d'une plus grande liberté. Il n'était plus seul. Une brave fille, Eugénie De Bast, originaire du Brabant, de douze ans son aînée, l'accompagnait. Ils vécurent ensemble seize ans. Elle lui fut une compagne dévouée.

Eugène Humbert devait partir de là, en 1902, pour venir s'installer sur les hauteurs de Ménilmontant, au 27 de cette rue de la Duée qui devait être sa définitive adresse et qui fut, et reste, le véritable berceau du mouvement néo-malthusien français.



Je vais aborder maintenant la période importante, déterminante de l'existence d'Eugène Humbert.

Etant encore à Nancy, il avait eu connaissance des travaux éducatifs, sociaux, philosophiques et scientifiques du directeur de l'Orphelinat Prévost, à Cempuis, Paul Robin. Il s'était abonné au bulletin de l'*Education intégrale* que publiait l'éminent pédagogue.

Les conceptions originales qu'il y avait trouvées sur l'instruction, la co-éducation des sexes l'avaient séduit et fortement impressionné. Il s'était indigné des menées odieuses dont Paul Robin était déjà victime à ce moment de la part de ses détracteurs, cléricaux venimeux, calomniateurs selon leur manière jésuitique habituelle.

Son attention fut tout de suite attirée par l'envoi d'imprimés qui lui fut fait par la suite. Il s'agissait d'un problème jamais traité jusque-là : *le malthusianisme*.

Gabriel Giroud, dans l'admirable ouvrage, rempli d'une documentation fidèle, qu'il a consacré à son beau-père<sup>1</sup>, nous dit comment Paul Robin entreprit la diffusion de la « bonne naissance » :

Sans rien abandonner de ses vues éducatives et sociales, sans renier aucun de ses beaux rêves et des grandioses revendications de sa jeunesse, en vue de leur réalisation, Paul Robin, « chassé de Cempuis », se mit sans délai à propager la « bonne naissance ». De courtes déclarations faites à des journalistes indiquent quelles étaient à ce moment ses idées sociales et ses projets :

« Après avoir vu et secondé durant près de trente ans de nombreuses et minuscules tentatives révolutionnaires suivies de résultats nuls ou insignifiants, je suis convaincu, disait-il, qu'il ne faut ni prêcher ni provoquer la révolution sociale avant qu'un nombre élevé et toujours croissant d'individus aient réalisé chacun leur évolution personnelle, soient bien nés, bien soignés, bien élevés et ne reproduisent, très modérément, que des descendants ayant toute chance de valoir

---

(1) *Paul Robin. Sa vie. Ses idées. Son action*, par Gabriel Giroud (Editions Mignolet et Storz, Paris), pp. 111-112.

autant et mieux qu'eux-mêmes. De cette façon on parviendra à effectuer le changement désiré. Actuellement, pas plus qu'en aucun temps ni lieu, on n'a vraiment de chances d'aboutir à une révolution véritable, à cause de la violence habilement organisée de la minorité oppressive, du manque absolu d'entente entre les divers conducteurs des groupes avancés, de la nullité d'organisation et d'organisabilité de la foule ignorante, opprimée, exploitée, pullulante. »

Et, à ceux qui lui lançaient comme une offense l'épithète de malthusien, il déclarait :

« Malthusien ! Voilà par quoi on pense m'outrager et m'intimider. La question de population est un chapitre fondamental de l'économie sociale. Elle est universellement méconnue, tranchée par des malédictions ou des lazzis. Je la connais passablement. Il est fort possible que j'emploie mes loisirs à éclairer sur ce point l'opinion publique. »

Et Paul Robin fondait, peu après cette déclaration à un interviewer, la revue *Régénération*, dont le premier numéro-programme parut en décembre 1896. C'est Léon Marinont<sup>1</sup> qui en assumait la gérance.

Après ce premier numéro, il y eut un grand silence. *Régénération* ne devait reparaitre qu'en 1900.

Il faut bien que je fasse ici un bref résumé de ce qui constitue les principes mêmes de la doctrine néo-malthusienne tant décriée, tant combattue, parce que, d'une part, elle secoue les préjugés religieux les plus tenaces et que, d'autre part, elle menace dans ses fondements un état social basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme et que sa mise en pratique rendrait, inutiles les massacres de peuple à peuple, ce qui diminuerait considérablement les profits du capitalisme international.

Bernard Shaw, l'écrivain et dramaturge anglais, a émis cet aphorisme : « La stérilisation artificielle dans le mariage est la découverte la plus révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle. » On ne peut dire que beaucoup de révolutionnaires l'aient compris !

---

(1) Léon Marinont, socialiste militant, actif propagandiste néo-malthusien ; auteur de *Socialisme et Population* (Editions de Génération consciente). Mort à 73 ans, en Tunisie, où, la guerre venue, il s'était retiré chez ses enfants.

Donc, le néo-malthusianisme a pour but de substituer aux obstacles douloureux qui refrènent actuellement l'accroissement surabondant de la population — guerre, famine, épidémies, misère, etc. — le seul obstacle préventif non dolosif ni nuisible : *la limitation volontaire des naissances* par l'emploi des moyens artificiels que la science a découverts, et qu'elle est appelée à perfectionner de plus en plus jusqu'à les rendre d'une absolue sécurité en supprimant leur moindre incommodité.

Dans son *Essai sur le Principe de la Population*, Thomas Malthus, qui a passé de longues années à l'étude de la question de population, a écrit ceci :

La race humaine croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256, tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance comme 256 est à 9 ; au bout de trois siècles, comme 4.096 est à 13, et, après deux mille ans, la différence serait immense et comme incalculable.

On voit que dans nos suppositions, nous n'avons assigné aucune limite aux produits de la terre. Nous les avons conçus comme susceptibles d'une augmentation indéfinie, comme pouvant surpasser toute grandeur qu'on voudrait assigner. Dans cette supposition même, le principe de population, de période en période, l'emporte tellement sur le principe productif des subsistances que, pour maintenir le niveau, pour que la population existante trouve des aliments qui lui soient proportionnés, il faut qu'à chaque instant une loi supérieure fasse obstacle à ses progrès ; que la dure nécessité la soumette à son empire ; que celui, en un mot, de ces deux principes contraires dont l'action est si prépondérante soit contenu dans certaines limites<sup>1</sup>.

La population ayant donc une tendance constante à dépasser le niveau des subsistances, il est raisonnable d'envisager un peuplement méthodique pour arriver à un meilleur équilibre du monde et organiser le bonheur de chacun.

Le néo-malthusianisme ne tend pas au dépeuplement systématique, comme ses détracteurs ne cessent de l'affir-

---

(1) *Essai sur le Principe de la Population*, liv. I, ch. I, p. 11.

mer. Le surpeuplement, ou mauvais peuplement, est seul en cause. Il est à l'origine des luttes économiques féroces, des discordes civiles, des guerres de conquête pour les vivres et l'espace vital et de la misère généralisée. Si l'on veut l'accord social, si l'on désire l'affranchissement de l'humain, la prospérité, l'ordre, le progrès au service du bien, il faut arriver à une prévoyance sexuelle obligatoire, corollaire indispensable à l'organisation scientifique de la production et qui rendra possible l'équitable répartition des fruits de l'agriculture et des créations de l'industrie. Sans ce nécessaire contrôle natalitaire, l'exploitation consciencieuse des biens naturels demeure absolument impossible.

Toutes les tentatives de réforme de la société, les œuvres philanthropiques et sociales, les coopératives, les syndicats, les groupements mutualistes, les diverses entreprises de combat, qu'elles soient socialistes, communistes, anarchistes ou autres, resteront sans effet positif et durable s'ils continuent d'éluder la grande question néo-malthusienne. Jusqu'ici, on a pu constater la vanité des efforts accomplis, des luttes soutenues en vue d'une meilleure organisation du monde.

L'hygiène, la pédagogie, l'eugénisme, la puériculture ne peuvent pas davantage apporter une quelconque amélioration malgré leur excellence, tant qu'à leur base il n'y aura pas la limitation des naissances. Aucun problème important, au point de vue individuel, familial, national ou international, ainsi que dans le domaine moral, qui ne soit, s'il doit aboutir favorablement, tributaire de la génération tempérée.

Il n'y a pas de spécifique plus rapide, plus certain pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence digne, libre, heureuse et indépendante et pour une fusion des peuples en une humanité laborieuse, saine, cultivée et pacifique.

Du fait de l'équilibre du taux des naissances, les antagonismes nationaux diminueront et sera favorisée la solidarité internationale, qui trouvera un terrain propice à toute entente, à toute collaboration et à une entr'aide

fraternelle. Au lieu de se jalouser et de vivre en perpétuels conflits, les nations seront fondues dans une immense fédération que gouverneront des représentants de tous les peuples. Ainsi s'éloignera pour toujours le spectre hideux de la guerre.

Le surpeuplement est un danger national et international. Ce qu'on n'a pas en suffisance chez soi pour nourrir une population débordante, on le convoite chez le voisin. Dans leur ouvrage : *Les Principales Puissances du Monde* (destiné aux classes de philosophie et de mathématiques des lycées), Fallex et Mairey, agrégés d'histoire et de géographie, notent ceci :

La terre commence à devenir bien petite pour les appétits des hommes et l'acharnement à la lutte pour la vie se fait plus âpre que jamais. Les rivalités économiques sont maintenant les principales causes des guerres... Ces guerres sont aujourd'hui des guerres d'argent.

Le monde est plus que jamais une arène grandiose mais sanglante : dans le domaine social comme dans le domaine biologique, la lutte pour la vie semble toujours la formule suprême ; de tous côtés nous ne voyons que rivalités tragiques de peuples dans la plénitude de leur droit ; de toutes les profondeurs il arrive comme un grondement sourd de choc de cuirasses, de fracas de canons, comme un écho lointain de cliquetis de baïonnettes. La lutte pour le pain quotidien est plus âpre qu'elle n'a jamais été ; les tentatives de conciliation et d'arbitrage restent lettre morte dès qu'entre en jeu l'honneur d'un pays, comme disent les diplomates, c'est-à-dire, dès que sont en question les intérêts sérieux d'un peuple ou simplement ceux de ses dirigeants.

L'écrivain anglais H. G. Wells<sup>1</sup> a donné aussi son opinion sur la question :

La limitation des naissances est, en vérité, essentielle — non, davantage — elle est fondamentale à la conception d'une nouvelle phase de la vie humaine, que la république mondiale inaugurerait. Je ferais du contrôle des naissances la pierre de touche de l'orthodoxie entre le libéralisme et la réaction. Tous ceux qui sont pour la limitation des naissances

---

(1) Herbert George Wells, célèbre écrivain anglais, né en 1866 à Bromley, Kent. Mort le 13 août 1946 à Londres où il a été incinéré.

sont avec moi et essentiellement pour le monde nouveau ; tous ceux qui sont contre elle sont contre la révolution progressive.

Qu'on le veuille ou non, le néo-malthusianisme est la science de l'avenir. Comme l'a dit J. Stuart Mill: « Ce n'est pas la raison qui résiste à la théorie de la population, c'est un sentiment de répugnance qui n'acceptera la malencontreuse vérité que lorsque tous les subterfuges au moyen desquels on peut lui échapper auront été épuisés. »

\*\*

Eugène Humbert s'éprit de cette doctrine neuve. Quant il fut à Paris, il ne manqua aucune des causeries faites par Paul Robin. Il se présenta à lui, sollicita des précisions et découvrit bientôt le côté positif, réalisateur, offert par la science malthusienne.

Paul Robin, bien qu'ayant adopté les règles de la loi de population établies par l'économiste anglais Thomas Malthus, différait cependant sur le procédé préconisé par le célèbre pasteur pour assurer le *birth control*. Malthus recommandait le *moral restraint*, soit le mariage tardif, et un état de chasteté prolongé en dehors du mariage. Cela, de façon à limiter le nombre des enfants dans chaque famille.

Paul Robin, lui, était contre la continence qu'il jugeait impossible et, en tout cas, nuisible physiquement et moralement tant à l'homme qu'à la femme. « La science met au service des hommes et des femmes, disait-il, des moyens qui leur permettent, sans se priver d'amour, de limiter leur progéniture. »

Il adopta donc la solution dite néo-malthusienne.

De formation libertaire, Eugène Humbert pensait jusqu'à ce moment que les poncifs plus ou moins utopiques émis par les constructeurs de séjours paradisiaques, les doctes accommodateurs de systèmes hypothétiques, les optimistes traceurs de plans, de toutes écoles : socialiste, anarchiste, fouriériste, etc., suffiraient seuls à l'établis-

sement d'une société modèle où toutes les ressources du sol, du sous-sol, du progrès mécanique et des découvertes scientifiques seraient également prodiguées et équitablement réparties à tous.

La lecture des ouvrages néo-malthusiens vint modifier bientôt ce point de vue. Eugène Humbert réfléchit à fond au problème et fut amené à réviser les principes affirmés par les philanthropes visionnaires. Il jugea illusoire toutes spéculations imaginatives visant à une réorganisation rationnelle du monde qui ne tenaient aucun compte, à la base, de cette réglementation préventive de la population, nécessaire à l'équilibre du monde.

Oui, c'était bien la magnifique solution qui, à échéance rapprochée, permettrait de remédier à la malheureuse condition de l'homme; arme infailible contre les lois naturelles qui portent en elles dans leur perennité le mal et la douleur; seul moyen d'opérer la révolution sociale sans luttes fratricides, sans effusion de sang; défense terrible et victorieuse du prolétariat contre ses exploitants; la seule façon vraiment efficace pour l'immense fourmilière humaine de sortir de sa géhenne, de sa domestication et de son rôle de productrice d'esclaves, de peuplée de casernes, d'usines et d'offices, chair à bon compte pour les rudes et serviles besognes !

Oui, là était le salut, la véritable libération.

\*  
\*\*

Eugène Humbert eut maintes conversations avec le hardi pionnier français de cette idée salvatrice et, sur son conseil, étudia sérieusement cette science méconnue, les règles de la loi tendancielle qui résulte de l'opposition entre ces faits naturels: la puissance de multiplication des êtres vivants, les bornes de la terre et les possibilités de subsistance. Il lut avec profit l'ouvrage du docteur George Drysdale : les *Eléments de Science sociale*, important travail qui traite, avec une parfaite franchise, des questions que l'hypocrisie conventionnelle s'acharne à étouffer et qui présente tout un ensemble de

solutions hardies en vue de l'abolition de la pauvreté,

Dès lors il fut convaincu qu'aucune société socialiste, communiste ou individualiste, de quelque doctrine qu'elle se recommande, ne peut assurer la vie matérielle heureuse de tous par le seul accroissement de la production sociale, des ressources communes et la juste répartition de celles-ci si elle oublie d'y proportionner la population par la limitation de son nombre. Il faut que tout en multipliant et en perfectionnant les moyens de production, elle agisse, pour l'atténuer, sur la formidable puissance prolifique des hommes.

Les militants des partis avancés ont souvent combattu ces vues, sans les connaître la plupart du temps, par parti pris quelquefois, ou par un certain préjugé atavique chrétien persistant. On sait quels résultats ils ont atteints <sup>1</sup>.

---

(1) On trouve dans les numéros de *Régénération* (de 1902 à 1908) et dans la presse révolutionnaire de cette époque les vives polémiques échangées entre Paul Robin et ses disciples avec les postulants de la société future. Dans un article paru dans l'organe libertaire brésilien *Aurora* (n° 4, mai 1905), Elisée Reclus a publié sous ce titre : *Une Grande Mystification*, une critique du néo-malthusianisme. Gabriel Giroud a répondu à Reclus dans *Régénération* (n° 11, décembre 1905) par un article intitulé : *La Grande Erreur*.



Paul Robin vieillissait et la maladie lui rendait les efforts de plus en plus pénibles, sans que pourtant son besoin d'action en fût atténué. Il avait auprès de lui d'éminents collaborateurs pour la partie rédactionnelle, dont le plus qualifié était son gendre, Gabriel Giroud, qui, sous son nom et divers pseudonymes (G. Hardy, C. Lyon), fournissait une grande partie de la substance du journal. Mais il cherchait un secrétaire jeune, capable de le seconder dans la partie propagande et administration.

Il n'eut pas grand'peine à décider Eugène Humbert à se joindre à lui pour l'aider dans sa besogne de diffuseur de la « bonne naissance ».

Et c'est ainsi que, dès le numéro 8, *Régénération* porte le nom d'Eugène Humbert comme imprimeur-gérant. Cependant, le journal étant trop pauvre pour assurer une situation indépendante à l'administrateur, mon mari continua toute une année encore à travailler dans une fabrique de chaussures tout en s'occupant activement du sort de *Régénération*.

Pour faciliter les relations et se rapprocher du domicile de Paul Robin qui était situé dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, passage du Surmelin, c'est à ce moment, comme je l'ai déjà indiqué, qu'Eugène Humbert quitta la rue de Chartres et vint établir ses pénates à proximité du lieu où le Père Enfantin, fondateur du saint-simonisme, installa vers 1840 son fameux phalanstère. C'est donc au 27 de la rue de la Duée, une petite rue d'aspect provincial qui doit son nom à une des nombreuses sources qui sourdaient autrefois de la butte de Belleville-Ménilmontant<sup>1</sup>, que se transporta le siège de la Ligue de la Régénération humaine<sup>2</sup>.

---

(1) Totalemeut oublié et inemployé de nos jours, mais proche parent du mot *douve* qui sert encore et qui a la même origine, ce mot nous vient du bas latin et veut dire ruisseau.

(2) La Ligue de la Régénération humaine (Bonne naissance — Education intégrale) a été constituée à Paris le 30 août 1896 sous



Sur ces premiers moments de l'activité, d'Eugène Humbert au service du néo-malthusianisme, je citerai ces lignes extraites d'un long et fort émouvant article qu'a consacré Gabriel Giroud à mon mari après sa mort :

Sans avoir rien à abandonner de son idéal, mais, bien au contraire, dans la certitude qu'il le servait mieux encore, il s'engagea dans l'apostolat néo-malthusien.

Il le fit avec une fougue qui ne le lâcha plus. Corps et âme il fut au service de la limitation des naissances, de la suppression du prolétariat.

Recrue de choix, apôtre qui allait manifester sa puissance !

la présidence d'honneur de Ch. V. Drysdale, président de la Ligue malthusienne anglaise. Paul Robin en fut nommé président et Léon Marinont et A. Pioteix, secrétaires. Les buts de la Ligue étaient les suivants : I. — Répandre les notions exactes de science physiologique et sociale permettant aux parents d'apprécier les cas où ils devront se montrer prudents quant au nombre de leurs enfants, et assurant, sous ce rapport, leur liberté et surtout celle de la femme. Lutter contre toute fâcheuse interprétation légale ou administrative de la propagande humanitaire de la Ligue. Enfin, et en général, faire tout ce qui est nécessaire pour que tous les humains connaissent bien les lois tendancielles de l'accroissement de la population, leurs conséquences pratiques, et les moyens de lutte scientifique contre d'apparentes fatalités, afin qu'ils deviennent plus heureux et par conséquent meilleurs. II. — Administration. 1) L'assemblée générale élit un comité de trente membres renouvelables par tiers chaque année. 2) Ce comité se réunit une fois par mois et toutes les fois qu'il le juge bon. Il élit le bureau de la société, fait les affaires, admet ou rejette les candidats. 3) Les actes du comité sont confirmés ou modifiés par l'assemblée générale annuelle. 4) Il s'adjoit les employés et auxiliaires dont il a besoin. Ceux pris dans son sein cesseraient d'avoir voix délibérative en ce qui concerne leurs intérêts personnels. III. — Les finances. 1) La cotisation est de trois francs par an au minimum. 2) Seront dispensés de cette cotisation les membres temporairement empêchés de la payer par force majeure (maladie, chômage, etc.). 3) Les associations et groupes peuvent adhérer à la Ligue en payant le nombre de parts qu'ils voudront. 4) Les membres de la Ligue recevront gratuitement toutes ses publications. IV. — Moyens d'action. Distribution et vente de feuillets, brochures et livres. Conférences. Consultations données par les praticiens dont les adresses seront fournies aux personnes intéressées.

Le siège de la Ligue fut tout d'abord fixé 6, passage Vaucouleurs, puis 6, rue Haxo, 18, rue Duperré, 26, rue Titon, 5, passage du Surmelin et, enfin, définitivement, 27, rue de la Duée.

Il avait été quelque temps le gérant, exigé par la loi, de *Régénération*. Mais quand Paul Robin, qui éprouvait mille difficultés à s'adjoindre des militants disposant de tout leur temps pour administrer la Ligue de la Régénération humaine, quand Paul Robin, dis-je, m'annonça en 1903 une combinaison qui permettrait à Eugène Humbert de devenir, s'il y consentait, en lui assurant des moyens d'existence, son collaborateur et continuateur, j'applaudis de tout cœur.

Notre ami s'installa peu de temps après et se mit à l'œuvre avec une telle ardeur, une telle intelligence, une telle clairvoyance que, peu de semaines après son entrée en fonctions, le nombre des abonnés au journal montait en flèche. Eugène Humbert se révélait un conducteur, un animateur, un maître.

La vastitude de la tâche n'effraya pas le nouveau venu. Il s'y adonna de toute son âme vibrante, de toute la richesse de sa nature forte et généreuse. Il fit pénétrer dans les milieux qui lui étaient familiers : libertaire, socialiste, syndicaliste, libre-penseur, coopérateur, dans les groupes d'études sociales, etc., les principes de restriction volontaire des naissances. Il allait sur place discuter avec les plus farouches adversaires, les plus sceptiques contradicteurs<sup>1</sup>. Il les amenait rapidement à une meilleure compréhension et souvent à une adhésion complète à sa thèse.

Intarissable, sans âpre raideur ni sectarisme, mais avec une conviction communicative et à l'aide de solides arguments, il développait son raisonnement avec logique et clarté. Sa façon d'exprimer sa pensée était directe, loyale et aucune objection ne le trouvait jamais à court. Il imposait simplement ce qu'il estimait juste. Aussi parvenait-il à des conversions où d'autres s'étaient attelés qui y avaient échoué. C'est ce qui se produisit notamment pour Sébastien Faure.

Dans son livre : *La Douleur universelle*, l'orateur anarchiste avait mésestimé la valeur du néo-malthusianisme en tant que facteur révolutionnaire propre à hâter l'avènement de la société anti-autoritaire. Des discussions

---

(1) Les adversaires se trouvaient alors dans tous les camps, aussi bien à gauche qu'à droite et au centre. Ils se trouvent d'ailleurs toujours dans tous les camps.

entre lui et Paul Robin n'eurent aucun aboutissement, chacun restant sur ses positions. Le fondateur de *Régénération* gardait quelque rancune à Sébastien Faure, et lui reprochait ce qu'il appelait son défaut d'esprit scientifique.

Eugène Humbert, qui était en rapports amicaux avec Sébastien Faure, résolut d'amener celui-ci à réviser son jugement sur la question. Et c'est au début d'octobre 1903 que mon mari tenta cette conquête jugée impossible par les compagnons de *Régénération*.

Il faut avouer que les premiers assauts furent plutôt froidement reçus. Sébastien Faure, qui avait nettement pris position par l'écrit et par la parole contre la loi de population et avait combattu les arguments des néo-malthusiens, ne désirait pas se déjuger et offrait toutes les résistances de son esprit souple et rompu à la contradiction. Il croyait avoir suffisamment approfondi tous les facteurs dont selon lui dépendait l'instauration du bonheur universel. Quoi ? Il y en avait un autre ? Un capital ?... Il demanda à réfléchir et, sur l'instance d'Eugène Humbert, le pria de lui apporter les documents essentiels à l'étude de ce problème.

Les documents fournis et lus à tête reposée, Sébastien Faure invita mon mari à venir en discuter avec lui, rue Eugène-Sue, où il habitait. Eugène Humbert s'y rendit un matin. Il trouva son « adversaire » le torse nu, en train de se raser. Ils ne perdirent pas de temps. Le débat fut ardent et passionné, on s'en doute. L'aîné résistait encore mais faiblissait devant le raisonnement inductif du jeune avocat de la restriction natalitaire qui y mettait toute l'opiniâtreté dominante de sa nature.

Il y eut ainsi plusieurs engagements et, dans ce duel, ce fut Eugène Humbert qui sortit vainqueur.

Dès le mois de novembre suivant, on put voir annoncée, en dernière page de *Régénération*, la conférence suivante :

Le lundi, 16 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, sous la présidence de Mme Nelly Roussel, avec le

concours de Sébastien Faure. Sujet traité : *Le Problème de la Population*<sup>1</sup>.

Je ne puis transcrire ici toute la partie du discours de Sébastien Faure, ainsi que je l'ai fait dans le livre que je lui ai consacré, mais je puis dire que le célèbre orateur ne s'en tint pas là.

Cette conférence eut un grand retentissement. Voici le compte rendu succinct qui en a été donné dans le numéro de décembre 1903 de *Régénération* :

Notre actif et dévoué camarade Humbert avait organisé la réunion qui a eu lieu le 16 novembre dernier, à l'Hôtel des Sociétés savantes, avec une rare habileté. Publicité par d'immenses affiches dont les caractères énormes attiraient les yeux des passants, distribution d'innombrables passe-partout, annonces dans la presse avancée, visites, invitations à des potentats du journalisme, de la littérature, du théâtre. Rien n'avait été omis pour assurer la réussite.

Ajoutez à cela qu'une jeune artiste, qu'une femme charmante, vaillante et convaincue, Nelly Roussel, devait la présider ; qu'un puissant orateur, argumentateur serré et précis, à la parole élégante et claire, à la voix chaude et expressive, que Sébastien Faure devait exposer le sujet, et vous ne serez pas surpris du beau succès d'une réunion qui fera date dans l'histoire de la régénération humaine en France.

Quinze cents personnes au bas mot se pressaient dans la salle quand Paul Robin ouvrit la séance. Le discours de Nelly Roussel ainsi que celui de Sébastien Faure, qui pour la première fois affirmait publiquement son adhésion aux théories de prudence procréatrice, furent chaudement applaudis. Marie Huot, l'auteur du *Mal de vivre*, publié en brochure par *Génération consciente*, prit aussi la parole à cette réunion.

Après ce premier débat, Sébastien Faure revint souvent sur la question néo-malthusienne au cours de ses innombrables conférences. Il en donna une, le 6 janvier 1908, qui portait ce titre : *Ayons peu d'enfants, mais qu'ils soient robustes et bons*. Au moment du vote de la loi inique du 31 juillet 1920, qui punit d'amende et de

---

(1) Cette conférence a été sténographiée et publiée aux Editions de *Régénération*, en 1904, avec l'allocution de Mme Nelly Roussel.

prison la propagande anticonceptionnelle, Sébastien Faure organisa une importante réunion à la Maison des Syndicats, rue Grange-aux-Belles, sur *les Familles nombreuses*. Comme presque toutes ses conférences, celle-ci fut publiée et largement diffusée.

Dans son grand œuvre: *l'Encyclopédie anarchiste*, on trouve sous la plume des théoriciens malthusiens les plus éclairés: G. Hardy, G. Giroud, C. Lyon, Manuel Devaldès, Eugène Humbert, Jean Marestan, de longs exposés relatifs à la question de population, au sexualisme, à la maternité consciente, à la régénération humaine, à l'ajustement des subsistances au nombre des êtres humains, etc., etc.

Sébastien Faure se promettait, à la nouvelle édition de son livre: *La Douleur universelle*, de refondre entièrement le chapitre ayant trait au néo-malthusianisme pour conclure dans un sens favorable à celui-ci.

Eugène Humbert gagna ainsi des hommes de valeur à l'œuvre régénératrice: médecins, écrivains, journalistes, militants des partis de gauche. Il sollicitait leur avis, leurs critiques et leur fournissait toute documentation susceptible de les éclairer, insistant pour qu'ils prennent ouvertement parti. Une série de conférences éducatives s'organisa dans les syndicats. Georges Yvetot, qui était à la tête de la Confédération générale du Travail à l'époque, avec Emile Pouget et Victor Griffuelhes, prit courageusement en main la cause de la maternité consciente et plaida pour elle dans de multiples meetings.

Les plus importants groupements corporatifs (métallurgie, bâtiment, bronze, coiffeurs, cordonniers, le livre, etc.) convièrent tour à tour Paul Robin, Eugène Humbert, et plus tard Jeanne Dubois, Liard-Courtois, Louis Grandidier, Léon Marinont à venir apporter à leurs adhérents le point de vue des néo-malthusiens.

Victor Méric, qui publia dans le *Libertaire* des articles assez *bêcheurs*, à sa manière, sur la propagande mélioriste et sur ceux qui s'y livraient, fut aussi amené par Eugène Humbert à plus de sérieux et d'étude sur la question de la population. De sceptique qu'il était, Victor

Méric devint militant actif. Il collabora quelques années plus tard à *Génération consciente* et ses articles furent souvent reproduits par les feuilles avancées de Paris et de province, notamment celui sur *L'Erreur de la Danseuse*, lamentable histoire d'une petite danseuse des Folies-Bergère. Il est également l'auteur d'une brochure éditée par Eugène Humbert: *Le Problème sexuel*, dans laquelle il a recueilli et commenté les opinions d'une quantité de notabilités sur la question sexuelle.

Mais n'anticipons pas.

Plusieurs fois par semaine, Eugène Humbert allait dans les quartiers de Paris, quelquefois devant des auditoires réduits à quelques personnes, semer les premiers éléments du principe de limitation des naissances. Ce travail s'avérait d'ailleurs particulièrement fructueux et gagnait souvent plus de sympathisants à la cause régénératrice que les réunions à grand spectacle n'en amènent parfois. Ces causeries, qui étaient toujours suivies de questions, étaient fort instructives pour ceux qui les suivaient.

On a appelé Sébastien Faure le « colporteur des théories anarchistes ». On aurait pu appeler Eugène Humbert le « colporteur des théories néo-malthusiennes ». Pas seulement des théories. En effet, il ne répugnait pas à donner tous éclaircissements utiles sur la réalisation pratique, sur les procédés capables de prévenir les conceptions non voulues, indésirables. Et c'est bien en cela que l'on peut dire que sa disparition laisse un vide qu'il sera difficile de combler. Les qualités qu'il possédait se trouvent rarement réunies chez le même individu.

Ses connaissances étendues lui permettaient d'exposer lumineusement ce qu'il considérait comme des vérités incontestables; sa grande facilité d'élocution — il parlait de jet, improvisait sur de simples notes — en faisait un conférencier disert et que la contradiction rendait éloquent; il dirigeait avec maîtrise les journaux qu'il a créés ou administrés, aiguillait ses collaborateurs sur les sujets à traiter, leur signalait des faits à relever, leur brodait des canevas, suscitait un article, un dessin dont

il indiquait le titre, dont il trouvait la légende. Il avait du goût, toutes ses éditions en font foi. Et ces multiples ressources, purement intellectuelles, ne l'empêchaient nullement d'être un homme pratique, un réalisateur qu'aucun sot préjugé n'entravait s'il s'agissait de servir encore plus, et au delà de la pure doctrine, l'idée à laquelle il a voué sa vie jusqu'au dernier battement de son cœur.

Tous ceux et toutes celles qu'il a aidés, conseillés, sauvés sont légion. « J'ose dire ce que j'ose faire », a écrit Montaigne. Eugène Humbert osait faire ce qu'il osait dire et penser.

En cela, il était du reste en plein accord avec Paul Robin, son initiateur. Je ne pense pas que leur audace de penseurs et de vulgarisateurs de la pratique limitative des naissances ait jamais été égalée. Ils se sont tous les deux mêlés au public pour lui enseigner non seulement des principes, hélas ! pas toujours facilement assimilés, mais pour lui faire connaître les moyens tout simples de mettre en pratique ces principes.

Je me souviens, il y a de cela bien longtemps, vers 1905. Je devais avoir une quinzaine d'années. Dans une arrière-salle d'un café situé boulevard Magenta, à proximité de la Bourse du Travail, une causerie démonstrative était donnée par Paul Robin. C'était un cours, un véritable cours d'éducation sexuelle. Les élèves... pardon, les auditeurs et auditrices, serrés dans la petite pièce, étaient fort intéressés. Mis en confiance par le ton paternel et la physionomie sérieuse et honnête du Maître, ils accumulaient les questions auxquelles il était toujours répondu avec beaucoup de complaisance.

On venait de même chercher auprès d'Eugène Humbert conseil et réconfort. Il avait installé chez lui un rayon spécial où les partisans de la prudence parentale venaient s'approvisionner des objets propres à leur assurer la sécurité désirable, tant au point de vue de la préservation de la grossesse que de la prophylaxie des maladies vénériennes. Le placement des pessaires (préservatifs féminins) était enseigné par Eugénie De Bast. A ce



moment, ces divers appareils n'étaient pas frappés d'interdit.

Plusieurs praticiens, dont quelques médecins, étaient aussi à la disposition du public pour lui fournir les objets usités destinés à assurer la stérilité des rapports sexuels, et lui donner toutes explications nécessaires pour les employer efficacement. Leurs noms et adresses en étaient donnés chaque mois dans *Régénération*.

### *Régénération* progressait.

Des conférences importantes, comme celle dont j'ai parlé, furent organisées par Eugène Humbert. Des orateurs de valeur y apportaient leur concours, parmi lesquels on peut compter les docteurs Meslier, député de la Seine, Darricarrère, Sicard de Plauzoles, Klotz-Forest ; des écrivains : Liard-Courtois, Cordonnier, qui, sous le pseudonyme de Frank Sutor, est l'auteur d'une excellente plaquette intitulée *Génération consciente*<sup>1</sup>, où sont exposés tous les procédés anticonceptionnels : Mmes Jeanne Dubois, Nelly Roussel, la doctoresse Madeleine Pelletier, etc., etc.

Des fêtes eurent lieu, au théâtre et en plein air.

Deux années après l'entrée en fonctions de mon mari, grâce à ses efforts tenaces et soucieusement dirigés, alliés à ceux de Paul Robin, de Gabriel Giroud et des autres membres de la rédaction, on put lire en tête du numéro 35 de *Régénération* (avril 1904) cette réconfortante constatation :

#### A NOS AMIS

Le nombre des partisans de la prudence procréatrice va sans cesse augmentant ; c'est de bon augure pour l'œuvre que nous avons entreprise.

Nous avons, depuis plus de deux années, paru régulièrement, donné quelquefois deux et quatre pages en plus des huit pages de notre périodique. Bien des portes, jadis fermées pour nous, se sont ouvertes devant notre persévérance ; nous avons eu les honneurs, un peu forcés, il est vrai, de la presse quotidienne. Un nombre respectable d'écrivains, de conférenciers sont venus à nous : chacun d'eux travaille dans sa sphère à la transformation de l'opinion publique en notre faveur. Nous les en remercions.

Les organisations syndicales, les sociétés ouvrières, les groupes d'études, de libre-pensée nous font en général un accueil qui nous fait le plus grand plaisir.

---

(1) Interdite par la loi du 31 juillet 1920, comme tous les ouvrages traitant des moyens d'éviter la grossesse.

A présent, l'heure est décisive. La bataille va s'engager sérieusement. Les repopulateurs à outrance : les prêtres, les juges, les ploutocrates, tous les asservisseurs de l'homme, de la femme, de l'enfant, tous les bourreaux, tous les valets vont se liguier contre nous.

Il nous faut renforcer la résistance. Nous désirons paraître régulièrement avec une couverture dont une partie serait utilisée pour les renseignements pratiques, les noms, adresses, jours de consultation des médecins, sages-femmes agréés par *Régénération*.

Etc., etc.

Puis, en septembre 1905, eut lieu à Liège un Congrès international des Ligues néo-malthusiennes qui dura trois jours. Ce congrès était le deuxième Congrès international néo-malthusien, le premier ayant eu lieu à Paris en 1900. C'est le docteur Ch. V. Drysdale, du Metropolitan Hospital de Londres, directeur du *Malthusian*, journal de la Ligue anglaise, qui présidait.

Des délégués de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, d'Espagne y assistaient. Paul Robin, Eugène Humbert, Edmond Potier, Liard-Courtois, E.-G. Dupré, Jean de l'Ourthe, Fortuné Henry, Cornil y représentaient la Ligue française de la Régénération humaine.

Des messages de sympathie et de vœux pour les congressistes et la réussite de leurs travaux furent lus au début de la séance. Ils émanaient de personnalités empêchées d'assister au Congrès, parmi lesquelles le président Magnaud, celui que l'on a surnommé « le bon juge », le docteur Meslier, Mme Nelly Roussel, Sébastien Faure, Léon Frapié, Luis Bulffi, directeur de *Salud y Fuerza*, organe de la Ligue néo-malthusienne espagnole, Max Haussmeister, fondateur de *Die Sozial. Harmonie*, de Stuttgart, etc.

Des rapports y furent présentés, donnant lieu à des échanges de vues très intéressants, toujours empreints de la plus grande cordialité entre les membres présents. On s'y occupa spécialement des questions ci-après : *L'Etat doit décourager la production de trop nombreuses familles* (rapport du docteur Ch. V. Drysdale); *Union internationale néo-malthusienne des femmes* (rapports de

Mme la doctoresse Alice Vickery (Angleterre), docteur Rutgers (Hollande), Victor Cornil (France), A. Bogaerts (Belgique); *Education et propagande, Etat actuel de la propagande régénératrice, La technique anticonceptionnelle* (rapports des docteurs Ch. V. Drysdale et Mascaux, de Paul Robin, d'Eugène Humbert, du docteur Rutgers, du docteur Hénault, de M<sup>e</sup> Kuypers et de Victor Ernest).

Après avoir remercié le docteur Fernand Mascaux, échevin communal de Charleroi, qui avait organisé le Congrès, le docteur Drysdale clôtura les travaux en rendant hommage au « large esprit de confraternité qui ne doit cesser d'unir les éléments de la Fédération universelle de la Régénération humaine, — dont il est président, Paul Robin vice-président et Eugène Humbert agent général, — seule dépositaire des véritables moyens de supprimer la misère et d'assurer la régénération de la race humaine par la sélection volontaire ».



Les choses continuèrent ainsi durant plusieurs années pendant lesquelles, pas à un seul moment, le zèle dévoué d'Eugène Humbert ne se ralentit.

Puis, en février 1908, survint la rupture.

On a beaucoup parlé de divergences de vues entre Paul Robin et Eugène Humbert pour expliquer cette séparation après six années d'une collaboration fructueuse et amicale.

Ce n'est pas tout à fait exact. Il n'y eut pas seulement cela.

Bien qu' Paul Robin fût un vieillard assez peu amène, très autoritaire et que la maladie rendait volontiers irritable; malgré ses intolérances, bien connues (par exemple, il ne fumait pas et n'admettait pas que l'on fumât), les rapports qu'il entretenait avec mon mari étaient rendus supportables par le caractère équilibré de celui-ci, sa volonté de dominer les heurts fatals, dans l'intérêt même de l'action menée en commun pour l'idée qu'ils servaient tous deux, chacun dans sa partie, avec une

égale vaillance, une entière et même sincérité. Quand surgissait un malentendu, Eugène Humbert s'ingéniait à l'aplanir au mieux.

Il eût été vraiment extraordinaire qu'entre ces deux hommes d'âge inégal, de formation différente, de caractères contrastés, de genre de vie dissemblable, jamais aucune divergence ne s'élevât !

Paul Robin, dont on connaît la puissance créatrice intellectuelle, qui fut un novateur dans le domaine pédagogique comme dans le domaine économique et social<sup>1</sup>, avait, me disait mon cher compagnon, une idée fraîche tous les jours à soumettre. Il lui aurait fallu dix secrétaires pour satisfaire à tous ses travaux.

On pense bien qu'il n'était possible à personne, pas plus à Humbert qu'à un autre, avec la meilleure volonté du monde, de donner corps à ses multiples projets. Le seul problème sexuel, avec tout ce qu'il comporte en théorie et en pratique, suffisait largement, si l'on voulait s'y consacrer sérieusement, à absorber tous les moments de la vie. Eugène Humbert y passait ses jours et ses veilles et l'on peut dire que, dès le moment où il s'engagea dans cette voie, chacune de ses minutes y fut bien employée. Les anciens camarades se souviennent encore des causeries qu'il faisait, le soir venu, après des journées bien remplies, dans les quartiers de Paris les plus éloignés de son domicile. Il partait, véritable pèlerin de l'idée, ayant, suspendu à l'épaule, un ballot d'imprimés, journaux, brochures et livres qu'après sa conférence il distribuait et vendait. Souvent, la discussion s'éternisant, il devait rentrer chez lui à pied, les derniers omnibus ou métros ayant cessé tout service. C'est ainsi que pendant des années il répandit peu à peu l'idée de restriction volontaire des naissances dans tous les milieux les plus divers, en propagandiste inlassé.

---

(1) Voir dans le livre de Gabriel Giroud : *Paul Robin. Sa vie. Ses idées. Son action*, l'extrême vitalité déployée par le fondateur de *Régénération* au sein de l'Internationale, comme à Cempuis et partout où il fut appelé à combattre.

Des froissements, certes, il y en eut. Paul Robin fut plus d'une fois mécontent de trouver son administrateur rétif devant certaines tâches qu'il eût aimé lui voir assumer, comme la création d'une agence pour unions libres, ou la fondation du syndicat des prostituées, par exemple. Eugène Humbert était franc. Il disait sans détour sa façon de penser avec une rondeur un peu brusque peut-être, mais qui n'était jamais blessante. En 1943, quand, détenu à la prison d'Amiens, il m'écrivait, comme je l'ai déjà dit, chaque jour de longues lettres, il me disait ceci dans l'une d'elles, relativement à son caractère: « J'aime le combat digne, et je tiens moralement à mon attitude droite. Je suis venu au monde avec une barre d'acier suédois le long de la colonne vertébrale. » Il n'avait rien du flagorneur; cela l'a beaucoup desservi.

Mais les relations entre le grand pionnier du mouvement néo-malthusien français et celui qui, foncièrement pénétré de l'excellence de sa doctrine, s'y était engagé à fond, étaient assez solides pour supporter, sans en être détruites, quelques rudes assauts si rien d'étranger ni de bas n'était venu s'insinuer entre eux.

Dans l'entourage immédiat de Paul Robin bourdonnait un essaim de jeunes femmes. On les connaissait dans nos milieux. Me trouvant un jour au premier bureau de la *Guerre sociale*, à ses débuts, rue Montmartre, j'entendis Daniel Gerbault, un des rédacteurs, qui remplaçait à ce moment Miguel Almercyda emprisonné avec Eugène Merle, se plaindre des assiduités d'une jeune personne qui venait de quitter les lieux et qu'il avait assez fraîchement reçue. Un des camarades présents lui demanda qui elle était.

— Rien d'intéressant ! C'est une serine de la volière au père Robin... lui fut-il répondu.

Pourquoi ma mémoire a-t-elle retenu cela ? Sans doute parce que le ton et les termes désinvoltes m'avaient un peu choquée. Mais quand, plus tard, Eugène Humbert m'entretint des ennuis que lui avaient valus les avances obstinées de ces demoiselles sur qui sa beauté mâle avait fait impression, je me souvins de ce fait.

Toutes les circonstances étaient mises à profit pour se rapprocher de lui et on le sollicitait à tout propos et surtout hors de propos. Il y eut des jalousies et des compétitions. On lui demandait jusqu'à des leçons de bicyclette; on allait avec lui aux réunions pour rentrer en sa compagnie, espérant l'émouvoir à la faveur de la solitude et du calme nocturnes. Hélas ! tout cela sans succès. Les coucheries faciles n'ont jamais attiré Eugène Humbert. Il s'en gardait. Sa camaraderie avec les femmes n'était pas amoureuse, mais toute fraternelle, cordiale et sans équivoque. Les milieux où l'amour libre et pluraliste était prôné lui faisaient grief d'accorder sa préférence au couple que réunissent l'amour du cœur et des sens et la concordance des idées et des goûts.

On sait que les femmes ne pardonnent guère d'être dédaignées, surtout quand elles s'offrent ouvertement. Celles-là ne faillirent pas à la loi commune. Après l'amour, — mettons, le désir, — ce fut le ressentiment rancunier qui les anima. Dès lors, elles desservirent Humbert de tout leur cœur auprès de Paul Robin qui devint ombrageux et prêta une oreille complaisante à l'insinuant dénigrement de ses servantes-secrétaires brouillonnes. Il devint aigre et chercha de petites querelles qui agaçaient Humbert; celui-ci savait très bien à quoi s'en tenir sur les motifs de la mauvaise humeur du vieux Maître.

Et ce ne fut pas tout.

Il y avait aussi à ce moment au service de Paul Robin le frère d'une des jeunes personnes dont il est parlé plus haut, individu sans lustre, torturé d'envie, qui, avant d'être introduit au bureau de *Régénération*, travaillait dans une officine de police privée, selon ce qu'en a écrit Kolney, qui eut à se plaindre de ses indécitesses.

L'homme ne plaisait pas à Eugène Humbert. Son aspect cauteleux, son regard sournois qui jamais ne se posait en face l'indisposaient. Dès son entrée en fonctions il commença son travail de termites. L'atmosphère cordiale qui régnait au bureau avant qu'il y mît les pieds fut rapidement viciée. Il flatta basement Robin, se condui-

sit en mouchard, travestissant les moindres faits pour aboutir à une fâcherie dont il escomptait tirer le meilleur parti.

Il y eut des dissensions fatales qui s'aggravèrent sans tarder. Eugène Humbert et ses proches s'étaient parfaitement aperçus des agissements du personnage qui espionnait, non seulement ce qui se disait et se passait au bureau, mais encore dans la vie particulière de mon mari, trop jaloux de son indépendance pour tolérer cette intrusion. Il lui dit son fait plus d'une fois avec rudesse. L'entêtement aveugle de Paul Robin en la circonstance, qui soutenait son protégé contre toute justice, offensait Humbert. Il se cabra devant les reproches immérités. Ce fut la rupture.

Par la suite, le fondateur de *Régénération* n'eut pas lieu de se féliciter de son choix. L'écornifleur<sup>1</sup>, après disputes et scandale, s'appropriâ le matériel du journal et le fonds de propagande et s'installa à son compte. Tout l'acquis de plusieurs années d'efforts et de travail intelligent y passa. Non satisfait de ce mauvais coup, prémédité depuis longtemps, il traîna dans la boue, dès qu'il édita sa feuille mensuelle, celui qu'il avait dépouillé et qui, par on ne sait quelle faiblesse, lui avait fait confiance.

Vexé d'avoir été aussi magistralement roulé, Paul Robin en conçut un vif dégoût et s'isola, abandonnant la lutte.

Mais je ne me suis jamais expliqué son incompréhensible et persistante rancune vis-à-vis d'Eugène Humbert qui n'avait rien fait pour la motiver. Mon mari, qui gardait au vieux Maître une grande et profonde estime, s'en montrait assez affecté.

---

(1) C'est volontairement que je tais le nom de cet individu parce qu'il figure dans l'histoire du néo-malthusianisme français. Il est mort fou, ayant à peine atteint la cinquantaine.

Dans une lettre que Gabriel Giroud écrivait à Humbert, de Menton, en 1909, il lui disait, concernant ce personnage : « La fripouille vit sur notre bien et sait ménager les équivoques au brave lecteur qui n'y voit que du feu. »



Habitant le même quartier, il arrivait que nous le rencontrions. J'ai pu constater alors l'air gêné de Paul Robin, répondant au salut que toujours Eugène Humbert lui adressait et, personnellement, j'ai regretté cette constance dans le ressentiment qui m'a privée de la joie que j'aurais eue à approcher de près cet homme extraordinaire et à lui témoigner dans les derniers moments de sa vie une amitié réelle.

Mon mari conservait quelque rancœur des turpitudes qui lui valurent sa disgrâce. Lui qui ne médissait pas admettait difficilement d'être victime de basses médisances.

— Quand nous nous sommes séparés, me disait-il, j'ai remis à Robin tout l'avoir de *Régénération* y compris une vieille corbeille à papiers que l'on me réclama d'ailleurs ! (J'ai en effet ce mot de réclamation sous les yeux...). Quand je fus appelé à l'administration du journal, il y avait une mince bibliothèque, quelques francs en caisse et pas beaucoup d'adhérents. Il faut dire qu'en six années, de 1896 à 1902, *Régénération* n'avait eu que huit numéros, dont six autographiés. L'acquis et la caisse, ainsi que le nombre des abonnés avaient considérablement grossi quand je remis ma démission et le mouvement était en plein essor. C'était ma fierté. Des notes, assez peu élégantes, me concernant ont été publiées après la scission, notes qui ont été désavouées un peu tardivement, dans le dernier numéro de *Régénération*, et qui émanaient du filou.

Par des lettres, précieusement conservées par mon mari <sup>1</sup>, il m'est loisible de voir, en effet, le manque absolu

---

(1) Gabriel Giroud, à qui j'avais communiqué une de ces lettres, m'écrivait le 12 juin 1915, trois mois avant sa mort : « Je vous retourne incluse la lettre de Robin. Evidemment ! Mais il faut être indulgente, ma pauvre Jeanne. Robin n'était qu'un homme, un homme que j'ai aimé pour d'éminentes qualités d'intelligence et de cœur, mais à qui, moi aussi, j'ai dû passer quelques défauts, en qui j'ai dû reconnaître, à mon encontre, quelques incohérences et des sévérités inexplicables. Il a eu une vie terrible par son caractère entier et par le nombre de ses rejetons ; je n'appelle

de considération que l'on accordait à celui qui, par son énergie, sa volonté, son travail, son intelligence, avait permis à une initiative jusqu'alors trébuchante d'avoir conquis une place bien assise dans le mouvement social du pays <sup>1</sup>.

Enfin, les hommes ne sont que des hommes après tout, même quand ils sont grands par l'intelligence et le savoir, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs élans généreux et altruistes alliés à leurs inévitables petites-esses humaines. D'une indulgence clairvoyante, car il n'était dupe de rien ni de personne, Eugène Humbert ne retenait de ceux qu'il aimait que la qualité de leurs sentiments, la valeur de leur caractère, oubliant volontairement leurs travers et leur attitude parfois si puérilement mesquine.

Il a continué à honorer Paul Robin et à servir, en toute occasion, sa mémoire.

---

pas votre indulgence pour atténuation de vos critiques. Robin a péché, mais il lui sera beaucoup pardonné. Et je sais qu'Humbert aurait été de cet avis. »

(1) Paul Robin en convenait lui-même dans cette note parue dans le n° 43, de décembre 1904, de *Régénération* : « Depuis janvier 1903, le camarade Humbert put donner tout son temps à l'administration de la Ligue et de son journal, et grâce à son activité et à son habileté l'œuvre si longtemps chancelante a fait des progrès continus et toujours de plus en plus rapides. »

# GÉNÉRATION

# CONSCIENTE

RÉDACTION et ADMINISTRATION  
27, rue de la Duée, PARIS-XX<sup>e</sup>

Bureaux ouverts de 9 h. du matin à 6 h. du soir  
Le dimanche, le matin seulement.

Eugène HURBES, Directeur

TÉLÉPHONE : ROQUETTE 06-17

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois

Abonnement annuel :  
FRANCE, 1 fr. 50 — UNION POSTALE, 1 fr. 50  
(Pour recevoir sous enveloppe, ajouter 25 c.)

On peut s'abonner tous les jours.  
Les abonnements partent de janvier et juillet  
et se paient d'avance.

## Question « Individuelle » ?

Rien n'est plus difficile que d'obliger nos adversaires à la discussion franche et ouverte. Ils ont, pour s'y dérober, des trouvailles. Dernièrement encore, à Auxerre, un rédacteur d'une feuille locale, invité expressément à être mon contradicteur, donnant comme prétexte à son abstention, que le néo-malthusisme, question purement « individuelle », lui paraît dénuée d'intérêt et indignes d'un débat public. Appréciation quelque peu étrange de la part d'un monsieur qui, à l'ordinaire, ne ménage pas ses critiques à nos théories, et qui s'occupe trop d'elles pour que nous puissions croire qu'il les juge « dénuées d'intérêt ».

Et sans doute ne prendrais-je pas la peine de rapporter et de discuter ici cette opinion d'un obscur journaliste de province, si je ne la savais partagée par un grand nombre de personnes, qui ne sont pas toutes, au fond, nos adversaires. Le scepticisme et l'indifférence méritent d'être combattus, à l'égal de la haine et de la calomnie.

Tout d'abord, je ferai remarquer que, n'y eût-il vraiment rien dans la limitation des naissances qu'une question « individuelle », c'est aux républicains surtout qu'il conviendrait de la rappeler. En exhortant le peuple à faire beaucoup d'enfants, ils ne se montrent certes pas moins indélicats que nous, qui lui conseillons d'en faire peu. Et tant que s'empressent les journaux de leurs lamentations, tant que parcourent la France leurs orateurs subventionnés, à une telle propagande la nôtre ne sera qu'une réponse légitime et nécessaire.

D'ailleurs, la liberté de l'individu, étranglée par les préjugés et l'ignorance, est en elle-même une chose fort intéressante, et qui vaut que l'on s'en occupe.

Mais, ce que nous ne devons pas nous lasser de répéter, c'est que le néo-malthusisme est, au premier chef, une question sociale, qui domine de très haut toutes les autres.

Et cela, non seulement parce que, en régime capitaliste, la surabondance de la main-d'œuvre est, on l'a dit et redit, la cause principale du chômage et des bas salaires, mais pour d'autres raisons encore, plus profondes, plus terribles et plus durables. Et peut-être les journaux malthusiens n'insistent-ils pas aussi souvent qu'il le faudrait sur l'importance de la loi de Malthus ; sur le danger permanent que fait courir à la race humaine sa prodigieuse faculté de multiplication, à laquelle ne correspond pas une faculté égale d'accroissement des subsistances ; et sur la nécessité de remplacer par un frein préventif et bienfaisant (la limitation des naissances), les abominables freins répressifs (guerres, famine, épidémies, misère, dégénérescence) qu'oppose la force des choses à ce pululement insensé. Les remarquables travaux de G. Hardy démontrent qu'aujourd'hui déjà, un partage équitable des produits de la terre entre ses habitants, ne donnerait à chacun qu'une ration insuffisante — ce qui, d'ailleurs, ne justifie pas du tout. bien au contraire, l'accaparement par quelques-uns d'une grosse part de ces produits ; et pas davantage l'opinion irréfutable de ces demi-malthusiens, qui admettent le malthusisme chez les pauvres, mais non chez les riches. Notre vénéré maître Paul Robin professeur que, en l'état actuel des choses, la naissance d'un riche, qui consomme beaucoup, est infiniment plus redoutable que celle d'un pauvre, qui consomme peu.

Si épris donc que nous soyons, et à juste titre, de la liberté, nous ne saurions faire d'elle notre unique argument, notre seul point d'appui. Ce qu'il faut dire aux couples procréateurs, ce n'est pas : Vous avez le droit de ne pas en faire davantage, mais plutôt : *« Vous n'avez pas le droit de procréer aveuglément. Vous n'avez pas le droit d'embarquer le monde de ratés, d'incomplètes, de débiles, au moral comme au physique, dont le poids incerte entrave et ralentit la marche éternelle vers le Progrès. Vous n'avez pas le droit d'imposer à la collectivité plus d'être, même sains et robustes, qu'elle n'en peut nourrir, instruire, développer intégralement, faire servir au bien-être et à la sécurité de tous. Vous*

n'avez pas le droit, par votre fécondité excessive, de contraindre d'autres couples à la stérilité. Vous n'avez pas le droit de donner la vie à ceux qui ne peuvent la garder qu'en amoindissant d'autres vies. Humains, vous n'avez pas le droit d'agir comme des animaux. Civilisés, vous n'avez pas le droit de vous comporter en sauvages. Membres d'une société policée, organisée, où tous sont solidaires, et dont vous ne dédaignez nullement les avantages, vous n'avez pas le droit de vous abandonner, sans souci des conséquences, tels les premiers hommes errant dans les bois, aux hasards de votre instinct ou de votre caprice. Vous n'avez pas le droit de ne pas raisonner les actes individuels qui importent au bonheur commun ».

Et voilà pourquoi le néo-malthusisme est une question « sociale » Voilà pourquoi, à nos adversaires, parlant de devoir, de morale, de sacrifice à l'intérêt public, nous pouvons répondre en employant les mêmes mots, et montrer que ce qui nous sépare d'eux, ce n'est pas la méconnaissance du « devoir », de la « morale », et le refus du sacrifice, mais une conception absolument différente des obligations de l'individu et des besoins de l'humanité.

Nelly ROUSSEL.

## ECHOS

### Un président pubibond et repopulateur.

M. Ferdinand Buisson, le huguenot, celui qui présida, parfaitement ! le meeting organisé par le laïciste Bureau, professeur à l'Université catholique, vient d'être élu président de la Ligue des Droits de l'Homme par le Comité central de cette Ligue.

Tous nos sentiments de condoléances aux braves figures qui ont choisi pour les représenter ce Janus venréné et repopulateur, oh combien ! avec ses bois entants.

### La dépopulation et les garçons de café.

Sous ce titre, *Le Paris de l'Alimentation*, après avoir fait un examen sérieux de la question, dit que « si depuis quelques années l'ouvrier étend progressivement sa façon consciente, la faute en revient à la détestable organisation sociale. Puis, il fait remarquer aux procréateurs que chez les garçons de café, où l'on travaille dix-sept heures par jour et où l'on gagne huit francs, il est bien difficile, pour

Bien décidé à poursuivre le combat entrepris en faveur de la limitation raisonnée des naissances, Eugène Humbert, sans remâcher les déboires subis, se mit au travail, entouré d'un noyau choisi de collaborateurs dont le talent, la verve et la foi ne devaient pas tarder à se manifester. Et, le 15 avril 1908, naissait un nouveau brûlot néo-malthusien sous le titre de *Génération consciente*.

Dans ce premier numéro on trouve sous la signature de Fernand Kolney, Liard-Courtois, Pierre-Guy Desrieux et du docteur Fernand Mascaux d'excellents articles.

La liste des collaborateurs, — première liste publiée et qui devait s'allonger bientôt — réunit, outre les noms ci-dessus cités, ceux de Léon de Bercy, A. Dublange, Victor Ernest, Sébastien Faure, Valentin Grandjean, député de Genève, Eugène Humbert, docteur Klotz-Forest, Albert Lecomte, Charles Malato, Albert Willm, député de Paris, Emilia Souply, docteur Darricarrère, etc.

Avant de lancer son journal, Eugène Humbert avait, au préalable, convoqué à son bureau quelques amis qu'il mit au courant de son différend et de sa rupture avec Paul Robin et *Régénération*. Il leur exposa ses projets. Tous l'approuvèrent et se rangèrent avec sympathie à ses côtés.

A cette réunion, par hasard, j'assistais. Oh ! pas en qualité de personnage important, de qui l'avis devait être sollicité. Non ! J'avais dix-sept ans et j'accompagnais simplement des amis. Ce qui me frappa le plus ce jour-là — c'était un dimanche, et le soleil tout léger de mars nous souriait — ce fut surtout le cadre au milieu duquel se déroulait cette assemblée. J'admirais la maisonnette blanche et basse, posée en contre-bas au bout d'un jardin de poupée où bourgeonnaient quelques arbustes. Tout alentour, des prés bien verts où de beaux arbres prospéraient en liberté. Une roulotte, appartenant à un vieux clown, était au milieu de ces prés, et des costumes prestigieux, ornés d'immenses lunes argentées et de dessins

comiques de couleurs éclatantes, étaient posés çà et là sur l'herbe. Décor pour le moins inattendu et divertissant.

Depuis notre venue à Paris, environ cinq ans auparavant, je n'avais guère vu que des logements exigus, à peine visités par la lumière du jour. Je trouvais ce coin ravissant et si gai !

Des éclats de voix venaient parfois m'arracher à ma contemplation et ramenaient pour un moment mon attention sur les personnes qui discutaient là, à l'intérieur d'une pièce, aménagée en bureau, au rez-de-chaussée d'une bâtisse érigée sur le côté de la maisonnette.

Qui étaient tous ces gens ? Autant qu'il m'en souviene, j'y reconnus Liard-Courtois, qui était un de nos amis. C'est à Tours, où nous vivions, mes parents et moi, que nous fîmes sa connaissance à l'occasion d'une conférence qu'il y vint donner sur le bague, où les lois scélérates visant les menées anarchistes l'avaient envoyé pour cinq ans. Gaston Couté l'avait accompagné chez Humbert où tous deux, familiers de la maison, avaient déjeuné. Couté, doux et timide comme une jeune fille, préférait comme moi admirer le paysage et s'amusait autant que moi-même de tout ce qui s'offrait à nos yeux. Il y avait aussi là le poète Paul-Napoléon Roinard, venu en voisin, car il habitait tout près, au 7 de la rue Pixérécourt, une ancienne maison dont le jardin possédait un puits à margelle, et d'où l'on découvrait une bonne portion de Paris ; Désiré Fernandès, qui devint le premier gérant de *Génération consciente* ; J.-A. Croizé, qui en fut le secrétaire de la rédaction ; Auguste Delalé, de la C.G.T. ; Léon Marinont, qui, très loyalement, se tint en dehors des désaccords survenus entre Eugène Humbert et le groupe de *Régénération*, conservant aux uns et aux autres sa sympathie ; Fernand Kolney, l'auteur original du *Salon de Madame Truphot*, des *Aubes mauvaises*, de *L'Affranchie*, de *La Grèce des Ventres*, et qui écrivit tant d'articles dans le style riche et cinglant qui lui était personnel. Il y avait encore Eugène Lericolais, qui devait, plus tard, assurer le secrétariat de la rédaction et qui publia un très bon livre préfacé par Laurent Tailhade

sous ce titre : *Peu d'enfants. Pourquoi ? Comment ?* D'autres encore étaient présents à cette réunion ; j'en ai gardé le souvenir visuel, mais ma mémoire a oublié leurs noms.

Et parmi tout ce monde, debout, un pied posé sur un tabouret, je revois Eugène Humbert qui dominait l'assemblée, tant par le timbre retentissant de sa voix et la précision de ses explications que par la chaude persuasion de sa parole. Il avait alors trente-sept ans. Grand, bien découplé, la démarche souple, toute sa personne dégageait quelque chose de roboratif, de rassurant. Le visage, aux traits finement modelés, était énergique. Les yeux, observateurs, d'un gris métallique, se trouvaient profondément enchâssés sous des sourcils très noirs plantés en touffes épaisses, ce qui donnait à sa physionomie un aspect sévère qui, de prime abord, intimidait. Au-dessus de la bouche largement fendue, la moustache noire et fournie était roulée. Il me fit l'effet d'un homme ayant une personnalité forte et volontaire et possédant une grande netteté morale.

Ce n'est qu'une année plus tard que je le connus de plus près. A la suite de l'achat qu'il fit d'une machine à écrire, il m'invita à l'aller voir pour lui donner quelques renseignements sur le maniement de ladite machine. Je ne reçus pas cette première lettre, ce qui, me valut celle-ci, conservée depuis dans mes papiers, et qui porte la date du 2 mars 1909 :

CHÈRE CAMARADE,

Nous sommes très étonné de n'avoir point reçu de réponse à notre lettre.

Dites-nous si vous pouvez nous mettre la « Bar Lock » en route et nous donner quelques notions. Nous aurions aussi une certaine quantité de lettres à faire ; pourriez-vous nous les faire ? en vous rétribuant, bien entendu.

Veillez agréer nos cordiales amitiés.

EUGÈNE HUMBERT.

Cette lettre me remit instantanément dans l'ambiance de cet après-midi ensoleillé de l'année précédente. Le

charme opérant, je répondis sur-le-champ pour annoncer ma visite.

Dans mon livre: *Sous la Cagoule*, j'ai dit ce qu'avait été cette rencontre :

Ce jour-là, pourtant, rien ne laissa prévoir que cette leçon avortée de mise en marche d'une machine à écrire aurait plus tard, comme conclusion, notre union devant M. le Maire.

Nous ne songions guère à l'avenir et nous ne fûmes ni l'un ni l'autre frappés du « coup de foudre ». Tout au plus puis-je dire que nous sympathisâmes en me basant sur le fait que, notre conversation s'étant poursuivie au bistro qui faisait l'ang'le des rues de la Chine et de Ménilmontant, Humbert m'engagea en qualité de secrétaire entre la première et la deuxième tournée d'apéritifs.

Esprit libre, cultivé, sans religiosité ni rigorisme, affranchi des préjugés communément admis, jeune de cœur, compréhensif et indulgent, tel se présenta à moi celui avec qui je devais cheminer pendant trente-six ans.



Je dois avouer que je me trouvais à ce tournant de ma vie dans un tel état de dépression que, selon le terme expressif de Romain Rolland, « tout m'était gouffre ».

Vivant seule, sans conseil intelligent et désintéressé, broyée par les rouages de cette gigantesque machine qu'est Paris, froissée continûment dans ma délicatesse, intimement déçue, physiquement affaiblie, j'étais en plein chaos moral quand le destin, venant à mon secours, me plaça sur la route d'Eugène Humbert.

Au hasard de nos propos non encore libérés d'une naturelle réserve, devina-t-il obscurément mon désarroi ? Avec cette force de pénétration instinctive qu'il possédait, découvrit-il ma malade incertitude, le doute de tout, de tous et surtout de moi-même qui m'angoissait tant ? Peut-être... J'étais, à dix-huit ans, au bord d'un abîme où m'attirait l'attrait morbide du néant.

Je fus sauvée.

Il me fit sienne et m'accueillit dans son intelligence

et dans son cœur. Il eut de la jeunesse, de la sève, de la vie pour deux.

La ferveur attentive de son amour me rendit le goût de la santé et de l'équilibre. Mon esprit dilué par l'ennui connu à nouveau les joies et les bienfaits des purs exercices de l'intelligence et du raisonnement. Avec les forces revint la vaillance. Ses soins tendres et compétents firent de moi en peu de temps une autre femme, capable d'assumer la tâche qui m'incombait, et j'étais heureuse et fière de participer, même modestement, à l'action immense, hardie et difficile dans laquelle s'était engagé l'homme incomparable qui fut la lumière de ma vie, qui mit ma pensée en ordre en m'initiant aux doctrines d'un haut humanisme; en somme, qui me recréa.

La parité de nos sentiments, la similitude de nos goûts, la concordance de nos aspirations et de nos idéaux ont été telles qu'elles ont cimenté puissamment une union que l'assassinat, par la guerre, de mon cher compagnon devait seul rompre quelque trente ans plus tard.



Dès ce moment commença à *Génération consciente* une propagande d'envergure. Des brochures sortirent des presses, des conférences, des causeries furent faites partout, dans les grandes et les petites salles, à Paris, en banlieue et en province. Eugène Humbert organisait et mettait tout en œuvre pour en assurer le meilleur rendement. Des affiches de tous formats furent apposées sur les murs, indiquant le programme de la Ligue néo-malthusienne dans ses grandes lignes ou annonçant les conférences et portant ces titres significatifs : L'IMMORALITÉ DES MORALISTES ; AYONS PEU D'ENFANTS, POURQUOI ? COMMENT ? LA LIMITATION DES NAISSANCES ET LA CLASSE OUVRIÈRE, etc. Des orateurs connus, venant de tous les milieux, y défendaient ces sujets avec talent et conviction. Les plus militants étaient le docteur Meslier, député de la Seine, M<sup>e</sup> Albert Willm, Sébastien Faure, le docteur Sicard de Plauzoles, Mme Nelly Roussel, Eugène Humbert, Louis Grandidier, Eugène Lericolais et quelques autres.

La profession de foi qui figurait sur ces affiches était rédigée en termes si clairs qu'elle vaudrait à celui qui, de nos jours de maigre liberté, se permettrait pareille licence, des années de prison.

Dès la sortie des premiers numéros de *Génération consciente* les adhésions affluèrent. Je relève quelques noms au hasard parmi les personnalités qui apportèrent spontanément leur concours : Edouard Ganche, homme de lettres, qui félicite Eugène Humbert de la création d'un nouvel organe consacré à la défense de la propagande néo-malthusienne et lui assure son entière collaboration ; Georges Yvetot, de la Confédération générale du Travail, en pleine bataille contre le patronat et qui adjoint de grand cœur, aux revendications en faveur de la classe laborieuse, le droit à la libre maternité, une des premières acquisitions de la femme en vue de son émancipation intégrale ; le docteur Meslier, celui que

ses amis appelaient « le bon géant », envoyait cette lettre :

MES JEUNES CAMARADES,

Je salue avec plaisir l'action que vous faites pour la régénération de la race.

Voilà bien des années que, moi aussi, j'essaie de percer à jour les efforts criminels des populateurs de cimetières, mais l'œuvre est hardie et difficile ; pour y réussir, il faut le concours éclairé et dévoué de tous.

Sur les phénomènes naturels de l'amour, les classes dirigeantes ont jeté la nuit, l'ignorance et la honte. Il faut réhabiliter l'amour et l'éclairer de toutes les lumières que peuvent allumer au hasard des temps la poésie et la science, ses deux sœurs. Et puis, enfin, il faut donner à l'homme la noblesse de sa responsabilité de générateur.

Demain ne connaîtra plus la brute impulsive, créant au hasard des malheureux condamnés à la maladie, à la mort prématurée ; mais, au contraire, l'être humain, produit de la sélection consciente, pourra naître pour une vie longue et dans un bonheur des choses que la nature ne demande qu'à lui donner.

Contre ceux qui condamnent notre société au malheur, à la haine, à l'ignorance et au désespoir ; contre les volontaires pourvoyeurs des hôpitaux, des asiles et des prisons ; contre ceux qui, notamment, ruinent et font disparaître cette belle race de France jadis vigoureuse et saine et qui levait sur le monde le flambeau de vérité ; en un mot, contre les criminels fossoyeurs qui mesurent leur bonheur égoïste au nombre de tombes creusées, je vous demande de combattre avec vous.

En avant ! et bien fraternellement vôtre.

Gustave Guitton, écrivain, dont *Génération consciente* a publié de nombreux contes et nouvelles ainsi qu'une brochure signée Dixelles, portant ce titre : *Entre prolétaires* ; A. Lévy-Oullmann, avocat à la Cour, qui collabora par la plume et par la parole ; le docteur Ladoucette ; René Emery, romancier ; Léon Deffoux qui, sous son nom et sous un pseudonyme (Léon-Louis), écrivit des bibliographies très étudiées ; Manuel Devaldès, l'un des plus lucides doctrinaires du malthusianisme. Ses travaux sur le sujet sont immenses et sa documentation toujours puisée aux sources exactes. *Génération consciente* a publié de lui, à côté de beaucoup d'articles et de longues études, une brochure : *La Chair à canon*, qui

est une introduction, en quelque sorte, à son important ouvrage qu'il devait faire paraître beaucoup plus tard sur le pacifisme scientifique, et qui porte le titre de *Croître et multiplier, c'est la guerre !*<sup>1</sup> Louis Grandidier, longtemps gérant du *Libertaire*, devint celui de *Génération consciente*, dont il fut aussi secrétaire de rédaction, collaborateur et conférencier. Poursuivi avec Eugène Humbert, il paya de quelques mois d'emprisonnement au régime politique son action contre les repopulomanes. Il y eut aussi Paul-Napoléon Roinard, ami personnel d'Eugène Humbert, auteur d'admirables poèmes réunis dans *La Mort du Rêve*<sup>2</sup> et de féeries tragiques et lyriques en vers : *Les Miroirs*, *La Légende rouge*, *Le Donneur d'Illusions*, *Chercheurs d'Impossible*, etc. Ce très grand poète, dont la mémoire n'est pas honorée comme il serait juste qu'elle le fût, savait à quoi s'en tenir sur l'ostracisme manifesté à son égard dans les cénacles littéraires. Dans un discours qu'il prononça à l'occasion de ses noces littéraires, en juillet 1922, où fut fondé sous sa présidence le groupement des Artisans du Verbe, il y fait allusion :

Oh ! je sais que mes gênantes opinions complèrent pour beaucoup dans l'isolement dont je reste victime, je sais qu'elles me valurent moins d'amis que de détracteurs, moins de généreux appuis que de prêts usuraires, moins d'éditeurs que de rebuffades, mais, que voulez-vous, une opinion, c'est une sorte de maladie congénitale qui se développe en servilité ou en révolte suivant les circonstances et les milieux troubles de la vie, maladie incurable qui nous mène de fièvres en fièvres, selon nos tempéraments divers, à la bonne ou malemort.

On m'objectera que « face aux erreurs de tant de siècles à la dérive on peut guérir en changeant de concepts comme on change de climats ; c'est si facile de s'apaiser, de s'assagir ». Oh, les vilains verbes aux préfixes privatifs !

S'assagir, c'est, me semble-t-il parfois, s'affaiblir jusqu'au point de se renier.

---

(1) *Croître et multiplier, c'est la guerre !* par Manuel Devaldès (Editions Mignolet et Storz, Paris).

(2) *La Mort du Rêve*, par P.-N. Roinard (Editions du Mercure de France, Paris).

Certes, j'entends bien, il faut se modifier sans cesse, mais il ne faut changer sa manière d'être — puisque stagner c'est s'annihiler — qu'en le sens logique et le mieux conforme au noble but que l'on crut devoir pour toujours s'assigner.

C'est pourquoi permettez-moi, quand même, d'admirer à la fin de sa vie la belle et constante conviction de tout homme digne de ce nom, comme le plus splendide épanouissement floral de son haut caractère.

Pour moi, j'espère pousser sans cesse ma conviction plus avant et selon mes forces, puisque nul ne peut totalement dominer les idées, les plaisirs et les douleurs.

J'ai déjà parlé, dans plusieurs de mes écrits des réunions amicales auxquelles donnait prétexte l'« Apéritif Roinard »<sup>1</sup> du dimanche matin. Ces réunions portaient la marque d'une époque plus pure, plus enthousiaste et moins féroce ment vénale que celle qui lui succéda.

---

(1) « ...Que joyeuses étaient ces réunions où le savoir, l'esprit et la fantaisie le disputaient à la tonitruance et à la gaité des propos. C'était l'« Apéritif Roinard » dont le centre était un bistro démocratique, « Au bon coin », tout en haut de notre rue de Ménilmontant, si retirée et si provinciale à ce temps-là ! J'y revois la haute stature du grand poète normand Paul-Napoléon Roinard « qui trouva tant de splendeur émotive et verbale ». C'était notre voisin et notre ami. Il est mort en 1930, lassé d'une vie qui ne lui fut pas toujours providentielle.

« Combien de ceux qui vinrent là se sont éteints avant lui et depuis ?... Je me souviens de quelques-uns, les plus marquants : le poète mariolâtre Fagus, avec qui Roinard et Eugène Humbert avaient des prises de langue orageuses malgré toute l'estime qu'ils vouaient à l'œuvre et à l'artiste ; Paul Paillette, le poète original des *Tablettes d'un Lézard*, mort très philosophiquement à Debrousse, après avoir distribué ses livres et ses objets à ses amis en leur disant adieu ; le peintre André Douhin, qui me fut si fraternel. Il fonda à Barbizon le Musée J.-F. Millet dans la maison même du peintre de *L'Angélus*. Il a illustré mon livre : *Sous la Cagoule* et collaboré à la *Grande Réforme*. Epistolier étincelant, il possédait une étonnante érudition et sa conversation nourrie n'était jamais banale ; Louis Grandidier ; Eugène Lericolais ; Léon de Bercy, chansonnier montmartrois, auteur d'un dictionnaire de langue verte. Ces trois derniers furent secrétaires de la rédaction à *Génération consciente* ; l'écrivain Emile Zavie ; Edouard Sené ; Daniel Rogerie, compositeur et pianiste virtuose ; Léo Coren, qui fit la musique du *Branle rouge*, poème révolutionnaire de P.-N. Roinard ; le sculpteur suisse Niederhausern-Rodo ; Léon Deffoux, dont un court faire-part relevé dans les journaux quotidiens du 17 février 1945 m'apprenait la fin, par suicide, à 63 ans. Né à Ménilmontant, il fit revivre la butte héroïque dans plusieurs de ses livres : *Un Communard*, *Pipe-en-bois*. Lettré, copieusement do-

Chez Eugène Humbert, c'était aussi un lieu de rassemblement. Beaucoup y venaient, sachant rencontrer là des gens avec qui parler à cœur ouvert sur toutes choses, cela sans arrière-pensée ni souci d'intérêt, mais par simple besoin d'épanchement idéaliste ou amical. Dans l'humble maisonnette, « l'ancre du diable », comme l'appelaient les cagots du coin, sont venus les plus grands, par l'esprit et par la culture, dont plusieurs s'illustrèrent soit dans les lettres, soit dans la politique, et parmi ceux-ci, le premier président de la République chinoise, Sun-Yat-Sen, quelque temps avant son ascension au pouvoir, en 1913. Il voulait traduire en chinois la brochure *Moyens d'éviter les grandes familles*, tant il était effrayé de la pénible situation dans laquelle était plongé son pays par suite de l'excès prolifique de ses compatriotes.

Et, le regard perdu dans mes souvenirs qui resurgissent à flots, je les revois, mes vieux amis, autour de la table accueillante; j'entends leurs saillies où miroitaient tant de jets irradiants d'âme et de lumière, entretiens, hélas, pour toujours évanouis ! Je me souviens de leurs gestes familiers, de leurs voix personnelles. Malgré leur invisibilité, je les sens en moi encore bien vivants.

A ces moments heureux, je les croyais éternels. Pouvais-je prévoir le jour où, misérablement laissée en route par mon cher compagnon et par eux tous, privée de leurs rassurantes présences, je sentirais soudain le monde aussi effroyablement dépeuplé ? La mort a ceci de cruel : par les profondes résonances que son choc répercute au fond de soi, elle impose à notre mémoire d'une façon

---

cumenté, il publia des études remarquées sur Huysmans, sur Médan et l'Ecole naturaliste ; Guillaume Apollinaire, le poète étrange d'*Alcools*... et bien d'autres que ma mémoire a oubliés. Disparus aussi le patron du café, le bon père Brugel, Auvergnat cent pour cent, a « patronne » et ses trois fils, tous les trois victimes de la guerre de 1914-1918... Disparue aussi la maison basse et sa boutique. Une immense et laide bâtisse en briques creuses la remplace, pépinière de *faminombruscus*, comme aurait dit Eugène Humbert... » (Extrait d'un article : *Nos Morts*, publié en mars 1946 dans le premier numéro de la *Grande Réforme* d'après guerre.)

tyrannique et douloureuse ceux qu'elle nous a pris et nous les fait paraître plus proches, plus entiers.

Aussi suis-je tentée d'adresser aux ombres aimées, dont les oreilles sont sourdes et les yeux sans regard, dans leur empire définitif du silence inviolé, cette question sertie dans un beau poème d'Anna de Noailles, et comme un affectueux reproche: « Pourquoi donnez-vous le sens de l'éternel au corps qui doit mourir ? »

L'intérêt et l'amitié que m'ont portés tous ces hommes d'élite m'ont comblée. Leurs enseignements savants, spirituels, distingués, toujours élevés, la sage philosophie de la conception qu'ils avaient de la vie m'ont fortement marquée, façonnée, instruite.

Téléphone N° 283-74

L'Assiette au Beurre

ADMINISTRATION :

62

Rue de Provence

PARIS

Paris, le 8 février 1910

Cher Monsieur

Impossible d'assister à votre  
meeting - Je vais m'absenter de Paris  
pendant un mois.

Je que j'en ai pu dire,  
D'autre ce dit ont, certainement, avec  
beaucoup plus d'autorité : Vous  
avez été condamné en vertu de  
lois salicaires qui, depuis vingt ans,  
ont tenu de l'honneur nos plus  
illustres écrivains et nos meilleurs  
artistes. Pichon, Pouchou, Willette,  
Steinlen, et tant d'autres ont été les  
victimes de ces lois péchées dans la  
cervelle ramusee et vide du bou  
senaire duquesne. Et il est triste  
de constater que notre société

Republique se trouve à la unanime  
~~de~~ aucun procureur impérial.  
et se jura de peines afflictes  
et infamantes en délit qu'elle  
ne définit même pas.

vous savez à quel point le vol ou  
l'assassinat, nous ignorons ce  
qu'il est l'outrage aux bons moeurs, -  
et ce qui permet à l'infame  
d'arranger de nous faire pousser dedans  
sans nous dire pourquoi. Le plaisir  
de cet homme est d'embarquer les  
autres = c'est un excommunié  
comme ça si bon est Welle!

Tout ce que l'on peut en dire  
si nous nous laissons excommuniés  
éternellement:

Votre bien dévoué  
Aurélien



*Génération consciente* prospérait rapidement. Dans le numéro 3, on trouve un article savoureux de Fernand Kolney intitulé : *Prière de M. Bérenger à Christ pour qu'il modifie le corps humain et supprime les parties honteuses dans les générations futures.*

Ce Bérenger, sénateur sénile, tartufe et puritain, président de la Ligue contre la licence des rues, administrateur de la colonie pénitentiaire de Mettray, où les enfants étaient enfermés et durement châtiés, plus connu sous les sobriquets de « Père la Pudeur » ou de « Fou de la rue Pasquier », était la bête noire des artistes de son temps. Ecrivains, dramaturges, poètes, dessinateurs, statuaires ont tous été, plus ou moins, traqués par ce pourvoyeur de prétoires.

Il fut aussi la bête noire d'Eugène Humbert.

Les numéros de *Génération consciente* étaient à peine sortis des machines qu'ils parvenaient au Parquet, dûment et rageusement crayonnés de bleu, expédiés par cet être malfaisant. Ses dénonciations ne furent pas toutes suivies. Aucune loi n'existait à ce moment contre la propagande anticonceptionnelle. Cependant, Bérenger obtint plusieurs condamnations en vertu de la loi sur l'outrage aux bonnes mœurs, ce qui assimilait les néo-malthusiens aux exhibitionnistes ou aux vendeurs de cartes postales obscènes ! Les artistes et auteurs poursuivis étaient condamnés au nom de la cette même loi.

Par la lettre de Paul Perrin, de *l'Assiette au beurre*, envoyée à Eugène Humbert le 8 février 1910, dont on peut lire ci-avant le fac-similé, on se rend compte du peu d'estime témoigné à ce véritable obsédé sexuel.

\*  
\*\*

Eugène Humbert voulut faire de son périodique un organe vivant et populaire. En dehors des études de base, où la doctrine était clairement et sagement expo-

sée tant au point de vue individuel, familial et social que national et international, il publiait dans *Génération consciente* des conseils pratiques fort utiles. Cette rubrique était tenue par des médecins de la Ligue et par lui-même; pour cette partie, il avait choisi le pseudonyme de docteur Breumet, anagramme de son nom. On trouvait aussi dans chaque numéro des échos, des poèmes, une partie réservée à la correspondance des adhérents, des bibliographies, des dessins et une rubrique intéressant le mouvement néo-malthusien extérieur.

Peu de mois après la scission avec *Régénération* Gabriel Giroud, plus souvent sous son pseudonyme fort répandu de G. Hardy, devint lui aussi un des collaborateurs les plus assidus, les mieux informés et les plus capables de *Génération consciente*.

La première brochure qu'édita Eugène Humbert fut celle de Fernand Kolney, intitulée *La Grève des Ventres*. Elle fut tirée à plus de vingt mille exemplaires. D'une haute tenue littéraire, cette brochure fut accueillie dans les milieux avancés avec surprise et enthousiasme. En voici la fin :

Et qui peut nier la splendide et tragique beauté de l'Acte ! Le Peuple qui a donné son sang pour toutes les grandes œuvres sociales ; le Peuple qui, par sa volonté, sa bravoure, son désintéressement, son altruisme, a permis, en somme, d'édifier le peu de civilisation dont profite le monde moderne ; le Peuple éternel semeur d'Idéal et de Bonté ; le Peuple, comprenant qu'il a tendu le cou à une cangue plus lourde que les chaînes féodales ; le Peuple, s'apercevant enfin que sur sa nuque pèsent la pantoufle du Bourgeois et les cothurnes éculés des histrions de la Politique, plus implacable que la botte à éperons d'or des patriciens d'ancien régime ; le Peuple, désireux de ne point s'avilir, de ne pas se courber plus longtemps dans les fers, étouffe la vie dans ses reins, fait la grève des ventres et entraîne dans le gouffre ceux qui lui refusaient l'Équité !

*La Chair à canon*, de Manuel Devaldès, suivit de près cette première édition. Cette brochure, vieille de plus de trente ans, est extraordinairement actuelle par l'argumentation qu'elle contient au long des pages qui la composent et qui vaut encore autant et plus pour nos temps de gigantesques bouleversements. Comme *La Grève*

*des Ventres, La Chair à canon* connut un succès considérable et eut de multiples rééditions. Ensuite, ce fut le beau cri de Marie Huot, *Le Mal de vivre*, qui sortit des presses.

Eugène Humbert veillait tout spécialement à l'impeccabilité de la présentation de ses éditions. Les brochures, bien que d'un coût modique, étaient bellement imprimées sur excellent papier, avec couverture cartonnée, de façon à ce qu'on pût les conserver.

Plus tard, la bibliothèque s'enrichit des brochures suivantes : *Entre prolétaires*, de Dixelles ; *Le Problème sexuel*, de Victor Méric ; *Le Néo-Malthusianisme est-il moral ?* enquête faite auprès de personnalités du monde des lettres, des milieux scientifiques, politiques, etc. ; *La Grande Utopie*, d'Eugène Lericolais ; *Défendons-nous !* compte rendu sténographique de discours prononcés au meeting tenu dans la salle des Sociétés savantes, le 31 mars 1910, sous la présidence d'honneur d'Alfred Naquet et la présidence effective du docteur Meslier, assisté d'Albert Lantoine, C.-A. Laisant et Pierre Quillard. On voit sur le cliché (p. 101) l'affiche en réduction de cette réunion ; *Socialisme et Population*, de Léon Marinont ; *Néo-Malthusianisme et Socialisme*, de G. Hardy et Alfred Naquet ; *La Société mourante et le Néo-Malthusianisme*, de Fernand Kolney.

On voit avec quel éclectisme Eugène Humbert conduisait son action et la faisait évoluer.

Ces brochures, tirées et répandues par milliers d'exemplaires, étaient un moyen efficace de propagande. Mon mari en faisait un service étendu et gratuit à tous les députés et sénateurs, aux écrivains, journalistes, directeurs de revues et membres de tous les grands organismes.

Les frais occasionnés par la diffusion des tracts, l'édition du journal, des brochures, des affiches, des papillons gommés, etc., étaient énormes. Pour y faire face Eugène Humbert avait monté une librairie sexologique où l'on pouvait se procurer non seulement les ouvrages traitant de la doctrine et de la pratique néo-malthusiennes, mais

tous ceux qui avaient trait à la question de population, au problème sexuel, romans y compris. De même, la vente, des objets d'hygiène et de préservation, dont s'occupait surtout sa compagne, donnait un bénéfice appréciable qui venait combler les déficits toujours grandissants d'une propagande qui s'élargissait chaque jour.

Il y eut aussi par la suite les gros frais causés par les procès, amendes, honoraires aux avocats, et l'on sait que la justice n'est pas gratuite. Puis, il fallait assurer les appointements aux employés et aux collaborateurs, car à *Génération consciente* les rédacteurs et les dessinateurs étaient rémunérés. Seul, Gabriel Giroud a toujours accordé son large et précieux concours en toute gratuité. Très près d'Eugène Humbert et sachant ses grosses difficultés, il l'a, au contraire, plus d'une fois aidé de ses deniers.

Donc *Génération consciente* était partie d'un bon pied.

Dans le numéro 7, Eugène Humbert se met à la disposition des groupes divers pour l'organisation de causeries et conférences populaires :

On nous fait souvent cette objection que nous répandons plus particulièrement nos idées parmi les travailleurs aisés que parmi les ouvriers misérables des faubourgs surpeuplés. « Vous touchez les intelligents, nous dit-on, vous ne touchez point les alcooliques, les dégénérés. Ceux-ci, privés de vos enseignements, se multiplient sans frein, fournissant à la bourgeoisie possédante le bétail dont elle a besoin, constituent l'armée de réserve du capital, paralysant ainsi l'émancipation intégrale du prolétariat. »

C'est pour répondre à cette objection que nous allons organiser une série de conférences théoriques et pratiques dans les centres ouvriers, dans les quartiers populeux de Paris et de la banlieue. Des camarades diront les avantages individuels, familiaux et sociaux de la limitation des naissances. D'autres camarades vulgariseront les moyens de prophylaxie anti-conceptionnelle que la science met à votre disposition. D'ores et déjà, nous nous proposons, J.-A. Croizé et moi, de faire une tournée sur ces sujets :

#### AYONS PEU D'ENFANTS. POURQUOI ? COMMENT ?

Que les camarades qui désirent organiser des conférences dans leur quartier, dans leur groupe d'études, dans leur syn-

dicat, dans leur coopérative, dans leur Université populaire se mettent de suite en rapport avec nous, qu'ils nous signalent les salles propices, nous aident de leurs conseils, nous mettent en liaison avec les membres influents de leur milieu. Nous sommes entièrement à leur disposition.

A la suite de cette note, des quantités de demandes parvinrent pour l'organisation de ces réunions; j'en vois l'annonce dans tous les numéros suivants de *Génération consciente*. Dans les arrondissements les plus peuplés de Paris, le XX<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup>, le XII<sup>e</sup>, le XIV<sup>e</sup>, le XV<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup>, le X<sup>e</sup>, le XIII<sup>e</sup> et dans les grandes agglomérations voisines de Paris: Saint-Denis, Saint-Ouen, Clichy, Levallois-Perret, Ivry, Antony, Vincennes, etc., l'idée fut semée. En province, Eugène Humbert visita Chartres, Vierzon, Bourges, Troyes, Fougères, Denain, Somain, Lille, Rouen, Sotteville (où *Génération consciente* avait, parmi les cheminots, son plus fort contingent d'abonnés), Montargis, Limoges, Valenciennes, Nancy et j'en passe.

Dans toutes ces villes étaient créées des sections de la Ligue qui menaient, après le passage du conférencier, une active propagande locale.

\*  
\*\*

Le 13 novembre 1908, un grand débat eut lieu à la Chambre des députés au cours duquel il fut parlé de la dépopulation de la France, de secours à allouer aux familles nombreuses et autres choses de même farine. Ce fut l'occasion pour un député clérical et conservateur, un nommé Gauthier de Clagny, de dénoncer l'action faite par *Génération consciente* comme une œuvre détestable, antifrançaise, et d'appeler l'attention des pouvoirs publics sur les mesures de répression qu'il s'avérait urgent de prendre à cet égard.

Il y eut des approbations à droite, naturellement, et pas mal de protestations sur les autres bancs. De cette

séance, Eugène Humbert donne un compte rendu détaillé dont voici la conclusion :

Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve ; peut-être un jour, sous la pression des réactionnaires, le gouvernement républicain, reniant une fois de plus son idéal, nous poursuivra-t-il, accomplissant ainsi une besogne que des pays monarchiques comme l'Angleterre et la Hollande n'ont pas voulu entreprendre.

Peu nous importe.

Nous avons conscience d'œuvrer pour le bien-être général, pour affranchir la femme de la servitude naturelle de la fécondité, pour l'émancipation totale des humains. Malgré les persécutions, nous continuerons cette tâche.

Mais, bientôt, le 1<sup>er</sup> mars 1909, on trouve en grande manchette, du journal :

ON NOUS POURSUIT. A PARIS, A ROUEN. — LES MOUCHARDS DE LA LIGUE CONTRE LA LICENCE DES RUES. — DÉFENDONS-NOUS !

L'article commençait ainsi :

La bataille est engagée entre nous et nos pires ennemis. Voici l'heure où, au nom d'une morale étroite et inquisitoriale, des hommes veulent nous empêcher de continuer notre propagande. Fuyant la libre discussion qui démasquerait leurs mauvaises raisons, ils proclament que notre œuvre est immorale et demandent aux tribunaux de nous condamner.

Qui sont-ils donc, ceux-là ? Des magistrats, des fonctionnaires, des hommes investis d'une autorité, d'un pouvoir quelconques mais réguliers ? Non pas. Ce sont ceux qui, depuis vingt ans, terrorisent tous les artistes dont le talent n'est pas châtré : prosateurs, poètes, auteurs dramatiques, peintres, sculpteurs, etc. On les trouve contre l'art, contre la science, contre l'amour. En revanche, ils vantent les bienfaits de l'ignorance.

Ce sont les membres actifs de la Ligue contre la licence des rues.

Suivent les faits qui ont amené les poursuites. Sur plainte du sénateur Bérenger, le juge d'instruction Jolliot avait donné mandat de perquisitionner dans les bureaux de *Génération consciente* afin d'y rechercher une brochure incriminée du docteur Elosu : *L'Amour infécond*.

Quelques jours après cette perquisition, Eugène Hum-

bert était convoqué chez le juge d'instruction. Paul Robin, on ne sait pourquoi, était également compris dans ces poursuites. Urbain Gohier et Fernand Izouard furent les deux avocats choisis par les inculpés pour assurer leur défense. A ce moment, une autre affaire vint se greffer sur celle-ci.

En compagnie de Liard-Courtois, Eugène Humbert était allé à Rouen donner plusieurs conférences dans la salle du Théâtre. Les camarades organisateurs de ces réunions avaient fait une grande publicité au moyen d'affiches, d'avis dans la presse locale et de tracts qu'ils avaient cru habile de distribuer à domicile.

Un pasteur protestant nommé Gast, s'étant trouvé offensé à la lecture d'un de ces papillons glissé dans sa boîte aux lettres, porta plainte. Président de la section de la Seine-Inférieure de la Ligue contre la licence des rues, le personnage en imposait et sa plainte fut prise en considération.

Toujours la fameuse ligue de Bérenger qui faisait pleuvoir chaque année sur les parquets de Paris et de province dix mille plaintes, en moyenne !

Le résultat de ce procès fut que Liard-Courtois s'entendit condamner en première instance à un mois de prison et trois cents francs d'amende et Eugène Humbert à deux mois de prison et cinq cents francs d'amende.

Quand l'affaire vint en appel, les condamnations furent maintenues, mais Liard-Courtois obtint le sursis pour la peine de prison.

A peine avisé de cet arrêt, Eugène Humbert, de nouveau convoqué devant le tribunal correctionnel de Paris avec le gérant de son journal, Désiré Fernandès, s'entendait reprocher un délit de presse soi-disant commis dans un de ses articles.

Et dire que nous sommes en France, écrivait-il en annonçant cette nouvelle poursuite. En France, patrie des révolutions, comme disait Proudhon, et au vingtième siècle !

C'est bien la peine d'avoir culbuté le régime monarchique pour en arriver à demander aux juges, aux tribunaux, de se prononcer sur la moralité d'idées, de doctrines n'ayant pas l'assentiment de la majorité compacte !

Devant cette persécution incessante, il eut alors l'idée de faire une enquête auprès de personnes dont l'opinion était écoutée. Cela, pensait-il, devait être d'un certain poids pour la défense des théories mélioristes, comme aussi pour toutes les phases de la bataille à mener en faveur de la liberté d'exprimer ces théories.

Il appela cette enquête: *Le Néo-Malthusianisme est-il moral ?*

On accuse les partisans de la procréation raisonnée d'être des pornographes, des immoraux. La lettre qu'on lira ci-dessous a été adressée à des écrivains, des savants, des philosophes, des artistes. On verra ainsi ce que pense l'élite du monde intellectuel.

Citons quelques noms d'entre eux : Alfred Naquet, Laisant, Léopold Lacour, Nelly Roussel, docteur Pinard, Octave Mirbeau, Sébastien Faure, Léon Frapié, Remy de Gourmont, Lucie Delarue-Mardrus, Prof. A. Forel, Anatole France, Urbain Gohier, Han Ryner, Pierre Louys, Henry Maret, Victor Margueritte, Frédéric Passy, Séailles, Séverine, docteur Tarbouchiech, Edouard Ganche, Albert Lantoine, docteur Klotz-Forest, Marie Huot, Georges Montorgueil, Clément Janin, Brieux, docteur Toulouse, Salomon Reinach, docteur Meslier, Jean Colly, Michel Corday, René Emery, docteur Sicard de Plauzoles, Mme Avril de Sainte-Croix, etc.

Voici la lettre que reçurent ces personnalités :

Vous n'ignorez pas les poursuites intentées aux propagateurs de la prophylaxie anticonceptionnelle, à l'instigation de M. Bérenger et de la Ligue contre la licence des rues.

La théorie néo-malthusienne n'est pas poursuivie par eux en tant que doctrine antisociale et antifrançaise, mais comme immorale et pornographique.

Les conséquences sociales du néo-malthusianisme, sur lesquelles nous pouvons ne pas être d'accord, mises à part, considérez-vous la prudence parentale comme une doctrine immorale et pornographique ? Ne croyez-vous pas au contraire que le fait de recommander aux parents de la prudence dans l'acte de procréation, de conseiller aux couples humains qui se trouvent dans un état de misère physiologique, morale ou matérielle, de s'abstenir de donner la vie à des êtres qui seraient voués, dès leur naissance, aux pires des souffrances, soit une doctrine essentiellement morale ?

Croyez-vous aussi qu'il appartient aux tribunaux de se prononcer sur la moralité ou l'immoralité de théories et doctrines ?



Cette enquête valut à Eugène Humbert une cinquantaine de réponses. Même ceux qui faisaient des restrictions sur la portée du problème néo-malthusien s'accordaient à reconnaître qu'il n'y avait rien d'immoral à discuter d'une idée qui pouvait avoir ses partisans et ses contradicteurs, mais sur laquelle aucun interdit ne devait peser.

Alfred Naquet, l'auteur de la loi sur le divorce, exprimait un des premiers son avis par une longue mise au point du néo-malthusianisme vis-à-vis des questions économiques et sociales. Il terminait ainsi :

Je ne condamnerais le néo-malthusianisme que si on l'érigait en moyen de solutionner la question sociale ou si on l'opposait au socialisme.

Remy de Gourmont, le grand et parfait styliste des *Épiloques*, de *Sirtine*, de *Physique de l'Amour* et de tant d'autres œuvres remarquables, est net :

Vous ne faites que conseiller au peuple les pratiques de la bourgeoisie grande et petite. La prudence parentale, comme vous dites, c'est le fond même des mœurs françaises. Votre crime est de parler tout haut de ce que l'on fait tout bas.

Et puis, si on a le droit de dire : « Faites des enfants » on a aussi celui de dire : « Ne faites pas d'enfants ». Les deux conseils sont du même ordre. Ils évoquent les mêmes images.

Je n'ai pas le loisir de vous en dire plus long, mais j'estime que vous êtes restés dans votre droit de donner celui des conseils que vous jugez le meilleur.

Le docteur Klotz-Forest, auteur d'un livre audacieux : *De l'Avortement, Est-ce un crime ?* prétend que « toutes ces manœuvres hypocrites n'arrêteront pas la vérité en marche ».

Clément Janin, rédacteur à l'*Action*, affirme :

Non, la prophylaxie anticonceptionnelle n'est pas un crime ! Non. Vouloir que la génération soit consciente — chose d'ailleurs difficile — ne peut être une affirmation en désaccord avec la moralité publique. Penser le contraire est penser *religieusement*, en bon catholique ou en rigide protestant.

Et il ajoute :

Vous discutez des idées, vous émettez des théories. Va-t-on poursuivre les idées et condamner les théories sous la III<sup>e</sup> Ré-

publique ? Si oui, qu'on rétablisse l'Inquisition. Nous saurons au moins à quoi nous en tenir.

Albert Lantoine, écrivain, auteur de *La Caserne*, est un malthusien convaincu. Sa lettre est une affirmation courageuse de ses convictions ; de même Urbain Gohier, avocat et journaliste de talent, auteur du *Ressort*, de *La Révolution vient-elle ?* dont voici la réponse sur les points essentiels :

J'ai toujours contribué à la propagande néo-malthusienne, et j'assume la défense de Paul Robin dans les poursuites actuelles.

... L'immoralité, l'outrage à la pudeur comme à la raison, la démence criminelle, la *chiennerie* en un mot, c'est d'engendrer à tort et à travers, le plus souvent sous l'excitation de l'alcool, de malheureux êtres destinés à l'esclavage, à la douleur, à toutes les déchéances physiques ou sociales.

Jean Colly, conseiller municipal du XII<sup>e</sup> arrondissement, au cours d'une déclaration étendue, dit « qu'il ne considère pas les conseils de prudence parentale comme immoraux ou pornographiques, mais, bien au contraire, il prétend qu'ils sont très *sages* et bien conformes aux lois de la bonne procréation consciente et raisonnée ».

Pour Eugène Brieux, de l'Académie française, célèbre auteur des *Avariés*, de *Maternité*, etc., il ne peut y avoir de méprise :

Mon opinion est que l'homme et la femme, en procréant un enfant qui naîtra avec la tare de la maladie ou avec celle de la misère, commettent une sorte de crime. Stuart Mill et Spencer l'ont dit il y a longtemps.

Et s'il était immoral de restreindre volontairement le nombre de ses enfants, je crois qu'il y aurait en France bien peu de ménages moraux, surtout dans la bourgeoisie.

Le docteur Darricarrère, ex-médecin militaire, auteur averti du *Droit à l'avortement*, de *Au pays de la fièvre*, dans un long plaidoyer en faveur de la conception dirigée et limitée, affirme ceci :

Entre la « morale des maîtres » que prônait Nietzsche et « la morale des esclaves » que vantaient et vantent encore les prêtres de nombreuses religions, il y a place pour la

morale des hommes libres qui ne veulent ni exploiter ni être exploités.

Quand aurons-nous tous le droit de dire tout haut ce que nous pensons, sans redouter les sévérités et les injustices de ceux qui pensent et parlent différemment de nous ?

Le docteur Sicard de Plauzoles, qui écrivit tant sur la question et donna de nombreuses conférences et cours en Sorbonne, auteur d'un ouvrage important : *La Fonction sexuelle*, développe sa pensée qu'il résume ainsi :

Je ne puis admettre qu'une opinion même immorale puisse être l'objet de poursuites dans le pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, où il ne peut y avoir ni religion ni morale d'Etat.

Léon Frapié, homme de lettres, dont le livre : *La Maternelle*, est grandement connu (il a même fait l'objet d'un film intéressant), envoie son adhésion sans réserves dont j'extrais cette unique phrase :

J'ai écrit dans mon livre : *La Maternelle*, quelques pensées sur le crime d'avoir trop d'enfants. Je n'hésite pas à formuler de nouveau ma conviction : c'est un devoir de haute morale et de *haute charité* que d'enseigner aux malheureux à ne pas engendrer involontairement des malheureux.

Louis de Gramont, homme de lettres, termine sa longue et substantielle réponse par cette affirmation :

Ce qui est immoral, enfin, ce n'est pas le néo-malthusianisme, c'est l'organisation sociale qui rend le malthusianisme nécessaire.

Louis de Gramont n'a pas profondément réfléchi à ceci : que toute organisation sociale, tout système basé sur quelque mode d'économie que ce soit, nécessiteront toujours l'application de la science malthusienne. L'accroissement irréfléchi et illimité de la population constituera un danger permanent, même dans la société la mieux organisée, la plus socialisamment fraternelle.

A. Laisant, préparateur à l'École Polytechnique, se borne à déclarer qu'il « considère les doctrines de prudence procréatrice comme hautement morales » :

Il faut, à mon avis, toute la folie sadique dont certains êtres sont atteints, pour qu'ils osent y voir une œuvre por-

nographique et réclamer des poursuites contre les propagateurs de vos idées.

Gabriel Séailles, professeur à l'École des Hautes Études sociales, allègue ceci :

L'intelligence doit servir à humaniser l'instinct en le subordonnant à des idées supérieures.

De ce point de vue, il est clair que nul acte n'est plus grave, plus sérieux, que l'acte d'appeler un être à la vie. Accomplir cet acte dans certaines circonstances, au hasard, sans souci de la femme et de l'enfant, est un crime véritable.

Mme Nelly Roussel ironise. Dans sa réponse, elle s'étonne de n'avoir pas encore entendu parler de poursuites intentées aux « repopulateurs » pour *encouragement à la bestialité* :

Pour ma part, chaque fois que je trouve, dans l'un de ces grands journaux qui disent tout, le portrait et la biographie de quelque brave père de famille — généralement cantonnier ou pêcheur —, c'est-à-dire incapable de subvenir convenablement à ses besoins personnels, qui, en vingt ans, a eu la sauvagerie de jeter dans le monde vingt misérables comme lui et d'imposer à une malheureuse femme vingt grossesses et vingt accouchements..., devant la cynique apologie d'un tel « satyre », je me dis que M. Bérenger perd une fameuse occasion de sortir ses foudres.

Le docteur Auguste Forel, ancien professeur de psychiatrie à l'Université de Zurich, auteur d'un ouvrage considérable: *La Question sexuelle*, définit avec netteté sa position quant à la moralité et l'immoralité du néo-malthusianisme :

Je suis franchement partisan de la procréation consciente, impossible sans l'emploi des moyens anticonceptionnels. Mais ces moyens sont comme le couteau qui peut servir aussi bien à l'assassinat qu'à l'opération chirurgicale sauvant une vie.

Leur emploi est *profondément moral*, n'en déplaise à M. Bérenger, quand il sert à éviter la naissance d'enfants voués à la dégénérescence ou à la maladie, ou encore à espacer hygiéniquement les grossesses d'une femme normale, ou enfin à éviter celles d'une femme malade, mal conformée ou dotée d'un mari criminel, fou, alcoolique, tuberculeux, etc.

Gustave Guitten, écrivain, qui est l'auteur d'un roman curieux : *Les Hommes de Van 3000*, et du *Fléau*, roman social antialcoolique, précise :

La morale varie de peuple à peuple, d'époque à époque, de région à région, de philosophe à philosophe. Toute thèse est *morale* lorsqu'elle a pour but l'amélioration de l'individu.

Il faut donc conclure de ce double principe que la propagande néo-malthusienne est chose louable entre toutes puisqu'elle vise au bonheur familial du père, de la mère et des enfants.

Et les réponses arrivaient toujours. Eugène Humbert, après les avoir publiées toutes *in extenso* dans *Génération consciente*, les réunit ensuite dans une brochure dont il fit une ample diffusion :

Paul-Napoléon Roinard répond en poète aux questions précisément posées :

Faire la bête à deux dos ne paraît pas déjà de si admirable esthétique, et, sous de laides parturitions, déformer les femmes au nom de l'impôt du sang — le pire de tous ! — n'est-ce pas vouloir par suite décharner l'Amour, cet unique et merveilleux consolateur de nos labeurs et de nos peines ?

Ah ! si vraiment *Dominait* la justice divine dont se réclament protestants, catholiques, juifs, comme le Très-Haut, le Très-Juste qu'ils prient ou feignent d'adorer déchaînerait tous les miteux, les calamiteux, eczémateux, rachitiques, épileptiques, tuberculeux, scrofuleux, bancals, bossus, muets, sourds, aveugles, fous furieux et idiots pour lapider ce dément qui dévotement conseille à tort et à travers toutes les bonnes ou malheureuses venues au monde, sans se soucier des souffrances de tous genres qu'engendre la fanatique et criminelle parole.

Ce serait là châtement des mieux mérités, car le féroce Bérenger constitue à lui seul le plus obscène danger qui puisse peser sur un pays, puisque, non content d'exciter la foule à des fornications rien qu'animales et productives, il oriente sans répit les curiosités d'innombrables gens adonnés aux vertus bourgeoises vers des plaisirs *défendus* qui, poursuivis et révélés, poussent chacun fatalement à l'épidémique et obsédant désir d'y goûter, par esprit d'imitation.

Et, en réalité, aux yeux des hommes réfléchis et sincères, il demeure ahurissant qu'en ce terroir loyal et de galante tradition, la Gaule, nos modernes gouvernants accordent une si draconienne puissance et un si tyrannique crédit à ce morne monsieur, à cet espion de nos sexuelles passions et fureteur des bas-fonds de nos mœurs, à ce sadique dénonciateur officiellement autorisé et encouragé qui, du regard, viole et salit tout, jusqu'aux trous des serrures.

Victor Dejeante, député de Paris, pense que « ce qui est immoral, c'est l'hypocrisie bourgeoise » :

Quand on vit au milieu de toutes les misères sociales on considère comme un crime la procréation d'enfants dont la dégénérescence est le seul résultat de l'exploitation patronale, responsable de la plupart des maux sociaux.

Gustave Téry, directeur de *l'Œuvre*, qui, dans sa lettre, traite Bérenger de « vieil érotomane », pose en principe que :

Quoi qu'on pense de votre propagande, il est bien évident qu'assimiler les néo-malthusiens aux pornographes c'est monstrueusement imbécile.

René Emery, le populaire romancier de *La Fraude nuptiale*, dénonce la restriction volontaire des naissances depuis longtemps opérée par nos ministres, nos généraux, nos sénateurs, nos académiciens, nos juges : « C'est eux qu'il faut poursuivre et condamner sévèrement. »

Marie Huot, poétesse et conférencière littéraire, se place, dans sa réponse à l'Enquête, sur le terrain purement esthétique, en revendiquant pour la femme le droit à la stérilité.

C'est en 1892 que Marie Huot fit, à la salle de Géographie, boulevard Saint-Germain, la première conférence sur la liberté de la maternité. C'est cette conférence qui a été publiée par les soins d'Eugène Humbert en brochure sous le titre : *Le Mal de vivre*.

Bien curieuse personnalité que cette femme fine, racée, au profil de médaille. Très lettrée, elle était aussi une grande voyageuse, visita l'Inde et l'Égypte à une époque où ces déplacements n'étaient pas communs. Elle a écrit plusieurs ouvrages, dont un préfacé par Rachilde : *Les Heures*. Son style était âpre et poignant. Elle employait le mot juste, osé, cruel, qui qualifie sans fard le cynisme de l'idée.

Aux environs de 1886, elle se distingua par son action antivivisectionniste, allant parfois jusqu'au scandale et aux voies de fait. Le docteur Brown-Séquard reçut de

sa main plusieurs coups d'ombrelle alors qu'il opérait, au Collège de France, sur des lapins vivants.

C'est à Tonnerre, dans l'Yonne, qu'elle naquit en 1846. En mars 1930, elle venait d'atteindre 83 ans, Marie Huot nous écrivit pour nous prier de l'aller voir. Nous la trouvâmes chez un de ses vieux amis habitant la rue Dauphine, dans un appartement sombre et étroit encombré de toiles de valeur et de livres rares. Elle était alors bien près de sa fin, mais elle avait gardé cette finesse, cette distinction fière qui en faisait un être à part. Elle nous remit ce jour-là un portrait d'elle peint à l'huile, œuvre de son amie Mme Besnard de la Montaignie, qu'elle voulait nous laisser en souvenir. Depuis, tous les visiteurs qui ont passé dans les bureaux de la *Grande Réforme* ont pu admirer ce beau visage, le front ceint d'une ferrennière, comme au temps de la Renaissance en portaient les dames de qualité. Il voisine avec d'autres portraits de néo-malthusiens français et étrangers, accrochés aux murs de notre modeste local.

Eugène Humbert lui ayant un jour envoyé une revue nudiste, Marie Huot lui écrivit la lettre qui suit, dans le ton caustique et véhément qui était le sien :

Merci, cher Monsieur, de l'envoi de vos brochures. Vous m'aviez déjà parlé de ce sujet dimanche dernier. Le père Robin m'avait entretenue de ça autrefois. Je l'avais laissé sur cette marotte, négligeant toute critique. Il suffit, n'est-ce pas, que je vous dise sommairement ma pensée : j'ai horreur de cette façon de vivre en tas, en famille et en société; je me fiche des avantages que vous invoquez, santé, hygiène, etc.

Oui, oui, je sais; ça s'est essayé en Russie, il y a deux ans ou trois... Il n'y a que l'espèce humaine pour avoir de ces rénovations à rebours. Les bêtes naissent toutes vêtues sur la terre, dans l'air et dans l'eau; plumes et toisons, écailles et carapaces sont les vêtements qui les protègent et les défendent, sauf le ver de terre qui, d'instinct, se cache. J'entends rester avec les bonnes et pudiques bêtes. Hormis les races inférieures hélas ! oui — tributaires des climats tropicaux (anthropophages) comme en Calédonie, je ne vois guère que les Aztèques ou les Indiens d'avant Christophe Colomb capables de reprendre cette vie-là. Et encore, je ne suis pas très sûre que l'amour du décor, les tatouages, couronnes de plumes, colliers de fleurs ne les incitent à marquer des hiéar-

chies sociales. Coquetterie héréditaire et *millénaire*, dès que mes doigts de fillette surent tenir l'aiguille, je pastichais les beaux costumes des belles dames d'autrefois que je voyais sur les tapisseries de Cluny, et j'adorais le Moyen Age. Je *m'adornais* !... Vous tombez mal ! La mode actuelle m'horripile. Les hommes sont hideux. Les femmes ont toute honte bue, montrant sous un tutu des jambes musclées, mafflues jusqu'à mi-cuisses, vraies colonnes doriques, soutenant leurs torsos libérés de toute grâce. Si vous les aimez comme ça... tant pis pour vous, et surtout pour elles !

La continence n'est pas une vertu, soit, mais c'est une épargne. Remarquez que j'ai 45 ans de ménage et que je n'ai eu qu'un fils... pas désiré... mais adoré, hélas ! et que j'ai vu mourir. Je reprochais parfois à mon mari cette faute. Il me répondait : « Tais-toi... il y a prescription ! »

Croyez-moi, sans rancune et sans pudibonderie, malgré les points de vue qui nous séparent, votre sincère

MARIE HUOT.

16 juin 1929, de Paris.



Fédération Universelle de la Régénération Humaine.

Siège social, 27, rue de la Duée (Paris 20<sup>e</sup>)

---

---

**SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 8, RUE DANTON**

*Jeu*di 31 Mars, à 8 h. 1/2 du soir

# L'Immoralité des "Moralistes"

## GRAND MEETING

**En faveur de la Doctrine Néo-Malthusienne**

Sous la Présidence d'honneur

**d'ALFRED NAQUET**

et la Présidence effective du

**Docteur MESLIER**

DÉPUTÉ DE LA SEINE

*Assisté de MM.*

A. LAISANT      Pierre QUILLARD      Albert LANTOINE

**PRENDRONT LA PAROLE :**

SÉBASTIEN FAURE      NELLY-ROUSSEL

D<sup>R</sup> SICARD DE PLAUZOLLES, ETC., ETC.

---

**ENTRÉE :** Fauteuils réservés, 2 fr. ; Parterre, 1 fr. ; Galeries, 0 fr. 50

*Pour éviter l'encombrement, les portes ouvriront à 7 heures 1/2*

---

---

**Abonnez-vous à GÉNÉRATION CONSCIENTE**  
(Mensuel), Organe populaire propageant la limitation  
volontaire des Naissances. Abonnement : 4 fr. 50 par an.

**Administration :** 27, rue de la Duée, Paris (20<sup>e</sup>).

Mais les ennemis continuaient leur nuisante besogne.

Le 7 décembre 1909 Eugène Humbert fut appelé à comparaître devant le tribunal correctionnel de Paris avec son gérant. Au cours de son interrogatoire, il revendiqua le droit de préconiser la limitation des naissances et d'enseigner au peuple les pratiques anticonceptionnelles.

Des témoins cités par la défense, assurée par M<sup>e</sup> Fernand Izouard et M<sup>e</sup> André Hesse, vinrent apporter aux prévenus l'appui de leur sympathie et l'autorité de leurs noms.

L'acquiescement demandé par les défenseurs ne fut pas obtenu. Le 28 décembre suivant, le tribunal rendait son arrêt: six mois de prison et trois mille francs d'amende à Eugène Humbert et deux cents francs d'amende au gérant de *Génération consciente*.

Appel fut immédiatement interjeté de cette condamnation.

Sans perdre de temps Eugène Humbert entreprend une grande offensive pour répondre aux attaques renouvelées des vertuistes et pour protester contre les poursuites intentées et les condamnations obtenues par les détracteurs du néo-malthusianisme sur le motif d'outrages aux bonnes mœurs.

Afin d'en rendre témoin l'opinion publique, il organise un meeting aux Sociétés savantes, sous la présidence d'Alfred Naquet. Plusieurs orateurs, dont le docteur Meslier, Nelly Roussel, Sébastien Faure, le docteur Sicard de Plauzoles, y prirent la parole. Les affiches portaient en caractères énormes ce titre qui intriguait les passants: *Contre les poursuites intentées aux néo-malthusiens. L'immoralité des moralistes.*

Réel succès pour nos doctrines, gifle retentissante sur la face laide de nos adversaires, que le meeting du 31 mars dernier !



Jean MARESTAN



lit-on dans le numéro d'avril 1910 de *Génération consciente*. Le compte rendu de cette grandiose manifestation, comprenant les discours de tous les orateurs, fut édité en brochure sous le titre: *Défendons-nous !* dont un service fut fait aux législateurs, à la presse, aux écrivains amis de l'idée régénératrice et à ses ennemis.



La vie intense qui était celle d'Eugène Humbert à ce moment, à travers les ressacs d'une propagande chaque jour plus accidentée, n'assombrissait pas son caractère, pas plus qu'elle n'entamait sa magnifique santé. L'ambiance dans laquelle baignait sa maison reflétait le moral élevé du « patron », comme nous l'appelions. On y travaillait dans la joie et en grande fraternité, et l'on y travaillait bien. Quotidiennement naissait un intérêt nouveau et sensé. En été, par de belles journées ensoleillées, il arrivait qu'Eugène Humbert nous emmenât tous — nous étions quatre à former le personnel du bureau — en promenade, dans les bois de Villebon, de Saint-Cloud ou dans un coin charmant sur les bords de la Marne, jouir de plein air et de soleil. On jouait et l'on faisait honneur aux délicieuses fritures qu'arrosait un bon petit vin frais. Fourbus et heureux, nous rentrions le soir pour reprendre le lendemain notre tâche avec entrain.

De nouveaux collaborateurs se joignirent aux premiers: Jeanne Marquès, écrivain sensible, donnait d'émouvantes *Nouvelles*; François Lucchesi, G. Cesbron, Léon Robert, Jean Marestan et plusieurs autres. Des dessinateurs comme Mac-Delmarle illustrèrent vigoureusement la thèse antisurpopulatrice. C'est à ce moment que parut *L'Education sexuelle*, l'ouvrage parfait d'initiation à l'art d'aimer et d'enfanter en toute conscience et dignité, publié par Jean Marestan, dont la première édition fut faite par la *Guerre sociale*. Ce livre a connu et connaît toujours un succès considérable.

Le docteur Moïssidès, de Constantinople, applaudissait

à la propagande menée par *Génération consciente*, de même que le docteur Witkowski, auteur d'ouvrages documentés, Antide Boyer, sénateur des Bouches-du-Rhône, le docteur J. A. Groën, de Hollande, etc.

Pendant qu'en France la bataille devenait de plus en plus chaude et que les surnatalistes réclamaient une loi permettant d'étrangler la propagande menée par Humbert, la Fédération universelle de la Régénération humaine préparait un congrès qui devait se tenir à La Haye les 28 et 29 juillet 1910. Ce congrès fut annoncé dans *Génération consciente* par Fernand Kolney :

Cette fois, il ne s'agit pas de la parade pacifiste, des gesticulations funambulesques de politiciens défrachis réclamant la limitation des armements et volant à tour de bras le budget de la guerre; cette fois, nous ne voulons pas parler des déclarations d'amour faites au genre humain, tous les trois ou quatre ans, par les mal'faiteurs politiques en disponibilité, pas plus que des boniments cocasses des philanthropes parlementaires cherchant à décrocher, comme Estournelles de Constant, les 200.000 francs du prix Nobel. Non. Cette fois, il ne saurait être question des contorsions et des grimaces de la « troupe à Nicolas » donnant tout entière, sur les tréteaux de l'entresol, au coup de grosse caisse du Tzar rouge, tourmenteur cauteleux et bourreau inexorable, qui tente de voler la Mandchourie, asservit la Finlande, démembré surnoisement la Perse, fait égorger les Juifs, les révolutionnaires et les Doukhobors de son empire et, avec un sourire cafard dans sa face de somnambule onaniste, proteste de sa tendresse pour les hommes et de sa volonté de maintenir la paix universelle.

Cette année, en la capitale sœur d'Amsterdam, où Spinoza taillait, le jour, des verres à lunettes pour gagner les quelques sous de sa subsistance et pouvoir ainsi, la nuit, écrire l'*Ethique*, dans le pays batave, où le Juif sublime, à l'opposé de son coreligionnaire Jésus, ne se réclamait, lui, que de la seule divinité de l'intelligence; dans ce Versailles hol'andais où le ciel est toujours aussi gris qu'une prose de Paul Bourget, se tiendra les 28 et 29 juillet le Congrès du Néo-Malthusianisme.

Venus des quatre coins de l'Europe, écrivains, orateurs, économistes, professeurs, sociologues s'assembleront sous la présidence de Mme Alice Drysdale-Vickery, qui s'apparente étroitement au grand penseur des *Eléments de Science sociale*, dont l'œuvre glorieuse paracheva celle de Ma'thus, de Stuart Mill et de Darwin au pays des piétistes.

Tout l'article vaudrait d'être reproduit pour son très grand intérêt et les faits historiques qui y sont relatés, mais, pour ne pas alourdir et allonger démesurément cet ouvrage, je suis obligée de tirer l'essentiel de l'argumentation.

Ce congrès fut placé sous la présidence d'honneur de M. S. Van Houten, ancien premier ministre des Pays-Bas, qui assista à toutes les séances.

Une quarantaine de délégués de tous les pays, dont le docteur Rutgers et Mme la doctoresse Rutgers-Hoitsema, de Hollande, qui en étaient les organisateurs, prirent part aux travaux. G. Hardy, Eugène Humbert et Louis Grandidier représentaient la Ligue française de la Régénération humaine.

G. Hardy, qui avait présenté un rapport étendu sur le mouvement néo-malthusien en France, a donné dans *Génération consciente* de septembre et octobre 1910 un compte rendu très complet du congrès.

\*  
\*\*

L'Enquête sur *Le Néo-Malthusianisme est-il moral ?* continuait toujours. Eugène Humbert en publia les dernières réponses, dont voici encore quelques extraits :

José Théry, avocat, rédacteur au *Mercure de France*, entre autres très bonnes choses, écrit :

Talleyrand a dit justement : « La société est formée de deux catégories : les tondeurs et les tondus. » Plus le troupeau des tondus est nombreux, plus est grand le profit des tondeurs. Et voilà pourquoi le néo-malthusianisme est l'objet de véhémentes imprécations.

Salomon Reinach, membre de l'Institut, exprime son avis franchement :

La pornographie est condamnable, au point de vue social, parce qu'elle provoque des actes égoïstes et irréfléchis d'où peut résulter, suivant la belle maxime de Musset,

*Un malheureux de plus qui maudira le jour.*

La propagande néo-malthusienne a pour but de substituer la réflexion à l'instinct, la prévoyance à l'insouciance, l'*homo sapiens* à la brute. Ceux qui l'accusent de favoriser le vice,

de prêcher l'avortement sont des ignorants, ou altèrent sciemment la vérité.

Le docteur Louis Lapicque, professeur à la Sorbonne, déclare :

1° Ces poursuites sont absurdes autant qu'odieuses;

2° Le principe de votre propagande me paraît tout à fait louable, conforme à la justice démocratique, non moins qu'à la charité humaine véritable.

Ce que je connais de ses moyens (c'est-à-dire votre journal) est parfaitement décent, je dirai même délicat; je n'y ai jamais rien vu qui puisse choquer même la pudeur conventionnelle qu'une certaine forme de christianisme a imposée à une partie de l'humanité.

L'écrivain Henry Bauer n'est pas moins précis :

Ces poursuites seraient à peine concevables sous la monarchie de Frédéric II de Prusse, fondateur de haras pour la reproduction de grenadiers qui lui servaient à plus d'une fin, ou sous l'empire de Napoléon I<sup>er</sup>, qui comptait sur les nuits de Paris pour réparer les brèches de ses batailles.

Au xx<sup>e</sup> siècle, dans l'état de la République, elles sont pour le moins absurdes, ces persécutions contre les apôtres de la génération consciente, contre un néo-malthusianisme qui peut se réclamer des plus illustres docteurs de la science économique.

... C'est tout profit pour la nation, pour la morale et pour l'hygiène que les fonctions de la génération deviennent connues et conscientes.

Je déteste la pornographie qui concourt à la grossièreté verbale, au mépris de la femme et à l'avilissement de l'amour; mais l'incrimination, les poursuites contre les conseils de prévoyance et de précaution dans les rapports sexuels, voilà qui sent les petites saletés des confessionnaux jésuitiques et le pharisaïsme odieux des sectaires de Caïn.

Laurent Tailhade, styliste fastueux, poète d'*Au pays du mufle*, journaliste redoutable aux épithètes féroces, répond par une diatribe pleine de verve contre les vertuistes hypocrites et délateurs :

La question soulevée par le sénateur Bérenger, cet exhibitionniste de la pudeur, semble venir en droite ligne des *Contes de ma Mère l'Oye*, appartenir aux *Joyeusetés* du scatalogue Tabarin. Demander si le néo-malthusianisme est *moral* équivalait à demander si la femme a le droit de risquer sa



vie et d'affronter le plus sinistre des dangers quand bon lui semble et comme il lui plaît.

Nous sommes, dit Remy de Gourmont, d'un pays où il y a des millions d'antichrétiens et pas trois douzaines d'antichrétiens.

C'est, en effet, l'hérédité chrétienne qui régit encore et déforme l'intelligence de l'Europe occidentale, au point de lui faire adopter, dans toutes les questions où le sexe est en jeu, les doctrines les plus absurdes, les plus monstrueuses, les plus antihumaines.

Tout serait à citer, car tout est admirablement dit, mais je me vois obligée d'écourter mes citations déjà si compactes, voulant seulement donner un aperçu de la pensée de chacun de ces hommes et de ces femmes de talent, épris de liberté et soucieux de justice, qui ont eu le courage d'exprimer nettement leur opinion sur un sujet tabou.

Georges Montorgueil, journaliste, rédacteur à l'*Eclair*, qui n'était pas malthusien, écrit néanmoins :

Pour avoir le droit de combattre ceux qui propagent le néo-malthusianisme, il faut faire d'abord son propre examen de conscience. Combien d'hommes, combien de ménages, pourvus des biens de la fortune, l'ayant fait cet examen, pourraient dénoncer comme sacrilège et immorale la prudence anticonceptionnelle ?

Séverine, journaliste et conférencière d'égal talent, pense :

1° Que sont heureux seulement les enfants *voulus* ou tout au moins acceptés, leur venue n'entraînant ni la honte ni un supplément de misère;

2° Que tant qu'un seul enfant manquera du nécessaire, on aura mauvaise grâce à en souhaiter d'autres.

... Ceci, je crois, n'a rien à voir avec la grivoiserie, l'excitation à la débauche, l'outrage aux mœurs que j'ai eu l'honneur de combattre aux côtés de M. le sénateur Bérenger.

Léon Deffoux, homme de lettres, qui fut durant plus de trente ans chef des Informations à l'Agence Havas, donne un avis très personnel :

Le néo-malthusianisme ne relève ni des morales ni des principes sociaux, également vains et éphémères. C'est une des formes de révolte réfléchie contre l'Ordre naturel basé

sur la douleur. Car, en dépit du mensonge religieux pour lequel éviter la douleur témoigne d'un *condamnabile* esprit de rébellion, l'homme est toujours amené à se proclamer rebelle; il sent obscurément que sa dignité première est là. Les lois dont on vous menace n'y peuvent rien et leurs textes périront avant cette évidence.

Emile Zavier, écrivain, fait de l'humour; c'était son genre. Je m'amusais beaucoup à entendre les rosseries dont il émaillait son intéressante conversation :

Le néo-malthusianisme est-il moral ? Ah ! la bonne histoire. — Moral, immoral : question de temps et de frontières. Paradoxes aujourd'hui, préjugés demain. Les Latins (attention, nous allons déranger les Antiques) n'ont jamais, que je sache, poursuivi l'avortement. Et puis, dans notre époque chrétienne, humanitaire et protestante, on oublie trop la sélection des Spartiates, le fameux coup de pouce qui supprimait les nouveau-nés chétifs et malingreux.

En vérité, je vous le demande, les trois cents Lacédémoniens ne vaincront-ils pas toujours dix régiments de gardes nationaux ? Et la belle affaire pour notre pays que dix mille rachitiques de plus par année.

Des poursuites ? Evidemment, c'est idiot. Mais soyez sûr que si c'était intelligent on n'y aurait jamais songé.

Paul Vigné d'Octon, député et écrivain, orne sa réponse de quelques vers dédiés au « Père-la-Pudeur, érotomane huguenot et sénateur », vers qui faisaient, paraît-il, la joie des milieux parlementaires; il ajoute :

Mais si, à la Chambre comme au Sénat, on plaisante volontiers de cette vésanie, que d'année en année la sénilité aggrave, il n'en est pas de même dans le monde des savants et des écrivains, où, de par sa situation et l'inexplicable faiblesse de la magistrature, elle devient de plus en plus dangereuse. Comme le prouvent d'ailleurs les poursuites intentées à *Génération consciente*, le malheureux en est arrivé à ne plus faire de distinction entre une théorie philosophique un peu osée, un concept scientifique hardi, les audaces d'une belle prose et les images obscènes, les cartes transparentes, toute l'iconographie et le bric-à-brac pornographique qu'il collectionne âprement, dont il se repaît en secret, tout en les poursuivant avec une ténacité morbide.

Henry Maret, journaliste, envoie ce court billet :

Je vous l'ai déjà dit et d'ailleurs vous ne pouvez en douter, je désapprouve absolument ces poursuites. Elles prouvent,

une fois de plus, que nous inscrivons volontiers le mot « liberté » sur les murs, mais que nous ne savons pas ce que c'est.

Toutes ces stupidités cesseront quand nous aurons vraiment la république. Mais, au train dont nous marchons, cela ne paraît pas être de sitôt.

Et pour en terminer avec ces citations, voici l'opinion de Sébastien Faure, l'orateur éminent du mouvement libertaire, résumée dans un article intitulé *Sans nous lasser*, publié dans *Génération consciente*, dont je ne donne ci-dessous que la conclusion :

Il est juste de confesser que la propagande néo-malthusienne est dangereuse... pour les bénéficiaires de l'état actuel. Il est impossible de le méconnaître. La rage des maîtres, la fureur des riches, la colère des fabricants de lois, l'irritation croissante des défenseurs de la patrie et de l'ordre, la sévérité des magistrats prouvent surabondamment qu'ils mesurent toute l'étendue du péril que leur fait courir l'agitation néo-malthusienne.

Cette constatation me dispense d'insister. Qu'il me suffise de dire que nous sommes dans la bonne voie.

Quand l'adversaire crie, c'est qu'il est touché ; quand il hurle, c'est qu'il est grièvement blessé.

Puisque nous voulons son extermination, continuons.

Continuons, sans nous lasser, jusqu'à ce qu'il en crève !

Les balances folles de Thémis oscillaient sans relâche et son glaive ne cessait de menacer Eugène Humbert et son action. En février 1911, *Génération consciente* informe ses amis d'un arrêt rendu par la Cour d'appel de Paris :

*Les Poursuites.* — Mercredi, 18 janvier, la Cour d'appel a réduit à trois mois de prison et deux mille francs d'amende la peine de six mois et trois mille francs qu'avait prononcée la neuvième chambre correctionnelle contre notre directeur Eugène Humbert. Cette peine se confondra avec celle de deux mois encourue à Rouen l'an dernier.

Samedi 21 janvier, sur convocation, notre ami s'est rendu à la prison de la Santé pour y purger cette condamnation<sup>1</sup>.

Voilà donc Eugène Humbert incarcéré à la Santé, au quartier des détenus politiques.

Il s'y trouva en pays de connaissance.

A ce moment, Gustave Hervé, de la *Victoire*, fulminait d'antipatriotisme dans les colonnes de la *Guerre sociale*, où, chaque semaine, il « plantait le drapeau dans le fumier ». Ses articles incendiaires et sa rubrique *Mam'zelle Cisaille* lui valurent un séjour prolongé de plusieurs années de prison qu'il subissait avec l'endurance d'un bénédictin. Son premier lieutenant (car, dans ce milieu où le militarisme était honni, on ne manquait pas de se donner du grade : Hervé était promu général et Miguel Almereyda et Eugène Merle étaient ses lieutenants), donc son premier lieutenant, Miguel Almereyda, était lui aussi emprisonné pour délit de presse. Il y avait encore là d'autres journalistes de nos amis dont Edouard Sené, Ruff, Louis Lecoin, Robert Lanoff, etc., qui, dans la presse anarchiste, avaient encouru la rigueur des lois scélérates.

---

(1) Le régime politique fut accordé aux néo-malthusiens jusqu'au jour où la loi du 31 juillet 1920 contre la propagande néo-malthusienne entra en vigueur et assimila les militants de la libre maternité aux délinquants de droit commun.

Eugène Humbert connut et se lia bientôt d'amitié avec Paul Philippe, journaliste financier qui éditait deux feuilles d'informations financières : *La Bourse libre* et *Banque et Bourse*, à juste titre redoutées des satrapes de la haute finance.

Paul Philippe était détenu depuis déjà de longs mois par la volonté toute-puissante d'un de ces satrapes. Ce dernier, s'étant jugé lésé dans ses intérêts par une campagne de presse touchant la petite épargne française, menée contre lui par Paul Philippe dans ses journaux et par voie d'affiches, le traduisit en justice et obtint condamnation à une forte somme de dommages et intérêts. Philippe, ne voulant en aucune manière verser le moindre sou à son ennemi, se vit arrêté pour contrainte par corps. Cela devait durer trois ans, terme fixé par l'arrêt, avant qu'il ne fût élargi.

Bon garçon, très serviable, jovial, Paul Philippe était le boute-en-train du quartier politique. Il était commodément installé dans une des plus grandes cellules du bas, faisait livrer son vin par cinquante bouteilles, cuisinait d'excellente manière et avait toujours des invités à sa table. Naturellement, il continuait, comme tous les autres détenus politiques, à écrire régulièrement ses articles, à diriger ses affaires comme s'il avait été libre ou à peu de chose près.

Le quartier politique se composait de deux étages. Les cellules étaient spacieuses, propres, bien aérées, meublées du strict nécessaire. Les détenus avaient la faculté d'y faire transporter des objets, ustensiles et même quelques meubles indispensables. Le nettoyage des cellules était assuré par des prisonniers de droit commun sous la surveillance des gardiens. Ces condamnés étaient choisis parmi ceux qui avaient une bonne conduite, car la place était brigüée. Les « politiques » étaient gentils avec eux, leur donnaient des aliments et du tabac, et les visiteurs se chargeaient en fraude de bien des commissions pour eux au dehors.

Une salle de douche aménagée au premier étage permettait aux enfermés une hygiène suffisante.

Quand Eugène Humbert arriva, on lui fit une joyeuse réception. Si les prisonniers du quartier politique voulaient célébrer une fête — cela arrivait fréquemment ! — ils demandaient au directeur de la Santé la permission toujours accordée de rester ensemble le soir jusqu'à vingt-deux heures, au lieu d'être bouclés chacun chez soi à l'heure réglementaire qui, à mon souvenir, devait être dix-neuf heures.

C'était alors, autour de l'immense table du réfectoire-parloir-bibliothèque, un vrai banquet qui s'organisait avec l'apport des nourritures et boissons que presque tous recevaient en quantité abondante. On se groupait par affinité d'idée ou de camaraderie. On mangeait bien, on buvait mieux, on fumait et devisait, on chantait et les rires faisaient écho dans le grand silence de la maison des emmurés.

A vingt-deux heures, un gardien — un serviteur, allais-je écrire — venait prier ces messieurs de se retirer dans leurs chambres respectives et, après leur avoir souhaité un bonsoir courtois, les verrouillait jusqu'au lendemain matin.

On y donnait même des conférences ! Eugène Humbert fut sollicité, à son deuxième stage, alors que le quartier regorgeait de détenus (manifestants syndicalistes, pour la plupart), de donner une causerie sur la limitation des naissances et les moyens de l'assurer ; en somme d'exposer les théories qui lui valaient d'être enfermé !

Cette causerie eut lieu un soir et le porte-clés préposé à la surveillance demanda qu'on lui permît d'y assister. Eugène Humbert dut redonner cette causerie une deuxième fois, prié par d'autres prisonniers arrivés par la suite. Deux gardiens, qui avaient su par leur collègue l'intérêt du sujet traité, voulurent aussi l'entendre. Ils furent, dès lors, parmi nos plus fidèles abonnés.

Au deuxième séjour que fit Humbert au paradis de la détention<sup>1</sup>, quelques mois plus tard, il retrouva le

---

(1) Le mot n'est pas exagéré quand on connaît les rigueurs, les promiscuités révoltantes, la saleté, les hideurs et les humiliations du régime strict du droit commun.

moderne Latude-Hervé, toujours là, se promenant des heures entières les mains derrière le dos dans la courette entourée de hauts murs, percés de vasistas, destinés à éclairer chichement les cellules des condamnés de droit commun. Nous appelions pompeusement ce rectangle cimenté « le jardin ».

Gustave Hervé avait écrit à Eugène Humbert, quelques jours avant son arrivée: « On se fait une fête ici de vous revoir un mois. Il nous semble que ce sera, pour Philippe et pour moi, un mois de vacances ! »

Philippe fut en effet très joyeux de revoir son ami. Des Camelots du Roy étaient venus grossir l'effectif ancien, renforcé encore par des militants syndicalistes incarcérés à la suite de manifestations publiques. Le chef des Camelots du Roy, Maurice Pujo, l'homme-aux-grands-pieds de l'*Action française*, était du nombre, ainsi qu'un jeune homme, nommé Lacour, qui payait de quelques mois de détention le fait d'avoir giflé Aristide Briand avenue des Champs-Élysées.

Comme on le voit, la société était assez mêlée.

Aux heures de visite, grimpaient avec nous l'escalier en colimaçon qui conduisait au quartier politique, les douairières titrées qui subventionnaient le mouvement des chevaliers fleurdelysés et venaient leur apporter réconfort et gâteries pendant leur captivité. Un coin du réfectoire servait alors de salon pendant que, dans un

---

Le 18 avril 1944, deux mois avant sa mort, Eugène Humbert, en traitement à l'hôpital d'Amiens, après un stage de plusieurs mois dans la prison de cette ville, où il était tombé malade, m'écrivait à l'occasion d'un transfert de prisonniers à l'hôpital :

« Nous sommes au complet. Les conditions sanitaires sont telles à la prison de la route d'Albert qu'il y a une véritable épidémie de pleurésie et de gale infectée. Les arrivants sont littéralement envahis par la vermine et couchent là-bas les uns sur les autres, sur la paille pourrie. Ce n'est pas le moment pour moi d'y retourner. Si tu voyais les jeunots qu'on nous amène, ce sont de vraies loques. Quelles générations vont sortir de ça ? Il y a de quoi philosopher sur l'avenir. Comme un avocat faisait remarquer à M. de R..., président du tribunal, que les détenus étaient entassés par dix ou douze dans une cellule individuelle, celui-ci lui rétorqua : « Nous le savons, mais il faut qu'ils y entrent... et s'il y faut, avec un marteau-pilon !... »

autre coin, les ouvriers « conscients et organisés » (que l'on appelait les *chaussettes à clous*, pour leur spécialité dans la bagarre) bavardaient avec leurs copains ou embrassaient leurs « bourgeoises ».

Chaque détenu politique avait droit à une quinzaine de visites quotidiennes. A son entrée à la prison, il devait remettre au directeur une liste des personnes qu'il désirait recevoir; après examen, l'autorisation était accordée, parfois aussi refusée, cela dépendait soit du détenu, soit des visiteurs jugés indésirables.

Les visites avaient lieu chaque jour l'après-midi entre treize et dix-sept heures et se tenaient librement dans la grande salle commune ou bien dans la cour.

Par faveur toute spéciale du ministre de la Justice, les prisonniers pouvaient recevoir leurs femmes dans leurs cellules. C'est ainsi que j'ai pu voir de près le cadre intime dans lequel vivait mon mari durant les périodes qu'il eut à accomplir dans la vieille prison du boulevard Arago. A ce moment nous n'étions pas mariés. mais c'était Aristide Briand qui était à la Justice, il connaissait Humbert et la demande fut accordée sans difficulté.

Trois jours chaque semaine je me rendais régulièrement à la Santé. Le plus souvent j'y déjeunais, me trouvant là dès l'ouverture des portes, et apportant avec moi un repas tout préparé. Nous faisons la dînette sur la petite table en bois blanc où déjà le couvert était mis quand j'arrivais; l'eau pour le café ronronnait sur la lampe à alcool, quelques fleurs dans un vase achevaient l'illusion. Nous nous sentions chez nous dans cette grande chambre aux murs blanchis à la chaux et bien claire. Quand les premiers visiteurs arrivaient, jamais avant quinze heures environ, nous descendions tous deux pour les recevoir.



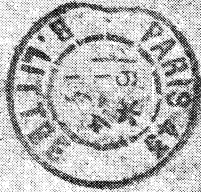
Sans entretenir des relations amicales, tous ces hommes d'idées souvent diamétralement opposées, emprison-



Facteur qui, tel Achille ennes "ΠΟΔΑΣ ΟΥΣ",  
transmets avec respect cette lettre... homérique  
au Sieur Eugène Humbert, détenteur politique

Prison de la Santé, 42, Paris.

(Humbert....(mais tu le sais Facteur.) c'est à Malthus  
qui dame à l'univers : " lorsqu'on est peu, .. l'on rit )





nés pour des délits de presse ou des faits à caractère politique, vivaient en bonne intelligence et courtoisement. Certains jeux même les réunissaient. On pratiquait des sports, enfin ceux qui étaient possibles étant donné les circonstances et le lieu... Le patinage à roulettes, le saut à la corde, la culture physique étaient parmi ceux-là. Eugène Humbert excellait à tous et, là comme ailleurs, les jeunes le recherchaient, se groupaient autour de lui, sollicitaient ses conseils et les suivaient. Ils faisaient de lui leur meilleur compagnon <sup>1</sup>.

Ainsi s'écoulaient les jours pour tous ces captifs à qui manquait cependant le plus grand des biens : la liberté.

---

(1) Après la mort d'Eugène Humbert, j'ai reçu de nombreuses lettres de sympathie que m'envoyèrent tous nos amis. J'en ai reçu aussi d'inconnus. Voici quelques lignes de l'une d'elles, envoyée par un ex-détenu de la prison d'Amiens où il s'était trouvé avec mon mari à partager la même cellule. Il avait été arrêté à la suite d'actes *terroristes*, c'est-à-dire d'attentats sur la voie ferrée :

Jamais de ma vie je ne pourrai oublier cet homme qui était pour nous un père et un chef. Lorsque nous autres, jeunes, nous étions tristes, ce compagnon de 73 ans savait nous consoler et nous donner de l'espoir. J'ai vu votre mari, madame, dès le matin, debout au milieu de nous, nous encourager de ses fortes paroles et, à la promenade, dans la cour, à dix heures, nous faire faire la gymnastique, pour contre-balancer, nous disait-il, les effets nocifs de notre vie si insalubre. Rien ne flanchait chez lui ; il était solide de corps et d'esprit. Tout le monde avait recours à lui pour lui demander appui et conseil et il avait l'estime et la vénération de tous. >

Durant son incarcération Eugène Humbert s'occupait aussi activement de la direction de son journal et de la marche de la propagande que lorsqu'il était en liberté. Nous lui portions le courrier quotidiennement et l'informions de tout ; il veillait sur la maison et distribuait à chacun sa besogne, recevait ses collaborateurs, vérifiait la copie et faisait la mise en pages de *Génération consciente* comme toujours.

Des témoignages de sympathie lui arrivaient de tous côtés. Il recevait à la Santé, directement, de nombreuses lettres. Des écrivains, des artistes, des personnalités marquantes lui apportaient leurs vœux de santé et de persévérance. Son ami André Douhin lui envoyait d'adorables lettres, agrémentées de dessins humoristiques qui faisaient la joie de tous ; ces lettres mériteraient d'être publiées en recueil. Les enveloppes elles-mêmes en étaient si fantaisistement libellées qu'elles devaient bien intriguer les facteurs chargés de leur distribution. L'une d'elles est reproduite ci-contre.

Au dos d'une autre enveloppe, cette pensée signée de Jacques Maupas : « Quand on enferme avec les malfaiteurs un homme pour ses idées humanitaires, la honte n'est pas pour le prisonnier, mais pour tes murs, ô prison républicaine ! ».

Une longue et intéressante lettre lui parvint, un jour, humblement signée : Camille Flammarion, étudiant. L'éminent astronome avait, à cette époque, atteint soixantedix ans. Belle leçon de simplicité donnée à ceux qui possèdent plus de titres — et qui s'en parent — que de savoir.

J'ai conservé beaucoup de ces hommages rendus à l'homme et à l'œuvre dont il était l'âme. Hélas, pas mal ont disparu à la suite des multiples perquisitions opérées dans nos locaux. Toutes réclamations à cet égard sont restées vaines. Il y a des collectionneurs parmi les agousins de la Tour pointue !



Sitôt rendu à la vie libre, Eugène Humbert reprit plus vigoureusement le combat. Encouragé par ses amis de près et de loin qui saluèrent son retour à la liberté et à la propagande dans de nombreuses lettres<sup>1</sup>, il projette immédiatement de publier une *Lettre ouverte à M. le sénateur Bérenger*. Cette lettre serait signée par des hommes et des femmes dont l'opinion publique faisait grand cas. Il en parla à Gabriel Giroud qui, incontinent, se mit à la rédiger.

Plus de quarante signatures furent recueillies. Aussitôt le texte en fut donné dans *Génération consciente* du 1<sup>er</sup> mai 1911. Des tracts et d'immenses affiches reproduisirent cette lettre et furent envoyés partout. Deux mille de ces affiches, sur papier de couleur voyante, en quadruple colombier, furent placardées sur les murs de Paris. Cela fit du bruit. La presse sociale, syndicaliste, médicale la reproduisit en entier ou en partie. Les ennemis, devant cette manifestation nouvelle de résistance à leurs basses manœuvres, devinrent de plus en plus haineux et acharnés, et tandis que, toujours attentifs, ils guettaient l'occasion de s'attaquer une fois de plus à sa personne, à son action et à sa bourse, Eugène Humbert travaillait infatigablement à l'élucidation du plus grave, du plus dominant de tous les problèmes.

*Génération consciente*, de plus en plus vivante et nourrie, envisageait la question de population sous tous ses rapports avec les autres problèmes sociaux, économiques, politiques, philosophiques ou scientifiques. Elle était le lien moral entre les partisans de la limitation des naissances qui étaient, par elle, tenus au courant de toutes

---

(1) Le docteur Ch. V. Drysdale lui adressait cette lettre d'Angleterre : « Cher confrère, Je suis heureux d'apprendre que vous êtes libre encore pour recommencer votre travail pour notre mouvement. J'espère que vous n'aurez plus d'ennuis à cet égard.

« Les nouvelles d'Italie sont magnifiques ainsi que celles d'Espagne. Ici, nous faisons des progrès satisfaisants. Bien cordialement. »

les manifestations importantes du mouvement néo-malthusien en France et à l'étranger.

Les abonnés augmentaient constamment et nécessitaient un employé spécialement occupé à ce service. Un grand nombre d'exemplaires étaient mensuellement servis, à titre d'essai, en plus des abonnements réguliers, à des personnes signalées comme étant susceptibles de devenir des lecteurs assidus.

Des milliers de feuillets divers, de papillons gommés de tout petit format, que l'on pouvait aussi bien coller au dos des enveloppes de lettres que sur les murs, étaient répandus. Sur ces papillons gommés figuraient ce que l'on appelle aujourd'hui des slogans, du genre de ceux-ci : « Avec cent sous par jour, deux personnes vivent, quatre crèvent ! » « Le meilleur moyen de rendre la guerre impossible, c'est de faire la grève des ventres », « Pour la femme, n'être mère qu'à son gré, c'est le premier pas vers son affranchissement », « Quand deux patrons courent après un ouvrier, les salaires montent : quand deux ouvriers courent après un patron, les salaires baissent ».

Les brochures et les livres florissaient ; les conférences marchaient bien ; les orateurs y démontraient les effets bénéfiques qui découlent des principes néo-malthusiens pour les individus, pour la nation à laquelle ils appartiennent et pour le monde ».

De leur côté, s'agitaient toutes les « grandes Têtes molles » des commissions surpopulatrices : les Piot, les Pourésy, les Bérenger, les Bertillon et leurs satellites. Les journaux à grand tirage, cléricaux et réactionnaires. du *Figaro* à l'*Echo de Paris*, du *Journal* à la *Libre Parole*, sans oublier la *Croix*, leur ouvraient généreusement leurs colonnes. Dans l'ouvrage qu'il fit paraître, *La Dépopulation de la France*, Jacques Bertillon ne manqua pas d'attaquer le néo-malthusianisme, ses partisans et leur action et d'en dénaturer les idées et le but hautement moral et humain. Le leitmotiv de ces filandreuses élucubrations était toujours l'appel à la répression. Co-châteurs de la pensée, dignes descendants des bourreaux

de Savonarole et d'Etienne Dolet, trouvant sans doute leurs arguments trop faibles pour rester sur le terrain de la discussion des idées et de la confrontation des thèses contradictoires, appelaient à leur aide les foudres de la loi ! Les progrès que faisait le concept de la libre maternité, science défendue et subversive, les rendaient fous. L'esprit conservateur est à ce point enraciné chez certains hommes qu'ils considèrent toute idée nouvelle comme perturbatrice pour les conventions établies une fois pour toutes. Pour peu qu'il s'y mêle un intérêt de classe, ils deviennent alors féroces et leur entendement est obnubilé par le souci qu'ils ont de garder leurs privilèges.

De toutes les plaintes portées par les pousse-aux-reins, par les mystiques du surpeuplement ou les profiteurs<sup>1</sup> de celui-ci, beaucoup ne furent pas suivies. Certains magistrats répugnaient à une interprétation erronée des textes juridiques qu'ils jugeaient inapplicables aux néo-malthusiens. « Faites-nous une loi, disaient-ils, nous nous en servons ». Ce qu'ils n'ont d'ailleurs pas manqué de faire par la suite.

Pour répondre à la *Lettre ouverte à M. le sénateur Bérenger*, dont ils ne purent étouffer l'esclandre, une sorte de pétition publiée dans le *Matin* signalait, encore une fois, les néo-malthusiens à la vindicte gouvernementale. *Génération consciente* relate le fait dans son numéro d'août 1911 :

Ils s'indignent parce que « hier une grande affiche provoquait aux manœuvres anticonceptionnelles, si voisines de l'avortement ».

*Foi et Vie*, la *Croix*, l'Armée du Salut, le *Relèvement social*, etc., dix autres journaux ou associations de mômiers ont contresigné cette ânerie.

Les manœuvres anticonceptionnelles voisines de l'avortement ! Oui. Comme le remède touche au mal. Dites-nous donc comment peut avorter ce qui n'a pas été conçu !

---

(1) Les patrons des grands textiles du Nord avaient envoyé une pétition au gouvernement menaçant de supprimer le sursalaire familial si on ne votait pas la loi prévue contre la propagande anticonceptionnelle.



Le 24 septembre 1911, s'ouvrit à Dresde le quatrième Congrès néo-malthusien qui se tint, durant trois jours, dans une grande salle mise à sa disposition par l'administration de l'Exposition d'hygiène.

Oui, dans un pays monarchique, dans les locaux mêmes d'une exposition patronnée par le gouvernement saxon, il a été possible de discuter en toute franchise, scientifiquement, les divers points de la doctrine néo-malthusienne, d'aborder, notamment, l'étude des moyens pratiques de préservation anti-conceptionnelle.

Tout cela sans soulever le dédain, les sarcasmes ou la colère des adversaires du néo-malthusianisme. La presse allemande a consacré au Congrès des comptes rendus sérieux, dénués d'ironie, de méchanceté, de pruderie et de mouchardage.

Quelle leçon pour nos insanes bérengéristes, pour les moralistes prétentieux et niais qui dénoncent, poursuivent, font condamner — sans d'ailleurs ralentir la marche du mouvement — de hardis militants coupables seulement de répandre la vraie morale sexuelle parmi le peuple, de lui indiquer et de lui fournir les moyens de l'appliquer<sup>1</sup>.

Organisé par Marie Stritt, Bessie et Charles V. Drysdale, ce congrès fut une grande manifestation. G. Hardy était le seul représentant du mouvement français. Nouvellement rendu à la liberté, Eugène Humbert n'avait pu se joindre à lui. G. Hardy fit un exposé complet de l'effort courageux et soutenu fait en France en faveur de la doctrine néo-malthusienne par ceux qui étaient à la tête de l'action et il cita le travail accompli par *Génération consciente* dans ce sens et signala les persécutions subies par Eugène Humbert et quelques autres militants.

De nombreux médecins venus d'Angleterre, de Hollande, de Suède, de Suisse, de Hongrie, de Russie, joints à plusieurs personnalités allemandes connues dans les milieux scientifiques, participèrent au congrès qui clôtura ses travaux par le vote à l'unanimité de cette résolution :

---

(1) Compte rendu du Congrès de Dresde, paru dans *Génération consciente*, n° de novembre-décembre 1911 et janvier 1912.



« Le IV<sup>e</sup> Congrès international néo-malthusien de Dresde appelle l'attention de tous les gouvernements sur les funestes conséquences, dans les contrées civilisées, eu égard à la pauvreté, au chômage, au surpeuplement, à la dégénérescence, de la pression de la population sur les subsistances et les capitaux.

« Il espère qu'ils donneront la plus sérieuse attention à cet important sujet, qu'ils auront en vue une réduction du taux des naissances, notamment parmi les classes pauvres ».

Dans le courant de l'année 1912 Eugène Humbert eut l'idée de créer en plein centre de Paris une clinique néo-malthusienne médicale et pharmaceutique. Dans ce dessein, il publie dans son journal l'appel suivant :

Pour asseoir définitivement notre œuvre, pour lui donner la force nécessaire à son expansion naturelle et la mettre à l'abri des coups de force de nos adversaires, nous croyons nécessaire de lui donner, dès maintenant, une base légale.

Nous avons en vue d'ouvrir, dans le centre de Paris, une clinique néo-malthusienne, où un médecin et un pharmacien associés à *Génération consciente* apporteront à nos adhérents l'appui de leurs connaissances professionnelles.

Mais, pour cela, il nous faut un local et l'aménager, y avoir en stock les objets et produits utiles. Et, si nous sommes riches d'activité et d'imprimés, *Génération consciente* est pauvre d'argent. C'est 5.000 francs qu'il nous faudrait. Nous faisons un pressant appel à nos amis fortunés pour nous les procurer, soit en don, soit en prêt. Qu'on se hâte.

Quelques mois plus tard, il avise ses lecteurs du faible rendement de cet appel, trop insuffisant pour qu'il soit possible d'entreprendre la création de cette clinique :

Le présent numéro (mars 1912) termine la quatrième année d'existence de *Génération consciente*. Nous profiterons de cette circonstance pour apporter au prochain numéro les modifications désirées depuis longtemps par nos lecteurs et par nos collaborateurs : changement du format de notre publication et augmentation de ses pages.

Pour parer aux difficultés créées par notre dernière condamnation, visant la vente des préservatifs solubles et des

produits d'injection, nous avons demandé à nos amis fortunés 5.000 francs pour fonder une clinique néo-malthusienne médicale et pharmaceutique. Nous avons reçu en tout la somme de 263 fr. 70.

Cela marque, évidemment, beaucoup de bonne volonté de la part de nos camarades peu fortunés, et nous les en remercions très sincèrement. Mais c'est de beaucoup trop insuffisant pour édifier une pareille œuvre.

Attendons.

Cette intéressante initiative n'eut pas de réalisation. Cependant, la clinique était sur le point d'être fondée quand survint la guerre de 1914. Eugène Humbert avait enfin décidé un de nos amis à commanditer cette affaire. Tout était prêt, le lieu choisi, la firme déposée.

Mais nous étions en juillet 1914...

La guerre a tué l'œuvre dans l'œuf.

C'est dans le numéro d'octobre 1912 que *Génération consciente* fait part de la mort par suicide de Paul Robin.

Dans son article nécrologique, G. Hardy résume ce que fut la vie prodigieuse de cet homme d'intelligence vraiment supérieure. En voici la conclusion :

L'influence de Paul Robin a été considérable et sera de plus en plus profonde, aussi bien en pédagogie qu'en sociologie. Il a fait beaucoup, suggéré encore plus.

Les expressions qu'il a employées et expliquées : *libre amour, libre maternité, prudence procréatrice, procréation consciente, etc.*, sont aujourd'hui couramment discutées ou admises. Sa formule, volontairement populaire : *Bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation sociale*, deviendra la formule de ralliement des sociologues. La doctrine qu'il a si âprement défendue apparaîtra bientôt comme la seule qui ait quelque chance d'apporter à tous les humains *le pain, les loisirs et l'amour*, le bien-être et le bonheur.

Les générations de l'avenir vengeront la mémoire de Paul Robin. Elles le glorifieront.

Nelly Roussel, dans le même numéro, en quelques lignes émouvantes : *Petite gerbe sur une grande tombe*, rend un hommage vibrant à celui qui avait montré la route.

Ainsi s'éteignit, à l'heure choisie par lui et en toute lucidité, un des meilleurs représentants de la pensée humaine de tous les temps. C'est avec une inébranlable foi qu'il tint tête aux fureurs des cagots, à la haine des pornomanes et aux railleries des imbéciles. Par son labeur tenace, la clarté et la logique de ses exposés, il a forcé l'inconnaissance indifférente des masses sur le problème capital de la procréation consciente et limitée des hommes <sup>1</sup>.

---

(1) Paul Robin naquit à Toulon, le 3 avril 1837 et mourut à Paris le 1<sup>er</sup> septembre 1912.



Dès novembre 1912 des prodromes de guerre se signalaient. On trouve dans *Génération consciente* cette note significative, rédigée par Eugène Humbert et placée en tête du journal :

Assez de sang versé !

Nous sommes à la veille d'une conflagration européenne.

Par l'excès de leur procréation, les peuples ont aggravé les difficultés de la lutte pour l'existence. La vie est chère et rude partout. On combat pour garder sa place au soleil, on bataille pour se procurer les insuffisantes subsistances alimentaires qui sont en majeure partie accaparées par les nations fortunées, on se rue à la conquête des richesses du sol et du sous-sol. Les passions politiques et religieuses font le reste.

L'inéluctable *struggle for life* va s'empourprer des épouvantables cruautés d'une guerre sans merci.

Par milliers et par milliers on tuera des hommes de vingt ans.

Le moment serait mal choisi pour faire des enfants !

Plutôt que de fournir encore de la chair à mitraille, femmes, refusez vos flancs aux fécondations malheureuses. Que vos étreintes soient stériles. Pour protester efficacement contre les criminelles hécatombes humaines, faites la grève des ventres !

Cette guerre, qui devait éclater moins de deux ans plus tard, s'annonçait déjà comme s'est fait pressentir, en 1938, celle qui devait à nouveau ensanglanter le monde de 1939 à 1945, anéantir tant et tant de richesses, assassiner tant et tant d'innocents, vingt et un ans après...

Ce bain de sang et d'horreur aura-t-il appris quelque chose aux peuples meurtris ? Comprendront-ils, désormais, que les nations surpeuplées sont un danger permanent pour les nations à population raisonnable ajustée à ses possibilités d'existence ? Et, surtout, que ce n'est pas en poussant ces dernières nations à se surpeupler que l'on atténuera, que l'on écartera cette menace, mais, au contraire, en agissant sur les premières pour les contraindre à plus de sagesse et de modération dans leur prolifération. Comprendront-ils que c'est ainsi que l'on

obtiendra l'équilibre indispensable pour assurer la paix au monde ?

L'exemple lamentable de l'écroulement de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon surpeuplés est d'un enseignement tel, qu'aucun être humain au cerveau tant soit peu clairvoyant ne peut manquer d'en être frappé. Et l'on ose nous demander d'imiter ces fourmilières d'esclaves; on nous dit: « Il faut être nombreux, là est le salut... »

Tous les Etats devraient pratiquer une politique de la natalité, dans le sens de la limitation de celle-ci et, j'y insiste, ce contrôle des naissances devrait être d'autant plus sévèrement appliqué que les nations seraient plus surpeuplées.

Il fut un temps où l'on justifiait la guerre par la nécessité d'une saignée périodique supprimant le trop-plein des pays à haute natalité. C'est même à cause de cela que l'on déclarait la guerre inévitable et éternelle. Et nous sommes à peine sortis du cauchemar guerrier que, déjà, les surnatalistes prêchent aux femmes des enfantements nombreux et répétés !

Cette sorte d'hypnose du surnombre, créé par les impérialismes d'Etat, est un péril véritable qu'Eugène Humbert n'a jamais cessé de dénoncer, car c'est là, disait-il, une des causes fondamentales de guerre entre les hommes qui se disputent les territoires habitables et cultivables devenus trop étroits.

\*  
\*  
\*

En décembre 1912, les bruits de guerre à peine apaisés momentanément, M. Klotz, ministre des Finances, prit une initiative. On ne peut dire qu'elle fût heureuse. Il institua une commission extra-parlementaire chargée d'étudier les questions relatives à la « dépopulation » et de rechercher les moyens de conjurer ce « danger national ».

Dix ans auparavant, M. Waldeck-Rousseau avait eu la même idée, mais la montagne avait accouché d'une souris; la commission se révéla impuissante.

La commission de M. Klotz réunit 318 membres. G. Hardy, dans un grand article qu'il intitule : *La Commission de l'Impuissance*<sup>1</sup>, nous donne un aperçu de ce que devait être le plan et à quoi aboutiraient les travaux de cette fameuse commission :

Les mesures qu'elle préconisera ressembleront aux mesures déjà proposées, déjà prises et dès longtemps inefficaces. Elles tendront à consoler, à reconforter un peu, sans les mettre en meilleure posture, les malheureux qui ont eu la sottise de trop procréer, mais elles resteront sans influence aucune sur la prudence des conscients et des informés qui continueront de voir leur bien-être, leur bonheur et celui de leur famille singulièrement accrus par la limitation de leur progéniture.

...Mais, surtout, elle proposera la répression hypocrite et lâche, immorale et féroce, et vaine — correctionnelle, car la cour d'assises acquitte — de l'infanticide, de l'avortement et aussi, par une contradiction inévitable chez les moralistes repopulateurs, de la propagande néo-malthusienne.

Il fut décidé à *Génération consciente* de former une délégation de partisans du néo-malthusianisme qui assisterait aux séances de ladite commission consacrées spécialement à la répression de la propagande régénératrice.

Dans ce dessein on alerta quelques amis. Henry Bauer, Nelly Roussel, Albert Lantoine, C.-A. Laisant, E. Mittler, Armand Charpentier, Jean Colly acceptèrent d'en faire partie.

En l'absence d'Eugène Humbert, arrêté à nouveau, et de la manière que l'on verra plus loin, G. Hardy écrivit à la commission extra-parlementaire pour lui demander audience.

La réponse, qui se fit attendre, spécifia que la commission ne pouvait recevoir aucune délégation de quelque ordre que ce soit, mais qu'elle s'intéresserait à toute communication écrite qui lui parviendrait.

Que ceux de nos amis qui voudraient le faire écrivent donc au président de la commission extra-parlementaire, au ministère des Finances, est-il dit dans *Génération consciente* d'avril 1913.

---

(1) *Génération consciente*, n° de décembre 1912.

Nous n'affirmons pas qu'il sera fait à leur lettre un sort heureux ; cela montrera toutefois que les lapinistes ne sont pas la majorité en France, et qu'ils sont nombreux ceux qui n'ont qu'une confiance limitée dans l'utilité de la commission nommée par M. Klotz, aux travaux de laquelle nous prédisons un avortement naturel dont nul ne se plaindra.

D'autres assemblées : l'Académie des sciences morales et le Sénat, recherchèrent aussi les moyens d'enrayer la « dépopulation ». Plusieurs politiciens s'attelèrent à l'élaboration d'un plan d'action, tout en mesurant les difficultés nombreuses de la tâche. On y trouve les noms de M. Besnard, du sénateur Reymond, gynécologue, du sénateur Riou, de M. de Las Cases, de M. Flaissières, médecin, membre du parti socialiste, de M. Paul Strauss. Aux premières séances on y délibéra sur un projet de loi rédigé par le docteur Lannelongue, mort après ce beau coup, projet qu'examinait au moment le Sénat.

Divers amendements modifièrent certains paragraphes de ce projet de loi avant qu'il ne prît corps et fût enfin voté, par escamotage, un matin, après avoir traîné jusqu'en 1920 de la Chambre au Sénat.

Le samedi matin, 21 décembre, alors qu'Eugène Humbert se rendait au petit bureau de poste auxiliaire qui se trouvait à deux pas de chez lui, au 42 de la rue de la Duée, il eut la stupeur d'être appréhendé par deux agents de police accompagnés de chiens policiers. Sans lui donner le temps de revenir à la maison ils lui signifièrent qu'ils étaient chargés de l'arrêter. Dans le numéro de janvier 1913 *Génération consciente* informe ses lecteurs de cette arrestation brutale :

#### UNE IGNOMINIE

Notre administrateur Eugène Humbert est en prison. Samedi 21 décembre, à onze heures, alors qu'il se rendait à la poste, deux garçons de police, l'accostant dans la rue, l'invitèrent à les suivre au commissariat. De là, notre camarade fut dirigé sur le Dépôt, sans même qu'il lui soit permis de prévenir les siens, de se vêtir décentement.

Il est actuellement à la Santé, au régime de droit commun.

Les puritards rouennais se vengent !

On sait qu'Eugène Humbert avait été condamné avec Louis Grandidier et Rosay, à propos d'une conférence faite à Sotteville. Rosay fit son temps au droit commun. Quant à Louis Grandidier, on se souvient des difficultés sans nombre auxquelles nous nous heurtâmes pour le faire revenir de Fresnes et le faire admettre au régime politique.

Avec notre ami Eugène Humbert cela recommence.

Des démarches pressantes sont faites auprès du ministre compétent, celui de la Justice, M. A. Briand, pour qu'Humbert n'aille pas à Fresnes, pour qu'il reste à la Santé et bénéficie du régime politique qu'un gouvernement démocratique ne saurait lui refuser en la circonstance.

Toute la presse de gauche commenta ce haut fait policier et protesta vigoureusement. Jusque-là Eugène Humbert avait toujours été préalablement avisé d'avoir à se rendre, à une date déterminée, à la prison de la Santé pour y accomplir les peines infligées par les tribunaux; de plus, il était immédiatement admis au quartier politique. Cette nouvelle manière d'agir stupéfia les journalistes qui se solidarisèrent avec le détenu. Les démarches



faites eurent pour résultat la mise au régime politique d'Eugène Humbert au bout de quelques jours :

On s'est enfin décidé à placer Eugène Humbert au régime politique. Le 31 décembre, un mot de notre ami nous apprenait ce changement que nous attendions avec impatience.

C'est là, à défaut de justice, une mesure normale et équitable, quand on songe que, lors de sa première incarcération, Humbert, considéré à juste titre comme ayant commis un délit de presse, avait été placé immédiatement au quartier politique.

Il nous semble suffisamment inique d'être poursuivis et condamnés en vertu d'une fausse interprétation de la loi sur l'« outrage aux bonnes mœurs », sans qu'on y ajoute l'odieux emprisonnement au droit commun.

Qu'il nous soit permis de remercier grandement les citoyens Albert Willm et Victor Dejeante, députés de Paris, pour les démarches qu'ils ont faites spontanément auprès des pouvoirs compétents. Nos remerciements s'adressent aussi et tout naturellement à M<sup>e</sup> Fernand Izouard, le dévoué défenseur entre les mains de qui notre administrateur avait remis sa cause. De même nous remercions chaleureusement Henry Bauer, le fier écrivain dont la plume est toujours au service des justes causes. N'oublions pas les journaux *La Bataille syndicaliste*, *L'Humanité*, *La Guerre sociale*, *Le Progrès du Havre* et d'autres, en province, qui nous donnèrent, en la circonstance, leur concours précieux.

Nous n'exceptons pas non plus les nombreux camarades, lecteurs, abonnés, dont les marques de sympathie nous furent chères, se manifestant alors que toutes les forces mauvaises conjurées nous veulent atteindre dans notre œuvre et frappent nos personnes.

Les poursuites, l'amende, la prison ne sauraient être des arguments suprêmes. Nos ennemis ne peuvent pas avoir le dernier mot. Celui-ci doit appartenir au néo-malthusianisme qui l'aura, coûte que coûte, à son heure.

Ces persécutions resserrèrent fortement les liens établis entre les collaborateurs de *Génération consciente* et son fondateur. Jeanne Marquès, dans une longue lettre, s'indigne de l'apathie des femmes devant un pareil méfait :

Il est un silence que je ne peux comprendre : celui des femmes, de toutes les femmes qui, grâce à l'active propagande néo-malthusienne, se sont quelque peu affranchies et qui rêvent et qui vivent dans le désir de se libérer encore.

Je sais toute la haute portée du néo-malthusianisme, elle a été maintes fois brillamment démontrée dans *Génération consciente*. J'en ai senti la valeur au point de vue individuel,

moi qui pense que, dans notre monde, l'individu est la seule réalité existante, — la société n'étant à mes yeux qu'une entité vide —. Les misères et les douloureux hasards de la vie m'ont appris à en comprendre l'importance humaine, je dirai plutôt, l'importance vitale. Mais qui n'a pas encore su voir dans cette grande œuvre la *solution unique* du grand problème féministe qui risque fort (étant donné l'éparpillement des doctrines et des revendications féministes) de n'être résolu encore tant que les leaders de l'émancipation féminine n'auront pas vu qu'à la base du féminisme moderne il faut voir uniquement la question sexuelle qui est en somme la question vitale : l'amour étant source de toute vie, de la vie ?

Tout cela les femmes devraient le comprendre.

Songent-elles qu'à côté des dilettantes qui les dénigrent avec tant de facilité, il est des hommes de pensée, des hommes de cœur qui, bien souvent malgré elles, luttent pour elles ? Songent-elles que, pour les vouloir enfin libres de la séculaire tyrannie des maternités (non voulues), imposées par le cynisme souriant des brutes érotiques, Eugène Humbert est en prison et qu'il risque fort d'y rester si celles pour lesquelles il a réclamé la liberté ne la réclament pas pour lui ?

Qu'attendez-vous, femmes de Paris, femmes conscientes du vaste monde, qui gémissiez sous l'oppression brutale de la loi du mâle, qu'attendez-vous ?

Entre temps, une amnistie fut proposée. Un amendement fut déposé, tendant à étendre aux néo-malthusiens le bénéfice de la loi d'amnistie. Vingt-trois députés votèrent en faveur de cet amendement : Jean Colly, qui en était l'auteur, Albert Thomas, Bouveri, Brenier, Pierre Brizon, Victor Dejeante, Emile Dumas, Lauche, Lavaud, Mistral, Mauger, Manus, Ponsot, Raffin-Dugens, Sabin, Marcel Sembat, Sixte-Quenin, Thivrier, Vaillant, Veillat, Voilin, Albert Willm.

L'amnistie fut votée... mais les néo-malthusiens en furent exclus. Eugène Humbert resta en prison.

*Génération consciente* n'en continua pas moins de paraître régulièrement et de fournir à ses lecteurs une ample documentation.

Enfin, dans le numéro de juin 1913, Eugène Humbert annonçait lui-même son retour par quelques lignes : *Au amis :*

Les portes de la prison, pour nous si hospitalière, se sont enfin ouvertes, et me voici derechef à la barre du gouvernail.

Malgré les persécutions, les jugements si contradictoires et les condamnations, nous n'avons pas abandonné un seul point de notre programme, une seule méthode de notre action. La prison ne nous fait point peur et l'intimidation ne sert à rien. Cela va-t-il désarmer nos ennemis et ouvrir les yeux des magistrats ? Vont-ils enfin voir en nous des propagandistes animés d'intentions sociales et non guidés par l'appât du lucre ? Nous l'espérons.

J'ai reçu pendant mon incarcération un très grand nombre de lettres d'encouragement et des témoignages de sympathie qui m'ont été d'un précieux réconfort.

Grand merci à tous les amis.

Un post-scriptum suit. Un calomniateur, comme on en rencontre toujours pour peu que l'on soit en relief, avait profité du séjour d'Eugène Humbert à la Santé pour colporter sur son compte des histoires aussi abjectes que mensongères.

N'ayant que mépris pour ce genre d'individus, mon mari ne s'est jamais complu à leur accorder une quelconque importance. « Des calomnies, des racontars sans l'ombre d'une preuve, c'est la méthode de Basile. Passons. » Ce fut toute sa réaction.

Son tempérament de lutteur triomphait de tous les mauvais coups, qu'ils vinssent d'ennemis ou de faux amis. Malgré son immense tolérance et son indulgence extrême, il ne souffrait près de lui ni les malveillants, ni les dénigreur qui abondent, hélas, dans tous les milieux. Il ne permettait aucun empiétement sur sa vie privée, pas plus qu'il n'admettait que l'on crée, dans son entourage, une ambiance d'arrière-pensée agressive et empoisonnée. Avec sa terrible franchise, il mettait les choses au point sans traîner. Aussi respirait-on à ses côtés un air épuré de tout miasme.

\*  
\*\*

En consultant la collection de *Génération consciente*, malheureusement introuvable, mais qui a été déposée à la Bibliothèque Nationale, on se rend compte de l'effort soutenu fourni par celui qui en fut le fondateur et l'animateur, et qui fut un des meilleurs ouvriers du mou-

vement néo-malthusien français, incontestablement le plus persécuté.

Il a ouvert les colonnes de son journal à la compétence de ceux qui ont travaillé, comme lui, à implanter les principes directeurs de la science malthusienne: Gabriel Giroud (G. Hardy) qui, outre les coups de boutoir donnés aux procréatomanes dans presque chaque numéro, a écrit tant d'études savantes sous ces titres: *Population et subsistances; Impuissance de l'Etat; Néo-malthusianisme et socialisme*, et bien d'autres. Manuel Devaldès, avec ses *Documents humains* et ses articles mûrement réfléchis sur la *Surpopulation cause de guerre*. Les virulents pamphlets de cet artiste de la plume, Fernand Kolney, en réponse aux attaques des « prosifères », comme il les nommait, de l'*Echo de Paris*, du *Matin*, du *Figaro*, etc. Les thèses érudites de l'écrivain suisse J.-T. Blanchard sur la *Personnalité féminine et le développement social moderne*, les *Laideurs contemporaines*, etc. Les articles pleins d'intérêt et de combativité d'Eugène Lericolais, ceux d'Albert Lantoine, de Pierre Marquet, de Jean Marestan, de Victor Méric, d'Edouard Ganche, de G. Cesbron, de Pierre Morley dont voici quelques titres pris au hasard, et dont la hardiesse de pensée n'a d'égale que la logique du raisonnement: *La doctrine de souveraine pitié, La franc-maçonnerie et le néo-malthusianisme, L'argument patriotique, Néo-malthusianisme et coopération, A propos d'avortement, Les religions et le néo-malthusianisme, L'individualité féminine, L'école de la dépravation, Natalité et civilisation, L'eugénique et l'amélioration de la race humaine, La recherche de la paternité, L'inutile persécution, De l'altruisme à l'égoïsme, La psychologie de l'antimalthusianisme, Le règne de Tartufe, L'amour et la maternité, Les parents sans droits devant l'enfant sans devoirs, Le néo-malthusianisme et la question des salaires, Les « Droits de l'homme » contre l'humanité, Petites sodomes, Le néo-malthusianisme et la libre-pensée, Aux instituteurs, Syphilis, Les droits essentiels de l'individu*, etc.

On voit que sur tous les terrains la question était

posée et profondément examinée. Des poèmes de Clovis Hugues, Lucie Delarue-Mardrus, Léon de Bercy, etc., et des dessins apportaient une variante, un repos nécessaire et donnaient une physionomie aimable à ce petit journal où tant de graves problèmes étaient débattus.

\*  
\*\*

Puis, ce fut l'affiche *L'Exemple vient d'en haut* qu'Eugène Humbert, après l'avoir publiée dans *Génération consciente*, fit apposer sur les murs. Cette affiche, dont on voit ici la reproduction, avait pour but de frapper l'opinion publique. Et l'on peut dire que ce but fut atteint. Selon l'éternelle formule: « Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais », les hommes au pouvoir ne prêchent pas toujours d'exemple dans le domaine « repopulateur ».

Ce texte parut dans le numéro de juin 1914. On était à la veille de la guerre. L'attentat de Serajevo, le 28 de ce même mois, en fut le prétexte. *Génération consciente* eut encore deux numéros : juillet et août, et ce fut la fin, l'engloutissement pour longtemps de toute propagande<sup>1</sup>. La parole était à la déraison, à la violence, aux engins de mort.

Et cela dura quatre longues années...

En 1914, la guerre du « Droit » tua l'œuvre maîtresse d'Eugène Humbert en plein essor.

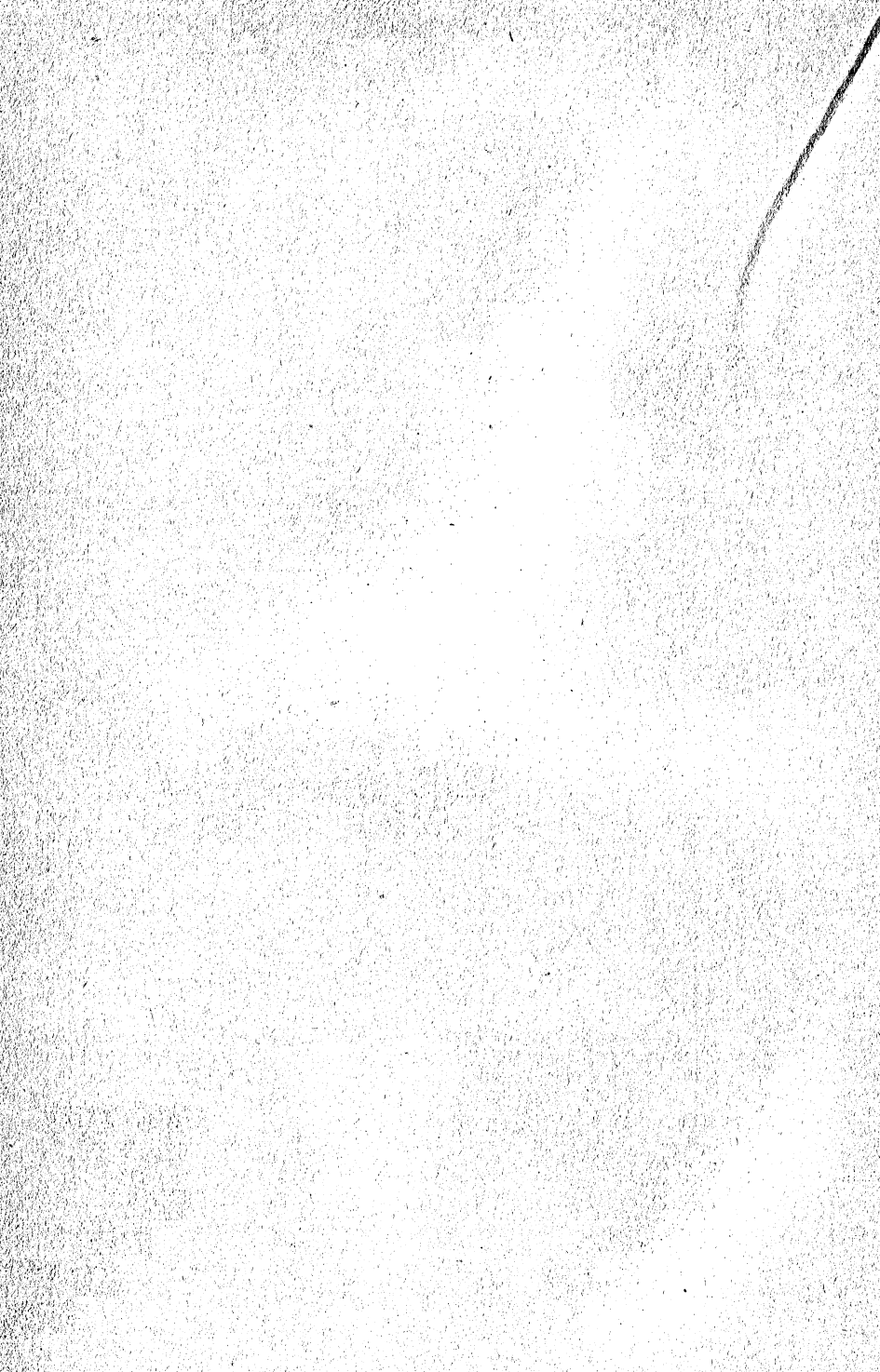
En 1944, c'est lui qui fut frappé à mort, par la guerre de la « Libération ».

---

(1) Au prix de mille difficultés, sans cesse en lutte avec la censure, Gabriel Giroud fit paraître, de novembre 1916 à juin-juillet 1920, 20 numéros d'une petite feuille qu'il appela d'abord *Le Néo-Malthusien*, puis dont il changea le titre, interdit, par celui de *La Grande Question*. Ce dernier titre également interdit, G. Giroud prit celui de : *Le Néo-Malthusisme*. C'est seulement quatre numéros qui parurent durant la guerre.



## DEUXIÈME PARTIE





Depuis longtemps Eugène Humbert savait la décision qu'il prendrait au cas où la guerre serait déclarée.

Comme Romain Rolland qui, retiré en Suisse, se tint volontairement « au-dessus de la mêlée » sanguinaire de 1914-1918, il ne voulut participer ni en fait ni par consentement moral à la folie et au meurtre généralisés. Son grand chagrin fut de savoir ceux qu'il aimait dans la fournaise et il s'attristait de voir que si peu de ses amis avaient su obéir à leur seule conscience et à leurs trop fragiles convictions.

Quand, en juillet 1914, il prit le seul parti logique qui correspondait à ses pensées et à sa vie militante, de renoncer à faire nombre dans le troupeau des sacrifiés et des sacrificateurs, de jouer une partie qu'il estimait étrangère à ses intérêts comme à ceux des peuples engagés<sup>1</sup>, j'approuvai pleinement sa résolution et le suivis à quelque temps de là en Espagne.

---

(1) En 1928, Mme Marceline Hecquet, de Bruxelles, qui écrivait un livre sur les réfractaires à la guerre de 1914-1918, avait demandé à Eugène Humbert les raisons de son insoumission. Voici le résumé qu'il en fit : « Vers ma dix-septième année, fortement impressionné par la lecture de certains auteurs, dont Léon Tolstoï, Camille Flammarion et Elisée Reclus, pour ne citer que les plus marquants, je devins, plus par sentiment que par raison, hostile au militarisme et à la guerre. Les tueries entre les peuples me semblaient absolument inutiles et je ne voyais en elles qu'une simple survivance des temps barbares.

« Plus tard, sous l'influence des naturalistes et des économistes, en particulier de Malthus, de Darwin et de Paul Robin, je compris que la guerre n'était pas seulement due aux conflits de races ou de religions, non plus qu'aux seuls intérêts de castes ou de grands capitalistes, mais qu'elles avaient des causes plus profondes et plus éloignées, je dirai plus impérieuses. Je vis que la guerre n'était que la transplantation dans le domaine social humain d'un phénomène naturel et général : *la lutte pour l'existence* (meurs ou tue).

« A ce moment, convaincu que la seule cause initiale et principale de toutes les guerres était dans un antagonisme constant entre la multiplication naturelle des individus et la possibilité de pourvoir à leur subsistance, je me consacrai presque exclusivement à la propagande des idées néo-malthusiennes, c'est-à-dire à

De tout temps, disait-il, la guerre faite par les peuples, et chèrement payée par eux en sang, en peines et en argent, a toujours été de longue main voulue, organisée et déclenchée par une minorité régnante, c'est-à-dire par ceux qui détiennent le pouvoir et la richesse.

---

la limitation volontaire, consciente de la population à ses propres ressources.

« Pour cette propagande, j'encourus en France de nombreuses condamnations. Durant cinq années, les « repopulateurs » cléricaux et nationalistes me poursuivirent de leur haine. Par la vulgarisation des idées de prudence procréatrice, par l'exposé des méthodes anticonceptionnelles et par la fourniture des moyens propres à obtenir celle-ci, je leur enlevai de la *chair à canon*. J'étais bon à tuer.

« Dès l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République, j'eus la certitude que la diplomatie française avait enfin trouvé son homme. Elle allait donc pouvoir mener à bien son plan d'encerclement de l'Allemagne, déclencher la revanche de la guerre de 1870 et tâcher à reconquérir l'Alsace et la Lorraine. Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen indirect de mettre le feu aux poudres, moyen qui donnerait au peuple français la conviction profonde qu'il se « défendait ». C'était chose facile à inventer. Aussi la guerre de 1914 ne me surprit-elle point : j'étais tout préparé pour prendre une détermination selon ma conscience et en plein accord avec mon respect de la vie humaine.

« Parce que néo-malthusien, c'est-à-dire protagoniste du plus sûr moyen d'éviter la guerre, toutes les guerres, convaincu que la diplomatie et les gouvernants français étaient responsables au premier chef de la boucherie<sup>1</sup>, ma conscience d'homme épris de justice et d'humanité m'interdisait formellement de prendre les armes. C'eût été une lâcheté de ma part que de renier d'un seul coup tout mon passé de militant libertaire et je ne pouvais consentir au sacrifice de ma vie pour une cause qui m'apparaissait avoir des buts criminels. Je refusai donc de répondre à la convocation des militaires de mon pays et préfèrai l'exil à la soumission.

« J'aime la France pour des raisons que pourrait avoir un Allemand, ou un Russe, ou un Anglais internationaliste d'aimer le pays où il est né, où il a vécu, mais je rejette loin de moi l'idée néfaste que l'amour que l'on peut avoir pour *son* pays entraîne forcément la haine des autres pays du monde. Ceux qui s'arrogent le droit de parler au nom de la France ne sont pas la France; ils sont et ne peuvent être que les exploités de la France. Ils conduisent le peuple selon leurs intérêts personnels ou de caste. Je ne pouvais en aucune façon me sentir solidaire de ces gens-là. »

« (1) Les documents publiés jusqu'ici concernant l'influence de la diplomatie et des gouvernants français sur la diplomatie et les gouvernants russes n'ont fait que renforcer mon opinion. Par *responsables au premier chef*, j'entends qu'en de-

Par son accroissement immodéré, encouragé par les rois de l'heure de l'Industrie et de l'Argent — qui font et défont à leur gré les gouvernements — intéressés à ce que ne se raréfie pas le cheptel humain nécessaire à leurs fins : travail, concurrence, guerre, le prolétariat du monde entier forge chaque jour ses chaînes et trempe les armes qui l'anéantiront.

Tu sers l'Etat... Non ! L'Etat se sert de toi, ô homohumus ! »

La veille de son départ, nous avons parcouru les boulevards, de la place de la République à l'Opéra, mêlés à une foule compacte qui guettait les ultimes nouvelles internationales aux abords des grands journaux et des écrans lumineux.

*La mobilisation n'est pas la guerre...* avait-on dit, écrit et affiché, et les derniers espoirs ne voulaient pas mourir.

De part en part quelques remous, des cris de « A bas la guerre ! », vite étouffés sous les coups de matraque d'une poignée de flics, timide protestation qui faisait penser aux bêlements plaintifs des moutons qui, déjà, aperçoivent le merlin balancer sur leurs têtes, plutôt qu'aux réactions viriles d'hommes résolus.

Cette masse était déjà résignée.

Eugène Humbert eut alors le sentiment très net que l'affaire était dans le sac, qu'aucun espoir de sursaut populaire n'était permis. Le retour fut silencieux. A la maison il me dit :

---

hors des causes profondes, économiques, politiques ou sociales, comme la rivalité anglo-allemande pour la suprématie des mers, la conquête des marchés mondiaux, comme le démembrement de l'Autriche, l'annexion de Constantinople, ou simplement, comme dérivation et barrière à la poussée montante du socialisme, la diplomatie et les gouvernants français ont déterminé le conflit et causé directement la guerre.

« Lorsqu'il n'y aura plus de diplomatie secrète, quand les peuples seront appelés à donner leur consentement aux tractations dont ils font les frais une fois la guerre déclenchée, celle-ci aura bien peu de chances d'être déclarée.

« Un jour viendra, espérons-le, où, grâce à la limitation rationnelle de la population à la quantité de subsistance adéquate à toute époque et au développement progressif de l'humanité, nous réaliserons l'équilibre entre ces deux termes : population-subsistances. Le désarmement total pourra, alors, s'accomplir et la paix entre les peuples deviendra possible. »

— Je pars demain. Si la guerre éclate, ce que je crois certain, tous marcheront !

Il ne se trompait pas. Tout le monde marcha, même ceux qui avaient parlé dans leurs discours ou dans leurs écrits de « crosse en l'air », de « sabotage de la mobilisation » et autres clichés bien connus, bons à assurer à leur boutique une florissante clientèle... en temps de paix. Beaucoup de ceux-là eurent même une si intense venette qu'ils se renièrent incontinent et se mirent sans tarder au service de Bellone. L'ombre du fameux « Car-net B » les suivait partout, jusque dans certain petit endroit où plusieurs fois par jour ils étaient contraints d'aller donner issue au flux excrété par leur foie verdi.

C'étaient de grands héros, ceux-là, de fameux patriotes, auxquels ne manquèrent pas les hommages ! Tout le monde d'ailleurs était, sur-le-champ, devenu patriote. Parmi les journaux révolutionnaires de l'époque les plus avancés, les plus antimilitaristes, les plus antiguerriers, la *Guerre sociale* — qui faisait tandem avec le *Bonnet rouge* à la sinistre histoire — se distinguait, donnait à bloc. *Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier centime !* pouvait-on lire sur chaque numéro. Oui. Mais le général, Gustave Hervé<sup>1</sup>, n'eut garde de quitter ses pantoufles.

---

(1) Une fois la guerre terminée, quand Eugène Humbert revint en France et récolta pour son insoumission la peine maximum de cinq ans de prison, Paul Philippe, son ancien co-détenu avec Gustave Hervé à la Santé, alla trouver celui-ci qui, de *général-de-la-Guerre sociale*, était devenu l'*Hervé-de-la-Victoire* et, par ce fait, se trouvait fort lié avec l'ancien président Millerand. La visite de Philippe avait pour but de demander à Hervé d'intervenir en vue d'atténuer la lourde condamnation qui frappait Humbert à cinquante et un ans. Il lui rappela leurs excellentes relations passées et les services rendus par mon mari à la *Guerre sociale* en 1911, quand celle-ci fut en péril et qu'il la sauva du naufrage, ainsi qu'en témoigne cette lettre écrite par Eugène Merle le 31 août et envoyée de Bruxelles, où s'était réfugié tout l'état-major du journal : « *En hâte ces quelques lignes, mon cher Humbert, pour te remercier cordialement de ta grande obligeance. Je savais que ce n'était pas en vain que je faisais appel à ta bonne camaraderie pour sauver la Guerre sociale d'une situation extrêmement délicate. J'ai écrit ce tantôt au Général pour lui dire la fière chandelle que nous te devons. Une fois encore mille remerciements cordiaux. Amitiés à toute ta maisonnée. Ton Eugène Merle.* »

feutrées. Il était du reste myope comme une taupe et pouvait, sans crainte d'être pris au sérieux, réclamer du service. Quant à ses premiers lieutenants, ils n'ont fait que de courtes apparitions dans les zones de combat... pour y porter encouragements et paquets de tabac aux « braves poilus » qui défendaient « leur » France et se faisaient à l'occasion occire au lieu d'eux. Pendant ce temps, eux, menaient joyeuse vie, roulaient dans de luxueuses limousines et entretenaient, aux frais de je ne sais quels rapineurs de la guerre, de vulgaires putains dans de somptueux petits hôtels particuliers.

Des poètes crottés, devenus subitement chauvins, ramassèrent le clairon de Déroulède et livrèrent à l'admiration d'une populace peu raffinée leurs refrains redondants, que débitaient dans les beuglants des sous-Paulus laryngiteux.

Profitant de cette folie cocardière, les malins mirent à la mode la honteuse combine, le scandaleux système D., s'enrichirent sur le cadavre, spéculèrent sur le pain et sur la douleur.

Indifférent à l'opinion, non ébranlé par de multiples efforts que tentèrent sa famille et quelques camarades pour l'exhorter à revenir sur sa détermination, pour l'engager à suivre le sort commun, Eugène Humbert résista avec force à l'unanime courant et au décri public. Il s'insoumit conformément à ses convictions profondes. Contre la guerre de tout son sentiment et de toute sa raison, sous aucun prétexte il ne la servirait.

Comme tant d'autres, il aurait pu essayer de se tirer discrètement d'affaire. Il avait des relations auxquelles il n'aurait pas fait appel en vain. On lui a même offert d'intervenir pour lui éviter à quarante-quatre ans les

---

Hervé-la-Victoire répondit à notre ami Philippe qu'il ne ferait pas une seule démarche en faveur d'Humbert « qui n'avait pas fait son devoir ». Il avait oublié, à ce moment, comme il le fit jusqu'à la fin de ses jours, dans le feu de son nouvel apostolat, ses articles incendiaires du *Pioupiau de l'Yonne* et de la *Guerre sociale* et tous les « bons bougres » que ses provocations renouvelées avaient envoyés dans les bagnes militaires pour de dures années.

risques d'un poste trop exposé, alors que son ordre de mobilisation l'envoyait dès le premier jour sur la frontière lorraine, au fort de Domgermain.

Qui sait ? Il aurait pu comme beaucoup cultiver l'occasion et s'arrondir de jolis revenus dans de bonnes petites opérations. Là, il aurait glané sans doute, avec pas mal d'argent, des honneurs et des distinctions.

Sa dignité sourcilleuse n'a pas acquiescé à ces intrigues d'antichambre. Il y eût perdu sa propre estime, car ce n'était pas seulement sa peau qui était en jeu, comme d'aucuns ont pu le penser bassement.

Pour peu qu'il l'eût voulu, sa peau aurait été suffisamment préservée et, avec elle, ses modestes biens et sa liberté future. Et cela, sans avoir à subir un exil de cinq années avec les aléas que comporte la situation difficile des transplantés et toutes les catastrophes que son geste entraîna. D'avance, il savait à quoi il s'exposait car il réfléchissait longuement à tout.



Donc, le numéro de *Génération consciente* du mois d'août 1914 (qui devait être le dernier) expédié, les employés payés, Eugène Humbert boucla ses valises et prit le soir même le train qui devait le déposer le lendemain au delà des Pyrénées. Nous étions au 31 juillet 1914. C'est en cours de voyage qu'il apprit à Limoges, vers minuit, l'assassinat, par le fanatique R. Villain, du chef du parti socialiste, le grand tribun Jean Jaurès.

A son arrivée à Barcelone il trouva la ville en plein émoi. Les troubles graves qui menaçaient la paix en Europe remuaient tous les pays, même ceux qui devaient rester neutres. En Espagne, les germanophiles étaient de beaucoup les plus nombreux. Les Anglais n'y sont guère aimés. Une bonne partie de la Catalogne, cependant, était favorable aux Alliés, par sympathie pour la France.

Eugène Humbert suivit avec l'anxiété que l'on devine les événements qui, heure après heure, se succédaient et

ceux qui suivirent le déclenchement de la guerre. Depuis son départ aucune nouvelle de Paris ne lui était parvenue. De Toulouse, il m'avait adressé un premier télégramme, puis un autre de Barcelone que je ne reçus jamais. Enfin, une lettre datée du 10 août, et qu'il fit transmettre par un de nos amis habitant en Californie, me parvint avec un retard considérable. Je sus alors que son voyage s'était normalement effectué et qu'il avait pris pension, dès son arrivée dans la capitale catalane, dans une *casa de huespedes* située calle de la Diputacion, à deux pas des Cortès, en plein cœur de la ville.

Je lui avais écrit peu après qu'il m'eut quittée, chez notre ami Luis Bulffi; mais mes lettres avaient eu le sort de ses télégrammes. Durant la période de mobilisation, toute correspondance était arrêtée à la frontière franco-espagnole.

Dans sa lettre, il me faisait part de ses inquiétudes, mais, comme toujours, il tentait de me rassurer, de ranimer mon courage : « Tu sais que je suis courageux; d'ailleurs, dans mon esprit, ces douleurs étaient prévues. Je suis même préparé, je me prépare tous les jours à supporter de plus irrémédiables désastres. Tant que l'on vit, il y a de l'espoir, dit-on. La mort seule anéantit tout. Je vivrai ! Tu vivras aussi, il le faut ! ». Et il s'informait de ce qui se passait à Paris, de ses amis, de tout ce qu'il avait laissé.

La maison de Luis Bulffi, dont la revue néo-malthusienne *Salud y Fuerza* venait d'être suspendue, fut la seule maison amie qu'il fréquenta pendant la première année de son séjour à Barcelone. Les Espagnols vivent assez retranchés; on ne pénètre pas aussi facilement que chez nous dans leur intérieur, et il faut se méfier de leurs invitations pressantes, faites avec une emphase trompeuse, qui ne sont, comme ils disent, que *de boca*. Le cœur n'y est pour rien.

*Mi casa es vuestra...* Oui, mais, si l'on y croit, on est considéré comme un malotru et il faut se garder de prendre à la lettre leurs démonstrations sentimentales toujours outrées. Leurs mœurs sont aussi bien éloignées

des nôtres; l'influence des Maures les a profondément marqués et la femme espagnole est restée vassale. Aussi éprouve-t-on, au début, une sensation assez pénible de dépaysement que la méconnaissance de la langue ne fait qu'aggraver.

Ce n'est que peu à peu que l'on s'habitue à ce genre de vie assez différent du nôtre et lorsqu'on acquiert les premiers rudiments de la langue castillane. Cependant, à Barcelone, comme dans toute la Catalogne, c'est surtout le catalan qui est parlé. Il faut donc, tout en sachant la vraie langue du pays, se familiariser avec l'idiome des Catalans, ce qui est une réelle complication.

La pension de famille où était descendu Eugène Humbert était tenue par une brave femme, la mama Muste comme nous l'appelions, restée veuve avec deux enfants. Son fils étant mort, elle vivait avec sa fille et une sœur qui l'aidaient dans son travail. Parmi les pensionnaires il y avait plusieurs étudiants espagnols et un jeune Berlinois, ingénieur dans une usine allemande installée dans la périphérie. Surpris, avec plusieurs de ses compatriotes, par la rapidité des événements, il ne put rejoindre son pays et demeura en Espagne pendant toute la durée de la guerre. Je crois qu'il en était fort heureux, malgré ses dires, d'autant qu'il filait le parfait amour avec une jeune fille qui habitait l'appartement voisin de la pension, avec laquelle il se maria.

Les échanges entre Eugène Humbert et ses co-pensionnaires se bornaient aux politesses essentielles jusqu'à ce qu'une plus ample connaissance de la langue lui permit une conversation plus étendue. Mais les liens entre eux ne furent jamais que ceux qui s'établissent ordinairement entre des gens qui se retrouvent deux fois par jour autour de la même table et qui ont une vie séparée très différente. L'appartement était assez vaste et disposé de telle sorte que chacun avait son chez soi tout à fait indépendant.

Les relations postales entre la France et l'Espagne reprirent enfin, mais les lettres étaient acheminées avec un si grand retard, par suite du contrôle militaire stric-



tement exercé, que les nouvelles qu'elles portaient cessaient d'avoir un intérêt réel.

Pour mettre fin à ma constante inquiétude, je me décidai à entreprendre le voyage à mon tour. Et, en possession du passeport indispensable, je partis en septembre pour Barcelone.

Les nécessités d'ordre militaire obligeant les trains de voyageurs civils à des arrêts fréquents, en pleine campagne, souvent pendant plusieurs heures, ce trajet de Paris à Cerbère dura trois longues journées, dans un inconfort accru par l'affluence extrême des voyageurs et l'encombrement de leurs bagages entassés dans les wagons.

De Port-Bou, première gare frontière espagnole, je pus expédier un télégramme à mon mari pour le prévenir de mon arrivée toute prochaine. Je le trouvai donc, très ému, sur le quai de la gare quand je descendis du train à Barcelone, recru de fatigue.

Eugène Humbert se hâta de me faire admirer Barcelone qui est, en effet, une très belle ville, fort animée, bien dessinée, avec de longues et larges esplanades plantées d'arbres magnifiques, dont d'extraordinaires palmiers géants. De hautes maisons blanches et gaies, aux balcons enguirlandés de fleurs surplombant la rue, sont surmontées de terrasses sur lesquelles reposent les réservoirs d'eau de chaque maison. Des cinémas nombreux, des théâtres, d'immenses cafés toujours pleins, de luxueux magasins donnent à la ville une animation intense.

Beaucoup de promeneurs de toutes les races se côtoyaient, montant et descendant les ramblas de la place de Catalogne jusqu'au port.

La mer s'étend au pied de Barcelone, avec, d'un côté, le quartier des pêcheurs désigné sous le nom de Barcelonette et, de l'autre, un chaînon de montagnes peu élevées. C'est sur l'une d'elles que s'érige Montjuich, la forteresse célèbre par les détenus politiques que la férocité clérico-monarchiste et dictatoriale y tint enfermés, y fit torturer et exécuter, comme le fut, en 1909, le créateur de l'Escuela Moderna, Francisco Ferrer.

Ma surprise avait été éveillée, en attendant à Port-Bou le train qui devait me conduire jusqu'à la grande cité méditerranéenne, par de curieuses affiches apposées sur tous les murs intérieurs de la modeste gare, où il était recommandé aux *estranjeros* d'avoir à se méfier des *rateros*. Je sus après que les *rateros* étaient d'habiles pickpockets dressés aux meilleures écoles et qui foisonnent dans la péninsule ibérique, dans les grands centres surtout.

J'eus l'explication de l'utilité de ces judicieux avis plus tard, quand j'eus pour mon compte l'occasion de vérifier leur bien-fondé.

Tout d'abord, dès les premiers jours de son arrivée, Eugène Humbert fut délesté de son stylo, un bel Onoto bagué d'or qu'il tenait fixé à la poche extérieure de son

veston. Très ennuyé par la perte de cet objet indispensable, il en parlait à table à la pension quand l'un des jeunes étudiants, nommé Juan Viguès, lui demanda :

— Vous y teniez beaucoup à votre stylo ?

— Bien sûr, lui répondit Humbert. Outre qu'il m'était fort utile, il m'avait été offert et j'y attachais un grand prix.

— Eh bien, fait l'autre, nous allons essayer de le retrouver. Venez donc ce soir, à cinq heures, rue... Là, vous verrez une petite taverne. Rentrez. J'y serai.

À l'heure convenue mon mari y fut. Juan Viguès était déjà là. Au patron, type ordinaire du bistro de quartier populaire, il exposa le cas. Aussitôt celui-ci se rendit dans l'arrière-boutique et revint, tenant dans ses bras un grand tiroir qu'il posa sur le comptoir en disant :

— Regardez là-dedans ; il se peut que votre stylo s'y trouve.

Dans ce tiroir il y avait peut-être deux cents stylos mis en vrac. Eugène Humbert y chercha le sien mais ne l'y trouva point.

Le patron du bistro s'informa alors du lieu où s'était promené le volé, de l'heure et du jour où le coup avait pu être perpétré. Puis :

— Voyons... ce jour-là... à cette heure, c'était Pepito qui « faisait » les ramblas. C'est qu'il est venu plusieurs fois depuis ! Le même stylo est quelquefois « piqué » deux ou trois fois dans la même journée ! Enfin, revenez demain, peut-être aurez-vous plus de chance.

Le lendemain, Eugène Humbert que la chose commençait à intéresser fort, en dehors de la possibilité de retrouver son bien, était exact au rendez-vous du cabaretier-receleur, et seul cette fois.

On lui présenta à nouveau le tiroir, toujours aussi abondamment garni, mais dont l'Onoto était malheureusement absent. Durant cette inspection, il entendait des voix provenant de l'arrière-boutique. C'étaient des joueurs de cartes qui discutaient leurs coups. S'approchant près de la porte, il put voir que ces joueurs étaient deux *guardias civiles*, agents de police espagnols. qui ta-

quinaient la dame de pique tout en mangeant à la cuiller des haricots rouges en salade et en buvant du vin épais.

Mon mari fut un peu estomaqué.

Quand il raconta sa découverte au dîner, tout le monde rit beaucoup de son indignation. La chose était tout à fait normale et de nature à ne surprendre personne dans le pays ! On lui expliqua même qu'il était assez juste que les agents de police, très mal rétribués par le gouvernement de Sa Majesté Alphonse le treizième du nom, trouvassent le moyen d'augmenter un peu leur traitement ; leur bonne entente avec les filous n'avait donc rien de particulièrement choquant. C'était, en somme, un impôt sur le vol qu'ils prélevaient ainsi et ça ne devait scandaliser qui que ce soit. Qu'au surplus, en Espagne, du plus humble jusqu'au roi, tout le monde était voleur ! Et la leçon de morale c'est à lui qu'on la fit en lui reprochant sa coupable confiance et en lui conseillant de faire poser des poches intérieures à ses gilets, comme en possèdent tous les gilets fabriqués par les *sastres* espagnols.

Ce raisonnement laissa Eugène Humbert assez pantois. Quoi ! tant de préjugés alliés à un tel amoralisme ? Il n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait concilier l'austérité de certains principes et une telle acceptation de la scélératesse. Peut-être les rateros faisaient-ils, comme le matador avant l'estocade, une prière à la Santa Virgen del Pilar avant d'aller opérer dans les poches. Dieu reconnaît toujours les siens.

Le stylo ne fut jamais retrouvé. Il avait sans doute plu à quelque amateur qui l'avait soigneusement placé à l'abri des doigts agiles des artistes du vol à la tire.

A peu de temps de là, on me vola mon sac à main, dans le train qui nous emmenait, Eugène Humbert et moi, à Mongat, petite plage voisine de Barcelone où habitait, au moment, Soledad Villafranca, l'amie de Francisco Ferrer, à qui nous allions rendre visite.

Ce vol fut commis par une femme qui opérait sur la ligne depuis pas mal de temps ; elle se fit arrêter quel-

ques jours après ma mésaventure. Elle n'eut guère de bénéfice sur moi. Je n'avais pas d'argent ou très peu dans mon sac, mais toutes les clés de notre maison de Paris s'y trouvaient, ce qui me valut pas mal d'ennuis au retour.

S'il faut en croire Stendhal, en 1837, l'Espagne était un véritable coupe-gorge :

Un Français voyageait dernièrement du côté de Valence ; il était porteur de quatre-vingts onces d'or (l'once vaut en ce pays-ci quatre-vingt-deux francs). Ce Français était bien coupable. Il avait, de plus, une chaîne d'or à sa montre et quelques bagues. Les autorités d'un village où il voulut passer la nuit l'ont fait accabler de coups de bâton ; quand il n'a plus pu se défendre, on lui a enlevé la chaîne, les onces, les bagues et on l'a jeté en prison.

Au bout de neuf jours, voyant qu'il ne mourait point, on l'a poussé hors de la prison, et il a été obligé de mendier pour arriver jusqu'à Valence...<sup>1</sup>

Nous n'en sommes plus à ces temps... heureux. Cependant, je lis dans un quotidien du 12 décembre 1945, sous la plume de Jean Marans qui a fait un reportage photographique à Barcelone, ces quelques lignes assez significatives et qui prouvent bien que l'éthique des naturels du pays de Cervantès n'a pas tellement changé :

Un nombre considérable de personnes trafiquent et, contrairement à ce qui se passe dans les pays démocratiques, le marché noir n'est pas considéré comme un vice. Il est entré dans les mœurs. Un exemple typique : un garde civil surprend une femme à vendre illicitement dans la rue, il ne lui donne pas d'amende, ne l'emmène pas au poste comme il le devrait ; il confisque purement et simplement la marchandise, la donne à sa femme ou à un ami qui — quelques heures après — revend la marchandise dans la rue.

A Barcelone, j'ai vu près du Barrio Chino, des gardes civils regardant d'un œil amusé et affable l'incroyable trafic se passant dans les rues. La mendicité, légalement interdite, est pratiquée sur une grande échelle : afin de ne pas être inquiétés, les mendiants paient les agents de police, qui ferment les yeux, et font leur « métier » en toute tranquillité.

---

(1) Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, pp. 359-360 (Editions Crès et Cie, Paris).

J'ai déjà dit que depuis longtemps Eugène Humbert voyait poindre la guerre ; en prévision de celle-ci, il avait constitué peu à peu ce qu'il appelait son trésor de guerre : quelques milliers de francs-or qui devaient lui permettre de vivre un certain temps à l'étranger sans avoir la préoccupation immédiate d'assurer son pain.

A cette époque on trouvait une excellente pension pour cent quarante à cent cinquante francs par mois, logement, repas et blanchissage compris. Le coût d'un vêtement décent n'excédait guère cette somme, et tout le reste était à l'avenant. Il paraît impossible, de nos jours, de croire que l'on pût dépenser si peu pour avoir tant !

Après deux mois passés à Barcelone, tranquilisée sur le sort de mon mari, je regagnai Paris et rouvris les bureaux de *Génération consciente* où venaient toujours nombreux les habitués de la maison. Je m'arrangeai, par la suite, pour aller passer quelques jours à Barcelone tous les deux ou trois mois, ce qui atténuait beaucoup les souffrances de notre séparation.

C'est à l'occasion de l'un de ces voyages que nous eûmes l'idée, dans un mutuel besoin d'évasion, de nous retirer pendant un mois aux Iles Baléares. Nous choisîmes Majorque. Nous nous embarquâmes donc, un soir, sur le *Jaime I<sup>o</sup>*, paquebot de plaisance qui faisait la traversée de Barcelone à Palma deux fois par semaine en une nuit, et qui ne prenait la mer que par temps calme.

Ce voyage fut un enchantement. Après avoir visité Palma, nous nous fixâmes dans le village de Pollensa, qu'encerclent de hauts monts plantés de pinèdes touffues. De notre fenêtre, nous apercevions la mer au loin.

Perdus dans cette île splendide, diverse d'aspects, semée d'oliviers vivaces et polyverdoyants, toute miroitante de ses mille sources si pures sous un ciel lumineux, nous vécûmes là dans une atmosphère délivrée.

Pollensa, Alcudia et Soller la radieuse cité qui embau-mait l'orange et le citron... Soller et son admirable baie,

son Trou-du-Diable et ses coteaux fleuris, où le souvenir de Frédéric Chopin et de George Sand demeure. Majorque ! Pays comblé où les paisibles et laborieux insulaires soupçonnaient à peine le drame qui se jouait non loin de leurs côtes, n'en parlaient jamais, ne lisaient pas les journaux et les mensonges du communiqué quotidien. Ils continuaient leur labeur serein de cultivateurs aisés et jouissaient en paix de leurs plaisirs simples et tranquilles.

C'est là que je commençai ma grossesse.

Touché à fond dans ses œuvres vives, désorienté par son existence de déraciné, trompé dans ses espoirs les plus chers, Eugène Humbert ressentit à ce tournant de sa vie une extrême lassitude. Mais sa nature de lutteur n'acceptait pas facilement la défaite.

Pour raffermir son goût de vivre, son besoin de faire front à l'adversité, il se prit à désirer de voir grandir près de lui un petit être, de s'intéresser à son épanouissement et de s'y attacher. Il connaissait mon secret désir d'être mère. Nous fîmes tout de suite d'accord. Sa préférence allait à une fille. Ce désir fut satisfait. C'est d'une fille que j'accouchai à Paris, neuf mois après. En janvier 1916, j'arrivai à Barcelone avec le poupon. La vieille mère d'Eugène Humbert était du voyage. Bien qu'agée de soixante-dix ans, elle avait voulu « voir son fils encore une fois avant de mourir », disait-elle.

Elle est morte vingt-deux ans après, à quatre-vingt douze ans bien sonnés.

Cette fois, nous envisageâmes sérieusement notre installation à Barcelone. La guerre n'était qu'à ses débuts et mon compagnon prévoyait qu'elle durerait encore plusieurs années. Or il avait assez de la pension de famille; aucune relation intéressante n'était venue combler sa solitude déprimante. Par une méfiance justifiée, il s'était gardé de fréquenter certains milieux révolutionnaires. Bulffi l'avait prévenu que la police espagnole était très renseignée sur ce qui se passait dans ces groupements où elle entretenait des *confidentes* à ce service spécial, et qu'il perdrait, à s'y montrer, toute quiétude. Il fut

donc décidé, quand nous nous quittâmes cette fois, que cette séparation serait la dernière.

Sans tarder Eugène Humbert s'enquit d'un appartement qu'il trouva dans un immeuble neuf de la calle Casanova, à proximité de la Gran via Diagonal, quartier bien aéré et assez éloigné du centre de la ville. Il le meubla de l'indispensable et, sitôt le tout installé, m'écrivit d'aller le rejoindre.

Je fis mes malles avec d'autant plus d'empressement que les premières bombes jetées par les zeppelins sur Paris étaient tombées sur notre quartier et j'avais eu très peur. De plus, les déplacements par chemin de fer devenaient de moins en moins praticables. L'acheminement des blessés vers les villes du Centre et du Midi nécessitait la quasi-totalité du matériel ferroviaire; les lignes étaient donc jour et nuit occupées par ces convois de la douleur.

Ne pas regretter Paris me semblait impossible. Pourtant, c'est avec un réel soulagement que je m'en éloignai. L'ambiance haineuse qui était celle de la capitale à ce moment m'était pénible. Une maladie nouvelle, l'*espionnite*, dont on peut dire que les Français ne se sont pas totalement guéris, sévissait à bloc. On ne parlait plus, on chuchotait. Tout le monde se méfiait de tout le monde. La jalousie, la suspicion précédaient les nombreuses délations dont les commissariats étaient submergés. Les moins nocifs devenaient ombrageux. Nos amis eux-mêmes étaient pris d'une sorte de panique. Ils écrivaient à Eugène Humbert des lettres déprimantes. La guerre les affectait tous plus ou moins durement. « Quel dégoût de tout, de soi-même et des autres... Après ça, on se retrouvera, si on se retrouve, avec quelques rides de plus sur la gueule. Ça n'aura servi à rien, en somme, qu'à connaître mieux les gens autour de soi; à apprécier les uns, à se séparer pour toujours des autres... des sales autres. Je veux espérer que nous nous reverrons, malgré tout, mais quand?... ». Ceci est le passage d'une lettre de notre ami Léon Deffoux. Il appartenait déjà à cette époque à la rédaction de l'Agence Havas, où il devait



devenir chef des informations. Il s'est suicidé, de désespoir je pense, en 1945, la deuxième guerre mondiale à peine finie.

Gabriel Giroud nous disait aussi son angoisse. Son fils allait partir: « Hélas, oui, nous sommes tous frappés par quelque côté physique ou moral. Mon fils est incorporé dans les chasseurs à pied et je crains bien qu'il n'ait à prendre part aux tueries. Inutile de vous souligner nos angoisses... ». Ces angoisses n'étaient pas sans objet; le fils de notre ami fut tué dans l'un des premiers engagements auxquels il prit part.

Notre vieil ami P.-N. Roinard n'était pas moins pessimiste: « Pendant que tant d'autres broient de la boue et du sang dans les tranchées, nous broyons tous du noir ici. Rien à faire, rien à dire qu'à patienter au milieu de l'incroyable résignation générale. Ah ! nous en jouissons du beau militarisme tant préconisé par les Déroulède, les Barrès et autre peu ou *point Carré*. Je ne vois en perspective qu'un infini horizon d'hectares d'embêtements. Au moment de la paix je crains bien que ma pauvre génération ne reste pour jamais éclopée à ne pas s'en relever... ».

Tel était l'état d'esprit de ceux qui avaient vu sombrer dans l'affreuse tourmente leur idéal de liberté et de fraternité.



Avant mon départ de Paris j'avais confié à ma mère le soin de notre maison et la direction de nos affaires, puisque mon absence, cette fois, devait être d'assez longue durée.

A mon arrivée à Barcelone, je fus émerveillée. La maison, avec son escalier de marbre blanc, me parut somptueuse. J'avais laissé un Paris de guerre négligé, sale et triste où plus rien de ce qui faisait sa grâce attachante ne subsistait. Je fus ravie de trouver tant de fraîcheur aux maisons et tant de clarté.

Il fallut chercher une occupation qui nous permît de

vivre. Le hasard mit Eugène Humbert en contact avec un commerçant parisien qui, réformé définitif, était venu avec sa femme attendre la fin de la guerre en Espagne.

De par sa situation d'insoumis, Eugène Humbert ne pouvait créer seul une entreprise quelconque qui, à chaque moment, nécessitait démarches ou formalités au consulat de France. Il proposa donc à Albert G... une association et ils ouvrirent un bureau d'exportation de produits espagnols, ayant la France comme principal débouché.

Cette entreprise, si elle nous procura de quoi subsister modestement, n'alla pas sans difficultés ni déboires. J'ai déjà parlé de l'honnêteté très relative des originaires de ce pays ensoleillé. Les deux associés se heurtèrent maintes fois à la mauvaise foi et à la rouerie de leurs fournisseurs. On leur vendait du miel en tonneaux certifié *puro* qui n'était que de la mélasse avec une couche de miel par-dessus. Quand ils réclamaient, après avoir été traités d'escrocs par leurs clients français et menacés de poursuites, on leur rétorquait: « Mais on vous a certifié *miel puro* mais non *puro de abejas*, c'est-à-dire non pur d'abeilles ! On leur vendait de la soude caustique qui n'était pas caustique, des boîtes de conserves (sardines, petits pois, haricots, etc.) dont plusieurs arrivaient remplies... de cailloux. Ces marchandises, dont les échantillons soumis étaient parfaits, étaient expédiées directement par les maisons de gros. Le contrôle était difficile, et quand il y avait contrôle on était tout de même roulé.

On se rend compte des avanies que cette façon de procéder valait à nos agents exportateurs ! Il fallait constamment chicaner; les fournisseurs riaient sous cape, s'en tiraient toujours à leur avantage, pendant que les clients fulminaient, menaçaient et se fatiguaient d'être aussi mal servis.

Notre situation ne fut donc jamais prospère, malgré tous les efforts fournis par les deux associés. De Paris nous arrivèrent bientôt de mauvaises nouvelles. Des abonnés de *Génération consciente*, mobilisés, avaient impru-

demment distribué des numéros du journal et fait circuler de nos brochures dans les tranchées. Des officiers en furent saisis. Il y eut des sanctions. L'affaire fut signalée à Paris. Sur l'ordre du gouverneur militaire on perquisitionna un jour dans nos bureaux et ma mère vit enlever en quelques heures, dans plusieurs camions de police, des milliers de livres et brochures de nos éditions.

On lui intima l'ordre de cesser tout commerce si elle voulait s'éviter de graves ennuis. Le peu de secours qui pouvait nous venir de ce côté se trouvait ainsi bien compromis, ma mère ayant dû se montrer par la suite très circonspecte.

Peu de faits valant d'être relatés ont traversé notre vie de proscrits. Je n'en noterai que quelques-uns au passage.

Peu après notre installation à la calle Casanova, nous eûmes un jour la visite d'un inconnu se disant envoyé par notre vieil ami Henri Fabre, qui dirigeait à Paris la revue *Les Hommes du Jour*.

De taille moyenne, brun, l'air effacé, les yeux attentifs derrière des lunettes, l'inconnu en question, qui paraissait âgé d'environ trente-cinq ans, était Victor Kilbatchiche.

— Fabre m'a donné votre adresse, dit-il à Eugène Humbert, pensant qu'il vous serait possible de m'aider à trouver du travail ici. Je ne vous cacherai pas que c'est urgent.

Il arrivait de Paris, nouvellement libéré de prison où l'avaient envoyé pour quelques années les juges de la Cour d'assises, lors du procès Bonnot, Garnier et comparses. Ce procès fit grand bruit, un peu avant 1914, tant pour les tueries, les suicides dramatiques et les exécutions capitales qui l'ont marqué.

Compromis avec plusieurs de ses camarades du journal *L'Anarchie*, et considéré comme complice de ceux que la grande presse avait surnommés les *Bandits tragiques* ou la *Bande à Bonnot*, Kilbatchiche, malgré son rôle assez peu défini et son apparente douceur, fut inculpé et lourdement condamné.

Sous le nom d'emprunt de Henri Bramer, il désirait se fixer pour un certain temps à Barcelone.

Mon mari l'instruisit du mieux qu'il put sur ce qui l'intéressait et lui conseilla la prudence dans ses relations. Quand le visiteur s'en alla, il promit de revenir bientôt.

Dans une lettre qu'il écrivit quelques jours après cette entrevue, il informait Humbert qu'il était invité à prendre le travail dans une imprimerie de la ville où il

devait faire un essai. Il ajoutait : « Si la question du travail se trouvait résolue pour moi d'une façon quelconque, je serais vivement heureux d'avoir prochainement une occasion de vous voir dans de meilleures conditions : je veux dire, l'esprit un peu libéré des impérieuses préoccupations matérielles ».

Nous ne l'avons jamais revu.

Nous avons su, beaucoup plus tard, qu'il avait rejoint la Russie, son pays d'origine, et qu'il occupait de hautes fonctions dans le nouveau gouvernement socialiste russe.

Le hasard nous fit rencontrer aussi quelques artistes peintres et écrivains, installés à Barcelone depuis la guerre et qui formaient une vraie colonie cosmopolite. Il y avait là des Anglais, des Russes, des Roumains, des Hongrois et des Français dont la plupart devinrent nos amis. Nous avons passé avec eux, à Barcelone ou aux environs, sur les plages adorables avoisinantes, les meilleurs moments de notre séjour en Espagne.

L'animateur de ce petit groupe était sans conteste Francis Picabia. Avec le peintre Marie Laurencin et un jeune écrivain juif, Max Goth, il publiait une revue dont le titre était un numéro: 391<sup>1</sup> et dont ses dessins mécaniques ornaient toujours la couverture. Outre ses croquis, Marie Laurencin y donnait encore de courts poèmes, du genre de ceux-ci :

#### MADRID

Roi d'Espagne

Prenez votre manteau

Et un couteau.

Au jardin zoologique

Il y a un tigre paralytique

Mais Royal

Et le regarder fait mal.

#### LION

Lion généreux

Je te fais mon parent

Pour dire à tous ces gens

Que je n'ai pas peur d'eux.

(1) Francis Picabia avait sans doute voulu pasticher la revue que publiaient les Fauves de New-York et qui portait le titre 291.

Mariée à un jeune peintre allemand, Otto von Woetjen, rencontré à Montparnasse, Marie Laurencin avait quitté avec lui la France dès les premiers jours de la guerre. Mais elle s'ennuyait en Espagne où le souvenir de Guillaume Apollinaire la poursuivait.

Nos amis Otho Lloyd et Olga Sackharoff dessinaient aussi dans 391. Gabrielle Buffet, G. Ribemont-Dessaignes, Max Jacob et Max Goth y écrivaient des articles, des poèmes et de curieux échos. Guillaume Apollinaire envoya de France, où il était mobilisé quelque part sur le front, un dessin bizarre qui représente un cœur avec des branches et un tronc, comme un arbre. Des phrases sibyllines l'entrelacent. Sur le côté droit on distingue une capote de soldat surmontée d'un casque. Au-dessus du dessin, ce titre : *L'Horloge de demain*. Ce qu'a voulu exprimer le *Poète assassiné* « las de ce monde ancien » dans cet énigmatique message, je ne saurais le dire. Peut-être les angoisses et les souffrances endurées par le soldat qu'il était à ce moment, peut-être la prescience de sa mort proche, à moins que ce ne fût une évocation *in petto* à « Tristouse Ballerinettes » jamais oubliée et qu'il ne devait pas revoir...

A 391 on déplorait beaucoup l'éloignement du poète d'*Alcools*. Dans un des échos du numéro 3, de mars 1917, on souhaite sa venue en ces termes : « A peine remis de ses récents triomphes littéraires et guerriers, verrons-nous ici Guillaume Apollinaire ? Plusieurs le désirent... Mais le Dieu des Armées abandonnera-t-il son lieutenant ? Saint Max Jacob, priez pour nous... ».

391 avait un tirage très limité et tous les exemplaires étaient numérotés et imprimés sur d'excellent papier. Sa vie fut brève. Mais j'imagine l'amusement de l'équipe qui rédigeait cette fantaisiste publication si j'en juge par la prose, les dessins et les poèmes que renferment les numéros que j'ai conservés. C'est bien ce que j'ai vu et lu de plus hermétiquement futuriste.

Le peintre Otho Lloyd avait un frère, Fabian, qui avait choisi de s'appeler Arthur Cravan. Ce n'était pas le moindre phénomène de la bande. Ecrivain, mystificateur, aven-

turier, boxeur (il fit à Barcelone un match avec Joe Johnson qui fit scandale et nous divertit fort), Arthur Cravan était bien connu dans le cinquième arrondissement pour sa taille élevée (il mesurait 1 m. 92) et pour ses diverses excentricités. La Closerie des Lilas a plus d'une fois retenti de ses esclandres et de ses véhémentes discussions avec les habitués d'alors de ce cénacle. Dans les premiers mois de 1914 il publiait une petite revue sous le titre de *Maintenant*, qui ne manquait pas de sel. Dans le numéro 4, notamment, on peut y lire une critique du Salon des Indépendants qui n'a, certes, rien de commun avec ce que l'on a coutume de lire en fait de critique picturale !

Arthur Cravan s'embarqua un jour de 1917 pour les Amériques. Il voulait devenir cow-boy. Il nous écrivit plusieurs lettres fort amusantes de New-York, de Philadelphie, de Mexico... puis, tout cessa. Personne ne devait plus le revoir ni entendre parler de lui. La Parque a sans doute eu raison de ce grand corps qui narguait tout et qui était si sympathiquement amoral.

C'est à la même époque que nous avons connu le ténor italien Tito Schipa, chez un de nos amis qui était son compatriote. Ils étaient du même village, d'âge égal et leurs familles étaient très liées. En Espagne, où il vécut durant toute la guerre, Tito Schipa donna de merveilleux concerts. Sa voix fraîche et sa parfaite technique lui valurent un succès considérable. Dans le privé, c'était un homme charmant, très doux et pas vaniteux, comme beaucoup de ténors, paraît-il. Nous l'avons entendu dans *Manon*, au Liceo de Barcelone qui est un des plus somptueux théâtres d'Europe. Il avait comme partenaire une artiste de l'Opéra-Comique de Paris, Geneviève Vix, si j'ai bonne mémoire.

\*  
\*\*

Bien qu'Eugène Humbert se gardât de toute fréquentation pouvant compromettre sa sécurité, sa présence dans le pays fut néanmoins connue des milieux anarcho-

syndicalistes. Il fut sollicité un jour, par les camarades du Textile de Tarrasa, pour aller donner une conférence à la Maison du Peuple sur le problème sexuel. Il accepta. Son inaction lui pesait et le contact de ceux avec qui il pouvait échanger des idées sociales lui manquait. C'est Julian Abad, vaillant militant libertaire, — qui devait mourir en France où il s'était réfugié après l'échec de la Révolution espagnole, — qui organisa cette réunion. Eugène Humbert eut d'autres fois l'occasion de participer aux travaux de la C.N.T. à Tarrasa et à Sabadell.

Les anarchistes espagnols ont une mentalité bien supérieure à celle du commun de la population. Ils ont de grandes qualités de cœur, de dévouement et de sincérité, justement ce qui manque en général aux naturels du pays des corridas et du boléro. Les rares amis que nous avons eus là-bas sont presque uniquement parmi eux.

\*  
\*\*

Périodiquement, il se produisait dans la ville des événements qui mettaient la capitale à feu et à sang. Des grèves éclataient et les manifestations qu'elles déchaînaient prenaient dès l'abord un caractère d'extrême violence. Les boutiques étaient pillées, les tramways incendiés, les contre-révolutionnaires houspillés et malmenés. Toute la police était sur pied ainsi que l'armée. On roulait des canons sur les places et on les braquait dans toutes les directions. Dans le quartier de Gracia, en allant vers Tibidabo, j'ai vu des maisons criblées de trous d'obus. Les rues n'étaient plus sûres, la troupe tirait au moindre commandement dès qu'un rassemblement se formait en quelque point. Il y avait toujours des morts et des blessés.

Parfois, la nouvelle se répandait brusquement qu'un attentat venait d'être commis, qu'un patron d'usine venait d'être tué à bout portant, au sortir de son domicile. C'était alors la terreur. Barcelone était en état de siège et personne ne bougeait plus de chez soi. Aucun magasin n'ouvrait ses portes, cafés et restaurants compris.



On se trouvait, du jour au lendemain, sans pain, sans lait pour les enfants, sans charbon, sans rien. Puis, tout s'apaisait, et la vie redevenait normale.

Nous avons vu se renouveler trois ou quatre fois ces turbulentes convulsions durant les cinq années passées à Barcelone.

En mars 1917, nous quittâmes la calle Casanova pour nous installer dans un *pisó* plus petit, dans le quartier montueux de San Gervasio, calle Laforja. C'était comme un petit village. La maison que nous habitions était entourée de jardins et de parcs magnifiques où des tilleuls centenaires embaumaient l'air tiède des soirs.

Nous avions comme voisins immédiats une famille de Catalans avec laquelle nous fîmes assez vite connaissance par le truchement de notre fillette que les jeunes filles adoptèrent d'emblée. Elle les adorait. Eugène Humbert trouva dans le chef de cette famille sympathique un ami compréhensif et sûr. L'affection qui naquit à ce moment ne s'est jamais éteinte. Elle a survécu après tant d'années à nos deuils, à tous les bouleversements subis dans nos foyers et par nos deux pays; nous ne nous sommes jamais perdus de vue et notre soutien mutuel durant les périodes difficiles nous a grandement aidés à franchir les dures étapes.

Cette dernière année de la guerre nous fut dure. J'acceptai, pour améliorer notre ordinaire, un emploi de secrétaire dans une maison d'exportation. Le directeur était un Grec qui passait des marchés importants avec le gouvernement de son pays. Il frétrait chaque semaine plusieurs navires remplis de denrées et de produits divers à destination de la Grèce. Au-dessus du bureau directorial trônait le portrait en couleur du président du Conseil hellène Eleuthérios Venizelos. Son regard observait avec bienveillance, semblait-il, les transactions fort lucratives auxquelles se livrait son mercantile compatriote.

En voilà un qui ne se plaignait pas de la guerre !

Le jour de la cessation du feu, et dès que le bruit s'en répandit dans la ville, tout le monde manifesta par-

tout sa joie aussi bien dans la rue que dans les maisons, les usines et les bureaux. Mon patron, lui, laissa exploser sans réserve sa fureur et devant moi s'écria :

— Quelle poisse ! J'avais besoin que la guerre durât encore deux ans !

Il ne se rendit compte de la monstruosité qu'il venait de proférer que lorsqu'il me vit debout, le regardant d'un air stupéfié et lui déclarant que je quittais sa maison sur-le-champ, sans espoir de retour.

Nous avons convenu, Eugène Humbert et moi, que je regagnerais Paris avec notre enfant sitôt la guerre terminée. Nous avons reçu tant de lettres alarmantes que l'état de nos affaires nous tenait en grand souci. Il fallait absolument aller régler sur place pas mal de litiges.

J'envisageai donc mon départ dans les quelques jours qui suivirent l'armistice. Mon passeport étant périmé, j'allai au Consulat de France pour le faire valider. On me pria de revenir la semaine suivante. Sans me fournir d'explication, quand je me présentai alors, on me dit que ce n'était pas prêt et l'on me renvoya encore à huit jours. Comme je m'étonnais de ce retard, on me fit observer que je n'étais pas seule, depuis l'armistice, à vouloir rentrer en France et qu'il fallait patienter. Chacun son tour.

La semaine suivante, je n'eus pas plus de chance. Or je savais que plusieurs Français avaient obtenu leur visa le lendemain même de leur demande et je commençais à être assez intriguée. De guerre lasse, je demandai audience au consul en personne; je ne le vis point, mais, ce jour-là, j'obtins enfin la remise de mon passeport dûment visé. Je fus seulement un peu surprise de voir que l'on y avait notifié, à l'encre rouge, la date à laquelle je devais quitter l'Espagne. Comme mon départ était décidé depuis plusieurs semaines, je n'attachai pas d'autre importance à cette injonction et m'en allai le jour fixé.

Je sus bientôt, dès mon passage à Cerbère, le pourquoi du retard apporté à la délivrance de mon passeport, et la raison pour laquelle on m'avait assigné un jour de départ.

Non seulement on avait prévenu la police de Paris de mon retour chez moi, mais on avait aussi alerté le commissaire spécial de la gare de Cerbère, ainsi que

celui de Perpignan où l'on supposait que je devrais passer la nuit.

Donc, quand je descendis du train à Cerbère, avec tous les autres voyageurs, pour la vérification des papiers et des bagages et pour effectuer le changement de train, deux messieurs m'attendaient qui me prièrent de les suivre jusqu'à un bureau voisin. Là, ils me firent subir un interrogatoire qui dura plus d'une heure.

Pour n'avoir personnellement rien à se reprocher, la femme d'un insoumis n'en est pas moins suspecte. Pourtant, nous n'étions pas unis légalement à l'époque et, selon la loi, nous n'avions donc rien de commun. Ce que l'on n'a pas manqué par la suite de m'objecter quand il s'est agi de me faire bénéficier des faveurs concédées aux femmes légitimement mariées !

« Qu'allais-je faire à Paris ? Pourquoi en étais-je partie autrefois ? Quelles étaient mes relations en Espagne ? Que contenaient mes malles ? » etc. Des mains farfouilleuses se chargeaient déjà d'en inventorier minutieusement le contenu, les vidant entièrement et dépliant un à un le moindre linge. Je n'avais emporté aucun papier, aucune lettre, rien. Cela eut le don de rendre particulièrement soupçonneux ces messieurs de la Secrète. En fouillant avec une dextérité toute professionnelle dans mon sac à main, ils trouvèrent la carte de visite d'une amie belge mariée avec un avocat de Barcelone. Cette carte de visite, où figuraient les deux noms accolés de mes amis, fut l'objet de longues observations et l'on téléphona même à Barcelone pour plus ample informé. Puis on me fit passer dans un réduit où m'accueillit une virago qui, faisant office de femme de chambre d'un genre spécial, me retira vêtements et chaussures qu'elle examina attentivement. Mes cheveux eux-mêmes furent explorés par ses mains agressives. Tout cela sans autre résultat que de susciter en moi une colère noire. Je crus un moment que cette curieuse allait faire subir son odieux traitement à ma fillette qui, sa poupée serrée dans ses bras, regardait gravement cette scène étonnante.

Enfin, après m'avoir dit beaucoup de mal d'Eugène

Humbert, lui prédisant mille châtiments — ce que je feignis de ne pas entendre —, n'ayant rien pu retenir contre moi malgré leur évidente bonne volonté, les sbires bredouilles me rendirent à la liberté. Hélas ! le train était parti depuis longtemps et c'était le seul direct de la journée. Je dus, vouant au diable tous les policiers du monde, voyager par étapes dans d'inimaginables tortillards et, en changeant deux fois, arriver à Perpignan en pleine nuit.

A la gare où je me présentai presque seule au portillon de sortie, je fus happée par le commissaire de police. Aimablement, et de l'air désabusé d'un fonctionnaire peu emballé par l'ordre ridicule reçu, il me dit :

— Madame, il fallait que je vous aie vue. Voilà qui est fait.

Et, relevant le col de son pardessus hâtivement passé sur un pyjama que j'aperçus, il fit quelques pas avec moi dans les ténèbres, me plaignant fort d'arriver à cette heure tardive, avec une jeune enfant endormie dans les bras :

— Je vais vous confier à un de mes hommes qui vous conduira jusqu'à un hôtel proche où vous pourrez vous reposer. Bonne nuit, madame. J'aurai le plaisir de venir vous saluer demain, sur le quai du départ, ajouta-t-il, un peu ironiquement, en m'indiquant l'heure du train allant à Paris.

« Je suis en liberté surveillée », pensai-je.

Il avisa bientôt un agent posté non loin de là qui, se chargeant de mon léger bagage, m'accompagna jusqu'à un hôtel qui n'ouvrit qu'à regret et grâce à la qualité de l'uniforme de mon chaperon.

Tout en faisant mes préparatifs de nuit, je passais en revue les péripéties de ce début de voyage, et je me disais : « Si ça continue, ça va être gai ! Que me réserve-t-on à Paris ? »

Aussi est-ce avec une appréhension justifiée qu'à l'arrivée je sautai sur le quai de la gare d'Orsay. Mes yeux s'agrandirent alors du spectacle qui leur fut donné. En face du train que je venais de quitter, plusieurs agents

de police. sous la conduite d'un brigadier en grande tenue, étaient postés, ainsi que des soldats au garde-à-vous.

« Tout de même ! me dis-je, ce n'est pas pour ma chétive personne que l'on a déployé toute cette force ! »

Sans que je le sache, j'avais voyagé avec le maréchal Joffre et son épouse, un wagon spécial ayant été accroché au train dans lequel j'étais... Pour une fois, comme disent les Belges, ce n'était pas moi que l'on attendait et je n'en étais pas le moins du monde dépitée.

Mais quel lamentable retour à la maison ! Je me revois encore dans la nuit, rendue plus noire et sinistre par une pluie torrentielle ! Je me traînai avec peine, les bras chargés de mon fardeau chéri jusqu'à un taxi resté en stationnement. Le chauffeur ne voulut pas nous charger, il fallait aller trop loin ! Je ne sais plus comment nous finîmes par arriver à la maison où tout de suite je couchai ma pauvre enfant rompue de fatigue.

D'un coup d'œil je fis le bilan du désastre matériel. Outre l'important cambriolage policier de nos bureaux, vidés au complet, l'humidité avait fait son œuvre, dégradé les murs et causé pas mal d'autres ravages. C'était triste à pleurer, ce que je fis longuement avant de me mettre au lit, le cœur ulcéré.

A peine avais-je ouvert les yeux, le lendemain matin, que ma concierge m'avertit de la visite que venait de lui faire un inspecteur de la Sûreté ; il voulait savoir si j'étais arrivée... seule.

J'avais hâte de revoir la ville. Le visage qu'elle m'offrit était fait de douleur et de joie trop bruyante, de misère et de fraîche richesse, de luxe criard et de débraillé. Les maisons surtout étaient laides et lépreuses avec leurs façades noircies, que nul ravalement n'avait de longtemps rajeunies. Les boutiques étaient sans fraîcheur avec leur peinture écaillée et délavée. J'étais dans la peau d'un provincial qui, pour la première fois, vient à Paris et se trouve désagréablement déçu de le voir tout autre que l'idée qu'il s'en faisait.

Mais l'heure n'était pas aux quérimonies.

Tant bien que mal je me mis à l'ouvrage et m'efforçai de rétablir une situation peu reluisante. Nos bureaux, fermés depuis de longs mois, rouvrirent leur porte. J'avais peu à peu les amis de mon retour et envoyai une circulaire aux anciens abonnés de *Génération consciente*. Peu à peu, on réapprit le chemin de la maison. Tous s'intéressaient au sort d'Eugène Humbert; on me remit de l'argent pour lui, on souhaitait ardemment son retour et qu'il reprenne en main l'utile propagande. Cela, il ne fallait pas y songer. Tout de suite, du moins. Bien des épreuves nous étaient encore réservées.

Régulièrement la police s'informait de mes faits et gestes, sans m'inquiéter personnellement. J'agissais d'ailleurs avec tact, essayant de « filer entre les dents du monstre comme une anguille ».

A Barcelone, Eugène Humbert continuait à se débattre dans les lacis du commerce malaisé qui lui assurait juste le pain. Il se sentait à nouveau très seul, enterré, contraint de renfermer en lui ses espoirs, ses idées et ses besoins d'action. Il s'abîmait dans une irritation bouillonnante qu'il épanchait longuement dans les lettres qu'il m'écrivait.

Nous étions en mars 1919; il y avait déjà cinq mois que nous étions séparés et je sentais son impatience grandir et son immense désir de nous revoir, sa fille et moi. Je décidai brusquement, un jour, d'aller le reconforter un peu de notre présence, ne fût-ce que pour quelques jours; aussi tentai-je d'obtenir le passeport exigé pour le passage de la frontière. On me le refusa. Je m'y attendais. Ce refus ne changea rien à ma résolution. Il entraînait seulement quelques complications dont j'espérais bien triompher.

J'écrivis à notre ami Julian Abad, dont j'ai déjà parlé, qui était depuis plusieurs mois fixé à Perpignan. Je savais qu'il avait maintes fois franchi les Pyrénées à pied pour des raisons qui ne regardaient que lui, et j'étais informée de sa connaissance parfaite de la montagne et des chemins libres de toute surveillance.

A ma demande de me servir de guide dans mon odys-

sée, il me répondit par retour qu'il était prêt à se mettre en route au premier signe que je lui en ferais, et qu'il serait tout heureux de cette occasion d'aller embrasser sa famille à Tarrasa. Il me prévint que la tâche était rude et me conseilla sagement quant à mon équipement.

Le jour d'après, je me mettais en route, emmenant ma fille avec moi. De Perpignan où je trouvai Julian Abad à la gare, nous continuâmes par chemin de fer jusqu'à Arles-sur-le-Tech où nous fîmes halte pour la nuit. Dès le lendemain, de bon matin, nous commençâmes notre excursion. Il avait plu abondamment dans la nuit et le terrain était tout détrempé et glissant. Mais le soleil se montra sur le coup de dix heures et cela arrangea bien nos affaires, car la marche dans ces chemins à peine tracés, abrupts et étroits était très pénible. Ma fille qui avait quatre ans n'était pas une marcheuse à toute épreuve; il fallait la porter le plus souvent, surtout dans les passages difficiles, au sommet de certains pics, où nous avançons parfois en plein nuage, sans voir où se posaient nos pieds. Je tenais Julian par un pan de son vêtement tandis qu'il allait devant prudemment, l'enfant à califourchon sur ses épaules, et que je mettais mes pas dans les siens !

Nous avons ainsi cheminé tout un jour avant d'atteindre Rocapruna, premier hameau espagnol accroupi au flanc d'un chaînon de monts en contrefort et tellement enfoui qu'il fallait être dessus pour apercevoir les quelques maisons qui s'y tapissent.

C'est avec une satisfaction sans mélange que nous pûmes enfin nous asseoir, nous restaurer et dormir un peu avant de poursuivre notre route et atteindre Camprodon, village desservi par le chemin de fer. Mais nous avions encore un long parcours à faire en montagne avant d'y arriver. Et nous nous sentions assez las et courbatus le lendemain matin quand il fallut se remettre en route ! Abad eut une idée. Il avait des connaissances dans le coin. Il m'emmena dans une sorte de caverne taillée à même la montagne. Quand j'entrai, je fus saisie par la physionomie peu engageante à vrai dire



des quatre ou cinq individus qui se trouvaient là, autour d'une immense table encombrée de verres, de bouteilles et autres récipients. C'était un repaire de contrebandiers. Après leur avoir souhaité le bonjour, Julian leur expliqua mon cas. Les visages fermés aussitôt se déridèrent. On m'offrit du café bien chaud et, sur la demande de Julian, deux des hommes acceptèrent de nous accompagner jusqu'à Camprodon, mettant deux mules à notre disposition, une pour moi et l'autre pour Abad. Ils nous mirent au courant de certaines difficultés de passage, les pluies récentes ayant transformé les chemins, à plusieurs endroits, en véritables torrents, les rendant, pour ainsi dire, impraticables.

Me voilà donc juchée, pas trop rassurée, sur une des mules, ayant ma fille devant moi, et la caravane se mit en marche.

Le pittoresque de la situation, ce décor d'apothéose changeant à tout instant, créaient une atmosphère irréelle. J'étais soudain plongée en pleine féerie et me sentais parcourue de ces « frissons d'âme et de lumière » dont parle le poète. Il fallait la vision saisissante d'une profonde crevasse qui s'ouvrait brusquement à mon côté, au moment même où le chemin devenait si étroit que les pieds, heureusement sûrs, de l'animal trouvaient juste leur place, pour me rendre au sentiment de la réalité.

Au terme du voyage, quand, déjà, à l'orée d'un admirable sous-bois, nous apercevions les premières maisons de Camprodon, je me réveillai à regret. Où étaient les gouffres béants, la vaste mer de monts par instants découverte, la sensation surprenante du chaud au froid sans transition, en vue de certains pics toujours enneigés, et la sécurité que m'avait apportée la compagnie de ces hommes rudes ?

A notre arrivée à Barcelone, le surlendemain, Julian Abad et moi avons perdu quelques kilos et nous étions tout à fait à plat.

Je n'avais pas prévenu Humbert, n'ayant pas voulu lui annoncer d'avance cet exploit projeté, de peur qu'il ne m'arrive quelque anicroche, et pour ne pas le tourmenter

en vain. Il me l'eût certainement déconseillé. Il fut donc stupéfait de nous voir tout à coup devant ses yeux... et dans quel état ! Ses premiers mots, quand, introduits dans la pièce qui lui servait de bureau et où il était en train d'écrire, il nous vit, furent :

— Ah ! mes pauvres enfants !..

Il comprit instantanément quel effort nous avions accompli pour arriver jusqu'à lui.

Quelques jours passèrent avant qu'Eugène Humbert me fit part de son dessein bien arrêté de rentrer avec nous en France. Il avait réfléchi à cela durant les derniers mois qu'il s'était retrouvé seul. Effrayée des conséquences que, vraisemblablement, cette décision allait entraîner, je lui objectai les dures épreuves auxquelles il allait s'exposer. Rien ne put l'ébranler.

— Je suis décidé à franchir le Rubicon ; il arrivera ce qu'il arrivera. Je ne peux plus vivre ainsi, me dit-il.

Ceux qui ont fréquenté Eugène Humbert de près reconnaîtront trop bien son caractère déterminé pour ne pas comprendre qu'il avait choisi d'affronter le risque plutôt que de continuer l'existence forcément passive qui était la sienne depuis cinq ans.

Il me pria de ne plus lui parler de cela jusqu'au départ qui fut bientôt fixé. Il liquida les affaires en cours, vendit les meubles, puis nous fîmes nos adieux aux amis et quittâmes la ville.

L'aventure commençait.

A peine étais-je assise dans le train qui nous emportait que je fus saisie d'une anxiété qui ne fit que croître au fur et à mesure que nous nous éloignions de Barcelone.

A Camprodon, nous prîmes des guides et des mules. Les chemins empruntés, cette fois, étaient meilleurs et sensiblement plus courts que ceux que nous avons franchis avec Abad, mais ils étaient aussi moins sûrs. Nous fîmes la rencontre de quelques carabineros dont la conscience professionnelle fut vite apaisée par un ou deux excellents cigares. Quand nous aboutîmes en territoire français, à Prats-de-Mollo, petite place forte située sur un pic élevé et qui domine toute la vallée du Tech, douaniers et gendarmes étaient réunis au grand complet sur l'unique place du bourg. Impossible d'échapper à leur vue quand, descendant de nos montures, nous entrâmes et prîmes congé de nos guides. Les agents de la douane ne nous gênaient guère, mais la présence des gendarmes

nous parut redoutable. Déjà, l'un d'eux, le brigadier, s'avavançait vers nous et, s'adressant à Eugène Humbert, lui demandait :

— Vous êtes français, monsieur ?

— Oui, lui répondit mon mari.

Et sur la prière de cet agent de la force publique, il lui exhiba ses papiers : une carte d'identité qui datait de plusieurs années, une carte de journaliste aussi vieille et un acte de naissance rédigé la moitié en français et la moitié en allemand ; il avait été établi avant 1914 quand la Lorraine était annexée.

— Vous n'avez pas été mobilisé ? interrogea le gendarme tout en lisant les pièces qu'il avait en main.

— Non, répondit Humbert. Je suis réformé. J'ai le cœur malade ; c'est d'ailleurs pourquoi j'habite cette région. Nous sommes en promenade ici pour un ou deux jours, mais nous résidons habituellement à Camprodon.

On sera bien étonné, aujourd'hui où fleurit une suspicion tout inquisitoriale, de savoir que le brave pandore se contenta de ces explications et ne poussa pas plus avant son questionnaire. Peut-être aussi avait-il été impressionné par l'assurance d'Eugène Humbert et son allure un peu martiale.

Pendant ce court entretien je m'étais éloignée de quelques pas, plus morte que vive, tenant ma fillette par la main et regardant d'une vue brouillée par l'inquiétude la splendeur du panorama. Je croyais déjà mon mari arrêté quand je le vis s'approcher de moi tout souriant et me disant :

— Tout va bien. Le train électrique ne va pas tarder. A Arles-sur-le-Tech nous aurons une correspondance directe pour Perpignan où nous coucherons ce soir.

J'aurais voulu être transportée sur l'heure loin de là tant je craignais que le gendarme ne se ravisât. Mais tout se passa au mieux et notre voyage s'accomplit sans autre incident.

Dans la journée du lendemain nous quittions Perpignan pour aller chacun de notre côté. Je regagnai Paris avec ma fille alors que mon mari se dirigeait vers la

Bourgogne, dans une maison amie où il était attendu et où il devait passer un certain temps avant son retour dans la capitale.

Ce n'est que le mois suivant, en juillet 1919, qu'il rejoignit Paris et logea, jusqu'en fin août, chez la veuve de notre ami Liard-Courtois, rue Gabrielle, à Montmartre. Nous pouvions ainsi nous voir chaque jour. Il reprit en main la direction de nos affaires et remit en route, encore qu'en sourdine, la propagande interrompue par son absence. Parfois, à la nuit, il venait jusqu'à la maison, mais il fallait se montrer prudent, car il était fort connu dans le quartier et les dénonciations étaient à craindre. Nous sortions à peine de la guerre et leur qualité de vainqueurs avait rendu certains Français très arrogants.

Un jour, cependant, la presse annonça qu'il ne serait plus opéré de recherches spéciales visant les insoumis et les déserteurs. Eugène Humbert s'enhardit à penser que le péril n'était plus aussi imminent et il réintégra son foyer. Peu à peu, chacun s'habitua à le revoir et lui marqua la même sympathie qu'autrefois. Un jour, pourtant, deux policiers se présentèrent pour l'arrêter. Une lettre anonyme, signée « Une mère qui a perdu son fils à la guerre », avait été envoyée au Parquet, ce qui avait motivé cette mesure. Eugène Humbert était justement absent, on ne le trouva pas, mais on me prévint qu'on reviendrait certainement. Ce qui n'eut pas lieu.

Tous nos amis furent heureux de son retour et le fêtèrent. Quand il revit son vieux compagnon de lutte Gabriel Giroud, ce fut particulièrement émouvant. Ils s'embrassèrent, les yeux tout embués de larmes, Giroud, surtout, qui regrettait de n'avoir pas envoyé son fils en Espagne vers son ami plutôt que de l'avoir laissé sacrifier :

— Au moins, je pourrais l'embrasser maintenant, et le tenir bien vivant dans mes bras ! disait-il.

Puis ce fut le poète P.-N. Roinard qui voulut absolument l'emmener avec lui dans son pays, à Neufchâtel-en-Bray, en Normandie, où il avait à régler la succession

de ses parents défunts. Ils restèrent une semaine partis, heureux de s'être retrouvés après une aussi longue séparation.

Un regain d'animation régnait dans nos bureaux. Mais les adversaires n'avaient pas désarmé. Au contraire. Il fallait songer à combler les vides faits par la grande Faucheuse, et l'argument patriotique était plus que jamais à l'ordre du jour.

Entreprise par l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la Population française*, une campagne d'envergure fut amorcée. On demandait instamment qu'une loi fût votée afin de juguler les propagandistes de la limitation des naissances. Dans leurs nombreuses circulaires, tirées à plusieurs centaines de mille et gratuitement envoyées, les surnatalistes expliquaient aux patrons que « la dépopulation c'est la mort de l'industrie », c'est-à-dire la ruine des capitalistes ! Le fameux antimalthusien Bertillon appuyait tout particulièrement cette campagne et, s'adressant directement aux industriels, leur disait ceci :

*D'ailleurs, un relèvement de la natalité aurait pour vous des avantages immédiats ; rien ne peut mieux contribuer à supprimer les grèves politiques ou les suspensions de travail injustifiées. Les fomenteurs de troubles et les excitateurs à la grève sont, dans neuf cas sur dix, des célibataires ou des hommes sans enfants, et la plupart de ceux qui les suivent sont dans le même cas. Les pères de famille nombreuse ne se mettent pas en grève sans des raisons majeures et il est rare qu'ils ne soient pas prêts à accepter une transaction raisonnable.*

Je n'ai pas connaissance qu'un organe syndicaliste ou révolutionnaire quelconque ait jamais relevé cela !

Les pouvoirs publics, harcelés par les syndicats patronaux et par les ligues réactionnaires et surpopultrices, sortirent des cartons poussiéreux où il était enclos l'ancien projet de loi, afin d'essayer d'en extraire quelque chose de présentable.

Durant ce temps, une vague de sollicitude, de souci, de tendresse pour les futures mamans et leur progéniture escomptée déferla sur le Palais-Bourbon. Pas moins de

neuf propositions nouvelles furent indiquées dans l'*Officiel*. M. Paul Constans (Allier) déposa un projet ayant pour but d'encourager la maternité et de favoriser les naissances; un autre de M. Antoine Borrel (Savoie), tendait à accorder aux mères allaitant leurs enfants une allocation spéciale; MM. Edouard Barthe et Etienne Rognon désiraient organiser la protection de la maternité et de l'enfance et assurer la recrudescence de la natalité; M. de Lachaud voulait augmenter la population française par la protection plus efficace de la mère et de l'enfant; M. de Chappedelaine demandait le rétablissement des tours; Amédée Peyroux visait à augmenter la quantité et la qualité de la natalité, etc.

Mais c'est sous l'influence du sénateur de Lamarzelle que l'affaire rebondit et prit toute son ampleur. Parmi les ennemis du malthusianisme, de Lamarzelle était un des plus zélés. Dans un long discours qu'il prononça au Sénat le 10 juin 1920, il prit nettement position contre les théories et les disciples de Malthus, attaquant particulièrement Gabriel Giroud et les articles publiés par lui dans sa petite revue éditée depuis la guerre, et qui dut changer trois fois de titre, ainsi que je l'ai indiqué. A un moment donné, le sénateur de Lamarzelle, après s'être donné l'air de dénoncer certaines pièces de théâtre immorales à son gré, s'écrie :

J'arrive à un point extrêmement pénible du débat, mais le plus important peut-être de mon sujet, à la propagande néo-malthusienne.

Il faut traiter cette question, car il y a là un danger public; c'est le grand danger français !

« Néo-malthusien », on sait ce que cela veut dire. Malthus était un homme dont il ne faut pas attaquer la vertu ; à certains points de vue, il a dit des choses extrêmement justes. Il voulait restreindre la population, mais, dans certains cas, et par acte qui n'était pas immoral : c'était le système de la contrainte morale.

Les néo-malthusiens, eux, n'ont pas le même système, et je n'ai pas à m'expliquer longuement sur ce point. Cette propagande néo-malthusienne a un organe officiel qui paraît tous les mois. Bien entendu, je ne vais pas citer son titre, je ne veux pas ici lui faire de la réclame. Cet organe indique

très nettement son but. Il constate, dans son numéro de février, que :

*« Tous les maux dont nous souffrons, la misère, la concurrence, la lutte pour la vie, les tares physiologiques, l'abrutissement et la résignation des masses, l'asservissement de la femme, la débauche, la haine et la guerre ont pour cause sinon unique, du moins principale, la procréation immodérée et irréfléchie, et que nul progrès, nulle rénovation, ne se feront sans la maternité consciente. »*

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par maternité consciente.

Je ne puis citer tout le discours du vieux parlementaire ; il continue sur le même ton et, après avoir attaqué Giroud, il tombe à bras raccourcis sur Paul Robin, réitérant à l'adresse du valeureux pionnier les anciennes calomnies qui lui furent si amplement et si gratuitement prodiguées :

Le docteur<sup>1</sup> Paul Robin, vous ne l'avez sans doute pas oublié, est ce docteur qui avait fondé l'orphelinat de Cempuis, que l'on a appelé plus justement « la porcherie de Cempuis »<sup>1</sup>.

Il achève enfin par cet appel pressant à la répression :

Actuellement, la loi votée par le Sénat est à l'ordre du jour à la Chambre. Des lois en préparation se proposent de punir tout écrit ou discours néo-malthusien ainsi que la divulgation des moyens anticonceptionnels.

Proposez ces lois, monsieur le ministre de la Justice. Elles seront votées en un jour par la Chambre et le Sénat.

Et quand vous aurez ces lois, il faudra les appliquer impitoyablement à ces théâtres, à ces représentations licencieuses, ainsi qu'à toute cette propagande anticonceptionnelle, car les deux questions se tiennent.

*Deux questions qui se tiennent*, sans avoir absolument aucun point de commun ! On reconnaît bien là la méthode des disciples de Loyola qui consiste à mêler une propagande sociale, hautement morale et humaine, à des entreprises de dépravation.

Le garde des Sceaux fit remarquer que plusieurs fois déjà, en 1881, en 1882, puis en 1898 et en 1908, le gou-

---

(1) Paul Robin n'était pas docteur, première erreur ; de plus, il n'était pas le fondateur de l'orphelinat Prévost, à Cempuis. Il en a été le directeur de 1880 à 1894.



vernement avait apporté devant les Chambres des projets de lois pour renforcer les poursuites et la répression sans aboutir à un résultat patent.

Cependant, un mois après ce débat, le 31 juillet 1920 exactement, en un tour de passe-passe adroit, un matin, alors que beaucoup de députés étaient absents, la loi enfin mise au point fut votée, et il n'y eut pour protester contre cet escamotage que deux ou trois voix isolées.

Voici le texte intégral de cette loi, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est plutôt paradoxale, ainsi que l'a souligné Victor Margueritte dans sa préface à mon livre: *Le Pourrissoir* : « Les tartufes qui, en 1920, se paraient sans rire du nom de législateurs ont, en effet, audacieusement assimilé à la complicité de l'avortement et frappé des mêmes peines le plus noble des délits d'opinion. *C'était coudre, dans le même sac, le mal et le remède.* »

Article premier. — Sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans, et d'une amende de 100 francs à 3.000 francs, quiconque :

Soit par des discours proférés dans des lieux ou des réunions publics ; soit par la vente, la mise en vente ou l'offre, même non publique, ou par l'exposition, l'affichage ou la distribution à domicile, la remise sous bande ou sous enveloppe fermée ou non fermée à la poste ou à tout autre agent de distribution ou de transport de livres, d'écrits, d'imprimés, d'annonces, d'affiches, de dessins, d'images ou emblèmes ; soit par la publicité de cabinets médicaux ou soi-disant médicaux ;

Aura provoqué au crime d'avortement, alors même que cette provocation n'aura pas été suivie d'effet.

Art. II. — Sera puni des mêmes peines, quiconque aura vendu, mis en vente ou fait vendre, distribué ou fait distribuer, de quelque manière que ce soit, des remèdes, substances, instruments ou objets quelconques sachant qu'ils étaient destinés à commettre le crime d'avortement, lors même que cet avortement n'aurait été ni consommé ni tenté et alors même que ces substances, remèdes, instruments ou objets quelconques proposés comme moyens d'avortement efficaces seraient en réalité inaptes à le réaliser.

Art. III. — Sera puni d'un mois à six mois de prison et d'une amende de 100 francs à 5.000 francs, quiconque :

Dans un but de propagande anticonceptionnelle aura, par

l'un des moyens spécifiés aux articles I et II, décrit, divulgué ou offert de révéler des procédés propres à prévenir la grossesse, ou encore facilité l'usage de ces procédés ;

Les mêmes peines seront applicables à quiconque, par l'un des moyens énoncés à l'article 23 de la loi du 29 juillet 1881, se sera livré à une propagande anticonceptionnelle ou contre la natalité.

Art. IV. — Seront punies des mêmes peines les infractions aux articles 32 et 36 de la loi du 21 germinal an XI, lorsque les remèdes secrets sont désignés par les étiquettes, les annonces ou tout autre moyen, comme jouissant de vertus spécifiques préventives de la grossesse, alors même que l'indication de ces vertus ne serait que mensongère.

Art. V. — Lorsque l'avortement aura été consommé à la suite de manœuvres ou de pratiques prévues à l'article II, les dispositions de l'article 317 du Code pénal seront appliquées aux auteurs desdites manœuvres ou pratiques.

Art. VI. — L'article 463 du Code pénal est applicable aux délits ci-dessus spécifiés.

Art. VII. — La présente loi est applicable à l'Algérie et aux colonies, dans les conditions qui seront déterminées par des règlements d'administration publique.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi d'Etat.

Depuis la mise en vigueur de cette loi d'exception, il y a eu de nouvelles adjonctions d'une extrême rigueur (lois des 18 novembre 1939, 3 novembre 1940, 15 février 1942). Je n'ai pas appris que ces dernières annexes, dues au gouvernement de Vichy, sous le règne de Philippe Pétain, aient été supprimées<sup>1</sup>.

\*  
\*\*

En fait, cet arsenal de lois successives, destinées à réprimer l'avortement, n'a pas atteint son but. L'avortement n'est en rien refréné. De nombreux cas sont tou-

---

(1) Les délinquants étaient passibles d'être déférés devant les tribunaux d'Etat, dont on sait les arrêts sévères, et la peine de mort pouvait être prononcée contre eux comme *auteurs, co-auteurs ou complices d'actes de nature à nuire au peuple français*. En 1943, une femme fut condamnée à la peine capitale et exécutée pour avoir pratiqué plusieurs avortements. Pétain refusa impitoyablement la grâce de cette malheureuse.

jours inscrits aux rôles de justice, de plus nombreux restent ignorés.

L'avortement est un mal-remède vieux comme le monde ; il se pratique chez tous les peuples sans exception et dans toutes les classes de la société. Il est la conséquence logique de l'ignorance dans laquelle sont tenus les hommes et encore plus les femmes pour tout ce qui concerne le « mystère » de leur fécondité génératrice et des moyens de s'en préserver. Il est légitimé par le fait que, souvent, très souvent, la conception chez la femme est considérée comme catastrophique, soit pour elle, soit pour l'homme, soit pour les deux, soit pour la famille, soit pour le corps social : viol, adultère, mésalliance, grossesse chez une religieuse, etc.

On considère qu'en moyenne, dans tous les pays du monde, le nombre des avortements est égal au chiffre des naissances. Il doit même lui être sensiblement supérieur. En Asie, chez les Esquimaux et autres menus peuples, il est employé concurremment avec l'infanticide.

On peut dire qu'aucun peuple ne considère l'avortement comme un crime ou même un délit, mais bien plutôt comme un droit et une nécessité. Seuls, les législateurs, les moralistes et les tenants des religions le réprouvent et le condamnent, tout en y ayant recours en cas d'urgence. Les Jésuites l'ont, cependant, légitimé.

Si l'on en croit le professeur Léopold Bard, en Allemagne, pour 1.000 personnes, le chiffre des avortements était de 10,20 en 1910, de 26,3 en 1939. En Russie, il était de 21,83 en 1927 et de 36,61 en 1929. Il est notable d'observer, pour ce dernier pays, que, dès la restriction apportée par le gouvernement soviétique à la loi légalisant l'avortement — contre l'avis unanime des masses et surtout des femmes—, l'avortement clandestin reflourit avec la vigueur d'autrefois. Deux mois après cette restriction, on arrêtait à Moscou un médecin qui avait pratiqué mille avortements dans un mois. Ce n'est pas là un cas exceptionnel. En Belgique, où subsiste une loi analogue à la nôtre sur la divulgation des moyens anti-conceptionnels, un médecin belge nous confiait un jour

qu'il pourrait justement fêter le cent-millième avortement pratiqué par lui au cours de sa longue carrière.

En Espagne, pour remédier aux conséquences désastreuses de l'avortement clandestin, les révolutionnaires de ce pays avaient adopté en 1937 une loi copiée sur celle des Russes, qui légalisait l'avortement. Le docteur Félix Marti Ibanez, directeur du Service sanitaire et d'assistance sociale, avait rédigé un projet qui fut adopté par le gouvernement de Catalogne, et dont voici les principaux articles :

Article premier. — Sera autorisée l'interruption artificielle de la grossesse exécutée dans les hôpitaux, les cliniques et institutions sanitaires dépendant de la Generalidad de Catalogne dans lesquels sera organisé un service spécial pour une telle fin.

Art. II. — Sont considérés comme motifs justifiés pour la pratique de l'avortement les raisons d'ordre thérapeutique, eugénique ou éthique.

Art. III. — Les cas de sollicitation d'avortement non thérapeutique ou eugénique s'effectueront exclusivement à la demande de l'intéressée, sans qu'aucun de ses alliés ou parents puisse présenter de réclamations relatives au résultat de l'intervention.

Parallèlement à cette institution, furent prévus et créés des centres de propagande anticonceptionnelle, destinés à répandre dans le peuple les connaissances d'hygiène sexuelle au service de l'idéal eugénique, afin de restreindre les cas d'avortement eux-mêmes<sup>1</sup>.

Ces initiatives clairvoyantes et humaines ayant été supprimées par le dictateur Franco dès sa prise du pouvoir, la clandestinité sévit à nouveau et la santé des femmes espagnoles n'y a rien gagné.

---

(1) L'écrivain André Malraux, qui, on le sait, prit une part active aux événements révolutionnaires d'Espagne, vint trouver Eugène Humbert en 1937 pour l'engager à aller à Barcelone, comme technicien des méthodes pratiques de limitation des naissances. Eugène Humbert, que ses occupations retenaient à Paris, n'a pu satisfaire à cette invitation.

Les poursuites demandées avec l'acharnement que l'on sait par les procréatomanes ne tardèrent pas à s'exercer. Il fallait établir une jurisprudence d'exemple pour sanctionner la nouvelle loi et les néo-malthusiens devaient en faire tout naturellement les frais.

Un matin de mars 1921, une dizaine d'inspecteurs de police, sous la direction du commissaire divisionnaire Faralicq, firent irruption dans nos locaux et se mirent en devoir d'y perquisitionner.

Nous n'étions pas les seuls à subir ce traitement. Simultanément, on perquisitionnait aussi chez Gabriel Giroud et chez trois autres personnes. On nous donna comme prétexte à cette opération qu'un des détenteurs d'ouvrages néo-malthusiens avait vendu, après le vote de la loi, un exemplaire de l'ancienne édition de *L'Éducation sexuelle*, de Jean Marestan, soit l'édition non encore expurgée de la partie pratique relative à la préservation de la grossesse. Ce livre aurait été vendu à un policier.

Immédiatement furent déclenchées les visites domiciliaires, non seulement chez le délinquant, mais chez tous ceux suspectés de ne pas se conformer aux prescriptions de la nouvelle loi.

Une fois encore nos bureaux furent donc mis sens dessus dessous et vidés de leur contenu, même de ce qui n'intéressait en rien les matières incriminées, et que l'on nous rendit, plus tard, bien incomplètement toutefois.

On trouva chez tous suffisamment de livres ou d'objets pour établir une inculpation. Nul ne s'était encore avisé de se soumettre aux exigences arbitraires des législateurs « bleu horizon » ; on était même assez résolu à n'y pas céder.

Chez Gabriel Giroud, les limiers de Faralicq ne trouvèrent que l'édition anglaise et l'édition allemande de *Moyens d'éviter la grossesse*. Il fut néanmoins compris dans les poursuites, mais, à l'instruction, comme nous affirmâmes d'un commun accord qu'il ne nous avait

fourni aucun des ouvrages dont il était l'auteur depuis le 31 juillet 1920, un non-lieu fut rendu en sa faveur.

Pendant que se poursuivait la perquisition à notre domicile, le commissaire Faralicq, s'adressant à Eugène Humbert, lui dit :

— Mais n'êtes-vous pas en situation irrégulière vis-à-vis de la justice militaire ?

Ce magistrat voulait jouer au plus fin. Il savait exactement à quoi s'en tenir et sa question était faussement interrogative. Quand tout fut terminé, la razzia achevée, il pria mon mari de s'habiller et de le suivre. Il le fit monter avec lui dans sa voiture et l'emmena à la police judiciaire d'où il téléphona au général gouverneur de Paris pour l'aviser de sa prise. Le lendemain matin, Eugène Humbert fut conduit aux Invalides où il fut reçu sans empressement. On ne voulut pas de lui. Après un interrogatoire succinct, et le sachant domicilié à Paris, on lui rendit la liberté, lui demandant seulement de se présenter aux convocations qui lui seraient envoyées.

Ma surprise fut grande quand je le vis apparaître sur le coup de midi ! Je le croyais embastillé pour des mois, et peut-être des ans... Il est vrai qu'il n'a rien perdu pour attendre, et j'étais loin de supposer ce jour-là, où un peu d'espoir me revint, quel sale tour on me jouerait à moi-même à peu de temps de là.

Au premier avis qu'il reçut d'avoir à se présenter devant le substitut du rapporteur-instructeur, ce dernier fit entendre à Eugène Humbert qu'étant donné son âge — il avait alors 51 ans — il ne risquait pas grand'chose et qu'il pouvait même escompter un non-lieu. Chaque jour des jeunes hommes étaient jugés pour délit semblable d'insoumission et les condamnations qui les frappaient n'excédaient jamais six mois à un an de prison, suivant le cas.

A la deuxième convocation, changement de tableau ! Le rapporteur avait demandé des renseignements supplémentaires à la Préfecture de police et la lecture du dossier qui lui fut remis le fit changer d'avis quant à

la mesure clémentine qu'il avait envisagée au premier abord. Il le dit à mon mari très sincèrement :

— J'étais décidé à signer un non-lieu en votre faveur quand m'est arrivé votre dossier. Mais, devant ce qu'il contient, je me vois obligé de poursuivre votre affaire. Il y a là-dedans des choses graves contre vous, des rapports de police terribles. On a photographié plusieurs de vos lettres écrites pendant que vous étiez en Espagne où vous manifestiez des sentiments qu'un militaire ne peut admettre ! Puis, vous êtes malthusien ?... Un militant actif... Votre propagande vous a déjà valu pas mal d'histoires... et vous persévérez...

Eugène Humbert vit bien que les choses se gâtaient ; il lui fit cependant remarquer que seul son délit militaire devait être considéré dans l'occurrence et que, pour le reste, les juges civils s'en étaient déjà chargés et s'en chargeraient encore. Mais il savait très bien qu'à travers l'objecteur de conscience, c'est le malthusien que l'on condamnerait, comme beaucoup plus tard, en 1943, on devait le frapper, non pour le délit en lui-même, d'ailleurs assez mal défini, qui lui était reproché, mais, ainsi qu'il est stipulé dans un des attendus du jugement de la Cour d'appel d'Amiens, parce que *« la Cour estime que le passé et les tendances d'Humbert, militant convaincu et actif du malthusianisme, ne permettent pas même d'envisager la possibilité de le faire bénéficier d'une mesure d'indulgence dont il est particulièrement indigne. »*

*« Attendu qu'il y a lieu d'infliger une peine d'emprisonnement relativement sévère au prévenu coupable d'infractions particulièrement graves et qui, partisan convaincu des théories de Malthus, ne méconnaît pas s'être efforcé de façon habituelle de justifier et propager lesdites théories, dans le but, suivant ses déclarations à la Cour, d'obtenir que l'avortement devienne une pratique légale »<sup>1</sup>.*

---

(1) Cour d'appel d'Amiens, jugement du 7 mai 1943. Eugène Humbert avait alors 73 ans.

Alors que nous attendions sans hâte la suite qui serait donnée aux perquisitions opérées, Eugène Humbert reçut assignation à comparaître le 4 mai 1921, à treize heures, devant les juges du 1<sup>er</sup> Conseil de guerre de Paris.

Il s'y rendit avec M<sup>e</sup> André Berthon qui assumait sa défense et je les accompagnai.

Le tribunal militaire siège dans une partie des locaux du Cherche-Midi, au rez-de-chaussée, près le quartier disciplinaire.

La séance ne fut pas longue, juste assez pour permettre au capitaine rapporteur, vieillard chenu qui occupait la chaire du commissaire du gouvernement, de prononcer un réquisitoire extrêmement violent contre les doctrines néo-malthusiennes et leurs propagandistes. Il accusa Eugène Humbert d'avoir, par son action, « enlevé des bataillons à la France ». Il exagérait quelque peu et il le savait, mais c'était l'argument-force par lequel il escomptait bien obtenir la peine maximum qu'il sollicitait.

En vain M<sup>e</sup> André Berthon s'efforça-t-il de ramener le motif de l'inculpation sur son véritable terrain, réclamant pour son client âgé le même traitement que celui infligé quelques instants auparavant à deux ou trois jeunes hommes prévenus du même délit d'insoumission. Le colonel qui présidait et les deux officiers flanqués à ses côtés ne l'écoutaient point. La chose était jugée.

En France on n'admet pas l'objection de conscience, et quand un objecteur de conscience est doublé d'un néo-malthusien, il ne doit compter sur aucun sentiment exorable de la part d'hommes qui ne sont plus des juges mais des ennemis.

C'est donc à cinq ans de prison, peine maximum prévue par le Code militaire pour le délit imputé, que fut condamné Eugène Humbert, enfermé dans une pièce voisine, ainsi qu'il est de coutume au tribunal militaire, où la sentence n'est pas prononcée devant l'accusé en public, mais lue seul à seul par le greffier. Il fut écroué sur-le-champ. Encore une fois ce fut la séparation douloureuse et brutale.



Le lendemain déjà me parvenait un mot de mon cher compagnon dans lequel, malgré le coup qui venait de lui être asséné, il m'exhortait au courage :

*Alea jacta est !* Il faut prendre notre courage à deux mains. Je suis désolé, plus pour toi et notre petit trésor chéri que pour moi, de ce qui est arrivé. Je n'aurais jamais pensé déchaîner une haine pareille ! Je suis ici au milieu de tant de souffrances que les miennes paraissent, à côté, bobos d'enfant. C'est l'enfer du Dante.

Sois forte, ma chère compagne, sois grande. Courage ! Courage et volonté. Les mauvais jours passeront.

\*  
\*\*

Dans le mois qui suivit, ce fut l'instruction de l'affaire néo-malthusienne qui commença. Je fus convoquée, comme les autres prévenus, devant un juge d'instruction pas commode : M. Paul Proteau, pour le premier interrogatoire.

On avait, en somme, trouvé peu de chose qui pût être retenu contre nous et il ne me semblait pas possible que sur ce peu l'on pût échafauder un acte d'accusation sérieux. Je comptais sans la partialité âprement hostile des chats-fourrés promus à nous juger !

Je rendais fréquemment visite à Eugène Humbert, si impitoyablement frappé et resté si vaillant. Tous nos amis se groupèrent autour de nous et le soutinrent de toute manière. Je peux dire qu'ils ont montré, en cette malheureuse circonstance, de quelle qualité était l'amitié qu'ils vouaient à mon compagnon.

Le 21 juin, il fut appelé à l'instruction à son tour. Extrait du Cherche-Midi vers treize heures, il fut conduit au Palais de justice ; comme j'étais informée de ce déplacement par son défenseur, je me rendis au Palais dans l'espoir de le rencontrer dans les couloirs qui donnent accès aux cabinets des juges d'instruction. Sa mère, à Paris pour quelques jours, m'accompagnait.

Je trouvai, en effet, mon mari assis sur un banc avec ses gardes, attendant le moment de sa comparution. Tout heureux de nous voir il nous fit une place près de lui

et nous bavardions de mille choses quand, à un moment donné, l'irascible Proteau fit irruption dans le couloir et nous aperçut. Son sang ne fit qu'un tour. Il me fit appeler presque séance tenante, ce qui m'étonna puisque je n'étais pas convoquée ce jour-là, et, usant de son pouvoir discrétionnaire, rédigea un mandat de dépôt contre moi et me signifia qu'il me mettait en état d'arrestation. Pour ne pas être en reste, il fit arrêter le lendemain matin, à leurs domiciles, mes co-inculpés.

J'ai raconté dans *Le Pourrissoir* ce que fut cette descente aux enfers <sup>1</sup>.

Quand, après cet intermède dramatique, Eugène Humbert pénétra dans le bureau du juge d'instruction, il eut avec lui une altercation violente et se refusa absolument à répondre à toute question.

— Comme vous voudrez, lui dit Proteau. Mais, pour

(1) « Cet acte de mauvaise humeur comportait des conséquences si épouvantables pour moi que j'ai protestai de toutes mes forces contre la mesure de rigueur dont j'étais, par ricochet, injustement victime. Je suppliai même ce juge acrimonieux de m'accorder tout au moins un délai de quelques heures qui me permettrait de rentrer chez moi, ne serait-ce que pour pouvoir confier ma fillette, alors âgée de cinq ans, à des mains sûres, et de prendre toutes les dispositions qu'allait nécessiter mon absence.

« Rien ne fit céder ce personnage buté dont j'eus par la suite maintes fois l'occasion de subir, outre les violences de langage, l'impolitesse hargneuse.

« Il sonna. Deux gardes républicains pénétrèrent dans le bureau. Il me remit entre leurs mains en même temps qu'il établissait un mandat de dépôt pour mon incarcération à Saint-Lazare.

« Avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui se tramait autour de moi, j'étais entraînée par les gardes hors du bureau. A la sortie, je me jetais dans les bras de mon mari qui, convoqué, attendait à la porte son tour de comparaître et, en deux mots, je le mis au courant de l'arrêt qui venait d'être pris contre moi. Après un adieu déchirant, titubant sous le poids de la détresse, je longeai le couloir étroit et de plus en plus sombre qui relie les cabinets des juges d'instruction aux escaliers aboutissant aux locaux souterrains du Dépôt.

« Je ne puis dire combien d'étages je descendis avant d'être introduite dans une petite pièce froide, nue et humide où, courbé devant une table, un scribe paperassait. Une balustrade de bois, peinte en noir, mais éraflée et gluante à l'endroit où tant d'inculpés s'étaient accoudés, le séparait de moi. C'était funèbre. » (*Le Pourrissoir*, pp. 19-20).

vous avoir plus facilement sous la main, pour mes prochains interrogatoires, je vais vous faire transférer du Cherche-Midi à la Santé.

Le 25 juin suivant, mon mari fut donc incarcéré à la Santé, à la cellule 36 de la neuvième division.

L'instruction enfin close après quatre mois, nous fûmes avisés de notre comparution devant la onzième chambre correctionnelle le 29 octobre 1921, présidée par le juge Lemerrier, dénommé le *Président Maximum*.

Les avocats qui plaidaient pour Eugène Humbert et pour moi étaient nos amis Fernand Izouard et Berthon; pour les autres inculpés, M<sup>es</sup> Bloch et Coreil.

L'audience eut lieu à huis clos; tous les amis venus pour assister aux débats durent à leur profond regret quitter la salle après nous avoir adressé leur salut amical. L'après-midi tout entière fut occupée par les dépositions, celles des inculpés d'abord, ensuite celles des témoins. Le docteur Paul se distingua, comme toujours, et prit le parti des accusateurs contre les accusés; puis ce furent les plaidoiries et il était tard dans la soirée quand le président déclara que le jugement serait rendu à huitaine.

Le 5 novembre nous fûmes conduits de nouveau au Palais. Cette fois nous pûmes voir plus longuement dans la salle ceux qui étaient venus nombreux nous apporter le réconfort de leur présence.

A l'énoncé de l'arrêt, ce fut une véritable stupeur : deux ans de prison et 3.000 francs d'amende à chacun de nous, plus, aggravation pour ainsi dire sans précédent, on nous retirait le bénéfice de la prévention accomplie ! Le maximum de la contrainte par corps était également prévu pour le cas de non-paiement des amendes.

Ce verdict exemplaire qui frappait durement nos personnes fut accueilli dans la salle par des murmures indignés. Mais ceux qui avaient appliqué la loi étaient sans doute du nombre des tartufes qui pensent que l'on tue une idée en persécutant ses propagateurs. Cent ans après le massacre de la Saint-Barthélemy, la moitié de l'Europe était protestante.

Dans les délais prescrits nous faisons appel de ce jugement inique et c'est le 20 décembre que la Cour statua. Nous fûmes encore renvoyés à huitaine et, le 27 décembre 1921, les magistrats de la chambre des appels correctionnels confirmèrent le jugement rendu par le tribunal de première instance; ils rétablirent toutefois le bénéfice de la prévention et Eugène Humbert vit aussi prononcer la confusion de ses condamnations militaire et civile, ce qui signifiait pour lui qu'il restait avec une peine de cinq années à purger.

Notre pourvoi en cassation signé, nous réintégrâmes nos geôles respectives, Eugène Humbert passa de la Santé à Fresnes-les-Rungis avec ses co-accusés et je regagnai Saint-Lazare où je devais rester jusqu'au 30 juillet 1922. Je quittai ensuite ce *Pourrissoir* pour aller terminer ma peine à la prison cellulaire de Fresnes d'où je fus libérée conditionnellement le 14 octobre de la même année, soit seize mois après mon arrestation.



Durant que nous étions enfermés pour le crime d'avoir voulu instruire les malheureux des moyens de se libérer du fardeau écrasant de leur excessive proliféricité, des congrès néo-malthusiens se tenaient dans toutes les parties du monde, à Londres, à Amsterdam, à New-York.

Divers journaux de Paris prirent notre défense. Victor Méric publia plusieurs articles très courageux, attaquant sans ménagement la sentence de la onzième chambre. Séverine écrivit dans l'*Humanité* du 9 avril 1922 un article qui aurait dû, en toute justice, lui valoir des poursuites, rééditant dans son titre celui de la brochure de Fernand Kolney: *La Grève des Ventres*. Cet article était nettement *contre la natalité* selon la loi. Mais on n'a pas poursuivi Séverine... et nous étions en prison. Dans l'*Ere nouvelle*, Joseph Caillaux donnait une importante étude sur l'*Europe surpeuplée*. Le 15 novembre, Gabriel Giroud écrivait à Eugène Humbert et l'informait du mouvement néo-malthusien international :

Ils vont bien en Angleterre et rallient des suffrages éminents. En Hollande, le docteur Rutgers est toujours actif. Il m'a écrit ces jours-ci plusieurs fois, et il a quatre-vingts ans passés ! Margaret Sanger, en Amérique, mène une campagne énergique. Voilà des gens pratiques et riches, ce qui nous manque, hélas ! J'ai reçu un livre admirable, fond et forme, de la militante américaine...

Nous eûmes aussi la grande peine d'apprendre la mort de quelques-uns de nos amis et de nos parents pendant notre réclusion, notamment du docteur J.-A. Groën, de Hollande, néo-malthusien fervent qui assistait régulièrement à tous les congrès internationaux, du docteur A.-B. de Liptay, en 1922. Il était l'auteur de plusieurs livres qui ont connu un fort tirage : *La Préservation sexuelle*, *Le Bréviaire de la Femme enceinte*, *Prophylaxie sexuelle ou l'Amour prévoyant*. Le docteur A.-B. de Liptay avait été poursuivi pour ses ouvrages et condamné en 1913 à trois mois de prison et 200 francs d'amende, en vertu de la loi sur l'outrage aux bonnes mœurs. Nous apprîmes aussi la mort de l'éloquente Nelly Roussel, après une lente agonie. Mme Marguerite Durand et deux autres féministes connues dirent quelques paroles sur sa tombe, au Père-Lachaise, où la vaillante collaboratrice de *Génération consciente* et de beaucoup d'autres feuilles d'avant-garde fut inhumée en décembre 1922. Néo-malthusienne agissante, Nelly Roussel défendit avec fermeté et talent, dans de nombreux discours et de non moins nombreux articles, la thèse de la limitation des naissances. Son nom restera attaché à l'histoire du néo-malthusianisme français dont elle fut une des plus admirables figures.

Le 5 mai 1922, son pourvoi en cassation rejeté, Eugène Humbert fut transféré de la prison de Fresnes au Cherche-Midi et, de là, à sa destination dernière, la prison militaire de Clermont-Ferrand, où il devait achever sa peine devenue définitive.

Il y avait un an, jour pour jour, qu'il était enfermé et il avait accompli sur cette année 336 jours de cellule absolue, soit à la Santé, soit à Fresnes. C'est pendant ces jours, longs comme une éternité, qu'il m'écrivit les lettres les plus poignantes. Il ne se plaignait pas de son sort, mais il souffrait de celui qui m'était fait et trouvait chaque jour les mots qu'il fallait pour secourir ma détresse ou pour me rendre foi et confiance en l'avenir. Des vers, en xergue, les ornent presque toutes, et ce sont toujours, comme on le voit par ceux cités plus loin des encouragements, des appels à la fermeté :

*Crois en toi, même en croix.  
Ne bâtis rien si ce n'est sur l'acier de ton âme.  
Ton sang impétueux de vouloir-vivre clame,  
Obéis à sa voix,  
Chauffe ton cœur toujours au feu de l'espérance.*

*Si...  
Si sur ton toit l'ouragan passe  
Menaçant de tout engloutir;  
Si l'adversité te terrasse  
Quel est ton vrai devoir ? — Tenir !*

*Le vent hurle dans les cordages  
Et tord mes nerfs d'un grand frisson.  
Il faut reprendre la chanson  
Qui m'aide à dominer l'orage :*

*Saute navire ou t'engloutis !  
J'ai mes deux espoirs en tandem :  
Post tenebras spero lucem.  
Rien n'est perdu tant que tu vis !*

*Le lion nostalgique aux barreaux de sa cage  
Pose son front altier dont le port est humain.*

*Son long rugissement n'est pas un cri de rage,  
 Mais un appel fougueux vers le désert libyen.  
 L'isolement lui pèse en son espace étroit;  
 Il veut la liberté, il réclame son droit  
 D'aller et de courir en son vaste royaume,  
 D'où sont bannis les fers et où règne la faune  
 De ses frères puissants et saufs de l'esclavage.  
 Mais il s'épuise en vain aux barreaux de sa cage.*

.....  
*Son sort est sans appel : il est aux mains des hommes !*

Et cent autres... Il m'envoya aussi, dans plusieurs lettres suivies, un très beau conte qu'il intitula *Recordação* et qui était le récit d'une admirable journée que nous avions vécue, en 1913, dans la forêt de Fontainebleau. Il écrivit encore des poèmes pour sa fille. Et c'est à Fresnes qu'il composa son épitaphe, en 1922 :

*Toi qui me lis, pauvre éphémère,  
 Tu y viendras aussi sous terre.  
 J'y ai conduit bien des amis...  
 Puis, mon tour est venu, j'y suis !*

*Or donc, prends le temps comme il vient,  
 Sans fous espoirs, sans noirs chagrins.  
 Vivre est très court et tout finit.  
 Vis aujourd'hui, puis meurs. J'ai dit.*

Quand il me parlait de cette épitaphe il me disait en riant malicieusement: « Elle est plutôt vache ! Je vois d'ici la tête des gens qui, en passant, liraient cela. »

\*  
 \*\*

Le régime en vigueur dans les prisons militaires est beaucoup plus souple que celui, très strict, imposé dans les prisons civiles françaises<sup>1</sup>. Aussi est-ce avec soula-

---

(1) « La prison militaire tient ici plus du quartier consigné que de la prison proprement dite. Quel changement avec ce que je viens de quitter ! On est suffisamment nourri, mais ce n'est guère varié comme menu, et on touche la ration de tabac du soldat, deux fois par semaine. Je couche seul et ne travaille pas à l'atelier où se fabriquent des paillons destinés à l'entourage des bouteilles de champagne. On a pour moi quelques égards. » (Extrait d'une lettre d'E. Humbert, juin 1922).

gement qu'Eugène Humbert partit à Clermont-Ferrand.

A Saint-Lazare, où j'attendais moi-même un changement de résidence, je reçus ce court message qu'il m'adressa la veille de son départ :

Je pars à Clermont-Ferrand. Dès mon arrivée je t'écrirai. Au revoir ! Surtout ne t'inquiète pas pour moi. Ainsi que je te l'ai chanté : *Post tenebras spero lucem...* et la lumière sera ! Je mange, bois et dors comme un honnête homme. Je suis soutenu par mon amour pour toi et pour notre enfant chérie et aussi par cette idée que c'est pour n'avoir pas voulu collaborer au mal et pour avoir œuvré en vue du bien que je souffre présentement. Galilée a souffert aussi et aussi Christophe Colomb et une multitude d'autres. Entre les condamnés et les juges, ce ne sont pas toujours les condamnés qui sont à plaindre.

Le plus extraordinaire est que cette dernière phrase n'ait pas été caviardée par les préposés à la lecture de nos lettres, au départ et à l'arrivée. Ça s'était déjà produit.

Un dossier avait sans doute précédé le prisonnier à sa nouvelle prison. Dès son entrée, il eut une prise de contact plutôt orageuse avec le directeur, un adjudant assez borné mais qui, par la suite, se montra bienveillant envers mon mari.

Eugène Humbert fut affecté à un service indépendant de l'atelier où jamais il ne mit les pieds ; il avait ainsi de grands loisirs et pouvait, par exception, correspondre librement avec ses amis, sa famille et moi-même tant que dura sa détention.

L'intérêt suscité par la personne et la situation du claquemuré ne se ralentissait pas. Au dehors on multipliait les démarches pour tâcher d'arriver à faire réduire sa lourde condamnation. Parmi ceux qui intervinrent le plus efficacement je dois citer Paul-Napoléon Roinard. Au nom du Syndicat professionnel des Ecrivains, qu'il avait fondé<sup>1</sup>, il déposa une demande de grâce qu'il fit

---

(1) « Lors de la fondation du Syndicat professionnel des Ecrivains, P.-N. Roinard fut encore le grand animateur. Dans tous les gestes de solidarité il fut l'avocat de la plus large mesure. Certes, ce n'est point là le domaine somptueux de ce lyrisme auquel nous



appuyer par quelques personnalités influentes du moment. Une délégation composée de trois membres du Syndicat, P.-N. Roinard, Félix Courché et Louis Richard, vice-président de la Société des Poètes français, qu'accompagnaient Gabriel Giroud et le défenseur d'Eugène Humbert, M<sup>e</sup> Fernand Izouard, fut reçue en audience par M. Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat, qui était tout à fait favorable à la demande stipulée. Il promit de s'entremettre auprès des services compétents, mais il rencontra dans le président Raymond Poincaré un adversaire intraitable. Il fallut revenir plusieurs fois à la charge. D'un autre côté, par Marcel Pénitent, membre de la Société des Gens de Lettres, Roinard fit toucher M. Charles Bernard qui accepta de faire tous efforts utiles<sup>1</sup>.

Le 11 juillet 1923, P.-N. Roinard écrivait à Eugène Humbert ceci :

BIEN CHER AMI,

Je vous envoie cette lettre de Pénitent que je reçois en même temps que la vôtre ce matin. Elle vous prouvera que nous n'avons pas cessé de nous occuper de vous. Que deviendra cette espérance ? Je ne le sais et ne comptez pas trop sur ce qu'elle contient de réalisable. Et Jeanne ? où est-elle ? Pas de nouvelles. Nous vous embrassons tous les deux cordialement. Puissions-nous vous revoir bientôt.

Enfin, après une vive résistance de la part de ces messieurs de la Commission des grâces, les dévoués codemandeurs finirent par obtenir une réduction de deux

---

devons *Les Mirroirs*, *Le Donneur d'Illusions* et *Chercheurs d'Impossible* que nous fêtons ce soir ; mais nous ne pouvons négliger de dégager cette puissance d'exemple qui a une place si efficiente dans la genèse des réalisations. » (Extrait d'un discours prononcé par le poète Banville d'Hostel au banquet anniversaire offert à P.-N. Roinard le 15 février 1930).

(1) « J'y tâcherai, soyez-en bien persuadé, mais je ne vous cacherai point toutes les difficultés que je vais rencontrer. En politique, voyez-vous, la justice — la justice ! — est la personne aux deux visages que vous connaissez. Et voilà qu'au moment où elle vous faisait mine riieuse, sans s'inquiéter des affres d'Humbert, elle va l'holocauster sur l'autel de ses rancunes ancestrales.

« Comptez tout de même sur moi. Bien cordialement. » (Lettre de Charles Bernard à P.-N. Roinard, le 13 avril 1923).

années sur la peine prononcée, ce qui portait la libération d'Eugène Humbert au 13 janvier 1924, c'est-à-dire trente-deux mois et huit jours après son arrestation.

Dès qu'il fut libre, les amis du Syndicat professionnel des Ecrivains lui contèrent par le détail les difficultés auxquelles ils s'étaient heurtés et l'hostilité de certaines créatures à son égard. Il sut ainsi qu'il avait été mis en balance avec un curé qui avait déserté sur le front de guerre. Or les suffrages favorables à Humbert se refusaient à donner l'absolution au curé si leur protégé ne devait pas bénéficier d'une mesure de grâce. Les adversaires durent céder, de mauvais gré, il va sans dire, pour que le curé obtienne l'unanimité des voix nécessaires au pardon.

Quand P.-N. Roinard fut bien sûr du résultat, il m'envoya ce court pneumatique :

B I E N C H È R E A M I E,

Je sors du ministère en compagnie de Charles Bernard qui est resté avec le ministre une bonne demi-heure; ça a dû être dur, mais en sortant, il m'a dit brièvement, à sa manière : « Ça va être fait, vous pouvez écrire à votre ami. »

Je vais écrire à Humbert cet après-midi. Je vous embrasse, enfin très heureux d'avoir abouti.

Tout vôtre.

P.-N. ROINARD.

Un mois après sa libération, Eugène Humbert définissait exactement notre situation dans une lettre qu'il écrivait au docteur Fernand Mascaux, en Belgique, le 12 février 1924 :

Après mille et mille péripéties et une foule de désastres qu'il serait trop long de te narrer, nous sommes libérés, ayant obtenu, l'un et l'autre, des grâces ou remises de peine. Jeanne a fait environ seize mois de prison et moi un peu plus de trente-deux mois. Tu vois d'ici, mon pauvre ami, où nous en sommes. Eh bien, malgré ça, nous sommes vivants et pas trop déprimés. Nous allons nous remettre au travail, rebâtir notre nid et refaire notre vie. Nous avons du courage et de la volonté. Nous nous remonterons. Notre fillette — elle a huit ans — est encore dans une pension laïque à Nogent, près de Paris. Elle est bien portante et se développe normalement. Nous allons la reprendre avec nous.

Oui, nous étions enfin au terme de nos mésaventures et de notre navrante séparation. Nous avons retrouvé le foyer abandonné et notre enfant, laissée si longtemps à des mains étrangères. Mais il y avait encore un gros point noir à l'horizon, et nous en fûmes plus d'une année bien écrasés. Nous restions débiteurs envers l'Etat du montant de nos amendes et frais de procès, et cela atteignait le chiffre coquet de 55.000 francs environ, solidairement avec les autres condamnés. A peine libres, nous recevions déjà la note du percepteur du Palais, toujours accompagnée de la sombre menace de contrainte par corps qui avait été fixée au maximum.

Nous n'étions pas sortis du guépier juridique. Il fallut à nouveau démarcher, intriguer ici et là pour obtenir dès l'abord la désolidarisation. Ceci réglé, les sommes que nous restions devoir l'un et l'autre étant très fortes, nous dûmes solliciter des délais de paiement. Eugène Humbert s'encolérait et protestait à chaque injonction coercitive de l'employé du fisc : « Vous m'incriminez maintenant d'être pauvre ! » Mais ce personnage n'était pas un philanthrope. Il était là pour faire rentrer de

l'argent dans les caisses insondables du Trésor, ou bien donner des ordres de prise de corps. Rien de plus, rien de moins.

Alertés par notre ami Gabriel Giroud qui était le trésorier pour la France du Bureau international de la Régénération humaine, les néo-malthusiens anglais et américains réunirent des fonds qui soldèrent une grande partie de l'amende d'Eugène Humbert, soit à peu près douze mille francs. Pour moi, sur l'intervention du député Alexandre Varenne, une très forte réduction me fut accordée et nous fûmes enfin délivrés de ce térébrant souci.

Le jour où je reçus par pneumatique l'annonce de cette mesure bénéfique, j'étais à la maison occupée à quelque travail ménager, bavardant avec Gabriel Giroud assis près de moi. Il me dit aussitôt :

— Combien restet-il à payer, dites-vous ? Deux cents francs... Les voici. Je veux participer à l'événement heureux d'aujourd'hui en mettant le point final à votre tourment.



Nous souvenant des avanies que nous avait values, étant détenus, notre situation de non-mariés, nous décidâmes de mettre l'estampille officielle sur notre union déjà longue de quinze années. Pouvait-on savoir ce que l'avenir nous réservait encore ?

Ce fut l'occasion de réunir quelques bons camarades. Paul-Napoléon Roinard fut le témoin d'Eugène Humbert et Paul Philippe le mien. Cette journée sans solennité, mais très ensoleillée, fut le 26 juin 1924, quelques jours après le mariage de notre cher Roinard qui se fit à Courbevoie et auquel nous assistions aussi. Notre jolie fillette qui allait avoir neuf ans avait scandalisé toute son école en annonçant joyeusement à ses camarades qu'elle était invitée au mariage de ses parents !



Pour gagner notre vie, Eugène Humbert entreprit de faire de la représentation publicitaire. Il passait toutes ses journées au dehors, montant et descendant des étages. Le métier n'était pas très lucratif, mais très fatigant.

Un jour, Eugène Merle, qui venait de fonder une maison d'édition (la S.E.P.T.) et qui publiait le *Merle blanc*, *Froufrou* et d'autres périodiques du même genre, proposa à mon mari la place de directeur du personnel de sa maison installée tout nouvellement boulevard Montmartre.

— Je te dois bien ça, lui avait-il dit, et le bateau est assez fort pour te porter.

Pendant quelques mois Eugène Humbert fut donc le directeur débonnaire d'un personnel qui, à vrai dire, pouvait se passer d'une autorité qui ne s'exerçait guère. Il s'ennuyait ferme dans cet emploi qui ne tarda pas à lui peser. Il fit part à Merle de son besoin d'une activité plus réelle et mieux en rapport avec ses capacités et ses goûts. Celui-ci lui confia alors, en association avec un ancien militant syndicaliste, Victor Labonne, la Librairie du Progrès qu'il avait créée et qui était restée dans les anciens locaux du *Merle blanc*, au quatrième étage d'un immeuble situé en plein Croissant, au 144 de la rue Montmartre. Heureusement pour les clients, il y avait un ascenseur.

Cela était mieux dans les cordes d'Eugène Humbert qui accepta et se mit aussitôt au travail. Sa connaissance de la chose imprimée et ses relations d'autrefois avec les éditeurs parisiens, dont il était aussi très favorablement connu, firent qu'en peu de temps, la Librairie du Progrès, qui semblait lentement depuis que Merle l'avait abandonnée, connut un nouvel essor. Des annonces habilement rédigées étaient insérées presque gratuitement dans les journaux édités par Eugène Merle, et cela donnait d'excellents résultats. Je dus bientôt, ainsi que la femme de Victor Labonne, consacrer une partie de mon temps aux divers travaux du bureau.

Tout alla bien durant deux années. Puis la police fut alertée par la Ligue contre la licence des rues (toujours elle !) et s'avisa de censurer les annonces publiées dans tous les journaux humoristiques, supprimant celles qui avaient trait surtout aux ouvrages traitant de sexualisme. Les livres semi-pornographiques, ceux sur la flagellation (qui florissaient à l'époque), jouissaient d'un régime de faveur.

C'est à ce moment que le scandaleux abbé Bethléem se payait le luxe de déchirer rageusement les publications qui n'avaient pas l'heur de lui plaire aux étalages des kiosques et des librairies de Paris. Ces accès de pudibonderie étaient couverts par le préfet de police, le Corse Chiappe, qui, sous l'influence autoritaire de son épouse, faisait aussi croisade contre la littérature « offensante pour les bonnes mœurs ».

Beaucoup de marchands de livres furent en partie ruinés par cette mesure. A la Librairie du Progrès le choc se fit aussi assez sérieusement sentir. Mais Eugène Humbert avait en tête des projets. Il voulait créer, chez lui, une librairie d'un genre tout différent, dont je m'occuperais, et qui répondrait mieux à ses secrètes aspirations. Malgré tous les déboires subis, les travaux divers et uniquement alimentaires auxquels il s'était livré jusque-là, il n'avait jamais cessé de songer à son véritable apostolat et, chaque fois que l'occasion lui en était donnée, c'est-à-dire quotidiennement, il propageait les principes néo-malthusiens. Il lisait un grand nombre de publications et tenait à jour des notes sur les événements qui ressortissaient à la question sexuelle et au problème de la population. Tout ce qui touchait de près ou de loin à l'idée, qui restait pour lui l'idée-force, était soigneusement retenu.

Il engageait ses amis journalistes à écrire sur le sujet, à protester contre la loi scélérate du 31 juillet 1920 ; sur son conseil Victor Méric publia dans *Paris-soir* du 24 août 1925, sous le titre *Maternité*, un article conçu en termes si précis qu'il eût pu lui valoir des poursuites.

Ce fut à cette époque aussi qu'Eugène Humbert se lia

avec le romancier en vue de *La Garçonne*. Victor Margueritte préparait alors un gros travail destiné à paraître en trois romans successifs sous le titre générique de *La Femme en chemin*. Le premier volume de cette trilogie devait s'intituler *Ton corps est à toi*, titre qui devait appeler l'attention.

Quand l'écrivain rencontra mon mari et qu'ils rappellèrent ensemble la propagande menée jusqu'à la guerre de 1914 par *Génération consciente*, Victor Margueritte fut particulièrement heureux, car il manquait de certains documents pour illustrer sa thèse et il pria Eugène Humbert de les lui fournir, ce que mon mari fit dans la plus large mesure.

Des relations de plus en plus étroites s'établirent ensuite entre les deux hommes et j'aurai l'occasion d'y revenir plusieurs fois.

C'est également vers ce moment qu'Eugène Humbert fit la connaissance du fondateur de *Vivre intégralement*, M. Kienné de Mongeot, qui, dès 1926, préconisa dans sa revue une nouvelle forme de culture corporelle : la pratique du nudisme intégral. Le siège de ce mouvement était, à ses débuts, près du Parc Monceau, rue de Logelbach, où, en plus des bureaux du journal, était commodément aménagée une salle de culture physique.

Eugène Humbert fut curieux de cette jeune initiative en plein développement et il s'en entretenait fréquemment avec son animateur. A la Librairie du Progrès on vendait les éditions de *Vivre*, et les simples rapports d'affaires devinrent très vite des rapports de grande sympathie. Mon mari fit connaître l'œuvre de M. de Mongeot à pas mal de camarades, introduisit au centre nudiste plusieurs amis écrivains dont Renée Dunan, qui s'y fit éditer un ouvrage : *La Chair au soleil* ; Ch.-A. Bontemps, qui s'occupa un certain temps de la direction littéraire de la revue. Nous y conduisîmes un jour l'éminent docteur Magnus Hirschfeld, réfugié à Paris, et que nous rencontrâmes plusieurs fois avant sa mort, après qu'il eut été dépouillé de ses biens par les nazis allemands, qui brûlèrent publiquement sa bibliothèque riche de do-

cuments uniques recueillis au cours de ses nombreux voyages dans tous les pays du monde. Conviés un jour télégraphiquement chez Victor Margueritte par ces mots : « Serions heureux si pouviez venir tous deux ce soir prendre le thé avec Magnus Hirschfeld, le docteur Vachet, Mme Albrecht et quelques amis », nous entendîmes le savant sexologue nous conter, avec une tristesse que nous partagions, comment il avait eu la douleur d'assister, au cinéma, à l'holocauste de ce qui avait été toute sa vie <sup>1</sup>.

Pressenti par M. de Mongeot pour apporter à *Vivre* sa collaboration administrative et organiser le service de librairie, mon mari, après quelque réflexion, accepta. Laissant à notre ami Labonne le soin de veiller seul aux destinées de la Librairie du Progrès, il s'installa dans ses nouvelles fonctions et pendant plus d'un an aida de ses connaissances à l'amplification du mouvement culturiste.

Il retrouva à *Vivre* le docteur Pierre Vachet dont il avait

---

(1) Le docteur Magnus Hirschfeld, né à Kolberg (Allemagne), le 14 mai 1868, est mort le 14 mai 1935 à Nice. Il était à la tête, comme un des présidents, de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique. Persécuté par les chefs du gouvernement hitlérien, il dut fuir son pays pour échapper à la répression.

Un mois avant sa mort, le 23 avril 1935, il nous écrivait de Nice cette lettre : « Mes chers amis, Je vous remercie de ce que vous m'envoyez toujours si régulièrement votre intéressant journal, la *Grande Réforme*. J'espère que vous vous portez bien, aussi bien que cela peut aller par ces temps difficiles.

« Aujourd'hui, je joins à mes lignes mon nouveau livre : *L'Âme et l'Amour*, qui vient de paraître aux Editions Gallimard, et je vous serais très reconnaissant si vous pouviez l'annoncer dans votre service de librairie, ainsi qu'en faire une critique dans votre Bibliographie.

« Savez-vous que j'ai déménagé de Paris à Nice à cause de raisons de santé et de beaucoup de désillusions que j'ai eues dans Paris ? Ici, j'ai pris un petit appartement au bord de la mer, et je me porte déjà mieux. Dans le cas où vous viendriez dans le Midi (peut-être Mme Jeanne Humbert fera-t-elle ici une conférence), je serais très heureux de vous voir. Sincères salutations et amitiés. »

Parmi ses ouvrages, il faut citer : *L'Éducation sexuelle, Le Sexe inconnu, L'Âme et l'Amour, Le Tour du monde d'un Sexologue.*



repris à la librairie de la rue Montmartre tout ce qui restait de l'édition de *Lourdes et ses mystères*, édition hypocritement boycottée par Hachette et laissée dans les caves. Eugène Humbert fit pour ce livre une bonne publicité et vendit un grand nombre d'exemplaires rendus par ses soins à la lumière du jour.

Le docteur Pierre Vachet fut appelé plus tard par mon mari à la présidence effective de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle dont je parlerai plus loin.

A la maison, nous avons établi les bases de notre future librairie; j'assurais déjà la fourniture de livres spécialement choisis dont nous avons dressé la liste sous le titre « Bibliothèque sexologique ». Cette librairie avait une tendance éducative très marquée dans le sens qui nous était cher.

Enfin, en 1928, j'écrivis les premières pages de mon roman précurseur : *En pleine vie*, qui devait paraître au début de 1930.

Depuis déjà deux ans Victor Margueritte avait sorti son premier livre : *Ton corps est à toi*, et il y avait eu autour de ce lancement une certaine agitation dans les milieux littéraires et journalistiques. Des discussions, des comptes rendus favorables et défavorables avaient défrayé la chronique. Cela eut l'avantage de remettre en question le problème de la maternité librement consentie et de fustiger, par la même occasion, la loi liberticide du 31 juillet 1920. Une réunion mouvementée avait été organisée au Club du Faubourg, dont Léo Poldès dirigeait les débats. Plusieurs orateurs prirent la parole pour défendre l'œuvre de Victor Margueritte et parmi eux : Armand Charpentier, Pierre Bonardi, Ch.-A. Bontemps et Eugène Humbert. Quelques autres la combattirent et attaquèrent l'écrivain assez violemment. Mme Marie Jade fut particulièrement agressive, traitant l'auteur de *Ton corps est à toi* d' « alphonse de la littérature ».

Eugène Humbert profita de la parole qui lui était donnée pour faire le procès de la loi du 31 juillet 1920 et défendre le néo-malthusianisme, sa haute portée morale et son incontestable valeur positive, économique et sociale. Nous étions groupés, plusieurs amis, près de la tribune : Gabriel Giroud et le docteur J. W. Robinson, de New-York, étaient près de moi. Le tumulte fut déchaîné à un moment donné par des affiliés à la ligue repopulatrice qui se mirent à vociférer contre les assertions de mon mari qui n'étaient pas de leur goût. Mais Eugène Humbert criait assez fort pour tenir tête à cette cabale et la salle, à part ce groupe, était unanime à lui donner raison.

En cette même année 1927, des poursuites furent engagées contre une institutrice de province, Henriette Alquier, qui avait publié en février dans le *Bulletin des Groupes féministes de l'Enseignement laïque* un article étudié et fort clairement rédigé : *La Maternité, fonction sociale*, dans lequel était défendue la liberté de la mater-

nité. Un fort mouvement s'était formé en faveur d'Henriette Alquier et la Ligue des Droits de l'Homme en avait fait une question de principe. Eugène Humbert, fournit à M<sup>e</sup> Ernest Lafond, le défenseur de l'inculpée, d'utiles arguments pour sa plaidoirie. Malgré les campagnes venimeuses des réactionnaires et des surpopulateurs patentés, Henriette Alquier fut acquittée.

Des congrès eugénistes s'organisèrent à l'étranger et réunirent des délégués de tous les pays. Le premier eut lieu à Genève en 1927, un autre à Londres en 1929. La presse française y faisait allusion et donnait quelques aperçus des séances.

Avant le congrès de Genève, en juin 1927, Eugène Humbert écrivait à Victor Margueritte éloigné de Paris :

Par le même courrier je vous fais parvenir un numéro de la *Voix des Femmes* et un numéro du *Réveil ouvrier* où vous trouverez des articles qui ne manqueront pas de vous intéresser. Inclus un document pouvant servir à notre propagande.

J'ai demandé au secrétaire de The World Population Conference de m'envoyer une carte d'assistant au congrès. Les eugénistes ont l'air de nous traiter en enfants bâtards quand, au contraire, ils sont, eux, selon votre concise expression, les parents pauvres du néo-malthusianisme. Nous saurons les rappeler à la réalité en temps voulu. J'écris, d'ailleurs, dans un journal de province un article où je rappelle les données essentielles relatives au développement rationnel de la population. Je prends comme thème la dernière statistique publiée par le ministère du Travail pour le premier trimestre de cette année où nous trouvons 221.827 décès au lieu de 169.902 l'an dernier, soit 51.925 en plus, et seulement 189.575 naissances, soit une « dépopulation » en trois mois de 32.252 et je conclus qu'il faut : 1° une augmentation de la production des aliments ; 2° une diminution des heures de travail par l'emploi généralisé des machines et par la suppression des produits inutiles et nuisibles ; 3° le perfectionnement et l'affinement des masses par l'extension de l'instruction et de la culture intellectuelle et artistique ; 4° la répartition équitable et rationnelle des richesses sociales entre les hommes ; 5° la limitation préventive de la population au niveau des subsistances disponibles et même un peu au-dessous. D'ailleurs, je vous enverrai cet article dès qu'il aura paru.

J'ai vu le bon « papier » de Renée Dunan dans la *Volonté* et celui de Michel Corday dans le *Progrès civique*. C'est par-

fait. Je sais que mon ami Louis de Gonzague Frick ou M. Renaitour feront quelque chose dans la *Griffe*. J'ai vu aussi l'article de Victor Méric dans le *Soir*. Plusieurs amis m'ont encore assuré qu'ils feraient une analyse de votre travail dans les journaux auxquels ils collaborent. Je vous tiendrai au courant au fur et à mesure.

On voit avec quelle ténacité attentive et vigilante Eugène Humbert poursuivait sa tâche et ne cessait de stimuler les concours acquis à la défense des concepts de restriction natalitaire.

C'est dans le courant de l'année 1927 qu'il reçut une lettre de Copenhague, du docteur Leunbach, l'informant qu'une Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique venait d'être créée, à la tête de laquelle figuraient comme présidents le professeur Auguste Forel, Havelock Ellis et le docteur Leunbach. Cette ligue se donnait pour but l'affranchissement moral et physique de la vie sexuelle des êtres humains.

Le docteur Leunbach demandait à mon mari de faire connaître ce mouvement en France et de créer, si possible, une section française.

Après avoir pris connaissance des principes directeurs de cette ligue naissante, principes inspirés du premier programme de *Régénération*, Eugène Humbert assumant le secrétariat général réunit un comité dont le président d'honneur désigné fut Victor Margueritte, le président effectif devant être le docteur Pierre Vachet. Parmi les membres du comité on trouve les noms de MM. Sylvain Bonmariage, homme de lettres, Ch.-A. Bontemps, Armand Charpentier, André Douhin, Marie Huot, Fernand Kolney, Albert Lantoine, la doctoresse Madeleine Pelletier, Pène-Siefert, le docteur A.-R. Proschowsky, P.-N. Roizard, Jacques Sautarel, Alexandre Croix, Mme Laurent Tailhade.

Le siège de la section française fut établi chez nous, 27, rue de la Duée. Eugène Humbert envoya aux journaux sympathisants des communiqués avisant de la formation de la Section française de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique, sous le nom de *Pro Amore*. Dans la *Voix des Femmes*, que diri-

geait Colette Reynaud, et à laquelle je collaborais régulièrement à cette époque, je publiai trois articles suivis pour annoncer le deuxième congrès de la Ligne qui devait s'ouvrir à Copenhague du 30 juin au 5 juillet 1928 et j'indiquai les principes directeurs de la Ligne mondiale, ses buts et son programme.

A ce deuxième congrès, Eugène Humbert et G. Hardy envoyèrent une motion, qui fut lue, au nom de la Ligne de la Régénération humaine, section française.

Eugène Humbert fit des efforts considérables pour que soient répandus les documents envoyés par le Comité central de la Ligne mondiale pour la Réforme sexuelle et y consacra temps et argent. Il reçut de nombreuses lettres d'encouragement des docteurs Leunbach, Magnus Hirschfeld, de Berlin, Norman Haire, de Londres, et d'autres personnalités. Victor Margueritte l'aida beaucoup dans ce travail. En mai 1929, il écrivait à mon mari, de Sainte-Maxime :

MON CHER AMI,

Voulez-vous prier votre femme de me faire envoyer, lorsque son troisième article aura paru, les trois numéros de la *Voix des Femmes* consacrés au programme, aux buts de la Section française ? J'écrirai aussitôt un article de présentation pour la *Volonté*<sup>1</sup>.

D'autres personnes adhèrent plus tard à la Ligne mondiale, individuellement ou par groupes à part. Mme Berty Albrecht fut parmi les membres français les plus agissants et fit même partie du Comité central à la suite du remaniement du bureau lors d'un des derniers congrès qui se tint à Brno.

Il me fut donné de connaître de près cette femme active et intelligente. Je lui fournis beaucoup de documents qu'elle sollicitait de notre déjà longue expérience :

Je voudrais que vous m'envoyiez le *plus tôt possible* des documents concernant l'école de Cempuis et Robin. Je ne

---

(1) *La Volonté*, quotidien politique et de grande information fondé en 1924 par Albert Dubarry, et dont le rédacteur en chef était Almé Méric, frère de Victor Méric.

sais positivement rien sur Hardy et sur vous-mêmes; je crois que je pourrais donner un peu plus de détails. Dans la seconde partie, je parle de votre *Grande Réforme* et des conférences de Mme Humbert. Je voudrais qu'elle me dise le résultat et l'impression qu'elle recueille de ses tournées. C'est le moment ou jamais d'assurer nos positions. Je regrette d'être aussi peu au courant de cela. Je suis si pleine de bonne volonté ! (26 août 1932).

#### Et dans une autre lettre :

Le docteur Norman Haire trouve mon idée d'exposer des livres très bonne. Pourriez-vous me prêter le livre de Hardy : *La Question de population* ? J'ai une ou deux brochures de Paul Robin et de vieux numéros de *Génération consciente* que j'emporterai et exposerai. Envoyez-moi ce que vous croyez intéressant. Les deux derniers livres de Mme Humbert, s.v.p. Je rapporterai tout, à moins que je ne le vende, et rapporterai sans doute des commandes. Je vous envoie mon projet de topo qui n'est ni complet ni au point ; mais vous verrez mieux que moi ce qu'il convient d'y ajouter. Ce n'est pas tant moi que vous aidez que la cause et je me dis que l'occasion est trop bonne cette année pour la laisser perdre. Bien amicalement et mille mercis (29 août 1932).

Après le Congrès de Brno, Berty Albrecht m'écrivait quelques mots :

CHÈRE MADAME,

Je vous écris de Prague où je viens d'arriver exténuée. Le Congrès s'est bien passé. Mon papier a fait son petit effet et a été bien écouté. Mme Gosset l'a en ce moment pour en faire un article dans *l'Œuvre*. On m'a élue à la place du docteur Vachet, qui n'a même pas répondu aux lettres recommandées; je suis très honorée parce que c'est une preuve d'estime et de confiance. On été élus également Pierre Scize et le docteur Jean Dalsace. Je voudrais bien vous voir dès mon retour à Paris et vous enverrai un mot. Plusieurs personnes ont pris votre adresse, un éditeur allemand a pris *Le Pourrissoir* et une journaliste tchèque est venue me demander l'orthographe de votre nom pour un article. J'ai l'impression que ça va barder. Nous allons tous nous y mettre et vous verrez qu'à nous tous nous ferons de belles choses. Je ne peux assez vous remercier de votre aide pour mon papier et je vous envoie à tous deux mes amitiés.

Berty Albrecht devait fonder en 1934 une très intéressante revue trimestrielle, dont la vie fut trop courte : *Le Problème sexuel*. Le comité de rédaction de cette su-

# LIGUE DES DROITS DE L'HOMME & DU CITOYEN

Section des Pavillons-sous-Bois (Seine)

**Samedi 8 Avril, à 21 heures précises, Salle de la Justice de Paix,**  
*Allée des Aldes à Pavillons-sous-Bois*

**SÉANCE CONSACRÉE A**

**La Ligue Mondiale pour la Réforme Sexuelle sur une Base Scientifique**

**Comité Français :**

**Victor BASCH,**

*Professeur,  
Président de la Ligue des Droits de l'Homme*

**M<sup>me</sup> Berty ALBRECHT,**

*Membre du Comité Exécutif  
de la Ligue Mondiale*

**D<sup>r</sup> SICARD de PLAUZOLES,**

*Membre du Comité Central  
de la Ligue des Droits de l'Homme,*

**D<sup>r</sup> Jean DALSAË,**

*Président des Médecins contre la Guerre*

**Pierre SCIZE,**

*Journaliste*

**ÉDUCATEURS! MAMANS!! venez entendre**

**M<sup>me</sup> Berty ALBRECHT**

**Contre l'Hypocrisie en Matière Sexuelle! Pour l'Équilibre Moral et Physique!**  
**Pour l'Égalité Sexuelle! Pour la Justice!**

**Invitation Fraternelle à Tous**

**Participation aux Frais : 1 Franc**

perbe publication était composé de Victor Basch, professeur à la Sorbonne et président de la Ligue des Droits de l'Homme<sup>1</sup>, du docteur Jean Dalsace, de Henri Guernut, député, du docteur Norman Haire, de Robert Læwel, avocat, de Paul Langevin, membre de l'Institut, de Mme Yvonne Netter, avocat, du docteur Robert Wolfsohn et du docteur Sicard de Plauzoles.

Ma peine fut grande quand j'appris, en 1943, la fin de Berty Albrecht. Elle fut décapitée à la hache pendant l'occupation allemande, à la prison de Fresnes où elle était détenue pour faits de résistance.

Je donne ici, comme document historique, le programme *in extenso* de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique, avec la formation de son bureau initial. Le siège de la Ligue était à Copenhague :

Présidents : Prof. Auguste Forel, Havelock Ellis, Dr J.-H. Leunbach. Secrétaire général : Dr Magnus Hirschfeld. Principaux adhérents : *Allemagne*, Drs Paul et Marie Krische, Dr Max Hodann, Dr Heinrich Meng, Dr Hélène Stocker. — *Angleterre*, Dora Russell, E. S. Jerdan, Dr Norman Haire. — *Autriche*, Dr Friedjung, Rudolf Goldscheid, Rosa Mayreer. — *Belgique*, Dr Kempeneers, Dr Fernand Mascaux. — *Canada*, Mrs Alice Loeb. — *Chili*, Dr Ramon Clases. — *Danemark*, Prof. Jorgensen, Inga Junghanns, Dr Ranulf. — *Egypte*, Dr A. Salama. — *Espagne*, Dr Juan Fernen Perez, Juan Pastor, Dr Isaac Puente. — *Etats-Unis*, Dr J.-W. Robinson, Margaret Sanger, Dr Harry Benjamin. — *France*, Victor Margueritte, Eugène Humbert, G. Hardy. — *Hollande*, Dr H. Rogge. — *Italie*, Prof. Mielli. — *Indes anglaises*, Dr V. L. Parmar, R. D. Karvé, Dr N. Ramachandra Iyer. — *Islande*, Red. Gudmundson. Dr Olafsohn. — *Japon*, Shindo Seitaro, Prof. M. Suzuki. — *Lettonie*, Dr Prissmann. — *Liberia*, Dr Schmeidenberger. — *Norvège*, Dr Geiersvald. — *République Argentine*, Prof. Asnaourow. — *Russie*, Dr Batkis, Alexandra Kollontay, Prof. Pasche-Oserski. — *Suède*, Dr Bratt, Prof. Silverstolpe, Dr Alma Sundquist. — *Suisse*, Dr Brupbacher, Henri Gächter. — *Tchécoslovaquie*, Dr Bield, Dr Bondy.

---

(1) Victor Basch et sa femme ont été assassinés par des miliciens à la solde des nazis allemands, le 10 janvier 1944, sur une route, près de Lyon.



### *Buts de la Ligue*

Les buts de la Ligue ont été exposés dans la résolution générale suivante et ont été approuvés par le Congrès tenu le 3 juillet 1928 à Copenhague :

« Le Congrès international pour la Réforme sexuelle scientifique fait appel aux législateurs, à la presse et au public. Il tend à instaurer une morale nouvelle, légale et sociale, relative à la vie sexuelle de l'homme et de la femme, morale basée sur les connaissances acquises en biologie, en psychologie et en sociologie. »

Actuellement, le bonheur d'un grand nombre d'hommes et de femmes est sacrifié à des règles sexuelles déraisonnables, à l'ignorance et à l'intolérance. En conséquence, il est absolument nécessaire que les nombreux problèmes concernant la situation des femmes, le mariage, le divorce, le contrôle de la conception, l'eugénisme, l'aptitude au mariage, les filles-mères et les enfants illégitimes, la prostitution, les anomalies et les scandales sexuels, l'éducation sexuelle, etc., soient réexaminés avec bon sens et d'un point de vue scientifique.

### *Principes directeurs*

1° Egalité politique, économique et sexuelle des hommes et des femmes.

2° Libération du mariage, et spécialement du divorce, des règles tyranniques de l'Eglise et de l'Etat.

3° Contrôle de la conception de telle sorte que la procréation soit consentie délibérément et avec un sens exact des responsabilités.

4° Amélioration de la race par l'application des méthodes de l'eugénisme et de la puériculture.

5° Protection des filles-mères et des enfants illégitimes.

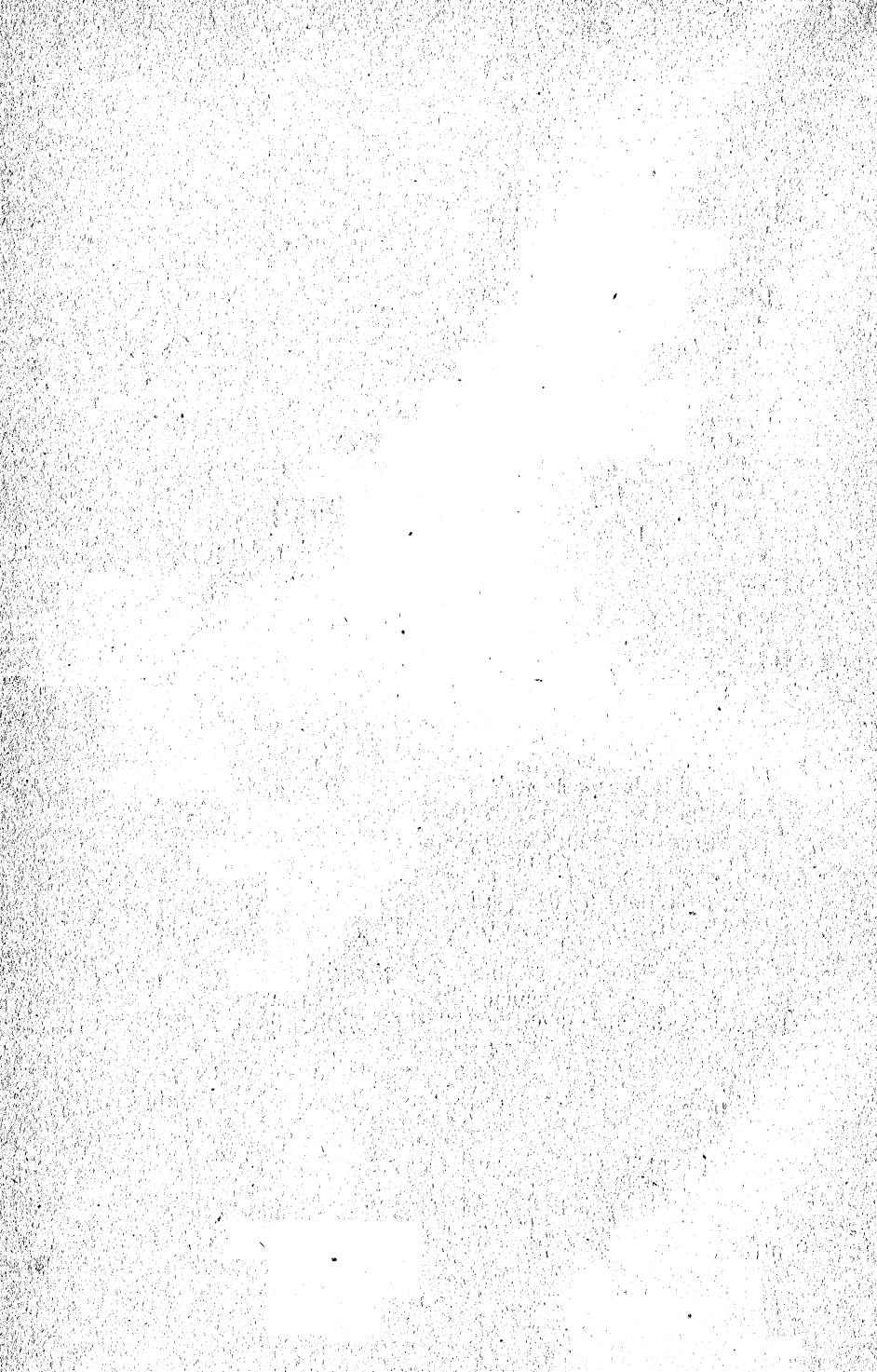
6° Conduite humaine et rationnelle envers les anormaux sexuels, comme par exemple, les homosexuels, hommes et femmes, les fétichistes, les exhibitionnistes, etc.

7° Prévention de la prostitution et des maladies vénériennes.

8° Incorporation des troubles dus à l'impulsion sexuelle dans la classe des phénomènes d'ordre pathologique, et non plus envisagés, ainsi qu'on l'a fait jusqu'aujourd'hui, comme des crimes, des vices ou des péchés.

9° Seuls peuvent être considérés comme criminels les actes sexuels qui transgressent la liberté ou portent atteinte aux droits d'une autre personne. Les relations sexuelles entre adultes responsables consenties mutuellement doivent être respectées comme étant des actes privés et qui n'engagent que leurs personnes.

10° Education sexuelle systématique et rationnelle dans le sens de la plus grande liberté, et dans le respect de soi et d'autrui.



## TROISIÈME PARTIE



Dès 1928 Eugène Humbert avait formé le projet de faire un nouveau journal. Dans une lettre à Victor Margueritte, le 8 juillet de cette même année, il s'en explique brièvement :

J'aurai peut-être d'ici quelque temps les moyens de relancer un périodique, pas spécifiquement néo-malthusien, bien entendu, mais où l'on reprendrait néanmoins la question de population et où nous mènerions la lutte pour l'abrogation de la loi scélérate du 31 juillet 1920. A ce moment, si je réussis, je ferai appel à votre bonne plume.

Ce ne fut qu'en 1931 que ce projet prit corps et se réalisa.

L'idée néo-malthusienne renaissait. De tous côtés, à Paris comme en province, les journaux, les revues publiaient des articles sur l'importance du problème démographique, sur la question sexuelle dans ses rapports avec la liberté de l'individu<sup>1</sup>. Eugène Humbert collaborait à plusieurs périodiques, hebdomadaires ou mensuels, où il exposait avec tact mais avec précision ses idées de réforme sexuelle.

D'autre part, notre Bibliothèque sexologique commençait à attirer pas mal de monde. Nous avons installé notre bureau dans une pièce, attenante à un grenier, où l'on accédait par un escalier plutôt raide et étroit, le tout situé au fond d'une cour. C'est le seul gîte que nous avons trouvé vacant, non loin de notre domicile, pour y caser quelques rayons pour nos livres, un bureau et une table. Avec deux ou trois sièges la pièce était remplie. Cela rappelait à Humbert le local de la rue Mouffetard

---

(1) *Le Problème sexuel, problème social*, Jeanne Humbert (Le Réveil ouvrier, 11 décembre 1929) ; *La Régénération humaine*, L. Riverie (Le Cri de Lyon, 15 décembre 1930) ; *Faut-il stériliser les imbéciles ?* Paul Allard (Le Progrès civique, 1<sup>er</sup> novembre 1930) ; *Malthusianisme*, Gabriel Reuillard (Le Soir, 8 octobre 1930), etc.

où Jean Grave avait, en 1884, établi les assises du *Révolté*, et il me disait en riant que cela le rajeunissait.

Pierre Scize vint un jour dans ce bureau pour nous interviewer, après la publication de mon *Pourrissoir*. C'était vers la fin de 1931. Il fit un reportage de sa visite dans l'hebdomadaire illustré *Voilà*, y décrivant avec beaucoup d'humour le pittoresque du lieu et brochant de nos personnes un portrait assez curieux. Pierre Scize était d'ailleurs tout à fait favorable à notre point de vue et son long article ne masquait pas ses sympathies <sup>1</sup>.

C'est dans ce réduit — que nous ne quittâmes qu'en 1935, pour descendre au rez-de-chaussée où nous fûmes tout de même plus à l'aise — que naquit, le 1<sup>er</sup> mai 1931, la *Grande Réforme* qui n'eut pas moins de cent numéros et qui fut, comme *Génération consciente* son aînée, immolée par la guerre.



Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je vis mon mari entrer à nouveau en lice à 61 ans. Je ne pouvais cependant m'empêcher d'admirer la fermeté de son caractère et la si rare stabilité de ses convictions. Je peux dire que je l'ai aidé jusqu'au bout de tout mon pouvoir. Notre besogne consubstantielle se retrouve tout au long des cent numéros qui constituent la collection de la *Grande Réforme*.

Il me disait souvent : « J'ai fait mienne la stoïque devise : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, « ni de réussir pour persévérer ». Il faut donner un sens à sa vie, et quand on travaille à la diffusion d'idées que l'on sait vraies, on est fier et heureux ». Il ne se faisait

---

(1) Plus d'une fois, dans les publications où il écrivait, Pierre Scize est revenu sur les dangers de l'intempérance procréatrice. Dans l'hebdomadaire *Marianne* des 19 et 26 décembre 1934, il révèle l'immoralité de certains encouragements dans un reportage étayé de faits, avec photos, intitulé : *Splendeur et Misère des Prix Cognac*.

pourtant aucune illusion. Il savait fort bien qu'au bout de ses luttes, de ses dures épreuves, il y aurait plus de défaites et de désabusements que de réussite et de gloire. Mais un homme de sa trempe ne s'arrête pas à ces évidences. Malgré les régressions subies par l'humanité, la veulerie, la passive obéissance des éternels vaincus, tenace et idéaliste il croyait néanmoins à la perfectibilité de l'homme et il y travaillait consciencieusement <sup>1</sup>. Il était de plus soutenu par une robustesse physique enviable, qui semblait braver les ans, et un profond amour de la vie. Il observait celle-ci et la goûtait dans toutes ses particularités. Il adorait la musique et, en général, tous les arts le trouvaient sensible et ouvert. L'insécurité d'une existence modeste et laborieuse n'a jamais entamé sa vigoureuse énergie. Ainsi que me le disait un jour mon amie Léonie Devaldès, c'était un « pessimiste optimiste », pessimiste dans le présent mais non pour l'avenir. « Ma nature est profondément optimiste ; ce n'est pas ma faute si les événements, les circonstances, les choses et les hommes lui donnent tort », m'écrivait-il en mars 1932, alors que je faisais une longue tournée de conférences dans le midi de la France.

C'est ce dynamisme qui émanait de toute sa personne qui attirait et séduisait ceux qui l'approchaient. Les sceptiques eux-mêmes en étaient troublés et c'est aussi, sans doute, ce qui lui valut la haine irrémissible des ennemis qui le savaient un adversaire dangereux.

Les jeunes l'ont toujours recherché. Il était pour eux un guide indulgent et sûr. Beaucoup ont gagné à son contact une mâle assurance, un tour original pour tra-

---

(1) Devant mes invitations à la prudence, mon désir de quiétude pour lui et pour moi, après tant de remous et de naufrages, il me répondait ceci, de la prison d'Amiens, en 1943, alors qu'il avait 73 ans : « Si, par malheur, tu mourais loin de moi, j'exécuterais tes dernières volontés, mais sans te promettre cependant de me garder en dehors de la bataille. Rien ne me retiendra plus pour me contraindre à accepter une vie sans but. J'agirai selon mes haines qui sont grandes et justifiées et selon mes convictions de libertaire et de néo-malthusien, en conformité avec mon passé de militant. »

duire un sentiment, exposer un problème. Il leur distribuait à plein jet des idées à développer, des arguments pour rétorquer les habituelles attaques des contempteurs du néo-malthusianisme. Il ne décourageait aucun effort, au contraire, stimulait, exigeait plus et fournissait la pâte à travailler. Ni rigoriste ni sermonneur, il comprenait et excusait bien des faiblesses qu'il savait inhérentes à la nature humaine. Son cœur riche et son âme étoffée étaient un bienfait pour les nouveaux venus qui lui confiaient leur espoir ou, le plus souvent, cherchaient un réconfort dans les moments de dépression.

Jamais ennuyeux ni sectaire, il faisait notre joie par ses saillies spontanées, ses vives boutades qui rendaient si attrayante sa conversation infiniment variée et instructive.

Je lui ai connu un grand nombre d'amis de tous les âges, — des relations vieilles de quarante ans et plus —. Aucun n'a jamais eu à lui reprocher une vilénie.

Sa clairvoyance en toutes choses était extraordinaire<sup>1</sup> et l'on venait tout naturellement prendre ses avis à la veille d'événements marquants ou bien quand on se trouvait irrésolu en face d'une décision à prendre.

Combien d'écrivains a-t-il aidés ! les présentant à des éditeurs dont il était l'ami et à qui il recommandait, avec sa persuasion communicative, l'œuvre et l'auteur. Je possède un nombre impressionnant de lettres de reconnaissance écrites par ceux et celles à qui il a prêté obligeamment son appui.

---

(1) Après la mort d'Eugène Humbert, je reçus de Léon Deffoux, qui le connaissait depuis 1905, ces quelques lignes : « L'affreuse nouvelle m'a bouleversé et, en l'apprenant, j'ai senti, une fois de plus, tout ce qui m'attache profondément à la pensée et au souvenir d'Eugène Humbert, l'un des hommes les plus clairvoyants que j'aie rencontrés. Il ne fait pas bon d'être clairvoyant à notre époque : sa vie et sa mort en témoignent. Je ne chercherai pas à vous consoler mais bien plutôt à me lamenter avec vous en vous embrassant affectueusement. »



Le numéro 1 de la *Grande Réforme* s'inspire du programme de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique qui se trouve inséré dans les pages intérieures du journal. Outre l'article de présentation d'Eugène Humbert, ce premier numéro contient une fantaisie sur l'amour : *Envoûtement*, de Jacques Sautarel, et une longue bibliographie de G. Hardy sur un ouvrage de M. Noël Amaudru : *Vivre d'abord* (le problème de l'alimentation posé par l'après-guerre), où les affirmations un peu illusoire de l'auteur sont très finement relevées. Il y était aussi annoncé la conférence sur *Le Problème du bonheur humain*, que je devais donner, pour la deuxième fois, à Brest et que je donnai au cours des années suivantes dans tant de localités.

Dès l'envoi de ce numéro, des encouragements à persévérer et des adhésions nous furent envoyés par d'anciens collaborateurs et aussi par de nouveaux camarades dont voici quelques noms pris au hasard : Armand Charpentier, Aurèle Patorni, Robert Valançay, D<sup>r</sup> Saint-Paul (Espé de Metz), Jean Marestan, D<sup>r</sup> Klotz-Forest, doctresse Madeleine Pelletier, Gabriel Gobron, Marc Stéphane, Pierre Marquet, D<sup>r</sup> Fernand Mascaux, Pierre Larièvre, L. Barbedette, Paul Vigné d'Octon, G. de Lacaze-Duthiers, Paul Roué, D<sup>r</sup> Axel Robertson Proschowsky, Stéphen Mac Say, Pierre Ramus, etc.

Dans le deuxième numéro je pris prétexte de deux livres contre la guerre de Fernand Corcos pour écrire un article sur *Les Femmes et la Guerre*. Victor Margueritte, dans le numéro 3, traite de *l'Education sexuelle* et Marc Stéphane, dans le numéro suivant, part en guerre contre le bagne, à propos d'un livre du docteur Louis Rousseau : *Un Médecin au bagne*, qui venait de paraître. On voit que les matières examinées étaient diverses. Un banquet, en souvenir de Paul Robin, était prévu pour un jour prochain.

# LA GRANDE RÉFORME

Organe de la Ligue de la Régénération Humaine, fondée par Paul Robin, en 1893  
CULTURE INDIVIDUELLE — RÉFORME DE LA MORALE SEXUELLE ET L'ÉDUCATION — TRANSFORMATION SOCIALE  
Paraissant chaque mois

## ABONNEMENTS :

France & Colonies : Un an 18 francs — Six mois 9 fr.  
Étranger : Un an 18 francs — Six mois 10 francs

Les Abonnements partent de Janvier et Juillet

Compte chèques postaux : Paris 081-22

Directeur :

Eugène HUMBERT

Fondateur de Génération consciente

## RÉDACTION-ADMINISTRATION :

14, Rue de la Duée — PARIS-XX<sup>e</sup>

Bureaux ouverts tous les jours, sauf Dimanches  
et Fêtes, de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h.

On reçoit aussi sur rendez-vous

## MAIN-D'ŒUVRE ET NIVEAUX DE VIE

par Eugène HUMBERT

Marcel Roy, le Secrétaire de la Fédération des Métaux, souligne, dans *Le Populaire* du 2 juin, qu'à la date du 21 mai, il y avait pour la région parisienne, dans les industries des métaux seulement, 50.800 demandes d'emploi et qu'on n'en avait pu satisfaire que 278 ; pas 6 outre 1.000.

D'autre part, le ministère du Travail communique, qu'à la date du 11 juin, le nombre des chômeurs inscrits était de 371.350, contre 333.967 l'an dernier, à la même date.

La situation de la classe ouvrière en France est donc loin d'être satisfaisante et son avenir, celui de ses enfants surtout, loin d'être assuré. Et cependant de toutes parts, même du côté des soi-disants révolutionnaires, on ne cesse de pousser celle-ci à proliférer outre mesure, sous couleur de défense nationale, de lutte contre le fascisme et l'espoir d'équivaler le leinisme intensif des Italiens et des Allemands. Comme s'il n'était pas définitivement démontré qu'une société capitaliste l'exubérance de la main-d'œuvre va à l'encontre des intérêts essentiels de la classe ouvrière.

On a même vu un député communiste, M. Mammouss, qui n'a, paraît-il, qu'un enfant, proposer une loi sur l'embauchage et le débouchage où les travailleurs prudents et non grevés d'enfants étaient nettement sacrifiés au bénéfice des salariés père-lapin. On ne peut mieux servir les intérêts de classe de la bourgeoisie.

Comment les communistes ne voient-ils point que, par là, ils rejoignent étroitement les visées des « repopulateurs » réactionnaires : capitalistes, cléricaux et militaristes ? On reste confondu devant tant d'innocence... ou de duplicité.

Conformément aux lois de l'évolution historique de l'industrialisation des Sociétés modernes, grâce à leurs efforts syndicalistes, les travailleurs ont obtenu dans la plupart des États des améliorations appréciables de leur existence, mais ces résultats ne sont, point encore égaux et des différences grandes restent encore à niveler. Les apports de main-d'œuvre venant des pays surpeuplés et pauvres, constituent toujours un danger de stagnation ou de régression. Il faut donc se défendre contre cette concurrence désastreuse. De là, un nationalisme « ouvriériste » qu'il faut essayer de comprendre.

Justement, je trouve dans le dernier ouvrage de Louis-Ferdinand Céline : « Bagatelles pour un massacre », dans la trucidation verbale commune à cet auteur, un exposé fulgurant de ce « nationalisme ». Le voici :

« Les patries existent plus ! Mais les beaux « standards » d'existence, ils ont jamais tant existé... Autant de pays, autant de « standards » d'existence et forcément défendus, je vous prie de le croire, par ceux qui se régèrent... et fébrilement envies par ceux qui la suivaient... C'est la guerre profonde, permanente, sourde... inévitable... entre les prolétaires... et non moins féroce que l'autre... entre les plus bas « standards » et puis les « standards-plein-la-tête ». Les standards ont des frontières et

barbelées, je vous l'affirme, encore plus que les Patries... Allez donc vous essayer, vous, proletaire, tourneur, coiffeur, modiste, dactylo, barbouilleur quelque que, de gouverner votre croûte aux États-Unis... en Angleterre, en Suède, en Hollande... comme ça, on fleurit... L'air de vous régaler un petit panier... d'un plus haut « standard d'existence » (de parer) d'un peu moins tout en se faisant payer plus vous allez voir un petit peu comme vous allez redoubler ! grande leçon ! Sans discussion... (diminué à grands coups de latte, comme un effrené jurulent, galeux ! Ah ! ça sera pas les... à voir ! Ah ! si elle est bien morte, c'est trop triste, la fraternité ouvrière... elle a jamais existé !... Au moment qu'on sort des formules, qu'on s'amine gueule enfoncée, naïf croyant, pour déguiser les fruits de la promesse, l'excellent chose fraternelle, tout vendus, barbelés, le grand parti qui dont on parle dans tous les congrès, à tous les échecs du monde, alors comment qu'on se fait étréner !... C'est pas la peine d'insister ! Cette adorable fraternité, recit une réécriture, elle existe pas !... On nous fait voir, dès la frontière, une de ces tripes implacables, une de ces mairiques « embouées fer », qui vous précipite d'antor dans la nébule dont vous sortez ! l'empirement fou... pas de pitié ! pas de jérémiades là... dans la pratique des esclaves, chacun sa galère... Pas de révolutions... Le bord où on est mieux pourri il prend pas de la face les foyards, les fessouilles des autres chômeurs... ceux qui viennent taper le long des bonnes copies comment qu'on les rebécite ! à grands coups de mairidras plein la fiole ! qu'ils aillent au fond ces saloperies ! se faire gonfler !... Ah ! c'est bien organisé la dédicée des bonnes frontières démocratiques ! Pas de pitié ! Pas d'erreurs ! Pas de resquille ! Les envieux, les pougnaches, aux chiots ! Chaque peuple pour soi ! et un surin ! à la grande si c'est utile ! À la porte de chaque pays c'est écrit, bien noir sur rouge... le bel sceau qui vous attend tous les proleitaires du monde ! Ici c'est complet... Voilà ! c'est pesté !... Allez pas vous imaginer, pour vous faire une explication, que ce sont spécialement les « gros », les « deux cents familles », qui refoulent les trundants d'ailleurs... Mais non, mais non ! comprenez bien... ça leur ferait plutôt plaisir... les « exploités »... les « petits », les « déshérités », les « autres hémisphères »... Pourquoi pas ? Ils auraient qu'à y gagner... Main-d'œuvre moins coûteuse... clients plus nombreux... Pour leur gueule tout bénéfice... leur « standards »... leur « standards »... dans chaque pays, les proleitaires, farouchement en quart, syndiqués, organisés, retranchés derrière les patrons, qui défendent absolument leurs « standards »... leur « standards », leur « standards », leur auto, leur habit à queue, l'espoir de faire somme (à crédit le plus souvent) par tous les moyens de la force et de la mauvaise foi... par « l'émigration » surtout, par la police introuvable. Il faut en découdre de ces hémisphères adfessieux qu'on déconne à plein tube, à longueur de paroles ! l'importe que « Trade-Union » anglais, américain, danois, etc... est infiniment plus charitable envers les travailleurs « migrants » des autres pays que tous les patrons possibles ensemble réunis... implacable !...

Céline a mis quelque adoucissement à la rigueur de son apostrophe, je le sais. Mais, à mon avis, outre qu'il s'est tu sur les causes profondes de cette xénophobie des salariés, il n'a pas assez explicitement mis hors de cause la France, et il devait nous rendre justice en tant qu'écrivain français. Nous faisons tout

de même, malgré notre chômage intensif, assés à près de 2.500.000 Français, Et Polonais, Italiens, Allemands et Juifs de toutes nationalités, peuvent témoigner qu'ils sont mieux chez nous que chez eux.

Sans doute, cette immigration ne pourrait s'accroître au-delà de toute mesure. La fraternité universelle a des limites... les limites nécessaires par la fécondité excessive de certains peuples. A quoi nous servirait d'acquiescer de haute lutte, et au prix de durs sacrifices souvent, un niveau de vie plus élevé, une existence plus humaine, si c'est pour voir cette conquête compromise par des invasions massives de brutes prolifères ? Non, il faut que notre prudence en matière de peuplement, serve d'exemple à tous, que la famille française ne soit plus une exception, mais la règle générale. Après ça, nous pourrions parler de fraternité universelle, d'internationalisme coopératif et de paix.

## A NOS ABONNÉS

Notre appel du mois dernier n'est pas resté sans écho. Un grand nombre de réabonnements nous sont parvenus, souvent accompagnés d'un don à notre souscription. D'un abonnement nouveau ou de listes d'abonnés possibles. Merci aux amis de leur promptitude à se mettre en règle et de leur utile solidarité. Beaucoup trop cependant n'ont pu encore renouveler leur abonnement. A ces retardataires nous demandons instamment de se réabonner de suite, avant les vacances, afin d'éviter la suppression du service du journal. Qu'ils comprennent bien que nous avons besoin du concours de tous ceux qui nous lisent si nous voulons tenir.

Notre addition chez l'imprimeur est lourde ; ce mois-ci nous ne pouvons donner encore que quatre pages. L'aide qui nous a été apportée nous a permis de liquider quelques dettes ; mais les numéros de huit pages que nous avons publiés nous coûtent fort cher et nous ne pouvons songer à en faire d'autres avant de nous libérer un peu financièrement. Nous vous engageons donc à ne pas relâcher votre soutien. Nous avons écrit un nouveau tract : *l'Anortement en droit pénal* ; nous avons aussi très en afflué les vers de notre ami Victor Marguerite extraits de *Nocturnes*, encadrés du beau dessin d'au crayon de notre talentueux abonné Georges Bard. Nous avons encore d'autres tracts en préparation, car nous considérons ce moyen de propagande très efficace. Il nous faut donc avoir une plus grande aisance dans notre trésorerie. Or, ces derniers mois ont été désastreux pour nous, nous devons vous le dire. Que ceux qui n'ont pas encore répondu à notre appel de réabonnement et d'aide dans la mesure de leurs moyens ne manquent pas de le faire sans retard, aujourd'hui même, la négligence étant la plus mortelle ennemie de toute action.

Et d'avance, merci.

On apprend également, sous le titre de : *L'Idée est en marche*, que, sur l'initiative du docteur Toulouse, des médecins viennent de fonder à Paris une grande association d'études sexologiques au 195 du boulevard Saint-Germain. Le bureau de cette association était composé de M. Justin Godard, ancien ministre, comme président d'honneur; du docteur Toulouse, comme président; de Mme Maria Vérone, avocat à la Cour, M. Leredu, ancien ministre, M. Caujole, député, M. Sellier, conseiller général, des professeurs Laugier et Vignes, comme vice-présidents. Le secrétaire général de cette association était le docteur Jean Dalsace et les secrétaires effectifs Mme Berty Albrecht et le docteur Mâle.

En librairie était paru chez Alcan un ouvrage important de Leonard Darwin : *Qu'est-ce que l'Eugénique?* dont G. Hardy faisait un magistral compte rendu.

Au début, Eugène Humbert s'était bien promis, pour son journal, de s'en tenir au plan qu'il avait ainsi défini : *Culture individuelle — Réforme sexuelle — Transformation sociale*, sans empiétement d'une matière sur les autres. Mais, peu à peu, la tendance réelle du fondateur se fit bientôt sentir. Pour lui, le problème-clé c'était le néo-malthusianisme, et il y revenait à tout propos. Gabriel Giroud (G. Hardy) faisait comme lui.

L'eugénisme, pour eux, n'était que le petit côté de la question et s'ils semblaient lui donner tout d'abord une place prépondérante, c'était pour atteindre à la question primordiale, à la question majeure de la limitation méthodique des naissances, sans trop attirer l'attention cafarde des cacogénistes tapageurs et patentés. Eugène Humbert surveillait de très près la copie qui lui était remise, soucieux de ne pas retomber entre les griffes des chats-fourrés.

Dans le numéro de septembre est publié le texte intégral de la communication que fit Victor Margueritte au IV<sup>e</sup> Congrès de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle qui se tint à Vienne, en Autriche, le même mois, du 16 au 23. Nous y envoyâmes, Eugène Humbert et moi,

une adresse qui fut lue par une journaliste parisienne, Mme Stella Croissant<sup>1</sup>. Cette adresse était ainsi conçue :

MESDAMES, MESSIEURS,

Parmi les plus importants bienfaits que doit apporter la réforme sexuelle que nous voudrions réaliser, permettez-nous de vous signaler celui qui consisterait à remplacer tous les moyens répressifs douloureux de l'accroissement de la population par celui préventif de la prophylaxie anticonceptionnelle, par la limitation raisonnée des naissances.

Jusqu'à nos jours, la population de tous les pays ne s'est maintenue au niveau approximatif — en réalité toujours en le dépassant — de la quantité des subsistances qui lui étaient nécessaires pour croître et se développer naturellement, que grâce à des facteurs limitatifs de répression, tous douloureux : chasteté, continence, célibat, prostitution, avortement, infanticide, mort prématurée, misère, famine et guerre. A tous ces fléaux de l'humanité, nous voulons substituer l'emploi judicieux des procédés anticonceptionnels préventifs.

Nous demandons aux conducteurs des peuples d'encourager l'enseignement de l'hygiène sexuelle et de faciliter la divulgation des moyens préventifs de la grossesse. Nous réclamons pour nous le droit de répandre par la plume, par la parole, individuellement ou associés, la doctrine néo-malthusienne et les pratiques sexuelles qu'elle exige.

Nous demandons aussi que l'on nous autorise à installer des cliniques où les femmes du peuple pourraient trouver la connaissance de la vie sexuelle qui leur fait défaut.

A la guerre qui tue les mâles les plus jeunes et les plus sains, par millions ;

A la prostitution qui sacrifie des millions de jeunes femmes et les expose aux pires dangers vénériens ;

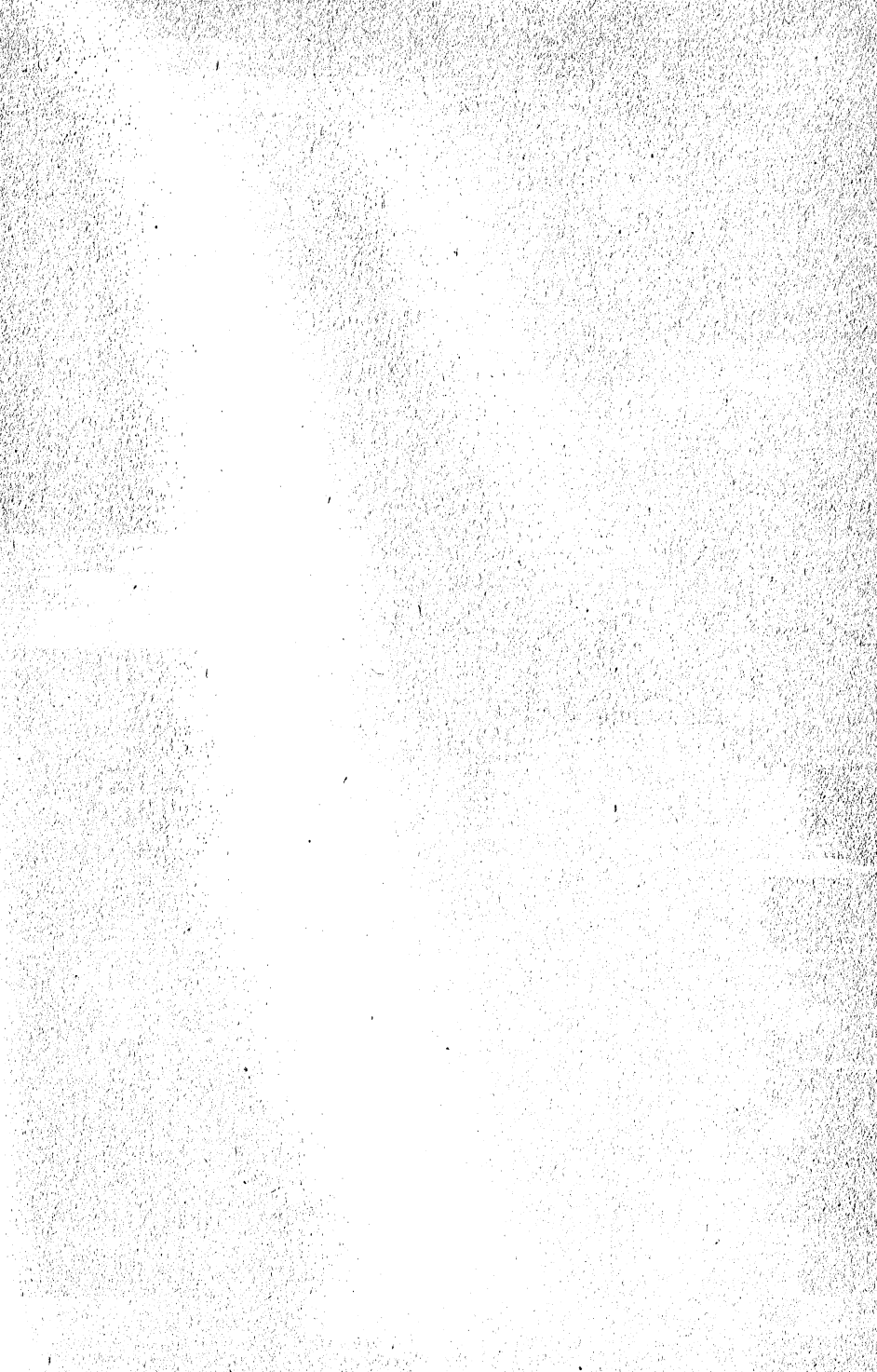
A l'avortement qui blesse et qui tue des millions de femmes et laisse celles qui survivent souvent sans autre espoir de maternité, sans compter les peines de prison qui peuvent les atteindre, elles et leurs aides ;

A tous les autres facteurs douloureux freinant la population,

Nous voulons substituer le seul, l'unique moyen vraiment humain de borner la famille et, par suite, la population : *la procréation consciente et limitée*. Plus : nous affirmons

---

(1) « Je suis très fière d'être votre « ambassadrice qualifiée », selon le mot de notre ami Victor Margueritte. Vos deux communications m'ont intéressée vivement. Je tâcherai de les lire au Congrès d'un ton chaleureux, comme il convient, et viendrai, au retour, vous donner mes impressions. Stella Croissant, 11 septembre 1931. »



qu'aucun progrès social n'est réalisable ni durable sans réglementation de l'accroissement des peuples, ce que certaine expérience présente confirme.

Pas de libération possible de l'amour sans la liberté de la maternité.

Pas de lutte sérieuse contre la prostitution si l'on ne met pas les jeunes gens à l'abri des risques de la grossesse indésirée.

Pas de disparition de la double morale sexuelle — de contrainte pour la jeune fille, de liberté pour le garçon — et son remplacement par une seule morale pour les deux sexes, sans maternité consciente et non imposée.

Pas de remède opérant au chômage, cette plaie moderne des Etats capitalistes excessivement industrialisés, sans frein à l'augmentation inconsidérée des travailleurs.

En conséquence, nous demandons aux Membres présents au Congrès de voter et d'envoyer au chef du gouvernement français un vœu réclamant l'abrogation de la loi scélérate du 31 juillet 1920 qui condamne et punit de prison l'exposé favorable des doctrines néo-malthusiennes, les conseils publics et privés de prudence procréatrice et la divulgation des moyens anticonceptionnels. En outre, nous demandons que le Congrès nomme une Commission chargée d'étudier la possibilité d'établir un prix annuel — « Prix de la Réforme sexuelle » — qui récompenserait l'auteur du meilleur ouvrage de vulgarisation de la prévention de la conception ou l'inventeur du moyen le plus efficace de préservation de la grossesse et des maladies vénériennes.

La communication de Victor Margueritte avait trait à la légalisation de l'avortement sous réserve du contrôle médical, selon la législation nouvelle édictée par le gouvernement des républiques soviétiques à cette époque.

Dans ce numéro de septembre 1931, Eugène Humbert annonçait aussi la mort, à 83 ans, du professeur Auguste Forel, éminent sexologue, auteur de *La Question sexuelle*, important ouvrage qui fut traduit en seize langues. La doctoresse Madeleine Pelletier, avec sa logique et sa franchise coutumières, défend *le droit à la vie sexuelle* dans un bon article de ce même numéro.

\*  
\*\*

C'est le 21 octobre 1931 qu'eut lieu le banquet organisé par Eugène Humbert en souvenir de Paul Robin. Placé

sous la présidence d'honneur d'Albert Lantoine, ce banquet réunit beaucoup de néo-malthusiens et aussi des anciens élèves de l'Orphelinat Prévost, de Cempuis. Gabriel Giroud, malade, ne put y assister et nous écrivait ses regrets le 9 octobre: « Irai-je à Paris pour le banquet ? Je ne le pense pas, si ma santé n'est pas tout à fait rétablie. Je suis fiévreux, tremblotant et couché. »

Y prirent la parole Léon Marinont, qui présidait, le docteur Fernand Mascaux, venu tout exprès de Belgique, Sébastien Faure, Eugène Humbert, G. Marchioni, Houreux et Miss S. Green qui fit voter un message de sympathie que l'on envoya aux néo-malthusiens anglais et américains Ch. V. Drysdale, Marie Stopes et Margaret Sanger.

Le compte rendu de ce banquet, donné dans la *Grande Réforme* de novembre, stipule, en conclusion :

En somme, bonne soirée; premier contact, depuis l'assassinat du mouvement néo-malthusien par la Chambre ignoble du Bloc national, entre ceux qui n'oublient point les directives du grand apôtre, de l'homme au cœur généreux et aux idées larges que fut Paul Robin. Soirée historique, car notre heure est venue !

La lutte était engagée.

Dans ce même numéro, un article d'Eugène Humbert: *Tuer du pauvre !* présage de la mondiale et future tuerie.

Enfin l'année 1931 termine sur un plaidoyer que j'écrivis en faveur de la *Maternité consciente*.

Le 15 janvier suivant paraissait *Le Pourrissoir*, document sur la prison de femmes de Saint-Lazare, qui est le strict récit de mon séjour de treize mois dans cette sordide maison, maintenant abattue. Victor Margueritte a vigoureusement préfacé cet ouvrage<sup>1</sup>.

*Le Pourrissoir* fut écrit sur les instances du grand écrivain anglais Herbert George Wells à qui j'avais conté, certain soir où nous dînions chez lui, Eugène Humbert et moi, quelques anecdotes de ma vie de prisonnière :

(1) *Le Pourrissoir*, Saint-Lazare. Choses vues, entendues et vécues. Préface de Victor Margueritte (Editions Prima, Paris).

« Il faut écrire cela, insista-t-il à plusieurs reprises. Je verrai votre manuscrit avec plaisir et lorsque vous aurez besoin d'un éditeur, je vous donnerai toutes les adresses dont je dispose. Mais écrivez ! » <sup>1</sup>

Néo-malthusien affirmé, H. G. Wells <sup>2</sup> a toujours et partout défendu la thèse de la nécessaire limitation de la population. Lors d'un banquet qui lui fut offert en décembre 1931, à Londres, par les promoteurs du mouvement de birth control, l'auteur des *Anticipations* prononça une allocution dans laquelle je relève notamment ceci :

La population présente du monde est de 1.900 millions d'habitants. Le monde est déjà trop plein. Nous avons d'énormes masses de travailleurs industriels sans emploi — on nous dit qu'il y a dans la seule cité de New-York 750.000 chômeurs. Combien de temps encore allez-vous résoudre cette question par la charité ? A moins qu'une solution ne soit trouvée, quatre ou cinq millions d'êtres humains appartenant à l'industrie devront quitter la terre.

Des désordres de toutes sortes, la guerre, la désorganisation de la vie de famille, une somme considérable de famine effective vont jouer leur rôle pour soulager le monde de ce fardeau <sup>3</sup>.

Dans un nouvel ouvrage où je donne l'accroissement probable de la population dans les années à venir, il m'a été impossible de tracer les graphiques dans les limites de son format. Le seul moyen d'imprimer ces statistiques, me dit-on, était de « faire les graphiques plus petits et plus rares ». C'est aussi le seul moyen que nous ayons d'entretenir la population. La vie en arrivera à être un monde sans animaux, car nous serons incapables d'entretenir même les écurcUILS.

Plus de campagne ouverte, plus de cours d'eau, de catacactes, de forêts, plus d'espaces libres. Et l'accroissement

---

(1) Ces encouragements me furent réitérés par lettre : « Oui, écrivez votre livre sur Saint-Lazare. Il faut *absolument* le faire, *absolument*. Vous avez là un sujet d'une richesse inouïe et que personne n'a jamais abordé du même angle que vous, ni avec les mêmes possibilités d'observation, de réaction, d'intégrité intellectuelle. Je vous conseille le plus énergiquement possible de vous y mettre. C'était une leçon de courage et de force d'âme de vous entendre parler, votre mari et vous, l'autre soir. » (Octobre 1929).

(2) H. G. Wells est mort à Londres, le 13 août 1946, où il a été incinéré. Il était né en 1866 à Bromley, dans le comté de Kent.

(3) Moins de huit ans après ce discours, était déclenchée la guerre inexpiable prévue par Wells et par tous les néo-malthusiens.



continuera ! Songez, d'autre part, à l'aisance d'un monde que 350 millions d'habitants pourraient enchanter — un jardin spacieux et de beaux individus croissant de puissance en puissance dans d'heureuses conditions.

L'alternative est devant nous. Le birth control n'est plus considéré comme une intervention blasphématoire contre la Providence. C'est un choix entre la maîtrise et la soumission, entre le roman ou le plan scientifique, entre l'aventure ou l'architecture créatrice — et je pourrais ajouter, s'il m'était permis : entre l'individualisme et le socialisme.

Le birth control est le plus urgent des mouvements modernes. Il doit devenir une partie consciente de la grande révolution à laquelle nous travaillons.

L'année 1932 commença pour la *Grande Réforme* sous les meilleurs auspices. Notre courrier débordait d'affectueuses félicitations pour les efforts menés, les abonnements augmentaient et notre propagande par la parole était partout bien accueillie. Seules, les ressources procurées par la vente des livres, les abonnements et la souscription permanente ne suffisaient pas à couvrir les dépenses toujours supérieures aux recettes. L'aide de quelques amis argentés et les droits d'auteur que je touchais sur *Le Pourrissoir* et *En pleine vie* (qui partaient heureusement très bien) y furent engloutis. Nous nous trouvions toujours paralysés dès que nous voulions faire plus et mieux. Eugène Humbert se trouvait trop serré dans les quatre petites pages habituelles et désirait les doubler. Moi, qui tenais les comptes, je coupais souvent les ailes à ses beaux rêves. Tout ce que nous gagnions l'un et l'autre était pour une large part absorbé par notre coûteuse propagande. Malgré ces préoccupations matérielles, nous continuions notre tâche avec allant, espérant qu'en dernier ressort un coup de baguette magique viendrait nous toucher au moment opportun.

En fait, nous avons tenu, et Eugène Humbert a plus d'une fois doublé ses pages. Le noyau solide et constant qui s'était formé autour de la *Grande Réforme* nous y a aidés puissamment.

De plus en plus documenté, notre petit journal était très suivi. Un écrivain renommé, qui ne partageait cependant pas toutes nos idées, était un abonné fidèle. Il nous écrivait: « Votre journal, c'est une mine pour qui écrit. On y puise toujours quelque chose. » Le zèle de nos collaborateurs ne se ralentissait point. Tous les sujets traités étaient soigneusement examinés et souvent d'une façon très originale. Le professeur J. Ferrua, notre ami Gabriel Giroud (G. Hardy), Pierre Marquet, Paul Roué, Rupert Humphris, Mme Albrecht, André Douhin, Léon Marinont furent de la première équipe. La cuisine du

journal était faite par Eugène Humbert et par moi. Il se servait, pour signer ses multiples articulets, de ses nombreux pseudonymes : Jean de Metz, D<sup>r</sup> Breumet, Jules Lézan (le nom de son père), le Chat-rieur, Remember, Jean le Messein, D<sup>r</sup> Fernandez, Jean-Dick Lecart, Méchanloup, etc.

En même temps que la confection de la *Grande Réforme*, il fallait assurer la correspondance, les envois de librairie, recevoir les camarades qui venaient au bureau. Nous donnions aussi des conférences à Paris et aux environs où nous prenions tous les deux la parole. Et pendant plusieurs années, je me suis souvent absentée durant des semaines entières, pour des tournées en province, ce qui laissait Eugène Humbert seul en face d'un gros travail. J'ai visité des centaines de localités où je traitais les sujets suivants : *La femme et l'amour*, *La réforme sexuelle*, *Le problème du bonheur humain*, *La femme et la libre-pensée*. Puis, sur la demande de notre vieil ami Victor Méric, pour aider à la propagation du pacifisme intégral, j'acceptai de me joindre aux orateurs de la *Patrie humaine* et plus tard à ceux du *Barrage* qui, sous l'égide de la Ligue internationale des Combattants de la Paix, fondée par V. Méric et Georges Pioch, entreprirent une vaste campagne dans toute la France.

Un de mes exposés : *Contre la guerre qui vient*, a été édité en brochure par la L.I.C.P.

Dans le courant de l'année 1932 Eugène Humbert édita une brochure de Victor Margueritte sur *L'Éducation sexuelle* et une autre de Sébastien Faure intitulée *La Crise économique et le Chômage*.

Bien que très occupé par son propre apostolat, il ne perdait de vue aucun des travaux de ceux qui œuvraient dans le sens d'une amélioration sociale. Il donnait son appui aux pacifistes, aux libertaires, à tous les partisans sincères d'un régime plus humain.

C'est ainsi qu'au Congrès mondial contre la guerre qui eut lieu les 27, 28 et 29 août 1932, à l'appel de Romain Rolland et de Henri Barbusse, nous envoyâmes

notre point de vue néo-malthusien aux organisateurs de ce congrès, dont j'extrais la fin :

Pacifistes et néo-malthusiens, c'est-à-dire convaincus de la justesse de la loi de population définie par Malthus, nous affirmons que la guerre n'est, au fond, qu'une modalité sociale ou internationale du fait naturel de la lutte pour l'existence ; nous soutenons qu'il y a opposition constante entre l'accroissement de la population et les possibilités de pourvoir à sa subsistance ; qu'il n'y a pour les nations ou les groupements surpeuplés, que deux alternatives : « s'étendre ou exploser », selon la formule connue du fameux dictateur italien Mussolini. Les néo-malthusiens déclarent, et ils l'ont prouvé par tous leurs travaux, que la loi de population a joué dans tous les temps et sur toute la surface du globe. Permettez-nous d'illustrer notre thèse par quelques chiffres :

En 1913 la population mondiale atteignait 1 milliard 625 millions d'habitants ;

En 1928, cette population était de 1 milliard 919 millions d'habitants.

Ainsi, en quinze ans, malgré la guerre de 1914-1918, la population totale du globe s'était accrue de 294 millions d'habitants.

Rappelez-vous l'avertissement du président Hoover, dictateur aux vivres durant la guerre de 1914-1918, affirmant que « l'Europe compte cent millions d'individus de plus qu'elle ne peut en nourrir ». D'après les économistes bourgeois, il y aura 40 millions de chômeurs cet hiver ; c'est plus de cent millions d'êtres humains qui ne pourront plus vivre normalement. Craignons que la guerre ne serve encore une fois de soupape de sûreté à la société capitaliste.

En conséquence, nous demandons à tous les congressistes assemblés ici pour affirmer la solidarité humaine, de voter un vœu en faveur du contrôle des naissances, de la limitation volontaire et consciente des populations. Nous les adjurons de répandre les enseignements de la prudence procréatrice partout pour empêcher la pullulation, facteur de misère, cause profonde et naturelle des guerres. En le faisant, vous aurez non seulement donné une base solide et durable à la paix entre les peuples, mais vous aurez aussi travaillé à l'affranchissement intégral des hommes et des femmes, en un mot à leur bonheur.

Le 18 décembre 1932, sur l'initiative de Mme Albrecht, une assemblée se tint au siège de la Ligue des Droits de l'Homme, rue Jean-Dolent, à Paris, à laquelle étaient conviés tous les adhérents et les sympathisants à la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle. Les docteurs Sicard de

Plauzoles, Jean Dalsace, Norman Haire, ainsi que M. Victor Basch, alors président de la L.D.H., prirent successivement la parole et développèrent les idées et principes directeurs de la Ligue mondiale. Tous les orateurs — et Victor Basch le signala plaisamment en matière de conclusion — encoururent, ce jour-là, les rigueurs de la loi criminelle du 31 juillet 1920.

A l'issue de la réunion Eugène Humbert entretint le docteur Sicard de Plauzoles de l'intention particulièrement dangereuse d'un des articles de cette loi visant « la propagande contre la natalité » qui permettait aux magistrats une interprétation personnelle abusive et imprécise. Cet article 3 du paragraphe II est ainsi conçu :

Les mêmes peines sont applicables à quiconque, par l'un des moyens énoncés à l'article 23 de la loi du 29 juillet 1881, se sera livré à une propagande anticonceptionnelle ou contre la natalité.

Le docteur Sicard de Plauzoles, de même que Victor Basch, étaient partisans d'une révision de la loi et de la suppression de cet article. D'accord avec Henri Guernut, député, représentant du groupe parlementaire de la L.D.H., la commission de législation civile et criminelle se proposait, le cas échéant, d'en saisir directement la Chambre.

Comme on le voit, la propagande *pratique* n'était pas seule visée par la loi, mais la diffusion la plus purement théorique de toute thèse hostile à la surnatalité !

A la suite de la réunion de la rue Jean-Dolent, Eugène Humbert fit part de ses impressions aux abonnés de la *Grande Réforme*. Voici les termes de la fin de son article :

Le doute n'étant plus permis au sujet de la position prise par la Ligue des Droits de l'Homme, je fis amicalement remarquer à notre ami Sicard de Plauzoles qu'il y avait un danger très grave à obtenir du Parlement le seul abandon du paragraphe réprimant la propagande théorique et doctrinale de la procréation raisonnée ou de la limitation volontaire des naissances, en laissant subsister tous les autres articles qui condamnent l'exposé des moyens anticonceptionnels et la fourniture de ceux-ci. En effet, qu'arrivera-t-il si le Parle-

ment donne raison à la Ligue ? Les écrivains, les orateurs, les médecins, les sages-femmes, les parents auront toute licence de conseiller ouvertement la prudence génitrice, le « contrôle des naissances » à tous les pauvres bougres en mal de procréation abusive et intempestive, aux femmes et aux jeunes filles, à la classe ouvrière, aux « prolétaires », c'est-à-dire de les inciter, *en fait*, à commettre un délit !... Car, ou bien ces conseils seront suivis, mis en pratique, et ceux qui auront procuré les brochures ou livres instructifs, donné les indications utiles, et les fournisseurs d'appareils anticonceptionnels seront poursuivis et condamnés; ou bien les gens ne pourront se procurer les ouvrages relatifs à la préservation de la grossesse, ni les objets nécessaires et, par conséquent, seront impuissants à réaliser les conseils donnés. Aiors, autant en emporte le vent... A ces observations que je crois justes et fondées, le docteur Sicard de Plauzoles m'a répondu : « Nous arrangerons cela, nous arrangerons cela ! » J'en retiens la promesse. Tout de même, j'aimerais bien que les membres de la L.D.H. qui nous suivent et partagent nos idées, s'inspirent de cet entretien et fassent des efforts soutenus et convergents pour que leur Comité central marche un peu plus de l'avant, réclame avec nous l'abrogation pure et simple de la loi du 31 juillet 1920.

Quand un projet d'amnistie, dont le rapporteur était M. Fabien Albertin, député des Bouches-du-Rhône, fut discuté à la Chambre, Henri Guernut proposa l'amendement relatif à l'article 3 du paragraphe II de la loi.

Dans le numéro de la *Grande Réforme* de mars 1933, Eugène Humbert fait un résumé étendu de la séance du 9 février où fut présentée à la Chambre la loi d'amnistie. Les députés Clamamus, Deveze, Capron, Doriot, Renaud Jean, Midol, Monjauvis, Péri, Thorez et Ramette déposèrent divers amendements en faveur de l'amnistie à accorder à toutes les infractions faites à la loi du 31 juillet 1920. Ce fut Clamamus qui batailla le plus ardemment pour que soient compris dans l'amnistie les délits de propagande néo-malthusienne ainsi que les faits d'avortement. Il avait d'ailleurs déposé antérieurement un projet de loi tendant à légaliser l'avortement. La *Grande Réforme* a publié ce projet dans son entier en avril 1932.

Et l'on vit cette chose extraordinaire : la Chambre adopter d'emblée l'amendement amnistiant les délits d'avortement et repousser par 415 voix contre 165 celui

concernant les infractions à la loi du 31 juillet 1920 ayant trait à la propagande contre la natalité, la provocation à l'avortement et la fourniture des moyens.

Quant à la proposition de M. Henri Guernut destinée à faire bénéficier de l'amnistie « la propagande théorique anticonceptionnelle ou contre la natalité », elle fut adoptée par 310 voix contre 262.

Ainsi finit ce débat historique, nous dit Eugène Humbert. La parole passe maintenant au Sénat. Je serais bien surpris que celui-ci élargisse ce petit geste de compréhension. Attendons.

\*

\*\*

A une enquête sur la « Révision des Traités » faite dans le n° 11 de la *Paix mondiale*, Eugène Humbert fit une longue réponse où toujours il revient et insiste sur la nécessité de réglementer la population dans tous les pays. Il résume ainsi sa pensée en trois points :

Je pose le problème de la paix sur les trois bases suivantes :

1° Réglementation de la population de tous les pays par l'enseignement et la pratique des moyens de préservation anticonceptionnelle, et maintien du chiffre de celle-ci *au-dessous* de la quantité de subsistances nécessaires et disponibles.

2° Désarmement général, complet et simultané de toutes les nations.

3° Destruction de tous les traités contraires à l'égalité des peuples et contenant des clauses militaires, ou encore des dispositions économiques favorisant une nation au détriment d'autres nations.

Pour obtenir ce premier résultat, en attendant la transformation de la société capitaliste en une société socialiste dans le sens le plus large du mot, on pourrait procéder au dessaisissement absolu de tous les gouvernements pour incapacité fonctionnelle et créer, à Genève ou ailleurs, un superparlement ou conseil général des peuples, composé de délégués nommés par les associations ouvrières, les grands corps constitués, auxquels seraient adjoints des élus par un referendum national, avec participation des femmes et des techniciens de l'industrie, de l'agriculture et des échanges.

Il suffit de feuilleter la collection de la *Grande Réforme* pour se convaincre de la préoccupation constante d'Eugène Humbert de mettre en lumière tous les méfaits qui ressortissent au facteur surpopulation et cela, non seulement pour notre pays, mais pour l'ensemble du monde. « Si le néo-malthusianisme, disait-il, ne peut suffire seul à changer notre système d'oppression et de misère en un régime de liberté et de bien-être, il est le point de départ sans lequel tous les autres efforts resteront vains. »

En mars 1933, le *Siècle médical* publiait une très intéressante étude, qui fut reproduite dans la *Grande Réforme* de mai, sur la loi de birth control promulguée dans l'Etat de Vera-Cruz. Le projet de cette loi fut l'œuvre du professeur Salvador Mendoza et fut adopté sous le gouvernement d'Adalberto Tyeda. La loi fut mise en vigueur le 1<sup>er</sup> décembre 1932. Les seize articles qui la composent sont du plus réel intérêt. Outre l'éducation sexuelle obligatoire, ainsi que l'enseignement de l'eugénisme, la stérilisation y est incluse, dans les cas où la reproduction est socialement indésirable.

C'est en juin 1933 que, sous le titre même du livre : *Croître et multiplier, c'est la guerre !*<sup>1</sup>, Eugène Humbert annonce la sortie des presses de l'ouvrage de Manuel Devaldès. La préface que Victor Margueritte écrivit pour cette grave étude sur le pacifisme scientifique est donnée à la suite de l'article de présentation.

Dans un des numéros suivants, G. Hardy fait un compte rendu approfondi de *Croître et multiplier, c'est la guerre !* Pour ma part, je ne manquais jamais de le recommander à mes auditeurs, lors de mes conférences contre la guerre, comme une œuvre utile entre toutes dans laquelle l'auteur expose, avec la clarté et la conscience qui sont ses vertus cardinales, le danger qu'il y a à

---

(1) *Croître et multiplier, c'est la guerre !* par Manuel Devaldès. Préface de Victor Margueritte. (Editions Mignolet & Storz, Paris).





Manuel DEVALDÈS



Nelly ROUSSEL



laisser dans l'ombre un sujet d'une telle importance pour l'avènement de la paix définitive et pour la bonne organisation et la vie de tous les peuples.

Dans le même temps paraissait un livre excellent pour la propagation des doctrines de libre maternité, avec une élogieuse préface de Han Ryner. C'est un recueil d'articles et de discours de Nelly Roussel sous le titre : *Derniers Combats*, que signale longuement à l'attention des lecteurs de la *Grande Réforme* Manuel Devaldès, dans une bibliographie digne du livre et de son auteur. C'était une bonne arme de plus dans notre arsenal de la pensée libre et néo-malthusienne.

En avril 1933, j'avise nos amis qu'une plainte vient d'être portée contre moi, à la suite d'une conférence contre la guerre que j'avais donnée à Vire au cours d'une tournée dans le Calvados. Cette plainte était faite par un nobliau demi-fou, ex-capitaine d'état-major, affilié au Deuxième Bureau, ex-administrateur des mines d'Aguila, et par le directeur cafard d'une feuille bien-pensante. Cette plainte était étayée sur une phrase que j'avais citée au cours de mon discours et que j'avais extraite d'un livre de Victor Margueritte, *La Patrie humaine*.

Quand je fus officiellement avisée de ces poursuites, j'étais sur les routes, parlant un jour ici, le lendemain ailleurs. Dans une lettre qui me parvint en cours de voyage, Eugène Humbert m'écrit le 17 juin 1933 qu'une perquisition vient d'être faite à notre domicile relativement à l'instruction ouverte contre moi :

Le juge d'instruction de Vire doit être un idiot. Je n'ai jamais vu une commission rogatoire ordonnée de cette manière : « Donne ordre à M. le juge de paix du XX<sup>e</sup> arrondissement d'avoir à perquisitionner, rechercher et saisir toutes pièces ou documents se référant à cette conférence. » Il aurait pu saisir tous nos papiers et toute notre bibliothèque!

Heureusement que j'étais là et que j'ai pu, en discutant ferme, faire admettre mon point de vue à ce magistrat des petites causes. Je te raconterai cela par le menu lorsque tu seras de retour.

J'ai vu Margueritte qui a pris devant moi, par téléphone, rendez-vous avec le ministre de la Justice pour lundi prochain à 18 heures. Bon. Mais je n'oublie pas que Penancier est un

ennemi. Fasse Belzébuth que notre ami réussisse à l'influencer dans le bon sens.

Le prochain numéro du canard sera bon. Dommage que je ne puisse pas y fourrer plus de documents. Renvoie-moi les épreuves de ton article dès que corrigées.

Dans la *Volonté* du samedi 9 décembre 1933, on lit, sous la plume de Georges Pioch, cet article me concernant et qui explique mon « cas » :

#### LE CRIME DE JEANNE HUMBERT

J'entends bien que, depuis la Victoire, le ridicule qui, longtemps, y fut mortel, ne tue plus en France. Sinon ?...

Mais, par ceci même qu'on l'y voit être devenue, pour beaucoup de gens, un viatique, ce n'est pas une raison pour que nous conspirions, par notre résignation, à le porter à des extrémités qui déferaient bientôt toute concurrence sous le ciel !

C'est pourquoi j'ai cru devoir, voilà quelques mois, entretenir de ce qui va vous être conté M. Daladier, alors président du Conseil.

Quand j'eus achevé, j'observais qu'il m'envisageait d'un air navré. Puis, il haussa significativement les épaules.

Comme j'interprétais ce réflexe de son être en disant : « C'est trop bête, n'est-ce pas ? » il eut un silence éloquent.

C'est là — sans doute, j'en dois aujourd'hui convenir ; mais il est vrai que je ne l'avais point sollicité... — c'est là tout ce que je pus obtenir de lui sur ce propos.

Mais je serais un bien médiocre pacifiste si, dans l'âge où je suis, je ne m'étais fait une façon de sagesse à force de me contenter de peu.

Je vous conterai brièvement ceci, que l'assentiment muet de l'homme qui était alors le premier des ministres de France m'a fondé, autant que ma conviction personnelle, à tenir pour un peu trop patriotiquement bête :

Jeanne Humbert, auteur de livres émouvants où la vérité brille, est, aussi, un des orateurs de la Ligue internationale des Combattants de la Paix. Sa propagande, qui l'honore et qu'elle honore par sa sincérité et par son talent, l'a conduite dans bien des villes de France... Entre tant, à Lisieux et à Vire...

Peu de temps après qu'elle y avait parlé, elle apprit qu'elle était honorée de la dénonciation, auprès du parquet de ces deux villes, d'un vieux cafard hobereau, laid d'intérêts comme de visage — ce qui, fichtre ! n'est pas peu dire ! — et qui, dans le Calvados où il sévit, passe pour être un agent du Deuxième Bureau (ministère de la Guerre) et, pour le surplus, le client-lige d'une haute métallurgie qui fournit — les af-

faïres n'ont pas de patrie — à l'Allemagne comme, travaillant volontiers pour la guerre, à la France, et à toutes les nations désireuses de s'approvisionner militairement chez elle.

Je ne vous apprend sans doute pas que c'est à de tels signes conjugués chez un seul homme que l'on reconnaît bien souvent un grand patriote.

Trouvant, sans doute, lui aussi, que « c'est trop bête », le juge d'instruction de Lisieux, commis à recevoir la plainte du hobereau cafard, a conclu par un non-lieu.

Mais son collègue de Vire a estimé que l'instruction d'une telle plainte n'était pas indigne des soins de son génie.

Et voici — sachez, enfin, comment et combien « c'est trop bête ! » — voici pourquoi Jeanne Humbert, assistée par Henry Torrès, que l'on définit bien, je crois, en disant de lui qu'il est la défense toute entière, devra répondre bientôt devant le tribunal de Vire...

Répondre de quoi ? Du discours qu'elle a prononcé dans cette ville, applaudie par un nombreux auditoire ? Non : d'une phrase seulement ; celle qu'a prélevée *spécialement* sur un discours d'une heure le cafard qui m'oblige à noircir ici du papier...

Celle-ci : « Et, d'abord, les femmes ne doivent plus faire d'enfants tant que les patries auront le droit de les assassiner. »

Or cette phrase est littéralement reproduite d'un beau livre de Victor Margueritte... Inutile de vous dire que notre grand ami n'accepte point, si la hargne des cafards et les rigueurs de la loi lui doivent faire un sort, que ce sort accable, ou, plutôt, honore d'abord, devant les tribunaux, un autre que Victor Margueritte lui-même.

C'est tout ? C'est tout... En voilà assez, d'ailleurs, pour élever inespérément, dans ce pays où la plus lucide des raisons prospère harmonieusement de Montaigne à Anatole France, un monument à la Bêtise humaine, si parfait dans sa méchante ingénuité que les détracteurs jurés, et d'autant professionnels, du pacifisme et de ses orateurs vont eux-mêmes reconnaître que le besoin ne s'en faisait pas sentir...

C'est trop bête pour qu'on en puisse ici disserter. Oui. Mais c'est symptomatique de l'enniaissement furieux où notre pays, qui s'y peut avilir jusqu'à se perdre, est conduit par la panique que propage une presse intéressée à toujours amener les peuples contre les peuples et par les excès d'un nationalisme qui, chez nous comme ailleurs, ne se tient plus d'absurdité.

Voilà seulement deux ans, il ne se fût pas trouvé — même à Vire — un juge pour recevoir la plainte dont Jeanne Humbert est l'objet. Au cafard dénonciateur, le juge eût répondu : « Ce n'est pas sérieux, hein ? Si... grand patriote que vous ait fait la nature, vous n'en êtes tout de même pas à croire qu'il suffit d'appeler les femmes à faire, ou à ne pas

faire des enfants, pour les décider à en courir, ou à en récuser les risques. Font des enfants moins ceux-ci qui veulent que ceux-là qui peuvent... Admiron — soit dit en passant — la fatalité qui condamne à une stérilité, opportune peut-être ? tant de grands citoyens illustres entre les plus éloquents à provoquer les autres aux misères d'une prolifcation qui est le propre innocent du lapin... Aussi bien, est-ce un droit — nous l'achetons, hélas ! de toute notre vie — un droit que nous avons tous : de faire, ou de ne point faire d'enfants. Les appels contradictoires des uns et des autres n'y pourront rien, je vous jure »...

Langage pertinent par sa mesure même, et qui pourrait suffire... Mais puisqu'il est aujourd'hui subversif, paraît-il, de publier que toutes les nations doivent à toutes les mères la paix, et que celles-ci ont, partant, le droit de se refuser à procréer pour alimenter de cadavres une guerre où toute la civilisation s'abîmerait, je tiens à préciser, pour l'édification de mes juges possibles, que j'ai bien quelque cinq cents fois, sinon plus, produit un propos qui est à peu près ceci : « ...Et, si nous devons nous résoudre finalement à ne plus voir dans l'homme qu'un animal malheureux, lequel, criant : « Jamais plus la guerre ! », s'y laissant reconduire toujours, je vous dirais ceci : Hommes, femmes, faites l'amour pour le plaisir. Ceci en vaut la peine. Et la vie n'est pas si gaie ! Mais, croyez-moi : autant que possible, ne faites pas d'enfants. Car, voilà, en vérité, qui n'en vaudrait pas la peine. »

La *Grande Réforme* continuait son travail et doublait maintenant fréquemment ses pages, ce qui permettait à Eugène Humbert de publier de solides études à suivre de Gabriel Giroud sur *Abondance ou pénurie ?* corsées de statistiques ; sur la *Stérilisation eugénique aux Etats-Unis*, de Manuel Devaldès ; sur *Nos égales, La vraie compagne de l'homme, La femme de demain, Le problème de l'émancipation féminine*, que je signai, etc.

Une loi sur la stérilisation obligatoire, votée en Allemagne, devait entrer en vigueur le 1<sup>er</sup> février 1934. On trouve dans le numéro d'octobre 1933 les articles qui motivent cette loi.

C'est à Chartres, où je devais parler à la section de la Ligue des Droits de l'Homme du *Problème du bonheur humain*, que me parvint la triste nouvelle de la mort de Victor Méric. Dans son journal de novembre 1933, Eugène Humbert fait part de ce deuil à ses abonnés :

Le mardi 10 octobre, vers dix-sept heures, je me rendais à la *Patrie humaine*, lorsque je rencontrai passage Jouffroy mon vieil ami Sébastien Faure qui, justement, en sortait. J'appris alors de lui que Victor Méric était mort le matin même à sept heures. Bien que m'attendant à une issue fatale — je le savais gravement malade depuis plusieurs semaines —, je reçus un choc en plein cœur. Victor Méric était mon ami depuis plus de trente ans. Nous avons souvent bataillé ensemble pour les mêmes causes. Il avait collaboré à *Génération consciente*, mensuel néo-malthusien fondé par moi, et il avait écrit sur ma demande une excellente brochure intitulée *Le Problème sexuel*. Au cours des nombreuses persécutions que nous avons subies, jamais Victor Méric ne nous a abandonnés et partout où il collaborait il prit toujours très courageusement notre défense.

A la *Patrie humaine* qu'il avait fondée, et où il menait une ardente campagne en faveur de la paix, nous nous rencontrions souvent. L'an dernier il fit appel au concours de ma compagne pour l'aider dans son entreprise de « débouillage de crânes ». A son appel Jeanne Humbert répondit : présente.

Son incinération a eu lieu le vendredi. Au columbarium du Père-Lachaise Georges Bourdon, Henri Fabre et Sébastien Faure ont retracé sa vie remplie de militant d'avant-garde.

Plusieurs centaines de camarades appartenant à tous les milieux sociaux pacifistes et de libération étaient venus là en témoignage de leur affection.

Victor Méric est à présent rentré dans le Grand Tout. Il reste en nous, qui lui survivons avec la douleur de l'avoir perdu, dans le souvenir d'un cher et fidèle ami que nous n'oublierons pas.

\*  
\*\*

Comme suite à mon livre sur Saint-Lazare j'écrivis une relation de mon passage à la célèbre prison modèle de Fresnes-les-Rungis<sup>1</sup> qui parut en volume sous le titre de : *Sous la cagoule*. Sébastien Faure écrivit pour ce livre une très amicale préface et André Douhin l'illustra de plusieurs croquis.

C'est Eugène Humbert qui trouva le titre de ce livre, comme je lui devais déjà ceux de mes autres volumes : *En pleine vie* et *Le Pourrissoir*. J'ai bénéficié, comme beaucoup de ses proches collaborateurs, de ses trouvailles originales et je me suis nourrie de ses connaissances si diverses. Mon tempérament ne me portait pas précisément vers l'action militante. Peu à peu, il a su m'intéresser aux théories qu'il professait, il m'a encouragée et poussée, par la suite, à écrire mes impressions sur elles. Il m'incitait au travail, me signalait des faits qui devaient m'inspirer un article, une repartie, me fournissait

---

(1) « On a publié les plans de la nouvelle prison de Fresnes qui capitalisera toutes les actuelles prisons parisiennes. Une ville, des murs bastionnés, des brigades de geôliers, des équipes de bureaucrates et des petits Jules Simon pour chefs de bastonnade. Les malheureux que l'on va torturer là coûteront chaque année, chacun, mille écus à l'Etat. O démence des civilisations séniles. N'y a-t-il pas un pays où, à leur tour, ce sont les voleurs qui emprisonneront les honnêtes gens — ceux-là d'abord — qui poussent le peuple à la génération et à l'accouchement ? Tout le monde sait qu'il y a moins de travail que de travailleurs, moins de nourriture que d'humains, moins d'outils que de bras, moins de pain que de bouches et, sachant cela, tout le monde crie : « Faites des enfants ! » Oui. Faites des enfants, faites des voleurs, faites des assassins, des prostituées, des forçats, de la plèbe à geôle et à caserne. Travaillez, reins ! On vient de publier les plans de la nouvelle prison de Fresnes. » REMY DE GOURMONT.



le trait à lancer, le point de doctrine à élucider. Le travail avec lui se haussait tout de suite à un intérêt passionné. Quand je publiai, pour la première fois, quelques lignes sur la question néo-malthusienne, — je crois me rappeler que c'était dans le *Réveil ouvrier*, de Nancy — il en fut étonnamment heureux.

Il lisait soigneusement de nombreux journaux, des revues hebdomadaires et mensuelles et en retenait des quantités d'observations, notait des remarques, des réflexions à commenter pour un meilleur développement de nos idées<sup>1</sup>.

Les amis qui venaient au bureau de la *Grande Réforme* le trouvaient souvent dans sa pose familière, debout, lisant près de la fenêtre. Il y passait des heures, souvent la matinée entière, et rien n'échappait à son œil averti, crayonnant de bleu ou de rouge les passages à conserver jusqu'à leur utilisation.

En novembre 1933, Eugène Humbert eut l'idée de mettre en contact fraternel les abonnés de la *Grande Réforme* et, pour cela, il créa les « Dîners eugénistes » qui devaient avoir lieu chaque mois. Il annonce ce projet dans ces termes en même temps que le premier dîner :

---

(1) En août 1943, alors qu'enfermé à la prison d'Amiens pour « propagande contre la natalité », il trouvait le moyen de lire quotidiennement plusieurs journaux, passés en fraude. Il y trouvait toujours quelques documents qu'il m'adressait dans des lettres qui échappaient au contrôle ou qu'il me remettait à l'occasion d'une visite : « Ci quelques coupures qu'il faut garder. Si elles ne me servent pas à moi, d'autres pourront les utiliser. Tu sais que j'ai l'intention d'écrire un livre sur *L'Avortement et sa répression* dès que j'en aurai le loisir. Dans l'intérêt de ma documentation, car je nourrirai cet ouvrage d'une documentation sérieuse et abondante, je te prie de me mettre de côté dans un dossier spécial tout ce que tu trouveras ou que je t'enverrai, avec les dates et l'indication exacte des sources. Avec ce que j'ai déjà écrit sur ce sujet d'actualité et plus douloureux que jamais, je pourrai faire quelque chose d'unique dans la littérature française. Je ne croyais tout de même pas qu'« ils » auraient la sauvagerie d'exécuter la sentence de mort prononcée contre cette malheureuse Giraut. On aura tout vu durant cette pourriture de guerre ! Mais, après ?... » (2 août 1943).

## DINERS EUGENISTES

Pour permettre aux amis de la *Grande Réforme* de se rencontrer, de se connaître et d'échanger des idées, pour leur donner aussi l'occasion de s'entraider, nous créons le Dîner mensuel des eugénistes. Ces modestes agapes auront lieu le deuxième jeudi de chaque mois au restaurant Bonvalet, 31, boulevard du Temple (proche de la place de la République). Le prix du repas (potage, viande, légumes, fromage, fruits, 1/4 de vin, café) est de 14 fr. 50, service compris. Le premier Dîner eugéniste aura lieu le jeudi 9 novembre, à 20 heures

Ces dîners attirèrent beaucoup de nos camarades parisiens et des environs. Il en venait aussi de province. Au café, un camarade, spécialement invité, faisait une causerie sur un sujet de son choix. C'est ainsi que se sont fait entendre successivement Aurèle Patorni qui définit son projet d'une « Ligue pour la défense des Idées », Sébastien Faure, René Gerin, Jacques Fonteneau, G. Marchioni, etc. Notre ami le cinéaste Costia parla un soir sur le *Cinéma éducateur*; le docteur Marc Pierrot sur le *Problème de la prostitution et de la lutte contre les maladies vénériennes*. Il y eut aussi des soirées dédiées à la poésie.

Mais l'organisation de ces réunions mensuelles demandait un surcroît de travail auquel nous ne pûmes à un moment donné faire face, à cause de la fréquence de mes absences. Nous abandonnâmes à regret cette manière récréante d'échanger idées et sentiments. Cependant, Eugène Humbert organisa encore quelques assemblées de ce genre, dont une que présidait la journaliste Titayna, qui eut lieu le 17 janvier 1937, où prirent la parole Henry Bellamy, Gabriel Giroud, qui présenta son livre nouvellement paru: *Paul Robin*, et moi-même. Puis, le 16 avril de la même année, on commémora le centenaire de la naissance de Paul Robin dans un des salons du Nègre, boulevard Saint-Denis. Il y eut un monde fou à cette manifestation présidée par Han Ryner qui prononça à cette occasion une très belle allocution. Puis Manuel Devaldès, Armand Charpentier, Fernand Izouard, Sébastien Faure et Gabriel Giroud célébrèrent l'homme et l'œuvre. Eugène Humbert lut ensuite de nombreuses let-

tres d'excuses et présenta un vœu qui fut adopté d'enthousiasme tendant à donner le nom de Paul Robin à une rue de Paris. Ce vœu fut remis au Conseil municipal et l'on apprit, plus tard, que le nom de l'estimé pionnier néo-malthusien devait être donné à un square parisien.

\*  
\*\*

A la fin de décembre 1933, notre fille se mariait avec un jeune chirurgien-dentiste et nous quittait pour aller résider en Corse. C'est ainsi que Bernard Mathieu devint notre gendre et aussi notre meilleur ami. Eugène Humbert aimait tendrement sa fille. Dans toute sa correspondance on retrouve le souci constant qu'il avait d'elle, alors que, durement frappé dans sa liberté et moi dans la mienne, il la savait livrée à d'autres soins que les nôtres. Et il ne pardonnait pas à ses persécuteurs de sacrifier son enfant en la privant à la fois de nous deux pendant les années où elle avait le plus besoin de notre vigilante affection. Par ricochet, elle fut une victime bien innocente de la loi abominée de juillet 1920.

Très proches de nos enfants par le cœur et par l'esprit, nous n'avons cessé d'entretenir avec eux les rapports les plus unis. D'Amiens, encore, en août 1943, mon mari m'écrivait :

Dis à nos enfants la reconnaissance que j'éprouve pour être tant aimé, soutenu, défendu et aidé. Rien que ça me commande de vivre, de surmonter les horreurs de mon existence présente, de tenir debout, coûte que coûte. Embrasse ma grande fille pour moi, beaucoup, et aussi Bernard, en retour de la grande amitié qu'il me porte. Dis-lui que je pense souvent à lui et que je l'estime au-dessus de tout, comme s'il était mon fils.

En mars 1934, sous le titre : *Le Procès de Vire — Acquittement — Echec aux cafards*, je donne un compte rendu assez détaillé de l'audience du vendredi 2 février au tribunal correctionnel de Vire où défilèrent trente-deux témoins, les uns pour m'accabler, les autres pour affirmer qu'à aucun moment de ma conférence je n'avais fait de propagande contre la natalité, ce qui était vrai.

Le secrétaire de M<sup>e</sup> Henry Torrès, M<sup>e</sup> André Klotz, dont la solide plaidoirie fut écoutée attentivement par les juges, lut la lettre suivante de Victor Margueritte adressée au président du Tribunal :

Dans l'impossibilité matérielle où je me trouve de venir apporter à Mme Jeanne Humbert mon témoignage en faveur de ses idées sur la maternité fonction sociale, je désire du moins soumettre au tribunal ces observations :

Il paraît que la principale raison de la poursuite exercée contre Mme Jeanne Humbert serait la citation d'une phrase empruntée par elle à l'un de mes derniers livres. Cette phrase, j'en revendique hautement la paternité.

Vous la trouverez précisée en ces termes : « D'abord, ne plus faire d'enfants tant que les patries auront le droit de les assassiner », à la page 274 de *La Patrie humaine*, livre édité par Flammarion en 1931 et vendu à 45.000 exemplaires. Quant à la phrase elle-même, reproduite depuis avec le contexte qui l'éclaire, non pas une mais cent mille fois, dans quantité de journaux, elle a été, dans de nombreuses villes, citée non seulement par Mme Jeanne Humbert, mais par plusieurs conférenciers.

Or ni le livre ni la phrase qui en a été extraite n'ont fait depuis trois ans, dans la France entière, de la part d'aucun parquet, l'objet d'une poursuite quelconque. Il a fallu la tapageuse incrimination de la *Croix du Bocage* pour que j'aie à souligner qu'il ne s'agissait pas, ici, d'une propagande contre la natalité tombant sous le coup de la fameuse loi de 1920 où, à la complicité d'avortement, ont été assimilées les mesures propres à obvier aux dangers de celui-ci.

La phrase citée par Mme Jeanne Humbert, qu'est-ce donc ? Le cri d'une âme tourmentée par l'horreur du dernier massacre, une expression philosophique qui ne relève que de la conscience individuelle et n'enseigne nullement, au couple désireux de s'unir, le moyen de ne pas faire d'enfants !

Les juges de Vire sont trop avertis de toutes choses pour ne pas tenir à respecter à leur tour, dans le cas d'espèce constitué par ce procès, le principe de la liberté de penser. Principe dont la liberté de concevoir, à tous les sens du mot, n'est que le corollaire.

C'est dans cette conviction que je vous prie d'agréer, monsieur le Président, l'assurance de ma déférente considération.

VICTOR MARGUERITTE.

MM. Victor Basch et E. Kahn avaient également envoyé une lettre de protestation contre les poursuites qui m'étaient intentées, au nom de la Ligue des Droits de l'Homme.

Le jugement qui m'acquittait fut rendu à huitaine et la *Grande Réforme* d'avril 1934 en publie les « attendus », comme document historique.

Mais le mois suivant, nous déchantions ! Sous la pression des réactionnaires délateurs et faux témoins, le procureur fit appel *a minima*, et le 19 juillet, après un violent assaut du procureur général de la Cour d'appel de Caen, j'étais condamnée à trois mois de prison et cent francs d'amende. M<sup>e</sup> André Klotz, mon défenseur, courroucé, me disait, en sortant du Palais de Justice, qu'il n'avait jamais entendu réquisitoire si haineux et partial depuis qu'il lui était donné de plaider. Je lui répondis qu'il ne s'agissait pas là de justice mais de basse vindicte, ainsi qu'il en a toujours été pour nous, dans tous nos procès. Si le peuple ne reconnaît pas toujours ceux qui œuvrent pour l'amélioration de sa condition, la bourgeoisie, elle, ne se trompe pas sur la valeur de ses ennemis. Et sa rigueur n'est jamais en défaut !

Outré, Eugène Humbert alerta les écrivains et la presse, n'admettant pas qu'un tel attentat à la liberté de pensée pût être perpétré sans amener un sursaut d'indignation. De toutes parts nous vinrent bientôt des témoignages de sympathie, des protestations contre les réacteurs et leurs juges amis. Dans le nombre je relève quelques noms : Han Ryner, général Saint-Paul, Paul Langevin, Henri Barbusse, Léon Frapié, Gabriel Gobron,

docteur Jean Dalsace, docteur Sicard de Plauzoles, Marc Stéphane, G. de La Fouchardière, L. Barbedette, Sylvain Bonmariage, Louis Simon, Manuel Devaldès, Robert Verlon, pasteur Henri Huchet, docteur Axel Robertson Proschowsky, Paul Dussac, directeur politique de l'*Aurore malgache*, Albert Lantoine, Aurèle Patorni, Jean Nocher, professeur Reynier, Jules Blanc, G. de Lacaze-Duthiers, doctoresse Madeleine Pelletier, Amy André-Bernard, etc. Parmi les journaux qui prirent ma défense il y eut l'*Œuvre*, le *Populaire*, les *Cahiers des Droits de l'Homme*, la *Patrie humaine*, le *Barrage*, le *Peuple*, la *République*, le *Petit Bara*, *Notre Temps*, l'*Ere nouvelle*, la *Clameur*, la *Montagne*, le *Petit Niçois*, le *Réveil ouvrier*, *Vigilance*, le *Problème sexuel*, *Ecoutez-moi*, la *Voix des Femmes*, le *Combat syndicaliste*, la *Griffe*, la *Pensée libre*, le *Huron*, etc.

Je fus, plus tard, graciée de la peine de prison par M. Marc Rucart, ministre de la Justice, qui se rendit aux honnêtes raisons des amis qui intervinrent auprès de lui.

Pendant cette période de rude combat, Eugène Humbert édita en brochure, sous le titre: *Le Problème de la Natalité au Parlement*, la proposition de loi tendant à abroger l'article 3 de la loi du 31 juillet 1920, réprimant la propagande théorique contre la natalité, déposée par le député Sixte-Quenin.

En décembre 1934, un article signé E. H. et G. H. rappelle que mourait, il y a cent ans (le 29 décembre 1834 exactement), à Bath, Thomas-Robert Malthus, le célèbre auteur d'*Essai sur le principe de population*. Il laissait deux enfants, un fils et une fille. Cet article écrit en collaboration par Eugène Humbert et Gabriel Giroud (G. Hardy), je le reproduis ici pour sa valeur instructive.

Thomas-Robert Malthus naquit à Rookery, près de Dorking, Surrey, Angleterre, le 14 février 1766. Il était le second fils de Daniel Malthus, disciple, correspondant, ami de Hume et de J.-J. Rousseau.

Entré au collège de Jésus, à Cambridge, en 1874, il y prit ses grades et devint membre de la Société en 1788. Il fut

ordonné prêtre en 1789 et desservit quelque temps une cure voisine de son village natal. Il se maria en 1804.

La première édition de son fameux ouvrage parut en 1798, sans nom d'auteur, sous le titre: *Essai sur le principe de population, comment il agit sur le progrès futur de la société*; avec des remarques sur les spéculations de MM. Godwin, Condorcet et autres écrivains. La deuxième édition, qui portait cette fois le nom de l'auteur, parut en 1803.

De ses longs et nombreux voyages, de ses études et de ses travaux, Malthus avait tiré une loi de peuplement des espèces qui fournit, plus tard, à Darwin les éléments primordiaux qui lui permirent d'établir sa théorie sur « l'origine des espèces, la lutte pour l'existence et l'adaptation au milieu ». Cette loi fut primitivement exposée sous la forme mathématique que voici :

La race humaine croîtrait, disait-il, comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, etc., tandis que les subsistances ne croîtraient que comme les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc.

Dans la deuxième édition de son *Essai*, Malthus formula sa loi de manière à prévenir les objections de ceux qui contestaient le pouvoir de peuplement qu'il indiquait :

1° Toute population humaine, si aucun obstacle ne l'en empêche<sup>1</sup>, s'accroît, de période en période, en progression géométrique ;

2° Les moyens de subsistance, notamment la nourriture, ne peuvent, *dans les circonstances les plus favorables*, augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

Les néo-malthusiens, fermement convaincus que la loi de population découverte par Malthus était vraie pour toutes les époques, et sur tous les points du globe, la défendirent, et la défendent toujours, malgré les progrès de la science, mais mieux instruits de connaissances physiologiques et libérés des « tabous » sexuels moraux, sociaux ou nationaux, ils rejetèrent le remède proposé par le Maître qui conseillait aux pauvres la pratique du *moral restraint* (continence dans le mariage), et préconisèrent la limitation préventive des naissances par l'emploi généralisé des moyens anticonceptionnels et la stérilisation des *insanes*.

Nul homme peut-être, nulle théorie n'ont été aussi combattus, attaqués, vilipendés et haïs... et, cependant, quelle plus

---

(1) Les obstacles à l'accroissement naturel de la population sont de deux ordres : les *préventifs* : célibat, chasteté, continence, mariage tardif, prostitution, fraudes conjugales par les perversions sexuelles et l'emploi des méthodes anticonceptionnelles, et stérilisation ; les *répressifs* : avortement, infanticide, mortalité infantile, misère, maladies, famines, cataclysmes et guerres (*Note des auteurs cités.*)

noble cause peut s'enorgueillir de vouloir le bien de l'humanité tout entière ? Donner aux hommes et aux femmes la maîtrise de leur continuation, leur permettre de disjoindre dans l'acte d'amour le *plaisir* de la *peine*, donner le pas à leur raison sur l'aveuglement de la nature, leur assurer le bonheur matériel par l'ajustement de leurs charges familiales aux ressources dont ils disposent, économiser de la souffrance, oui, en vérité, quel postulat fut-il jamais plus haut et plus profondément humain ?

Le 29 décembre 1834 est mort un véritable bienfaiteur de l'humanité.

\*\*

Au début d'avril 1935, la grande presse avisait son immense public qu'une affaire de stérilisations en série venait d'être découverte à Bordeaux.

A la suite d'une enquête, la police avait arrêté Aristide Lapeyre, bien connu des milieux libertaires de la région, André Prévôtel et sa femme, ainsi que Louis Harel. D'après les journalistes, les inculpés sous les verrous n'étaient que des comparses. Le grand stérilisateur était un Autrichien qui avait fui son pays pour une affaire analogue dans laquelle il était impliqué. Peu après ces informations, on apprenait que le personnage en question était arrêté à Bruxelles et qu'il se nommait Norbert Bartozek.

Nous connaissions Aristide Lapeyre et l'estimions comme un excellent propagandiste. Pour Bartozek, je me souvins qu'il m'avait été présenté un jour à Toulon, à l'issue d'une de mes conférences, et comme il parlait peu le français à cette époque et moi pas du tout l'allemand, nous avons conversé dans une troisième langue, l'espagnol, que nous parlions suffisamment tous deux.

Il m'avait en effet entretenue à ce moment de son procès de Gratz où il avait opéré pas mal de volontaires patients. Les jours et les mois avaient passé depuis ce jour quand survint le coup de tonnerre de Bordeaux.

Dans le numéro de mai la *Grande Réforme* relate le fait. Sous la plume de Jean Marestan paraît en leader : *La stérilisation est-elle un crime ?* Puis Eugène Hum-



bert prend la défense des inculpés et nie qu'on puisse leur appliquer une quelconque loi :

L'inculpation qui pèse sur eux est l'infraction à l'article 316 du Code pénal qui vise la castration, et à l'article 311 qui punit les violences ; or ni l'un ni l'autre de ces articles ne s'appliquent à la stérilisation consentie, par le procédé dit de la vasectomie.

Et il appuie ses dires sur une lettre qu'il venait de recevoir de M<sup>e</sup> Lucien Barquissau, avocat au barreau de Paris, ainsi que sur cette opinion de M. Poplawski, professeur de droit criminel à la Faculté de Bordeaux, rapportée par un journaliste :

L'opération qu'ont subie les anarchistes bordelais ne les a point amoindris et ils n'ont subi aucun traumatisme, donc inculpation douteuse en ce qui concerne l'article 316. L'accusation aurait également retenu à la charge des inculpés les violences ayant entraîné une incapacité permanente. D'abord, il n'y a pas eu violence, puisque les patients étaient consentants. A défaut de texte précis, il faut donc interpréter, en les torturant quelque peu, les articles du Code. Il s'agit là d'un crime et d'un délit nouveaux qu'aucun texte ne vise et contre lesquels on ne peut rien en droit pur.

Eugène Humbert en tirait cette conclusion :

Que les législateurs fassent une loi visant la vasectomie ; nous verrons à la combattre ou à l'observer, ou même à l'enfreindre, mais nous serons avertis. Actuellement, il n'y a rien qui puisse atteindre la stérilisation par la vasectomie, sinon par un déni de justice et une entorse à la loi.

Il revint plusieurs fois sur le sujet jusqu'au procès qui eut lieu le 2 mai 1936. Bartozek fut condamné à trois ans de prison et ses co-accusés à six mois. En appel, ces condamnations furent réduites à un an et quatre mois.

Pendant la période de 1936 à 1939, alors que se déroulaient les combats révolutionnaires en Espagne, le conflit sino-japonais, la guerre de conquête entreprise par l'Italie en Abyssinie, on trouve dans la *Grande Réforme* de longs commentaires sur ces divers événements, ainsi que des études prophétiques sur le cataclysme géant où nous devons fatalement sombrer. Comme du temps de *Génération consciente*, Eugène Humbert ouvrit les colonnes de son nouveau journal aux matières spécialement traitées par chacun de ses collaborateurs dont le nombre et la qualité augmentaient. C'est ainsi que l'on put suivre les éminents travaux de Manuel Devaldès sur sa théorie du pacifisme scientifique sous les titres suivants : *Une guerre de surpopulation; les enseignements de la guerre italo-éthiopienne*, étude qui parut en brochure une fois terminée; *Propagande japonaise; La réaction démographique et intellectuelle en U.R.S.S.; La surpopulation polonaise; La législation génétique protectrice de la femme en Islande; La surpopulation japonaise et la guerre; Antisionisme en Palestine; Les conflits de la surpopulation du Pacifique; La surpopulation allemande et la guerre qui vient; Deux continents surpeuplés et la guerre en marche*. Ce dernier article termine sur ces mots qui ne devaient pas rester vains : « Nous reverrons la guerre ! ». Et nous étions en 1936...

Gabriel Giroud poursuivait son labeur substantiel sur l'*Inabondance universelle* qui ne totalise pas moins de seize articles. En juillet 1937, Pierre Marquet expose longuement les dangers de l'hypernatalité allemande : *Devant l'augmentation du nombre des Germains*, réclamant que l'action malthusienne soit librement menée sur le plan international et non limitée à telle ou telle partie de la planète, ce que tous nos penseurs, nos écrivains et nos orateurs n'ont pas cessé de poser en principe essentiel et absolu.

Le docteur P. Russo, savant géologue, directeur de



Gabriel GIROUD  
(G. HARDY)



Jeanne HUMBERT



l'Institut chérifien au Maroc, dans ses éducatives *Causeries d'un biologiste* envisage les problèmes fondamentaux qu'a à résoudre notre société moderne. « Veillons-y, dit-il. Il ne s'agit pas de créer de la chair à canon, il s'agit de faire des hommes qui précisément ne sachent pas se servir de canons, mais répandent la pensée et la vie. Les causeries suivantes essaieront de montrer comment il faut entendre cette création d'une enfance saine, comment cette diffusion de la pensée et de la vie. » Son *Essai sur le problème de la sexualité* (Projet d'une éthique sexuelle à base biologique), qu'il signe docteur Lionel Lyon, est du plus haut intérêt. Eugène Humbert devait l'éditer en plaquette. La guerre a balayé ce projet avec le reste.

De Pierre Sera (Robert Grosclaude) <sup>1</sup>, des aperçus originaux sur le *Nouveau moyen d'éviter la guerre ; La paix et la démographie ; Le problème sexuel à l'école ; A mon frère l'instituteur*, etc.

Du professeur Camille Berneri, assassiné lâchement à Barcelone en 1937 par des adversaires politiques, des critiques serrées sur *La répartition coloniale et le surpeuplement ; L'Abyssinie et le surpeuplement italien ; La guerre italo-éthiopienne*. Ces études étaient signées C. B. C., car notre ami était pourchassé par tous les gouvernements, y compris le gouvernement de la République française, pour la lutte antifasciste qu'il avait soutenue contre le régime mussolinien dans son pays.

Je publiai aussi plusieurs articles sur *La femme et la libre-pensée ; La maternité consciente ; L'éducation sexuelle des enfants*, ainsi que de nombreuses bibliographies. J'eus avec un écrivain fort sympathique bien que misogyne acharné, Ch.-N. Renard, auteur des *Andropho-*

---

(1) Robert Grosclaude est l'auteur d'un livre : *Le Prix du Sang*, avec frontispice de Reinoso (luxe). Editions Aux Quatre Vents, Paris, et de : *Encre rouge*, Editions Jean Vigneau Paris (à paraître).

Depuis que ces lignes sont écrites, Robert Grosclaude est mort en quelques heures d'un mal inconnu, le 22 août 1946. Il était âgé de 34 ans.

bes et de *L'Épizootie*, — violents réquisitoires contre les femmes, — une polémique qui dura plusieurs mois et qui me permit de définir mon « féminisme », plus proche de l'humanisme intégral que du féminisme communément prôné. Ces articles portaient le titre suivant : *Nos égales* (La vraie compagne de l'homme, la femme de demain). Ce duel me valut pas mal de lettres parmi lesquelles deux surtout soulevaient des points très particuliers. L'une du docteur Axel Robertson Proschowsky et l'autre de l'éminent créateur de la psycho-synthèse, Camille Spiess. Je soutins aussi la campagne de Louise Hervieu, l'auteur de *Sangs*, ce livre hallucinant de l'hérédité syphilitique, pour l'établissement du Carnet de Santé. Louise Hervieu m'écrivait, à la suite d'un de ces articles, une lettre péniblement tracée de son étonnante écriture appuyée et irrégulière qui contraste tellement avec la finesse de ses merveilleux dessins :

CHÈRE MADAME,

C'est au retour d'une... villégiature de deux mois à l'hôpital et de trois transfusions de sang, sans qu'on ait pu me relever de ma faiblesse, que je trouve dans la *Grande Réforme* vos délicates et excellentes lignes. Croyez que de les devoir à une femme de généreux talent m'est très sensible. Merci pour cela et pour votre accueil à Sang de Navet, l'innocent holocauste du livre de *Sangs*. Bientôt, dans quelques semaines, en même temps que l'édition populaire de *Sangs*, Denoël va sortir, sous ce titre : *Le Crime*, le réquisitoire qui doit placer la cause de *Sangs* sur le plan social. Puissé-je me trouver de nouveau en accord avec vous ; si faible et déperie que je sois, je demande au sort qu'il m'accorde un répit afin que je pousse mon cri (c'est celui d'une race en perdition). Je vous salue, chère madame, vaillante et volontaire, de même que M. Humbert, sous la plume duquel j'ai retrouvé un défunt et bienveillant ami : Niederhausern-Rodo. Encore mes excuses, mais je deviens plus lente et douloureuse.

LOUISE HERVIEU.

De Paul Reboux<sup>1</sup>, plusieurs écrits dont *La Bête à concours* ; de Jean Marestan, Armand Charpentier, Au-

---

(1) Le 15 février 1937, un ouvrage de Paul Reboux : *Attention aux enfants !* roman et problème d'aujourd'hui, paraissait aux Editions Flammarion, à Paris.

rèle Patorni, Jean Moni, Gabriel Gobron, M<sup>e</sup> Paul Roué, Henri Martin, etc., d'excellentes critiques sur les faits du moment.

Enfin, Eugène Humbert, sous les titres directs suivants, fournit la plupart des leaders: *Tous les problèmes sont liés; A mort !...; Un gosse de Belleville; Main-d'œuvre et niveaux de vie; Pour asseoir la paix; Divagations... Faits... Raison; Les socialistes et nous; Les travailleurs et la famille nombreuse; Faisons le point; Douche écossaise; Sur l'avortement, sans fin...*, étude qui comporte toute une série d'articles qu'il se proposait de revoir et de réunir en volume, en enrichissant encore son texte de nouveaux appoints. Cela sans parler de ses *Echos* aux formules lapidaires, de sa chronique de *l'Extérieur*, de sa rubrique *A pleines dents !* qu'il signait Méchanloup, de ses apostrophes virulentes aux « Tropde-toutistes », aux « Humanimaux », aux flagorneurs des « Faminombreuses », à ceux que Gabriel Giroud appelait les « Prolétaricoles », de ses bibliographies, dont une des dernières fait connaître le livre remarquable du docteur Abel Lahille, préfacé par le docteur M.-L. Tanon, de l'Académie de médecine, paru sous le titre: *Questions d'actualité*<sup>1</sup>, où le problème démographique est très sérieusement envisagé et la thèse malthusienne favorablement soutenue. Eugène Humbert entretenait aussi une volumineuse correspondance avec les néo-malthusiens du monde entier. Je dois signaler aussi la part qui lui revient dans *l'Encyclopédie anarchiste* éditée par Sébastien Faure, aux mots: *prison, sexologie et volupté*.

Mais c'est dans la *Grande Réforme*, ce petit journal de quatre ou huit pages qui était, comme on nous le disait souvent, une véritable mine de documents, que se trouve réunie l'immense tâche de celui qui en était le fondateur et l'animateur.

Outre ce travail écrit Eugène Humbert a donné de multiples conférences sur les sujets les plus variés: *L'avor-*

(1) *Questions d'actualité*, démographiques, médico-sociales et sociales, par le docteur Abel Lahille. Editions Baillière et Fils, Paris.

*tement, est-ce un crime ? Surpeuplement, cause de guerre; Qu'est-ce que le néo-malthusianisme ? Sur l'ignorance en matière sexuelle; Malthus et les néo-malthusiens; Le néo-malthusianisme et la question sociale; L'affranchissement de la femme, etc.*



Le 30 juillet 1937 s'ouvrait à Paris un Congrès international de la population sous la présidence de M. Adolphe Landry, auquel assistaient MM. Albert Lebrun et Jean Zay. Ce dernier était alors ministre de l'Education nationale. Trois cents congressistes représentant trente et une nations participaient à ce congrès. Près de deux cents communications y furent présentées. « La question de population, écrit Eugène Humbert, est posée. Quelles que soient les oppositions capitalistes, militaires et religieuses, en dépit des impérialismes nationalistes, il faudra bien en venir à examiner le problème de base de l'accroissement des peuples et trouver les solutions qui s'imposent, ou sinon... La question de population est posée devant le monde moderne : nous gagnerons la partie ! ».

Des néo-malthusiens et eugénistes étaient venus de toutes parts et défendirent nos idées à ce congrès. « J'ai eu le plaisir, nous relate encore Eugène Humbert, de me rencontrer avec les docteurs Norman Himes, de New-York, Christoph Tietze, de Vienne, ainsi qu'avec Robert Dickinson, de New-York, et D. V. Glass (Research Section Population Investigation Committee), de Londres ».

MM. A. Landry et J. Zay, dans leurs discours, définirent la situation démographique mondiale, soulignant que jamais, sans doute, la question de population humaine, de sa répartition sur les différents points de la planète, de ses fluctuations quantitatives et qualitatives, de ses migrations, de ses mouvements internationaux, n'apparaissait aussi impérieusement urgente à examiner, « si bien que les gouvernements des nations du  $xx^e$  siècle n'ont en quelque sorte plus le droit d'ignorer ou de méconnaître la portée et les résultats d'une pareille activité. Les délicates et primordiales questions, non seulement de la guerre et de la paix, mais encore de la production et de la distribution des denrées indispensables à la vie, dépendent de la situation des grandes collecti-

vités humaines au point de vue de la population. Et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où politiques et économistes pourront asseoir sur des données véritablement scientifiques leurs décisions et leurs actions convergentes. »

On n'a guère vu que des *décisions* intelligentes et des *actions* vraiment efficaces aient suivi les travaux de cette assemblée. Les peuples, après avoir été entraînés dans la plus horrible des guerres, plongent toujours plus profondément dans leurs misères dont aucun gouvernement ne se soucie de les sortir, la limitation du nombre des Terriens n'étant scientifiquement envisagée par aucun d'eux.

\*  
\*\*

Pour une plus grande diffusion des thèses de limitation natalitaire, Eugène Humbert fit tirer en tract quelques articles plus spécifiquement éducateurs. C'est ainsi que furent édités *A mon frère l'instituteur*, de Pierre Sera, qui fut l'un des plus demandés; *Une morale sexuelle rationnelle*, rappelant les principes de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique; *Maternité consciente*, ainsi que le rapport que je fis pour être présenté au Congrès de la Ligue internationale des Combattants de la Paix qui se tint à Bernay les 12 et 13 avril 1936 : *La surpopulation et la guerre*. Il y eut encore le tract sur *l'Avortement en droit pénal* de M<sup>e</sup> Paul Roué. Tous furent tirés à des milliers d'exemplaires et répandus dans tous les milieux.

Sur ces tracts, en plus du texte principal, figuraient des définitions comme celles-ci :

#### QU'EST-CE QUE LA GRANDE REFORME ?

La réforme sexuelle c'est, après la Réforme religieuse, la Renaissance et la Révolution des Droits de l'Homme, la grande Réforme, c'est-à-dire la proclamation des droits égaux de l'homme et de la femme devant l'amour et dans la vie ; c'est aussi la fin de la prolifération aveugle et sans frein, laissant au seul hasard le soin de peupler la terre, et son remplacement par la procréation consciente, génératrice d'une humanité

voulue, réglée en nombre et le plus possible parfaite en qualité. C'est la base première d'un monde nouveau.

EUGÈNE HUMBERT.

Nous appelons surpopulation — ou mieux, surpeuplement — l'état d'une famille, d'une tribu, d'un groupe régional, d'une race, d'une secte, d'une nation dont le nombre des individus est disproportionné aux ressources du sol même qu'ils habitent, qui ne disposent pas de l'espace vital nécessaire, qui ne peuvent pas vivre par leurs moyens de production. Et cela, en dehors de toute organisation politique et sociale et pour toutes les époques.

Je ne peux, on le comprendra, m'étendre davantage sur l'effort soutenu de 1931 jusqu'en septembre 1939 par la *Grande Réforme*. Je me contenterai de souligner que cette action intéressait une grande partie des hommes et des femmes de cette époque inquiète, ceux que pénétrait l'utilité du rôle que la restriction des naissances pourrait jouer dans l'élaboration d'un monde mieux équilibré et plus heureux, c'est-à-dire l'élite pensante, éclairée et lucide de notre société.

\*\*

De 1938 à 1939 le malaise créé par l'imminence du danger s'accroît. La guerre avait été évitée de justesse, mais la menace restait entière. Le conflit était pendant et les tractations internationales tenaient le monde en haleine, compromettant la stabilité même de l'existence de chaque individu. La lutte s'avérait dure pour tous. La répression s'intensifiait, ce qui faisait écrire à Henri Jeanson, dans un de ses articles éclatant comme des bombes, parus dans la *S. I. A.* : « En ces temps où tout augmente, seule la liberté diminue. »

Cela n'empêcha pas Eugène Humbert d'organiser à la salle Lancry un grand meeting qu'il mit sous la présidence d'honneur de Victor Marguerite. Les affiches placardées sur les murs de Paris et des environs portaient en grosses lettres ces trois titres superposés : *Trop de monde sur terre ? La limitation des naissances. Contre la loi scélérate de juillet 1920.*

Chaque orateur annoncé devait y traiter un sujet spécialement défini. Aurèle Patorni : *La morale sexuelle rationnelle contre les morales religieuse et bourgeoise*; Jeanne Humbert : *La maternité consciente*; Manuel Devaldès : *La surpopulation et la guerre* et Sébastien Faure : *Le problème de la population et la question sociale*.

Eugène Humbert, qui présidait, ouvrit la séance devant une salle archibondée et attentive. Il situa tout de suite le débat en exposant la position difficile de notre mouvement dans l'état actuel d'un monde bouleversé où l'incompréhension, la lâcheté, la mauvaise foi et la férocité des hommes rendaient tout travail sain, clairvoyant et généreux presque impossible.

La sympathie de l'auditoire témoignait de ce besoin réel d'une éthique nouvelle; elle se manifesta maintes fois par des applaudissements nourris à l'audition des exposés que nous fîmes, mes amis et moi. Cette réunion d'envergure — la dernière — fut une réussite morale et matérielle aussi puisqu'elle laissa quelque bénéfice à la *Grande Réforme*.

Nous eûmes, au début de 1938, le chagrin de perdre un ami sympathique et dévoué à notre cause, l'écrivain Han Ryner, auteur fécond, pacifiste et de souriante philosophie. André Douhin eut l'occasion d'analyser avec beaucoup d'esprit deux de ses ouvrages dans notre périodique : *Chère Pucelle de France* et *Dans le mortier*.

Plus tard, en juillet 1939, nous devions annoncer la mort à 80 ans de l'écrivain anglais Havelock Ellis, sexologue averti. Ses œuvres nombreuses, traduites en français et éditées par le Mercure de France, forment une collection rare et fort complète du sexualisme dans toutes ses branches.

Le dernier numéro paru de la *Grande Réforme* porte le numéro 100. Pourtant ce n'est pas le dernier qui fut écrit et composé. Le numéro 101, de septembre 1939, était en forme et sur le point d'être tiré quand la guerre éclata. Seules les épreuves subsistent. Dans ce numéro qui ne vit pas le jour, Eugène Humbert protesta, dans un article : *En pleine réaction*, contre les condamnations

qui viennent de frapper Henri Jeanson pour avoir écrit dans la *S. I. A.*<sup>1</sup> des articles jugés attentatoires à l'intégrité de notre territoire, et Robert Louzon, en qualité de gérant; monstruosité juridique à peine croyable, les trois administrateurs du journal étaient condamnés comme complices. La protestation d'Eugène Humbert s'étend aussi à un instituteur de Deauville, Pierre Vaast, qui venait d'être condamné à trois mois de prison avec sursis et 200 francs d'amende pour avoir publié dans la *Gazette bâillonnée* de Trouville deux articles qui furent dénoncés au procureur de Pont-l'Evêque comme tombant sous le coup de la loi du 31 juillet 1920 : propagande contre la natalité. « Ce n'est pas seulement la Gazette qui est bâillonnée, conclut Humbert, c'est la pensée tout entière ! ».

Un fort bon article de M<sup>e</sup> Paul Roué sur l'*Adultère pathologique*, un autre signé docteur J.-B. Fernandez : *A propos de tératogénèse*, etc., font avec divers échos et la chronique de Méchanloup la matière de cet ultime numéro.

---

(1) *S.I.A.*, organe hebdomadaire de la Solidarité internationale antifasciste, dont le siège était 26, rue de Crussol, Paris-XI<sup>e</sup> (1938-1939).

Pour la célébration du centième numéro de la *Grande Réforme*, deux de nos proches amis, Pierre Sera (Robert Grosclaude) et Jean Marty (Jean Pomarède), convinrent de donner un grand banquet et de le faire présider par un écrivain en renom.

Victor Margueritte en accepta de grand cœur la présidence d'honneur, mais, vivant tout à fait retiré à La Baule, aveugle et malade, il s'excusait de ne pouvoir y assister en personne.

Quand les deux organisateurs parlèrent de leur projet à Eugène Humbert, nous étions en juin 1939. Or le centième numéro du journal devait être celui d'août. Mon mari, ayant la prescience de l'approche rapide des événements qui devaient ensanglanter le monde, leur dit : « Si vous voulez que votre banquet ait lieu avant que la guerre ne vous devance, il faut vous hâter... » C'est ainsi que le Banquet du Centième eut lieu le 8 juillet 1939, soit le mois précédant la sortie du numéro 100 de la *Grande Réforme*.

L'annonce suivante en fut faite dans le numéro de juin :

#### UN BANQUET EUGENISTE

La *Grande Réforme* paraît régulièrement depuis 1931. La *Grande Réforme* va tirer son centième numéro.

C'est un bel exemple de continuité et de persévérance.

Nous avons pensé qu'il siérait de marquer cet événement d'une pierre blanche et de réunir un peu notre monde pour le fêter ensemble.

Ceci, en organisant un grand banquet eugéniste en l'honneur de Jeanne et Eugène Humbert.

Tous les camarades seront d'accord, nous en sommes persuadés, et enthousiastes, pour qu'un hommage si mérité soit enfin rendu aux deux admirables militants qui ont mis tout leur dévouement, toutes leurs qualités d'intelligence et de cœur au service de notre cause. La plupart d'entre nous ne leur doivent-ils pas le meilleur de leur formation d'hommes libres ?

La présence d'un grand nombre d'écrivains et de poètes qui nous parleront *sub rosa* est déjà assurée. Nous en publierons la liste au prochain numéro avec la date exacte et le prix du

banquet. Que nos camarades veuillent bien, dès maintenant, nous écrire pour prendre contact.

PIERRE SERA, JEAN MARTY.

Henri Jeanson, pressenti pour la présidence effective, ne reçut pas la lettre à temps. C'est le 4 juillet seulement qu'il répondit :

CHERS CAMARADES,

Absent de Paris, votre lettre du 10 juin ne me parvient qu'aujourd'hui, en même temps d'ailleurs que le numéro de la *Grande Réforme* qui annonce le banquet donné en l'honneur d'Eugène et Jeanne Humbert.

Je vois que devant ma carence vous avez eu la très bonne idée de demander à Paul Reboux de présider ce banquet. Je suis sûr que nul n'était plus qualifié que l'auteur des *Drapeaux* pour rendre à Eugène et Jeanne Humbert l'hommage dont ils sont dignes.

J'espère être à Paris le 8 juillet et je me ferai un plaisir d'être parmi vous.

Je vous prie de croire, chers camarades, à mes sentiments les plus cordiaux.

HENRI JEANSON.

Paul Reboux, que nos amis avaient été voir, avait d'abord répondu négativement, pensant partir en voyage au début de juillet. Puis il se ravisa et envoya directement à Eugène Humbert son acceptation :

Paris, le 12 juin 1939.

CHER AMI,

On est venu me demander de présider votre banquet du 8 juillet, pour le centième numéro de la *Grande Réforme*.

Je croyais partir en vacances à cette date, mais je crois que je vais rester tout de même plus longtemps.

Donc, si vous n'avez personne pour vous présider le samedi 8, je serai à votre disposition. Prévenez-moi aussitôt que vous le pourrez. Je pense qu'il y aura quelques mots à dire. Je les dirai bien volontiers. Ce n'est pas parce qu'on attaque les gens qui pensent comme vous qu'il s'agit, en ce moment, de les lâcher. Bien au contraire !

Fidèlement,

PAUL REBOUX.

La période des vacances était déjà commencée, ce qui fit que plusieurs collaborateurs et amis de la *Grande Réforme* se trouvaient éloignés de Paris. Tous envoyèrent

leur regret de ne pouvoir assister à la soirée projetée. Ce fut le cas de Raymond Offner, Léon Deffoux, le docteur Albertier, Muse Dalbray, G. de Lacaze-Duthiers, Armand Charpentier, Manuel Devaldès, Alexandre Zévaès, etc.

Le docteur Sicard de Plauzoles envoya à Pierre Sera cette lettre :

18 juin 1939.

CHER MONSIEUR,

Je reçois votre invitation à participer au Banquet eugéniste du 8 juillet, que doit présider Paul Reboux. Je regrette de ne pouvoir me rendre à cette fête, mais je dois partir en voyage le 1<sup>er</sup> juillet ; veuillez donc m'excuser.

J'aurais été heureux de profiter de cette occasion pour dire l'estime et l'admiration que m'inspirent l'activité et le courage d'Eugène et de Jeanne Humbert et les précieux services que rend la *Grande Réforme* en opposant une documentation précise aux folles doctrines des « natalistes ».

La défense du bon sens devient de plus en plus difficile, c'est une raison de plus d'applaudir et de soutenir ceux qui continuent le bon combat.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

SICARD DE PLAUZOLES.

Notre collaborateur Henri Bellamy, également empêché, écrivit aux organisateurs ce qui suit :

Paris, le 15 juin 1939.

MES CHERS CAMARADES,

Je quitte Paris à la fin de ce mois et je ne pourrai être des vôtres au dîner de nos amis Humbert. Je le regrette bien vivement. Les efforts tenaces de ces courageux militants sont admirables et émouvants. Ils n'ont pour eux ni l'opinion conformiste ni — encore moins — les encouragements officiels. Ils ont pourtant tellement raison ! Leur propagande est la propagande-clé de la paix. Nous vivons à une époque où l'on veut nous persuader qu'il est urgent de faire beaucoup d'enfants pour les faire tuer. Mais on gagne peu d'éloges à combattre la sottise innombrable. Que la sympathie des esprits libres reconforte ces deux-là. La mienne leur est acquise, chaleureuse.

Croyez, mes chers camarades, à tous mes regrets. Bien cordialement.

HENRI BELLAMY.



Georges de La Fouchardière répond par pneumatique, le 26 juin :

CHERS AMIS,

Je pars jeudi soir pour une tournée de conférences d'un mois en Belgique. Je ne pourrai donc être des vôtres le 8 juillet et j'en suis désolé.

Mais croyez bien — je viens de vous le montrer d'ailleurs une fois de plus en me solidarissant avec Aurèle Patorni <sup>1</sup> — que je suis toujours de tout cœur avec vous.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

Puis c'est notre ami Gabriel Giroud qui, souffrant, envoya par lettre son témoignage d'amitié :

Beaugency, le 6 juillet 1939.

MES CHERS CAMARADES,

Je ne pourrai, à mon grand regret, fêter avec vous, à l'occasion du centième numéro de la *Grande Réforme*, nos amis Jeanne et Eugène Humbert.

Néo-malthusien cent pour cent, je place au-dessus de tous les apostolats visant au bien-être, à la paix, au bonheur humains celui qui, à mon sens, rend tous les autres efficaces : l'apostolat, la propagande de la limitation volontaire, raisonnée, eugénique des naissances. L'homme est voué organiquement à une multiplication supérieure de beaucoup aux facultés productrices de la terre qui le nourrit ; il est rivé fatalement, s'il n'y prend garde, s'il ne modère sa reproduction fortement, quelles que soient sa science, sa technique, quels que soient les régimes sociaux, à toutes les souffrances individuelles, aux luttes sociales, aux révolutions sanglantes, aux guerres. L'enseignement à répandre immédiatement, c'est l'enseignement aux couples des moyens pratiques leur évitant des charges parentales qu'ils ne peuvent assumer, l'élevage, l'éducation de trop nombreux enfants, et qui les soustrairont, eux et leurs petits, à la misère.

Or, à cet apostolat, à cet enseignement, Jeanne et Eugène Humbert se sont consacrés corps et âme, avec persévérance, habileté, alacrité, courage et talent. Calomniés, diffamés, ruinés, emprisonnés, ils ont maintenu, envers et contre tous.

Nous leur devons affection et reconnaissance.

Que leurs noms soient joints, comme il convient, à ceux

---

(1) Une instruction venait d'être ouverte contre Aurèle Patorni à la suite de la publication d'un article favorable à la réglementation de la population dans un des derniers numéros de la *S.I.A.*

des grands pionniers français et étrangers, vivants ou disparus. Qu'ils soient à l'honneur après avoir été tant, et si longtemps, à la peine !

Croyez, mes chers camarades Pierre Sera et Jean Marty, à mes sentiments fraternels.

GABRIEL GIROUD.

Et pour terminer avec les citations, voici la lettre que Victor Margueritte adressa de La Baule, le jour même du banquet :

*A Eugène et Jeanne Humbert.*

CHERS CAMARADES DE LUTTE,

Quel regret pour moi de ne pouvoir être ce soir avec vous ! Au nom de tous nos amis, j'eusse aimé pouvoir vous dire que nous admirons, que nous aimons en vous les hardis, les persévérants défenseurs de la pensée libre. Nous vous admirons parce que vous avez, jusque dans vos personnes, payé le courage de jeter à la face d'une société pourrie les justes reproches qu'elle mérite. Nous vous aimons parce qu'en plaidant la cause de la génération consciente vous n'avez songé qu'à l'émancipation de l'être humain, à la grandeur, à la dignité de l'avenir.

Je salue en vous deux grands, deux purs Français, deux précurseurs d'un monde libéré de l'antique esclavage. Votre mérite apparaît plus éclatant encore en ces heures sombres où la raison décline dans la conscience universelle.

Nos yeux de chair verront-ils aboutir la grande Réforme ? Quoi que demain nous réserve, vous pouvez aujourd'hui regarder avec fierté votre œuvre. Elle est de celles qui, tôt ou tard, triompheront contre la barbarie des mauvais bergers et la stupidité des troupeaux qui se laissent conduire à l'abattoir.

VICTOR MARGUERITTE.

Cette manifestation d'estime eut lieu dans un des grands salons du « Nègre », boulevard Saint-Denis, à Paris. Ce fut le dernier contact public qu'Eugène Humbert eut avec ses abonnés et ses amis. Plus de cent personnes étaient réunies ; plusieurs étaient venues de provinces assez éloignées. Paul Reboux, au centre de la table principale, avait à sa gauche Mme Fernande Féron, femme de lettres et journaliste de valeur. Dans le *Journal de la Femme*, que dirigeait Mme Raymonde Machard, elle publia des reportages sensationnels contre les campa-

gnes tapageuses des agités de la repopulomanie. En novembre 1938, dans un long article qui tient toute la première page du *Journal de la Femme*, Fernande Féron s'insurge contre les prétentions des impérialistes du nombre :

C'est parce que les hommes ont failli à leur tâche qui est d'aménager le pays pour la sécurité et l'abondance que nous tremblons maintenant de donner la vie. Dites-le bien : c'est parce que les Françaises adorent les enfants, parce qu'elles sont des mères admirables que beaucoup d'entre elles hésitent à procréer. Les hommes considèrent le problème comme un problème d'arithmétique. Ils se trompent. Nous ne sommes pas des tables de multiplication. Ce que nous voulons, c'est que nos enfants soient heureux.

Le docteur Abel Lahille, dont le livre: *Questions d'actualité*, venait de paraître, eut l'occasion de signer pas mal d'exemplaires après que j'eus présenté cet ouvrage par quelques mots et dit ses mérites et l'excellence de son contenu.

Paul Reboux prononça une allocution très goûtée pour son esprit enjoué et son grand courage. Félicien Challaïe lui succéda, puis ce fut Eugène Humbert qui entre tint les convives des diverses phases du chemin parcouru jusque-là et des graves soucis de l'heure présente.

Pierre Sera (Robert Grosclaude) clôtura la série des discours par le morceau ci-dessous qui fut longuement applaudi :

CHERS CAMARADES, CHERS AMIS,

Renan écrit, dans *L'Avenir de la Science*, que le saint-simonisme serait certainement devenu la philosophie originale de la France du xx<sup>e</sup> siècle si, dans les scories de la superstition, cette doctrine n'était venue mourir à Ménilmontant...

Le monde est petit.

Coincidence. C'est précisément là, à l'endroit même où finit la secte saint-simonienne, adossé aux murs de l'ancien couvent aujourd'hui désert, dans cette pittoresque et vieillotte rue de la Duée, que se retrouve le foyer d'une autre doctrine, beaucoup plus puissante, beaucoup plus originale, non pas que le saint-simonisme, mais que tout système présent dans le monde, pourtant si riche, des idées et des méthodes.

J'ai nommé le Néo-Malthusianisme.

Cette doctrine, en effet, vous le savez, vise à lessiver la race

de ses tares séculaires : la blennorrhagie, la syphilis et leur séquelle monstrueuse : tuberculose, rachitisme, folie homicide, goût du meurtre et autres aberrations et corruptions.

Tâche énorme, nécessaire, urgente.

En outre, elle enseigne que le seul remède au paupérisme, aux déséquilibres démographiques, aux troubles familiaux, nationaux et internationaux que crée la prolifération aveugle, est l'orientation la plus immédiate des hommes vers la réglementation mondiale des naissances.

C'est pour elle la solution-clé. Non pas qu'elle nie la valeur du socialisme... Elle cherche au contraire à le rendre possible et réalisable.

A dire vrai, cette théorie de la limitation des naissances n'est pas neuve, puisqu'il y a plus de 2.000 ans la défendaient Platon et Aristote, l'un dans sa *République*, l'autre dans sa *Politique*. C'était pour eux une chose à observer soigneusement et dont la carence amenait fatalement *l'appauvrissement et le crime* (Aristote *dit*). Et Platon posait en axiome : *La multitude est une erreur*.

On se plaît à imaginer où en seraient la science, la littérature, les arts si l'on avait suivi ce précepte de sagesse au lieu de laisser pulluler la hêtise, l'ignorance et la soldatesque.

Hélas ! après la Grèce de lumière, les moines, les curés sont venus, les Hommes obscurs, bâillonnant la pensée libre et faussant la morale par leur fameux slogan : *Croissez et multipliez...*

Notez bien, eux-mêmes se hornent plus modestement à croasser sans multiplier !

Malheureusement, les ouailles n'eurent pas leur beau discernement. Elles ont pondu, vélé, mis bas, proliféré ; dans leur extraordinaire multiplicité alimenté les guerres les plus meurtrières, les plus rapprochées, les plus inutiles ; payé tribut aux famines, aux épidémies, aux grandes villes, aux usines, à l'alcool, aux catastrophes et, après tant d'impôt de sang prélevé, engorgé et surpeuplé le monde.

C'est pourquoi, dans cette époque où la science mécanique, développée comme un rameau gourmand, pourrait faire illusion, notre doctrine est une révélation, un élément nouveau qui s'apparente à la série des belles découvertes et des grandes inventions.

Plus tard, ce mouvement aura dans l'histoire une importance si grande, j'en suis sûr, si infiniment grande que cette grandeur nous est difficilement concevable.

Et Eugène Humbert devrait être un homme trop heureux, trop riche et comblé par le sort puisque c'est à lui qu'est dévolu l'honneur d'être resté le principal animateur d'une si belle cause.

Avec Paul Robin et après lui, voilà quarante années qu'il

la défend magistralement, sans défaillance. Et il en est encore tout à la fois l'âme et la cheville ouvrière. Les générations de penseurs et de chercheurs qui tenteront à venir de s'illustrer seront jalouses de lui.

Mais la distinction qu'il porte est une distinction dangereuse, redoutable. Aujourd'hui plus particulièrement, car nous sommes à un tournant critique du malthusianisme qui n'ose plus dire son nom que sous certaine réserve.

Encore un peu, on nous met hors la loi.

Période de transition.

Le temps n'est plus où la bourgeoisie française, faisant preuve d'intelligence, acceptait dans Malthus un économiste de génie. A tel point que le gouvernement de la Restauration (1833) le nommait membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Aujourd'hui c'est Schneider, M. Schneider du Creusot, qui prend sa place.

La bourgeoisie impérialiste nous repousse comme étant ses pires ennemis. Elle a raison. Nous le sommes. Nous luttons fougueusement contre l'exploitation, l'oppression, la prolétarisation du peuple et une forme sociale qui secrète la misère comme un produit naturel.

Mais le temps n'est pas encore en vue où le peuple comprend que nous représentons les véritables hommes de sa libération, de son bonheur, de son émancipation. D'un côté l'intérêt ; la sottise de l'autre.

Notre lumière, moins riche que celle de la nature, ne fait pas plusieurs millions de kilomètres à la seconde. Demandez-le à Humbert, pour qui la défense d'un idéal éblouissant s'est transmuée en un labeur mal commode, pénible, ingrat et périlleux.

Vivre dangereusement et souvent dans l'incompréhension. Vivre petitement en assumant une grande besogne sans répit.

Nul ne saura jamais les ruses et les précautions qu'il lui faut prendre pour rédiger la *Grande Réforme*, le journal documenté, irréfutable, scientifique que nos ennemis épient, lisent, relisent et interpolent pour y découvrir le motif de l'étrangler.

Avec cette loi jésuitique et scélérate du 31 juillet 1920, tout peut être sujet à poursuites, et tout procès va chercher non seulement l'amende, mais la prison.

Peu, peu de lecteurs se rendent compte de cette acrobatie périlleuse, de cet équilibrisme permanent, fatigant, harassant, mené de front avec une application patiente de bénédictin, dépouillant la montagne de publications de droite et de gauche et compilant, d'après journaux et revues, tout ce qui peut être utile ou favorable au mouvement.

Il fallait la hardiesse virile de notre ami ; il fallait son courage tenace et l'inébranlable volonté d'un homme qui *jamais n'a déserté le devoir qu'il s'était tracé*, pour s'engager parmi tant de ronces et de pièges sur ce sentier mythologique de la vertu.

Et c'est pourquoi, à l'occasion du centième numéro de la *Grande Réforme*, une fête comme celle-ci devait avoir lieu, dont l'honneur lui serait réservé.

Je n'insiste pas, crainte de b'esser sa modestie. Ce banquet est un faible remerciement auprès de ceux qu'on lui doit.

Je m'insiste pas... mais il faut pourtant ajouter quelque chose. Un additif qui peut réconcilier certains célibataires avec la vie malheureuse à deux. Mais la vérité oblige.

Eugène Humbert ne travaille pas seul. A lui seul, il ne s'explique pas. Cet homme a son secret, comme l'autre a son mystère. Les trois quarts, les neuf dixièmes de son mérite reviennent à sa moitié, l'étonnante, l'unique Jeanne Humbert qui, par une extrême ironie du destin, se voit, elle, disciple de Voltaire et de Laurent Tailhade, mécréante et antireligieuse impénitente, devenir la réalisation caractérisée de la femme forte selon l'Écriture.

En effet, l'auteur du *Pourrissoir*, de *En pleine vie*, de *Sous la cagoule* est aussi l'auteur plus discret d'une ambiance heureuse où la bonne humeur est sans cesse entretenue, où le découragement est quotidiennement rétabli, où le journal, mensuellement, est expédié avec régularité.

En dehors de ces travaux sans lustre, sinon sans utilité, elle pousse la propagande par la plume, en des articles brillants et incisifs, par des conférences d'où elle retire, en dépit de son apparence pacifique et douce, beaucoup de succès et plusieurs années de prison !

De cette prison au droit commun — honte de ce siècle de lâchetés — elle a ramené des livres où frémissent des souvenirs douloureux, poignants, pathétiques, et toute sa noble vie s'inscrit dans un cercle où la gloire et le laurier, le martyre et la répression s'entrelacent.

Un cercle de lauriers et de chaînes... cela s'appelle ordinairement une couronne. Nous hasarderons que Madame Humbert est peut-être une héroïne.

Qu'avec Eugène Humbert elle soit donc justement à l'honneur ce soir.

Je vous remercie, vous tous, chers amis, chers convives connus et inconnus qui, répondant à notre appel, êtes venus si nombreux leur témoigner, enthousiastes et spontanés, une affection dont ils ont besoin présentement plus que jamais, et dont ils auront besoin sans doute plus encore demain qu'aujourd'hui. En votre nom à tous, je leur dis merci ! Merci pour

tout ce que vous faites de bon, de beau, de noble, d'utile, de nécessaire. Continuez. Allez de l'avant. Nous sommes avec vous.

Et vive la *Grande Réforme* !

Cette soirée, qui fut une soirée d'adieu pour mon cher compagnon, s'acheva dans le charme que distille toujours la poésie quand elle est choisie avec goût et exprimée avec art.

Août 1939... la situation s'aggrave. La tragédie se précise. Comme il y a un an, on mobilise les hommes et l'on sent, cette fois, que c'est pour le bon motif. Tous les visages sont inquiets. La T.S.F. et les journaux augmentent la panique des esprits par leurs avis renouvelés d'abandonner la capitale. Les enfants des écoles sont évacués. Nous voyons partir, les uns après les autres, tous nos jeunes camarades. Beaucoup sont venus nous confier, dans ces derniers jours d'août, leurs angoisses et leur désespoir. Enfin, le 3 septembre arrive avec la nouvelle redoutée et pourtant prévue de la déclaration de la guerre par l'Angleterre et la France à l'Allemagne. Ce jour-là, je quittai Paris pour Lisieux, avec mes enfants. Eugène Humbert remit son départ à plus tard.

Le démembrement, la dispersion dans le chagrin, telle était la vie de chaque famille. On pense aux dures années, aux années perdues qui vont suivre. C'est en vain que l'on cherche à s'évader des sombres réflexions qui zigzaguent dans le cerveau.

Quelques jours après mon départ de Paris, fermant le bureau de la *Grande Réforme* et quittant la maison qui plus jamais ne devait l'abriter, Eugène Humbert vint me rejoindre à Lisieux, au moment même où Bernard Mathieu, notre gendre, mobilisé dans le corps sanitaire, allait prendre son poste dans quelque hôpital militaire.

Nous ne pensions guère, alors, que notre éloignement serait si long et même définitif. Plus les jours s'écoulaient, plus nous nous sentions cependant dans l'impossibilité de regagner Paris et de reprendre notre action. La censure, immédiatement établie, caviardait déjà à outrance la presse ordinaire. Ainsi que nous l'écrivait un de nos collaborateurs, le 21 novembre 1939 : « Il est évident que l'interruption de la *Grande Réforme* s'imposait, ou bien elle paraîtrait avec presque toutes les lignes de presque toutes ses colonnes en blanc, ou bien elle aurait subi le sort de l'*Humanité*, et vous seriez



vous-mêmes aux prises avec les parquets civils et militaires. »

D'autre part, notre fille restée seule voulait nous garder près d'elle. C'est ainsi que nous nous fixâmes à Lisieux pour la durée de la guerre. Nous vécûmes dans cette cité de cléricisme mercantile, murés dans une morose quiétude, du moins pendant les premières années de la « drôle de guerre ». Nous n'avions pas perdu tout contact avec Paris où Eugène Humbert et moi allions de temps en temps. J'y fus, en voiture, le 18 septembre, et je trouve dans mon carnet de notes quotidiennes l'impression que je ressentis en abordant l'avenue de la Grande-Armée : « Personne dans les rues, quelques voitures, peu d'autobus. Beaucoup de magasins ont leur rideau de fer baissé. D'autres sont ouverts, sans étalage et paraissent vides de marchandises. Les glaces des devantures sont bariolées dans tous les sens par des bandes de papier collées. Ce n'est pas beau. On dit que cela doit empêcher le bris dû à la déflagration lors de l'explosion des bombes. Je trouve à la maison, dans notre boîte aux lettres, un tract clandestin au titre de « Paix immédiate », portant au bas une quinzaine de signatures, et un autre signé : Un groupe de mères désespérées, très bien rédigé. »

Après un bon mois passé vide de toute nouvelle — la poste ne distribuait plus le courrier, — nous recevons enfin des lettres d'amis, d'un peu partout.

La guerre qui se traîne n'a pas fini de nous étonner et d'éprouver notre patience.

Les journaux nous annoncent la mort de Sigmund Freud, le 24 septembre 1939, à Londres où il s'était réfugié. Il était âgé de 83 ans ; il fut incinéré sans aucune cérémonie au columbarium londonien de Golders Green, le 28 septembre. Les ouvrages de Freud, chef d'une école nouvelle, ont révolutionné les conceptions de la psychanalyse et ont ouvert des horizons sur le rôle déterminant de la sexualité dans le comportement général psychique et physique des individus. Puis, au début de 1940, trois lignes dans *l'Œuvre* relatent que Madeleine Pelletier,

doctoresse en médecine, vient de s'éteindre à l'asile de Perray-Vaucluse où elle était en traitement.

De Beaugency, Gabriel Giroud nous donne signe de vie :

MES CHERS AMIS,

Nous ne sommes pas morts, mais sommes-nous vivants ? C'est à peine si on peut le soutenir. L'inquiétude, les soucis, les besognes supplémentaires inutiles et les indignations journalières, inutiles elles aussi, fatiguent, usent, abrutissent. On ne vit pas, on « dévit », si j'ose ainsi dire, avec un *t*. Et cependant on tient, on s'habitue, on s'adapte. Nous tenons par des prodiges d'attention, de prévoyance, d'économie, d'ingéniosité. Nous espérons que vous tenez aussi et mieux encore que nous. Les nouvelles que vous me donnez de Sébastien Faure m'attristent et me font plaisir en même temps. Il faut penser qu'il triomphera encore quelques années, ne serait-ce que pour assister à la marche des événements et au triomphe, ou, hélas, à l'éroulement de ses rêves. Je conçois, en tout cas, quelle a dû être sa joie lorsque vous êtes allés le voir. Un mot de moi pour lui quand vous lui écrirez.

Je n'ai de nouvelles du monde que par le journal *L'Œuvre* et la radio. C'est monotone, maigre, bête, incohérent, haineux, révoltant. Les clans de droite, de gauche, du centre, de la collaboration, de l'anticollaboration sont aussi répugnants les uns que les autres. Et la cléricaille prend du poil de la bête, et on te vous fabrique un enseignement réactionnaire avec des certitudes éternelles. Et rien ne semble près de finir ! Vous avez peut-être raison de penser que la guerre ne prendra pas fin avant 1944. J'ai bien peur que la paix, à quelque moment qu'elle s'impose, ne soit que le commencement de guerres civiles. En tout cas, je pense que l'Europe nouvelle ressemblera comme une sœur à l'ancienne. Nul pays ne sera satisfait. Les revendications, comme les unions, coopérations, collaborations n'amèneront rien d'autre entre les peuples que de nouveaux conflits que la pauvreté générale rendra plus aigus et plus fréquents.

Avez-vous un autre canard que *L'Œuvre* à me recommander ?

Le curé d'ici est venu pour me voir. Il a rencontré ma femme. Pauvre de lui ! C'est la première fois depuis onze ans que j'habite le pays qu'il pénètre dans mon antre d'incroyant et de néo-malthusien. Il a été aimable. C'est un curé genre renard, fouinard. Les uns le disent collaborateur, les autres anti. Il est peut-être les deux à la fois, *ad majorem*... Je troque mon tabac, on aura tout vu ! Mon arrière-petite-fille va maintenant à l'école. Si donc elle avait pu ne pas naître ! Vous voyez l'avenir des enfants et tous les plaisirs qu'ils vont goûter ! Nous avons connu la belle époque, comme dit l'autre

à la radio. Il est vrai qu'elle n'était belle que par comparaison et parce que nous rêvions, et qu'on tolérait, à peu près, nos rêves. Mais il est possible qu'il y ait une époque plus belle encore : celle des Etats unis d'une Europe désurpeuplée. Amitiés à tous quatre et excusez le « à bâtons rompus ».

Un court voyage à Royan, en septembre 1941, nous avait procuré la joie de revoir — pour la dernière fois — notre vieil ami Sébastien Faure. Nous l'avions trouvé bien amaigri. Sa mort survint neuf mois après cette visite. Il s'efforçait pourtant de résister vaillamment aux duretés imposées par les terribles circonstances. En octobre il nous écrivait et nous faisait part du bonheur qu'il avait eu de nous revoir :

BIEN CHIERS AMIS,

Nous sommes encore sous l'impression du doux souvenir que nous a laissé votre visite.

Comme sont courts les jours de joie et longs les jours de tristesse ! Ce devrait être le contraire. Décidément le bon dieu n'a pas bien fait les choses. Il a loupé son travail et s'il le recommence un jour, il fera bien d'apporter à son œuvre de sérieuses et multiples retouches !

Nous avons été bien heureux de vous trouver en bonne santé et vous avez pu constater que, si les restrictions alimentaires nous ont occasionné un fâcheux amaigrissement, notre état de santé reste tout de même satisfaisant. En sera-t-il de même dans quelques mois ? Cela nous paraît improbable ; mais il est sage de ne pas s'alarmer prématurément.

Vous connaissez notre coin. Il serait des plus charmants si les bipèdes qui le peuplent avaient une autre mentalité. La presque totalité de ceux-ci prélèvent sur les estivants les moyens d'existence que comporte l'année tout entière ; et s'ils réprouvent la guerre, c'est fort peu en raison des atrocités qu'elle déchaîne, des ruines, ravages, deuils, misères dont elle est la source fatale, mais parce qu'elle est préjudiciable à leurs intérêts matériels. Le fait peut vous donner la mesure de la solitude intellectuelle et morale à laquelle nous sommes condamnés. Ajoutez à cela un penchant marqué à la calomnie méchante et à la délation et vous comprendrez que notre existence n'est pas précisément enviable.

Il est vain de geindre. Toutefois, ça soulage un peu quand on s'épanche dans le cœur de ceux qu'on aime. Il nous serait difficile de trouver des amis dont le cœur bat plus que le vôtre à l'unisson du nôtre. Voilà qui est fait pour nous réconcilier avec l'humanité, par ailleurs si méprisable ; triste humanité ! Est-elle vraiment méprisable ? Oui et non ; et

plutôt non que oui. Partie de l'ignorance, de la superstition et de la soumission aux forts, aux puissants, aux maîtres, elle a vécu sous la fêrule et si, dans certains domaines, elle a progressé, si quelques-uns de ses membres se sont affranchis des erreurs, mensonges et préjugés odieux, l'humanité prise dans son ensemble, victime du machiavélisme des dirigeants, a transmis de génération en génération le joug qui l'accable.

Aurons-nous la joie de nous revoir ?

Blanche et moi nous vous embrassons, vous et vos enfants, bien affectueusement.

SÉBASTIEN FAURE.

Le 14 juillet 1942, Sébastien Faure, frappé de congestion cérébrale, mourait. Deux jours avant sa mort, Eugène Humbert, averti, partit sur-le-champ avec Emile Bauchet pour Royan, mais ils n'arrivèrent qu'après le décès de notre vieil ami. Dans mon ouvrage sur Sébastien Faure, je donne tous les détails de cette fin.

Victor Margueritte, qui nous envoyait aussi de ses nouvelles, terminait une de ses lettres, en décembre 1939, par cette phrase navrée : « C'est par de tels jours qu'on éprouve à plein le *tadium vitæ* qui déjà aux temps anciens tourmentait Lucrèce... ». Il devait s'éteindre en mars 1942, à l'âge de 75 ans.

Durant les trois dernières années de cette guerre qui ne tuait pas seulement avec brutalité, nous eûmes le chagrin de perdre quelques-uns de nos proches amis et des militants fidèles du néo-malthusianisme comme Léon Marinont, E.-G. Dupré, Gabriel Gobron, Maurice Gilles, Barbedette, Georges Yvetot, Paul Vigné d'Octon, Mme Berty Albrecht, etc.

Cette liste s'est allongée par la suite. J'y reviendrai.

Pendant ces cinq ans fertiles en événements meurtriers et destructeurs, mais si lents à s'écouler, Eugène Humbert usait ses jours à échafauder les plans de son action future. Il consacrait une grande partie de son temps à la lecture, à la méditation et suivait dans la presse quotidienne les élucubrations des journalistes asservis à telle ou telle cause, les virevoltes, les incohérences des prédicateurs du forum assoiffés de pouvoir et de profit. Il prenait un malin plaisir à réfuter dans de nombreuses lettres les erreurs volontaires ou non commises par les spécialistes d'économie nouvelle. C'est ainsi qu'il écrivit à plusieurs reprises à Henri Clerc et à Olivier Brien, de *l'Œuvre*, à Charles Dieudonné et à F. Pachain, de la *France au travail*, à Paul Demasy d'*Aujourd'hui* et à pas mal d'autres.

On n'a pas su, on ne pourra jamais établir une justice dans la répartition des richesses mondiales, leur disait-il en substance, si l'on ne met pas d'abord en harmonie les deux premiers termes du problème : population et subsistances.

Rationalisation de la production, rationalisation du peuplement permettront l'ajustement équitable des produits aux besoins, ou pas de paix possible. On n'établit pas l'entente amicale des hommes dans le paupérisme et la famine. Quand le foin manque au ratelier, les chevaux se battent. C'est la loi du monde. Et nous avons, nous, les néo-malthusiens, notre mot à dire dans la construction du monde de demain. Le phare allumé par Malthus ne peut s'éteindre tant qu'il y aura un homme qui réfléchira.

L'un des rares écrivains qui répondirent à ses insistantes invitations à aborder le problème démographique dans le sens malthusien fut Henri Clerc. Le 21 janvier 1940, il envoyait à Eugène Humbert cette curieuse lettre :

CHER MONSIEUR,

J'avais lu avec le plus grand intérêt votre première lettre, et je m'excuse de n'y avoir pas répondu.

Je suis d'accord avec vous sur le contresens que représente l'encouragement à la natalité. Mais jusqu'ici les gouvernements

ne se souciaient que d'une chose : avoir le plus d'hommes possible à opposer à des adversaires. Et, dans l'Europe divisée d'hier, ce souci était primordial.

Dans l'Europe de demain, de capitalisme dirigé, il n'en sera plus ainsi. Et sous peine de retour à l'état sauvage, il faudra décourager les familles nombreuses ! Je l'écrirai... dès que ce sera possible.

Croyez-moi votre bien cordialement dévoué.

Eugène Humbert était contre la guerre. Toute sa vie en est un témoignage. Mais il n'était ni anti-allemand, ni anti-anglais, ni anti qui que ce soit. Il se gardait de confondre les peuples avec leurs gouvernants et il n'enfermait pas les opinions dans le gabarit étroit des formules collectives communément admises. Il n'était pas dupe, non plus, du patriotisme suspect des conducteurs de guerre. Il savait ce que cachait d'intérêts et d'insatiables ambitions ce sentiment si bruyamment affiché. Il tenait, en outre, en grande méfiance les politiciens de tous les partis et les dictatures de droite comme de gauche, professées par nombre de nos compatriotes, ne lui étaient pas plus sympathiques que le nazisme de Hitler ou le fascisme de Mussolini. Il haïssait les puissances occultes qui tirent les ficelles des gouvernements dans les coulisses, et n'innocentait pas plus les micmacs des impérialistes de chez nous et les mystérieuses manœuvres de nos diplomates qu'il n'absolvait l'obéissance aveugle des Allemands à leur Führer et leur excessive prolifération, ou l'égoïsme foncier des Anglais et leurs prétentions à la suprématie. Fort au courant de la politique intérieure et extérieure, il percevait à jour les intrigues des dirigeants de partout pour arriver à leurs fins de domination.

Dans la dérive des volontés et la cécité générale pour tout ce qui concernait le monde en parturition, il essayait de voir clair et de penser juste sans laisser les faits obnubiler son raisonnement lucide. Dès le début de la guerre il me disait :

Je me refuse absolument à accepter aveuglément les haines héréditaires. Je veux choisir mes sujets de détestation, comme mes raisons d'aimer et ne veux faire miennes les erreurs et les fautes commises par nos maîtres ou par nos ancêtres.

Depuis ma naissance, en 1870, jusqu'à ce jour, j'ai vécu dans la haine ambiante, absurde et absolue, de l'Allemagne. J'ai vu le général Boulanger (le général la Revanche !), la monstrueuse alliance avec la Russie des tsars, la diplomatie française travaillant sans relâche à l'encerclement des Germains. Puis nous avons eu Poincaré — celui dont j'ai maintes fois prédit que quatre générations de Français paieraient l'ascension à la présidence de la République — et cette chose innommable, le Traité de Versailles. Je dis que c'est à désespérer de l'intelligence des dirigeants français et de leur véritable patriotisme. Encore une fois, comme en 1914, et comme avant, on masque des intérêts matériels derrière des motifs nobles ou prétendus tels. On fait marcher les masses avec des idéologies trompeuses, on met en action les grues métaphysiques; les bobards sont renouvelés, rajeunis, mais ce sont toujours des bobards.

N'eût-il pas mieux valu, au lieu d'en arriver à déclencher cette dernière guerre, qui sera atroce, édifier les Etats-Unis d'Europe; redistribuer l'or ou faire une monnaie d'échange internationale, répartir au prorata des besoins de chaque nation les subsistances ainsi que les matières premières; faire intervenir, enfin, la raison et la justice dans les rapports internationaux, et ligoter dans tous les pays (et surtout les pays les plus surpeuplés) les fous du nombre qui poussent à la surnatalité, à la production intense du tout-venant humain?

Ne devons-nous pas reconnaître, en toute bonne foi, que c'est la politique étrangère suivie par les Alliés — les vainqueurs de la guerre de 1914-1918 — les bénéficiaires pourrions dire, qui a le plus contribué à l'éclosion de l'hitlérisme?

Ne devons-nous pas accuser le monstrueux Traité de Versailles, qui basait une paix fragile sur une accusation de responsabilité unilatérale sciemment fautive et outrageante pour les vaincus, et sur la consécration d'une victoire et d'une défaite, d'avoir empêché toute entente franco-allemande, première et indispensable condition d'une paix européenne possible?

Ne devons-nous pas accuser aussi les républicains français, à la solde des impérialistes politiques, financiers, militaires et religieux français, d'avoir poignardé dans le dos la jeune république allemande et de l'avoir livrée ainsi aux junkers, aux hobereaux teutons et finalement à l'Autrichien Hitler, qui surgit en sauveur?

Bien que très bon et sensible, les brutalités, les vilaines actions commises pendant la guerre ne pouvaient fausser son entendement. Son raisonnement portait haut et loin.

Il pensait, après les hostilités, à élargir le champ de son action et avait envisagé la création d'un mouvement

d'envergure dont il avait esquissé les grandes lignes et qu'il songeait à appeler « la Dernière Internationale ». Il en avait soumis le plan à plusieurs de nos amis, sollicitant leur avis, leurs suggestions, leurs critiques. Il voulait aussi créer un journal et une maison d'édition qu'il aurait placés sous ce titre générique : « A gauche », pour servir à la diffusion de toutes les idées de véritable émancipation et de libération humaines. Cela tout en réservant une place importante à la question majeure de limitation natalitaire, base de tout progrès social.

Quand il me parlait de ses projets et que je lui objectais son âge, les difficultés qu'il s'appropriait à rencontrer, la défection probable de beaucoup de camarades lassés et défiants, il me répondait en grondant : « Il n'y a de repos que sur les cimes glacées », a dit Gœthe, et je n'y suis pas. Je suis en plein brasier, dans le feu d'un gigantesque accouchement. S'il s'agit alors de vivre sans lutter, la vie n'est plus qu'un outrage. Même sans espoir, il faut combattre ! C'est un besoin noble, une hygiène de l'esprit. Et tu verras que j'aurai une foule de gens avec moi. Puis, si les résultats de mon action ne sont ni pour aujourd'hui ni pour demain, ce sera pour dans un siècle ou deux ou trois, mais j'ai la certitude de la victoire de nos idées. »

Et comme je le traitais d'éternel visionnaire, pour le déchaîner un peu plus, il me disait :

— Visionnaire ? Peut-être... mais pas chimérique. Je ne suis pas un chercheur de solutions métaphysiques. Je suis un positif, un réalisateur, un néo-malthusien !

Il appartenait à cette race forte de ceux qui veulent agir jusqu'à ce qu'enfin ils ne sentent plus en eux la moindre possibilité de rien faire.

De la prison d'Amiens, en 1943, il m'envoyait dans une lettre ces quelques vers sur son idée de résistance au mal et au mauvais génie de ses ennemis. « C'est du vers libre, en plein », me disait-il. Mais ils marquent bien la valeur de sa puissance volitive et de son cran :

Au feu infernal de la vie  
Forge toi-même la cuirasse,



Et que nul effort ne te lasse.  
Il faut vaincre la vilénie  
De ceux qui te voudraient voir mort,  
Et résister aux coups du sort ;  
Boucle ton cycle bout à bout  
Et ne rentre dans le grand Tout  
Qu'une fois ton œuvre accomplie.  
Donne ainsi un sens à ta vie !

C'est en décembre 1942, presque à la veille de Noël, qu'Eugène Humbert eut la stupéfiante surprise de se voir arrêté sur l'ordre du parquet de Vervins. Le motif indiqué sur le mandat d'arrêt avait, certes, toute raison de l'étonner : *complicité de tentative d'avortement*. Or voici les faits. Un couple de cultivateurs de la région de la Thiérache, après s'être entre-déchiré, avait fourni au juge d'instruction requis pour éclaircir son différend conjugal (il y avait eu coups et blessures) des lettres d'Humbert relatives à l'envoi de livres.

L'homme, inconnu de mon mari, mais qui avait eu par hasard un numéro de la *Grande Réforme* en main et y avait relevé son adresse, lui avait écrit pour lui exposer sa situation de paysan besogneux déjà affligé de quatre enfants, et dans l'ignorance absolue des moyens de conjurer de nouvelles maternités, qu'il considérait comme catastrophiques.

Après plusieurs lettres préliminaires, il finit par solliciter clairement un conseil pour arrêter une grossesse qui s'annonçait. Les réponses d'Eugène Humbert furent naturellement négatives, mais elles ne découragèrent pas l'opiniâtreté du paysan qui le harcela jusqu'à ce qu'il obtint, enfin, l'envoi d'un ouvrage contenant des renseignements précis sur le sujet. D'ailleurs beaucoup trop inculte pour en tirer parti, notre homme laissa les choses aller et le cinquième enfant naquit, qui fut le résultat de cette prétendue « tentative d'avortement », dont on faisait Eugène Humbert complice.

Néanmoins, les poursuites ouvertes suivirent leur cours et, après avoir été mis en liberté provisoire sous caution, Eugène Humbert comparait en compagnie du couple Marchand devant les juges du tribunal correctionnel de Vervins le 11 mars 1943. Il fut condamné à dix-huit mois de prison et 6.000 francs d'amende, pour provocation à l'avortement et propagande anticonception-

nelle, étant toutefois acquitté du chef de complicité de tentative d'avortement. Le jugement stipulait, en outre, l'arrestation immédiate du prévenu libre. Ce qui eut lieu le 13 mars, à 15 heures. Durant le procès, qui ne dura pas moins de cinq heures, Eugène Humbert fut violemment pris à partie par le procureur et le président du tribunal qui lui firent un véritable procès de tendance, se découvrant des fervents de l'Association repopulatrice et des adversaires politiques furieux, plutôt que des magistrats ayant à juger impartialement un fait déterminé. Ils l'attaquèrent, non seulement sur le motif d'inculpation, affirmé puis démenti par les époux-ennemis, mais sur son action néo-malthusienne passée, sur les journaux qu'il avait dirigés, et cela malgré les interventions renouvelées de son avocat, M<sup>e</sup> Maurice Picard, qui tâchait, en vain, de ramener le débat à ses véritables proportions.

Eugène Humbert se défendit en ces termes :

Le néo-malthusianisme n'est pas en cause ici. C'est une doctrine scientifique, philosophique, économique, sociale et morale qui eut, et qui a de plus en plus, dans le monde entier, des défenseurs et ce, dans tous les domaines de la pensée : des savants, des médecins, des hommes politiques, des sociologues, des littérateurs et même des évêques et des prêtres, ainsi que des juges.

Des milliers d'ouvrages ont été publiés dans toutes les langues sur cette doctrine. Elle est, malgré ce que des adversaires non avertis peuvent en croire, en passe de devenir doctrine d'Etat. Déjà, par deux portes latérales, le contrôle de la natalité est entré dans les mœurs et dans les lois : la stérilisation des tarés graves et des brutes antisociales et le certificat pré-nuptial. L'Allemagne, les Etats-Unis, la République Argentine, la Suisse, la Suède, le Danemark, la Turquie, la Russie ont montré la voie. La légalisation de l'avortement, adoptée par quelques pays, s'étendra à son tour. L'Etat de Vera-Cruz a mis en vigueur le 1<sup>er</sup> décembre 1932 une loi dite de birth control qui porte organisation de la contraception et de la stérilisation sexuelle. Le Japon surpeuplé fait officieusement une propagande par conseils affichés sur les murs, dans les tramways et jusque sur les arbres, en faveur de la limitation des naissances. L'avortement y est largement pratiqué et toléré. Nous avons, en France, adopté le certificat pré-nuptial ayant pour objet de contrôler la santé des futurs conjoints et de déconseiller aux tarés et aux malades contagieux le ma-

riage. En février 1932, une proposition de loi portant abrogation de l'article 317 du Code pénal (loi du 27 mars 1933) et de la loi du 31 juillet 1920, et légalisant l'avortement, qui contenait six articles, a été déposée sur le bureau de la Chambre par une fraction importante de ses membres. Je ne suis donc pas seul à envisager le problème sexuel au point de vue néo-malthusien.

Les néo-malthusiens ne sont en avance que de quelques décades. C'est d'ailleurs le rôle imparti aux novateurs de quelque idéologie que ce soit. Aucun progrès ne se fait autrement.

Quant à l'avortement clandestin, cent fois de ma vie j'ai pris parti contre lui et j'ai demandé que, dans tous les pays, on lui substitue l'avortement légal et médical. Mais j'ai fait mieux : j'ai donné les moyens de le combattre efficacement et voici ce que je propose :

L'éducation rationnelle et complète aux adultes des deux sexes avec enseignement de la prophylaxie antivénéérienne et des données d'eugénique par la procréation consciente ; la stérilisation légale des tarés et des incurables dont la descendance n'est désirable ni pour la famille ni pour la société. Tout ceci sans préjudice aux œuvres établies en faveur des mères malheureuses et des enfants, bien entendu.

J'ai dit et écrit que la répression, sans cette contre-partie, ne pouvait pas porter remède au mal, qu'elle ne pouvait que l'aggraver et causer des désastres irréparables. J'ai la profonde conviction que, seule, la répression de l'avortement sans l'adoption des mesures que je propose, qui dérivent d'une large compréhension des causes multiples qui rendent l'avortement souvent fatal, ne pourra que contribuer à augmenter la mortalité déjà si élevée chez les femmes ayant eu recours à l'avortement, comme celui des blessées, des infirmes, des stériles.

D'aucuns se réjouissent à peupler les prisons — ils doivent être heureux en les temps présents ! — et ne connaissent que le châtement pénal comme remède aux maux dont nous souffrons. Je préfère l'action préventive, efficace, qui coupe le mal dans ses fondements et l'empêche de se développer. Au fond de moi-même, je plains les victimes de la répression qui sont, le plus souvent aussi, les victimes de leur ignorance et de leur pauvreté.

Sur la propagande anticonceptionnelle qui m'est reprochée : je rejette formellement ce vocable et dis qu'il ne peut m'être présentement appliqué.

Quand je parle de maternité consciente, je ne parle pas d'anticonception. Je veux la famille saine par la bonne santé des époux et par la procréation d'enfants voulus et soigneusement élevés. Je veux la famille heureuse. Je demande que la procréation soit volontairement consentie, que compte soit

tenu des forces de la mère, de ses obligations sociales, de ses possibilités financières et je vois dans l'acceptation et la mise en pratique de ces idées, le chapitre premier du relèvement de notre race. La *Grande Réforme*, dont on me fait grief ici, portait en sous-titre : Organe de la Ligue de la Régénération humaine — Culture individuelle — Réforme de la morale sexuelle et éducation — Transformation sociale. Mon programme tenait en ces trois propositions : « Bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation sociale ». Je menais campagne pour la prévention des maladies vénériennes, contre la prostitution, pour la protection des enfants illégitimes, en faveur de l'amélioration de la race par l'application des méthodes de l'eugénique et de la puériculture, en faveur du carnet de santé et de l'examen prénuptial, contre le taudis, l'alcoolisme, les perversions sexuelles et toutes causes de dégénérescence en général.

Vous me reprochez ma qualité de propagandiste. En cette affaire, où est-elle ? Je ne suis pas allé chercher les époux Marchand dans leur village. Je les ignorais. Ce sont eux qui m'ont harcelé de lettres dans lesquelles ils me posaient de terribles questions et ne cessaient de me crier au secours ! Ces obsédés de natalités indésirées m'excédaient de leurs plaintes, de leurs craintes et aussi du conflit qui les opposait violemment en tant qu'époux. De la propagande ? Non point. De la pitié, seulement, et mal placée, j'en conviens. Les écarts de plume que j'ai pu commettre dans ma correspondance l'ont été parce que, mû par la grande compassion que m'inspiraient ces gens à la dérive, je me suis mis à leur diapason et eus beaucoup de complaisance à les comprendre. Je les ai plaints sans les mépriser, sans les rejeter. Voilà ma faute. Quel homme, dont le cœur n'est point fermé aux souffrances de ses semblables, eût agi autrement ?

On comprend que cette déclaration de principes, en quelque sorte, n'ait pas été du goût des ardelions de robe à plat ventre devant le sénile vieillard alors à la tête de la France, et qui, pour flatter les manies populaires de l'infécond bonhomme, faisaient pleuvoir des condamnations, allant jusqu'à la peine de mort, sur les malheureuses qui étaient à leur merci <sup>1</sup>.

---

(1) Le 10 août 1943, Gabriel Girond m'écrivait d'Antony : « Ma chère amie, Je suis vraiment heureux de savoir Eugène en parfait état physique et moral. Je souhaite vivement qu'il tienne jusqu'à sa libération que je désire très prochaine. Il semble que les événements extérieurs vont se précipiter dans le sens de la paix. J'espère que cela produira finalement un changement intérieur

Emprisonné à Amiens, Eugène Humbert interjeta appel du jugement de première instance et, le 7 mai 1943, l'affaire vint devant les magistrats de la Cour d'appel d'Amiens. Le président, qui nourrissait l'ambition d'occuper le fauteuil présidentiel d'un de ces tribunaux d'Etat dont on connaît la sévérité, ce qui atteste assez l'orientation de ses opinions, estima sans doute que les premiers juges avaient eu la main trop légère et augmenta de six mois la peine déjà infligée deux mois auparavant.

On trouve dans le fatras du jargon propre aux gens de justice ces *attendus* pleins d'esprit partisan :

Attendu qu'il y a lieu d'infliger une peine d'emprisonnement relativement sévère au prévenu coupable d'infractions particulièrement graves et qui, partisan convaincu des théories de Malthus, ne méconnaît pas s'être efforcé de façon habituelle de justifier et propager lesdites théories dans le but, suivant ses déclarations à la Cour, d'obtenir que l'avortement devienne une pratique légale.

Attendu, d'autre part, qu'on ne saurait accorder à Humbert le bénéfice des dispositions de la loi du 26 mars 1891; que la propagande anticonceptionnelle et la provocation à l'avortement sont indiscutablement des *infractions de nature à nuire au peuple français*; qu'au surplus, l'opportunité de l'octroi du bénéfice des dispositions de la loi survisée, lorsqu'il n'est pas expressément prohibé, est laissé par le législateur à l'appréciation des juges, et que la Cour estime que *le passé*

---

favorable à la mise en liberté des prisonniers victimes de leurs idées.

« Je n'avais pas vu l'*Œuvre* pendant mon absence. Je vous remercie de m'avoir signalé l'article du docteur Blondel. Entre les mains de quels abominables sots nous serions si les nazistes français triomphaient ! Et de quels cannibales ! Salauds, salauds, salauds que tous ces gens-là ! Ecœurants d'hypocrisie, de fausse bonté, de vertu libidineuse et cafarde. Salauds, salauds ! Je vois cette pauvre blanchisseuse, bienfaitrice de vingt-six femmes, quel que soit le prix qu'elle leur ait demandé, marchant au supplice ! Qu'est-ce que c'est que le tribunal d'Etat ? De qui, de quoi cela se compose-t-il ? Peut-on avoir les noms de ces ignominieux salopards ? Combien ont-ils d'enfants ? Quels sont leurs revenus ? Ne pourrait-on obtenir ces renseignements et, si les circonstances le permettent un jour, les dénoncer comme assassins ? Quant au Blondel, je me propose de lui écrire pour lui soumettre quelques colles. Cela ne produira certainement aucun effet de publication, mais peut-être une modération de ses convictions et de leurs conséquences pratiques. »

*et les tendances de Humbert, militant convaincu et actif du malthusianisme, ne permettent pas même d'examiner la possibilité de le faire bénéficier d'une mesure d'indulgence dont il est particulièrement indigne;*

Confirme le jugement entrepris en toutes ses autres dispositions concernant Humbert et non contraires au présent arrêt; élève toutefois à deux années la durée de la peine d'emprisonnement prononcée par ledit jugement, déclare Humbert mal fondé en tous ses moyens et conclusions et l'en déboute.

A la prison d'Amiens, où, depuis le 13 mars, il était enfermé dans une cellule individuelle où l'on entassait jusqu'à sept ou huit hommes, presque sans nourriture, sans air, sans hygiène, dans la saleté et la vermine, Eugène Humbert demeura jusqu'en octobre 1943. Il entretenait une correspondance suivie avec ses proches et ses amis. Gabriel Giroud surtout ne manquait pas de lui envoyer de longues lettres où il l'informait de tout ce qui était leur idée commune depuis plus de quarante ans. Le 11 juin, il lui écrit :

#### MON CHER AMI,

Je viens de recevoir une lettre de votre femme. Elle m'apprend que vous avez pu causer librement un bon moment et que, si vous maigrissez un peu, votre santé ne paraît pas mauvaise. Je me réjouis de cela. Je me réjouirais davantage encore si j'apprenais votre libération. Espérons que ceux qui s'occupent de votre affaire trouveront, malgré la mentalité gouvernementale actuelle, moyen d'obtenir l'annulation pratique de votre condamnation à la fois stupide et vindicative. Les gens qui vous ont condamné ont certainement peu d'enfants et adoptent pour eux non seulement les « théories de Malthus », comme ils disent, mais aussi les fameuses pratiques anticonceptionnelles. Mais les lois sont là, la raison d'Etat est là, la mentalité judiciaire comme la mentalité gouvernementale et les mots d'ordre gouvernementaux sont là : faites des enfants. Faites-en pour que nous puissions les faire mourir à vingt ans sur les champs de bataille, dans les laudis et les bordels en temps de paix. Faites-en pour entretenir de clients les orphelinats, les ouvroirs, les prisons, les bagnes. Mais vous savez aussi bien que moi tout cela. Et c'est parce que nous avons clamé tout cela pendant des dizaines d'années que vous payez aujourd'hui vos convictions et votre activité. Il y a un des attendus de votre jugement bien significatif à ce sujet et qui montre que les juges n'ont pas jugé mais exercé une vengeance. Et dire que dans l'avenir, si je

reste optimiste, les indignes seront les juges, qui croient qu'on « nuit au peuple français » en lui conseillant de limiter à ses ressources sa progéniture... Indignes et ignorants et cruels par ignorance, ils le sont. Je me remets malgré moi à frapper sur le clou pour l'enfoncer s'il est possible dans une manière si dure, si dure que je suis fatigué et parfois dégoûté. J'ai envoyé à Déat, qui, dans l'*Œuvre*, a fait un article ayant pour titre : *Pour supprimer la troisième guerre mondiale*, la lettre suivante :

« Pour supprimer toutes les brutalités il faut supprimer d'abord la brutalité prolifique, source initiale de toutes nos misères. Sans cela vous ne sauriez empêcher ni la troisième guerre mondiale, ni la quatrième, ni les suivantes, ni les guerres pas mondiales, ni les révolutions et bagarres nombreuses et variées qui partout se préparent.

« Vous êtes aujourd'hui contre l'Angleterre et la Russie, pour l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Etes-vous sûr de garder cette attitude ? L'Allemagne n'a-t-elle pas, dans son intérêt, flirté avec la Russie ? Dans la lutte pour la vie, n'est-on pas conduit à des alliances « monstrueuses et folles » ?

« Je pense qu'il faut être en permanence contre les brutes prolifiques, qu'elles soient allemandes, russes, italiennes, japonaises, anglaises, américaines ou françaises ou asiatiques.

« Je pense qu'il faut, à l'exemple de Stuart Mill, des Drysdale, de Wells, à l'exemple de Paul Robin et d'Eugène Humbert — aujourd'hui emprisonné contre toute justice par des magistrats prévenus — prôner la limitation des naissances. Et, cela, *dans tous les pays*.

« Demandez donc audacieusement par la voix de votre journal une collaboration natalitaire, c'est-à-dire une *entente entre nations pour limiter*, autrement que par la misère et la guerre, *l'accroissement indécent et funeste de leurs populations*, et vous rendrez aux humains un signalé service.

« Faute de cette limitation, faute de ce contrôle de la natalité, les gouvernements actuels et futurs, le gouvernement Laval ou le vôtre, si vous arrivez au pouvoir, ne feront pas mieux que les gouvernements de jadis et de partout, que les gouvernements capitalistes, communistes ou nationaux-socialistes, que ceux de Staline, d'Hitler, de Churchill, Mussolini, Roosevelt, etc.

« Le bien-être et la sécurité des peuples ne dépendent que fort peu du régime politique *qui est toujours mauvais quand est mauvais le rapport de la population aux subsistances*. Chaque nation est surpeuplée, l'Europe est surpeuplée, le monde est surpeuplé. Donc, lutte, donc misère et opulence avec lutte de classes, ou misère partagée sans lutte de classes. Dans tous les cas : misère et guerre. Et tyrannie !

« Le principe de Malthus — un Anglais ! — domine éter-



nellement les petites et temporaires combinaisons des gouvernements, des politiciens. Et aussi des journalistes, même quand ils ont votre talent ! »

Marcel Déat, si discutable que soit son attitude, si peu enclin qu'on soit à adopter ses idées, me paraît un homme courageux. Courageux en ce sens qu'il est continuellement menacé dans sa vie. Je le crois sincère. Peut-être m'abusé-je. Et tout à l'heure, je vais écrire à Bertrand Dupeyrat qui, dans un article dans *Paris-soir* intitulé *Primauté du travail*, s'efforce de montrer que Laval veut « supprimer la condition prolétarienne ». Je veux tenter de le convaincre qu'on ne peut la supprimer sans la limitation des naissances. Il est curieux que tous ces gens, qui ont fait du latin, aient oublié que prolétaire vient de *proletarius*, citoyen de la sixième et dernière classe du peuple romain, utile seulement à la communauté romaine par le nombre de ses gosses (mais il avait un avantage alors, il n'était pas dans les « mobilisés ») et que la racine *proles* signifie enfants, progéniture, race, lignée, etc.

Les mêmes promesses qu'on faisait aux foules en 1914-18 : plus de guerres, établissement du socialisme, bonheur pour tous, M. Bertrand Dupeyrat les remâche aujourd'hui. Je voudrais lui opposer les mêmes réflexions que j'opposais dans mes petits journaux, pourchassés en 1914-18 par la censure, aux mêmes affirmations que des journalistes de talent proféraient alors.

Le plus curieux, c'est que cette lettre, qui dans les temps où elle était écrite aurait pu valoir à son auteur de graves ennuis, fut reçue par un prisonnier, lue par les services de contrôle et remise telle quelle à son destinataire !

D'autres camarades d'idées exprimaient aussi leur sentiment très franchement à l'emprisonné. Le 12 mai 1943, un des meilleurs collaborateurs de la *Grande Réforme*, écrivain d'avenir, hélas, trop tôt disparu, envoyait cette lettre :

BIEN CHER AMI,

C'est une nouvelle terrible que vous m'apprenez. J'en reste épouvanté, sidéré. Par le jeu de quelles sénilités, de quels gâtismes en êtes-vous là, vous qui êtes un homme à faire honneur à l'humanité entière ? Les choses ne resteront pas ainsi, je veux le croire. L'histoire jugera aussi. On aura beau invoquer lois et circonstances de l'époque; rien n'a jamais pu réhabiliter l'Inquisition et Torquemada sera toujours symbole d'abjection. Rien ne justifiera la férocité dont

vous venez d'être victime. Je sais bien que la véritable explication de cet arrêt, c'est l'ignorance et la méconnaissance de qui vous êtes vraiment. Les juges — pauvres hommes ! — qui ont très stupidement condamné Socrate ne savaient pas non plus, n'avaient jamais compris qui était cet homme. Je pourrais parler du Christ aussi, mais je préfère l'exemple de l'Athénien unique, auquel vous vous apparentez par le sens merveilleux d'éveiller les esprits, par le talent inné de la conversation toujours digne d'intérêt et par ce démon commun à tous les deux : le besoin de recherches et de la perfection humaine et sociale. Cette circonstance atténuante de la méconnaissance que nous accordons si volontiers à tous les juges, alors qu'eux-mêmes en sont tellement chiches, ne réussira pas à les laver. D'ailleurs, dans notre pauvre société servile, qui blâmer, qui maudire ? Il n'y a même plus de caractères, il n'y a plus que des conditions. De tout cœur avec vous, toujours fidèle à l'idéal qui nous a unis et qui a fait de nous des amis indéfectibles.

ROBERT GROSCLAUDE (PIERRE SERA).

Je pourrais en publier cent autres sur le même ton, exprimant les mêmes sentiments, les mêmes indignations.

\*  
\*\*

Malgré l'apport important de nourriture qui lui venait du dehors, les soins qu'il parvenait à se donner, l'énergie et la robustesse de sa nature, Eugène Humbert fut vaincu par la maladie. Le médecin de la prison, diagnostiquant une néphrite albumineuse, le fit admettre à l'hôpital civil d'Amiens dans un état déjà alarmant. L'œdème avait envahi presque tout le corps, ainsi qu'il en avise son ami Gabriel Giroud, par un mot bref, le 17 octobre 1943 :

Quant à moi, c'est bien simple : je dois entrer mardi à l'hôpital pour cause d'albumine dans mes urines (4 grammes). Les pieds, les jambes, la figure sont enflés et un peu le ventre. Je suis assez mal en point. Voilà le beau résultat de plus de huit mois d'emprisonnement au régime de ces temps bénis — ô combien ! Si je ne puis vous écrire, ma femme vous dira où j'en suis et ce qu'il en est. Je pense que je remonterai cet affaissement physiologique, ce fléchissement vital, mais s'il en était autrement, je n'aurais de regret que de manquer à l'affection des miens et à l'amitié de ceux qui m'entourent, de loin comme de près. Le restant n'en vaut vraiment pas la peine.

Je suis et je reste dans d'excellentes dispositions d'esprit. Je regrette seulement que mon martyr ne serve pas à la cause qui nous est chère et je me console de mon sort en pensant aux milliers d'autres martyrs qui, pour d'autres causes plus ou moins belles, plus ou moins justes, font le sacrifice de leur vie. Je vous dis quand même au revoir, mon cher vieil ami. Qui sait ?

Dès que je fus avisée par mon mari de son transfert à l'hôpital, je me rendis hâtivement près de lui. Je fus bouleversée du changement survenu en lui depuis ma dernière visite à la prison. J'eus l'impression ce jour-là qu'il était perdu. Le professeur Girard, chef de service à l'hôpital civil d'Amiens, qui a soigné admirablement Eugène Humbert, venait de lui faire poser des ventouses scarifiées et lui avait déjà administré des médicaments énergiques. Cet éminent médecin m'assura qu'il espérait bien guérir le malade, mais que celui-ci, étant donné son âge, ne pourrait supporter davantage l'atmosphère méphitique de la prison. Cela voulait sous-entendre qu'il le maintiendrait jusqu'à sa libération dans son service. Je fus en partie rassurée.

Quand je revis mon cher compagnon quelques jours après cette première visite, je le trouvai déjà beaucoup mieux et je notai dans mon carnet quotidien, le 28 octobre 1943 :

Je rentre d'Amiens. J'ai vu mon grand, couché dans un lit tout étroit, dans une triste salle, entouré de malades gravement atteints. Mais il va mieux et a déjà retrouvé sa figure habituelle et sa lucidité. L'enflure diminue. Sous l'influence des médicaments les reins fonctionnent et éliminent les poisons. Il n'a encore ni sommeil ni appétit. Le choc a été rude et l'effet s'en fera sentir longtemps encore. De toute manière, me voilà moins inquiète : il n'a plus de fièvre, il est même au-dessous de la norme, mais cela tient à son extrême faiblesse. Il y a plus de quinze jours qu'il ne s'alimente plus. Comme je le quittais, il me dit avec son bon sourire : « Ne t'alarme pas, j'en sortirai ! » Je sens que c'est vrai.

Les soins qui ne cessèrent de lui être prodigués tant que sévit la crise achevèrent de le rétablir en quelques mois. Dès le début de 1944 il commençait à se lever et recouvrait chaque jour des forces nouvelles.

Les bombardements quasi quotidiens de la ville ne laissaient pas que de l'angoisser. Le 15 mars, trois mois avant sa fin atroce, il m'écrivait une longue lettre de laquelle j'extrais ce passage, qui devait prendre toute sa signification peu de temps après. Présomait-il sa mort brutale ? Son esprit extraordinairement prescient le portait à évoquer les faits longtemps avant qu'ils ne se produisent, avec une surprenante précision :

Nous avons eu hier, vers 21 heures, un raffût de tous les diables, sous nos yeux et dans nos oreilles. Dire que je pourrais — comme un tas d'autres pauvres bougres — finir dans une histoire aussi bête ! Je pense à toi, je pense à vous dans ces moments-là et je me dis *in petto* : « En moins d'une seconde tout pourrait s'anéantir, sans que j'emporte une autre vision que ces murs nus, ces visages b'afards et les lueurs d'incendie qui rougeoient l'horizon ! » Puis la rafale passe, tout s'apaise, je tourne la tête sur l'oreiller et je m'endors. L'idée douloureuse de la mort ne me hante pas du tout. J'y suis depuis longtemps préparé et je l'ai acceptée avec la plus sereine philosophie, mais je ne puis m'empêcher de penser que tout cela est idiot, archi-idiot, car, pour un côté comme pour l'autre, à quoi cela aboutira-t-il ?

Après ce grand conflit amené par des nécessités vitales, peut-être bâtira-t-on les idéologies de demain sur des réalités et fondera-t-on sur du solide, du positif. Le sentimentalisme chrétien et humanitaire a fait faillite.

Le 4 avril suivant, il me confie l'amélioration de plus en plus réelle de son état, avec la franchise qui lui était habituelle :

Tu as vu que j'ai gagné 4 kilos 500 de poids ? C'est un indice certain que ma carcasse est encore solide. Mais il y a un indice encore plus patent de mon jus fondamental, c'est l'exubérance virile qui me gêne souvent. Et cependant je ne lis ni roman ni ouvrage érotiques et le milieu dans lequel je suis est loin d'exciter ma chair. Question d'hormones, sans doute ? Je dors assez bien, malgré mon âge et mon peu d'activité ; j'ai bon appétit et je digère parfaitement. Je ne sais rien de mon cœur ni de ma tension artérielle. En tout cas, je ne souffre de nulle part. Voilà pour le bestiau. Au moral ? Je m'ennuie pour ainsi dire sans coupures. N'ayant pas de conversation possible avec mon entourage, ni affinité d'aucune sorte, je n'ai pas de dérivatif à mon spleen. Je ne puis que lire et écrire... et ça ne me suffit pas. J'éprouve le vif besoin de communiquer verbalement avec un semblable. C'est

pas de chance. Le temps me semble ainsi plus long. Pour le reste, la rage, la haine, le dédain m'alimentent, et ça va très bien. Toi qui me connais à fond, ma chère aimée, qui sais qu'à travers mon tempérament de lutteur sourd un fleuve large et bondissant de tendresse et d'affection, tu dois te rendre compte de ce qu'intimement je souffre d'être privé de ce soleil. Il faut que je me résigne et tout mon moi proteste contre cet aveu d'impuissance. Je pourrais jeter le cri de Mallarmé : « L'azur ! l'azur ! l'azur ! ».

Rien de nouveau ni en moi ni hors moi. Vie pesante et combien quotidienne qu'engluent les fadeurs du lieu et les mesquineries de ses pensionnaires. Je ne connaissais pas l'hôpital et n'en avais qu'une idée fugace : je n'aime pas ça, oh ! mais là pas du tout. J'aurais fait un déplorable infirmier. Cette vie rétrécie, ces petites dolences, — les grandes douleurs et les drames sont rapides — ces petits trucs de piliers, ces tout petits ragots pour des riens, toutes ces misères et ces lâchetés en flatteries m'auraient vite dégoûté. Non, je n'aime pas cette débilitante promiscuité. Je préfère la vie et la mort au grand air, comme un chien ou un loup. Dans un sens, l'atmosphère de la prison est plus vivante, plus ressautant, plus fortifiante.

Pour tuer les heures interminables, il écrit beaucoup à tous ceux qui ne l'ont pas oublié et qui l'ont soutenu jusqu'au bout de leur fraternelle affection et de leurs substantiels envois. Il lit aussi et me donne ses impressions sur les ouvrages et leurs auteurs :

Hôpital d'Amiens, le 9 avril 1944.

Je suis en train de lire la *Vie de Cervantès*, par Raymond Recouly. Autant la vie de l'auteur de *Don Quichotte* m'intéresse, autant les commentaires de l'auteur me portent sur les nerfs. Ils ont donc tous été élevés chez les Jésuites?... Ah ! cette équipe de chez Carbuccia... Je vais aussi en avoir fini avec le *Rimbaud* et te le retourner. Ce Castelnau était autant fait pour écrire *intelligemment* ce livre que moi pour écrire un traité d'algèbre. Mais business... Et édité chez Tallandier ! Pourquoi pas chez Mame et Fils ? Tu vois le *cas* Rimbaud passant par chez Tallandier ? Sacré auteur ! Qu'est-ce qu'il peut dire comme conneries ! Je retiens que le couple Verlaine-Rimbaud a vécu aux crochets des communards exilés à Londres et qu'ils y ont fréquenté Vermeersch, le poète des *Incendiaires*, un poème qui a du souffle et qui a été reproduit dans les premiers numéros du Supplément littéraire de la *Révolte*. Nihilistes, ces deux « mystiques » littéraires ? Peut-être... à la mie de pain, sûrement !

Musique, musique, musique ! Je vous envie, moi qui n'en-

tends que le râle des mourants et les toux rauques des bronchiteux, asthmatiques, pleurétiques et autres tubards... ou le chant lugubre des « sirénades » que n'a pas composé Debussy. Oui, c'est de belle musique que je suis le plus privé. Ça me consolerait tant !

J'ai commencé l'ouvrage de Jean Rostand, les *Pensées d'un biologiste*. L'esprit philosophique est clair et juste. Il y a beaucoup de réflexions très intéressantes. La préface de Porché est bien faite mais de tendance spiritualiste. Il donne un coup de pied en vache à Rostand pour terminer. Le virus finaliste et métaphysique continue ses ravages. C'est comme notre vieil ami Sautarel qui m'écrit : « Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que la vie n'a pas de but ! » Ce à quoi je lui réponds : « Peut-être. Mais tu peux donner un but à ta vie, et cela seul importe pour toi. » Pour en revenir à Rostand, ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à méditer, par conséquent à posséder. Ouvrage de pensées fondamentales, animé d'un esprit humain; mais nourriture forte pour estomacs solides.

Je ne te lasse pas à tant t'écrire et te demander ? Que de soucis je t'ai causés et que je te cause encore ! Comment et avec quoi pourrai-je jamais m'acquitter envers toi ? Mais je suis une victime et tu le sais bien.

Plus les jours passent, plus grande est son inquiétude devant les événements qui se préparent et qu'il sent proches. Le 3 mai 1944, il me dissimule mal son angoisse :

Les avis sur un débarquement possible sont contradictoires; une marge de temps assez longue est encore à prévoir. J'aimerais que cela me laisse la latitude de vous rejoindre. Mais il me faut attendre jusqu'au 28 du mois prochain, date officielle de ma libération. Cela fera seize mois de dure vie loin de toi. Et jusque-là nous vivrons dans l'anxiété de mourir loin l'un de l'autre, sans la suprême consolation de nous dire adieu et de nous embrasser pour la dernière fois. J'y songe souvent. J'ai tout de même confiance que cette ultime douleur nous sera épargnée.

Je viens de finir un ouvrage critique sur la poésie de P. Valéry. Un peu question écurie littéraire : N.R.F. contre Editions de France. Néanmoins, il contient des choses intéressantes. L'auteur s'élève contre la rime des singuliers et des pluriels qu'avec Dauzat j'admets et emploie volontiers, la trouvant logique, euphonique et ne rimant pas seulement pour l'œil. J'ai encore à lire *L'Expérience intérieure*, de Georges Bataille, et *Diagnostics* (essai de physiologie sociale) de Gustave Thibon.

Puis, le 12 juin, il commence ainsi sa lettre quotidienne :

Nous avons passé une nuit tragique et subi un bombardement copieux. Encore des morts, des mutilés, des ruines, des désastres, des détresses : la guerre !

Quant cette lettre me parvint, j'étais moi-même avec nos enfants en plein désarroi, ayant dû fuir sous le feu aérien ininterrompu et la pluie de mitraille qui, depuis le 6 juin, déchiquetaient la Normandie.

Eugène Humbert resta plus d'une semaine sans aucune nouvelle de nous, redoutant le pire et souffrant les affres les plus cruelles. Quand je pus le prévenir que nous étions vivants, hors de danger et réfugiés à Paris, nous étions à quelques jours seulement de sa libération. Il me répond le 19 juin 1944 :

A midi, j'ai eu ta lettre, enfin. Ouf ! Vous êtes vivants et en sûreté à Paris... Je t'ai écrit une bonne dizaine de lettres, que tu n'as certainement pas reçues, depuis la catastrophe. Ne vous pressez pas de quitter Paris et attendez-moi. Ne vous faites aucun souci pour moi, surtout. Je suis très bien et aciéré de courage. Tenez bon. Nous devons survivre au cataclysme. Je partage toutes vos peines et vous embrasse de tout mon cœur plein de vous. Au revoir. A bientôt !

Et chaque jour m'apportait ses encouragements et ses élans d'affection. Jusqu'au 25 juin, le jour même où il fut tué, il m'écrivit. Je ne reçus pas cette dernière lettre, anéantie sans doute avec tout ce qui était près de lui. J'ai vu seulement qu'il me l'avait écrite par une note enclose dans un cahier qui me fut remis avec quelques autres objets qui ont pu être retirés des décombres. Quand la mort l'a frappé, peut-être était-il en train de m'écrire ?

Dans son avant-dernier message, le 24 juin, il m'avise que toutes ses dispositions sont prises pour quitter Amiens le 28, dès qu'il en aura terminé avec les formalités de mise en liberté. « Ça va pour moi. La région est en transes ; nous vivons presque constamment en état d'alerte. Je n'y suis pas très sensible, heureusement. J'ai la conviction fondée que la dernière carte se joue et que la partie ne sera plus de longue durée. Tâchons de tenir jusqu'à la fin, mais je suis nerveux de subir tant de chocs douloureux. J'aurai besoin de me reposer quelque temps près de vous. Je t'écrirai encore un mot car il est

possible que je ne sois pas près de toi avant vendredi ou samedi; cela dépendra des moyens de locomotion. Au revoir, ma chérie. A très bientôt, maintenant. »

Cette lettre ne m'est parvenue qu'après celle ci-dessous, envoyée par une de ses infirmières, lettre que je reçus le matin même où je croyais mon mari libre et venant vers moi :

Amiens, le 26 juin 1944.

BIEN CHÈRE MADAME,

C'est une lourde mission pour moi de vous écrire cette lettre et je sais qu'il vous faudra tout votre courage, à vous et aux vôtres, pour la lire jusqu'au bout.

C'est hier, vers 12 h. 45, que notre capitale picarde a de nouveau subi un bombardement. Notre hôpital a sérieusement souffert, principalement l'aile où se trouvait le pavillon des détenus. Et me voici obligée de vous avouer, avec une profonde douleur, que M. Humbert n'est plus.

Veillez croire que Lucien<sup>1</sup> et moi vous assistons dans cette dure épreuve, de même que nos angoisses étaient grandes quand nous vous savions en danger ces temps derniers. Nous avons partagé avec M. Humbert la joie, au reçu de vos nouvelles, de vous savoir sains et saufs.

Vous dépeindre, chère madame, cette scène tragique me serait impossible. Sur le fait on ne se rend pas compte tant l'événement est rapide. Si les engins meurtriers avaient été de plus fort calibre, notre établissement, pourtant de construction très récente, aurait été entièrement pulvérisé. Il se trouve encore des bombes à retardement, certaines éclatent en ce moment. J'étais, comme de coutume, de service à cette heure-là. J'ai eu la chance inouïe d'être épargnée. On a peine à réaliser et l'on se trouve dans un état d'âme indéfinissable.

Nous aimions beaucoup M. Humbert. Il était notre confident. Il était si bon et si compréhensif ! Il me parlait souvent de vous et de ses enfants. Avoir souffert moralement comme il a souffert pour disparaître deux jours avant sa libération, c'est trop cruel !

Je me suis permis de prendre chez moi les quelques affaires qu'avait avec lui M. Humbert, affaires que Lucien a pu sortir des décombres. Peut-être viendrez-vous à Amiens; vous me trouverez à l'hôpital. Je suis peinée de penser que je

---

(1) L'un des gardiens attachés au service de surveillance établi à l'hôpital et qui eut toutes sortes de complaisances pour Eugène Humbert.



ferai votre connaissance dans de bien tristes circonstances. Je sens que j'aurais encore des choses à vous dire, mais je ne peux les écrire ici; excusez-moi, je suis si bouleversée.

Veuillez accepter pour vous et les vôtres notre sympathie profonde et croire que nos pensées à mon ami et à moi sont avec les vôtres dans cette dure épreuve.

JULIENNE DE SAINT-RIQUIER.

Les journaux régionaux ont donné sur ce bombardement des détails horribles. Il y eut une vingtaine de morts et un grand nombre de blessés, l'heure à laquelle avait eu lieu l'attaque étant celle du repas où tous les gens étaient chez eux. Voici l'information concernant spécialement le pavillon où Eugène Humbert devait trouver la mort :

Toute la superficie couverte par le Nouvel Hôpital civil et ses annexes a été copieusement arrosée de projectiles dont un certain nombre sont tombés dans l'allée centrale, entre les pavillons.

Un baraquement de briques légères, sans étage, subdivisé en compartiments, avait été récemment édifié dans le jardin, près de la rue Zamenhof. Cette construction, affectée aux détenus de la prison hospitalisés, a été broyée par une bombe.

Huit prisonniers malades, en traitement, ont été affreusement déchiquetés. Un brigadier de police, chef du poste de garde, a été tué. Son cadavre, méconnaissable, fut retrouvé sur le toit d'un autre bâtiment assez éloigné. Deux gardiens de la paix ont été gravement blessés. Une fille de salle a été tuée au moment où elle apportait leur repas aux détenus malades. Aucun pavillon de l'hôpital n'est intact.

En février 1944, la prison d'Amiens avait été fortement endommagée lors d'un bombardement aérien. La cellule qu'occupait Eugène Humbert avant son départ pour l'hôpital avait été entièrement détruite. A la suite de cet exploit, mon mari m'écrivait: « Bienheureuse maladie qui m'a sauvé d'une mort certaine ! ». Ce n'était, hélas, qu'un court répit qui devait lui être accordé.

Ainsi fut abrégée l'existence de ce lutteur infatigable, de cet ardent et intelligent propagandiste au moment même où, plein de force, de vitalité, de projets et la foi intacte, il était prêt à reprendre le gouvernail et affronter à nouveau les orages.

Avec lui disparaît un des plus actifs, des plus avertis et des plus audacieux ouvriers du néo-malthusianisme.

Cette partie de mon livre m'a été bien pénible à écrire, malgré les deux années qui me séparent du drame. J'éprouve, au fond, ce sentiment traduit par Balzac, et que les mots, les pauvres mots inertes et sans couleur n'ont pas su exprimer; « Les peines vraies sont en apparence tranquilles dans le lit profond qu'elles se sont fait, où elles semblent dormir, mais elles n'en continuent pas moins à corroder l'âme. »



La mort d'Eugène Humbert fut signalée dans un journal de Paris : *l'Atelier*, par Armand Charpentier. Mais nous étions sous l'occupation allemande, en plein débarquement des Alliés et à la veille de la capitulation des Germains; autant de circonstances qui faisaient que tout ce qui était étranger aux événements de l'actualité passait inaperçu.

Ce n'est que plus tard, en janvier 1945, que parurent plusieurs articles nécrologiques, dont un de Manuel Devaldès, publié dans le numéro 2 de *Ce qu'il faut dire*, avec un portrait d'Eugène Humbert.

Les lettres de sympathie et de condoléances que je reçus à la suite du décès de mon mari, émanant de personnalités connues, d'amis proches ou lointains et même d'inconnus, furent nombreuses. Elles pourraient constituer un émouvant *in memoriam*. Voici un extrait de l'une d'entre elles qui fait particulièrement ressortir l'influence qu'exerçait Eugène Humbert sur ceux qui l'approchaient :

Pour moi, tant qu'un reste de souffle animera ma triste guenille, je conserverai la mémoire de la bonne et loyale figure d'Eugène Humbert. Il rayonnait de la vie et de l'intelligence. Son cerveau puissant, imprégné d'une haute compréhension générale des choses, planait splendidement au-dessus de

toutes les petites. Il était pitoyable, indulgent, tolérant. Je vous le redis : des parcelles de lui continueront de vivre en ceux qui l'ont connu et qui ont apprécié la valeur de sa pensée. En ce moment, je ne vous parle que de sa personnalité propre. Je ne parle pas de son œuvre. Celle-là lui survivra dans une postérité qui sera obligée, tant la démonstration apparaît évidente, de lui rendre justice.

ANDRÉ L...

Ansac, le 9 août 1944.

## CONCLUSION

Je ne peux terminer ce livre, tant de fois repris et abandonné, sans parler des quelques faits qui suivirent la guerre.

L'idée de continuer l'œuvre d'Eugène Humbert, de ressusciter la *Grande Réforme* me hantait. J'y voyais, certes, d'énormes difficultés. Gabriel Giroud, à qui je la confie un jour, m'y encourage. Le 8 mars 1945, il m'écrit :

J'approuve très fort votre idée de paraître dans trois ou quatre mois. Je crois que beaucoup d'événements se passeront d'ici là qui vous permettront d'être ou de ne pas être. Il faut se ménager toutes les chances d'existence au départ.

Reçu une nouvelle et longue lettre de Ch. V. Drysdale. La Commission anglaise de la population l'a admis à exposer devant elle ses vues néo-malthusiennes et a, me dit-il, surtout John Simon, le ministre anglais, manifesté beaucoup de sympathie. John Simon a, paraît-il, l'oreille de Churchill. Si nous demandions à être entendus par le comité fondé par de Gaulle, et dont il a présidé la première réunion ? Mais il faudrait faire une demande, un rapport... Je n'en ai pas la force en ce moment. En attendant l'époque des combats sur ce sujet, il faudrait connaître les noms des dix-neuf membres de ce comité gaulliste et savoir le nombre de leurs rejetons... Encore de la besogne, courir, métro, descentes, montées, foules pressées. Que d'ouvrages, ouvrages avec s. Regrets. O vieillesse ennemie !

C'est une bonne idée que de fonder un groupe gardant le souvenir d'Eugène. Et votre désir de lutte me fait plaisir. Mais à moins que vous ne restiez dans la discussion académique, scientifique, idéologique ; à moins que vous ne meniez que des polémiques mesurées, toutes en arguments, sans propagande pratique, je crains les fanatiques de droite et ceux de gauche. Vous êtes jeune, il est vrai, et la polémique entretient la joie de se battre, de vivre. Elle met un peu de sel dans l'ordinaire de la nourriture intellectuelle. Mais il faut être lu et que les lecteurs participent au combat en apportant des armes, des documents, de l'argent. Je sais que vous ne serez pas court, ni à court et que vous ferez quelque chose de bien. Je vous aiderai autant que mes forces le permettront.

Hélas ! les forces de Gabriel Giroud étaient si usées qu'elles ne le soutinrent plus longtemps. Son cœur sur-

tout avait de fréquents fléchissements. Et, en quelques heures, le 16 septembre 1945, je perdais le meilleur de mes amis et s'éteignait le plus compétent technicien du néo-malthusianisme.

C'est seulement après sa mort que parut le premier numéro de la *Grande Réforme* d'après guerre, en mars 1946; il contient l'émouvant article qu'il avait écrit sur Eugène Humbert, son « vieux compagnon de lutte », comme il le nommait.

Le 31 mars fut également constitué le groupe des « Amis d'Eugène Humbert », placé sous la présidence d'honneur de Manuel Devaldès. Un ami personnel de mon mari, Pierre Rognard, fut désigné comme président et Robert Grosclaude en prit le secrétariat. Au comité d'honneur figurent entre autres noms ceux du docteur Abel Lahille, de Georges Pioch, de Louis Louvet, directeur de *Ce qu'il faut dire*, de Bernard Mathieu, Jacques Sautarel, etc.

A la première réunion des « Amis d'Eugène Humbert » qui eut lieu dans l'établissement du « Nègre », boulevard Saint-Denis, à Paris, prirent successivement la parole Georges Pioch, Manuel Devaldès et Robert Grosclaude. Aurèle Patorni avait envoyé un hommage à son ami disparu qui fut lu par le président. On trouvera aux annexes qui figurent à la fin de cet ouvrage le discours prononcé par Robert Grosclaude à cette occasion.

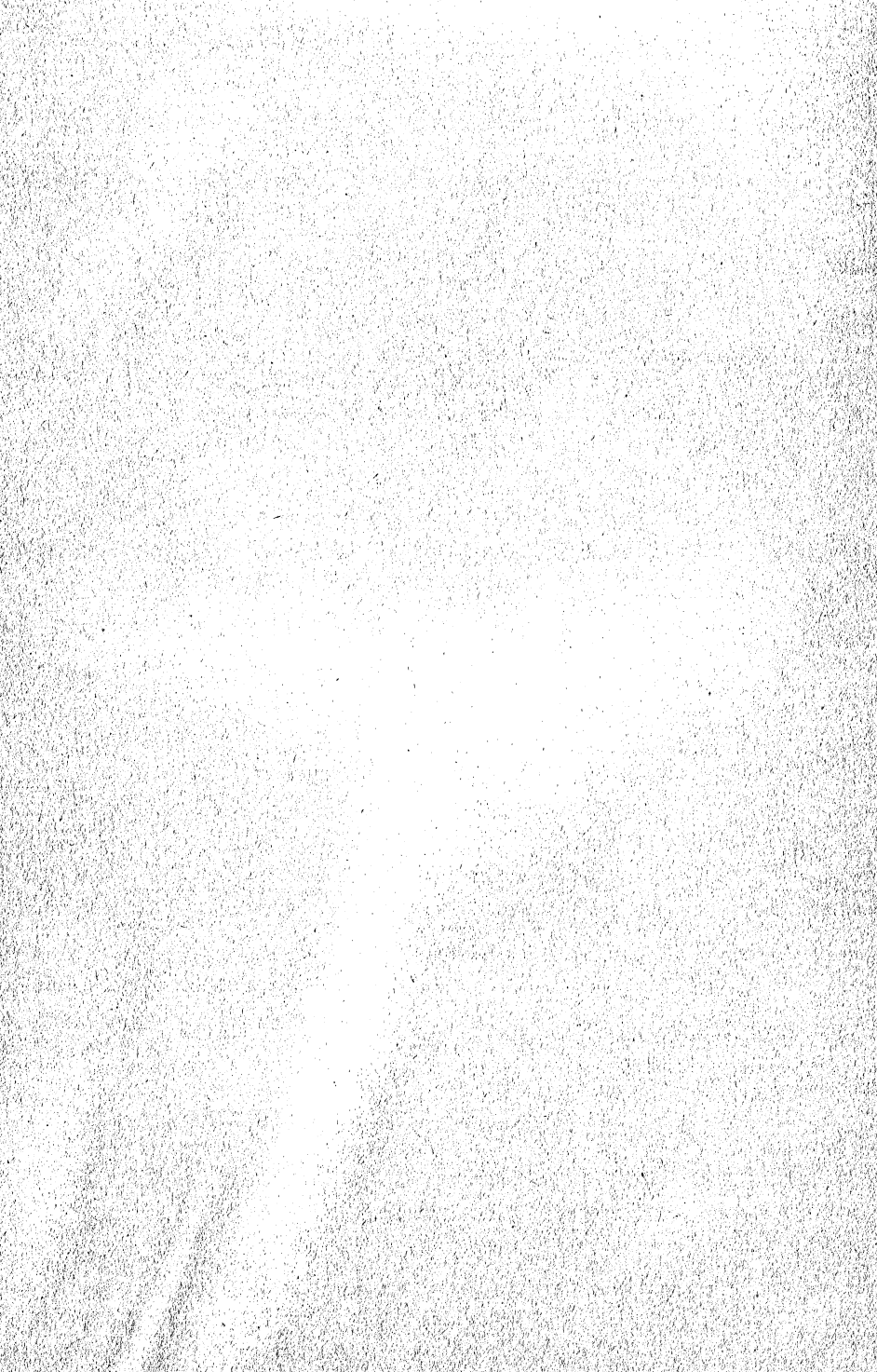
Tous les camarades présents à cette réunion du souvenir se regroupèrent instantanément autour du nom d'Eugène Humbert et apportèrent leur fidèle concours à la renaissance du mouvement néo-malthusien. Le noyau des collaborateurs habituels de la *Grande Réforme* se reforma et, malgré l'interdit qui pèse sur l'idée et les limites étroites dans lesquelles nous sommes obligés de nous tenir, voici rallumé le brandon tombé des mains de celui qui, durant quarante années de sa vie, l'avait tenu avec vaillance et contre tous les mauvais coups du sort.

*Lisieux, 1945-1946.*

J. H.



## ANNEXES





*Lettre de Jean Marestan*

18 mars 1945.

Je contemple avec émotion la photographie que m'a envoyée Jeanne Humbert, et qui est celle du vieil ami dont elle fut, pendant plus de trente ans, la compagne dévouée.

Pour la dernière fois je l'ai vu à Paris, presque à la veille du conflit mondial, dans sa petite maison rustique de la rue de la Duée, précédée d'un jardinet, et qui fut accueillante à tous.

Il était de ces hommes à la constitution robuste, au moral sans défaillance, sur lesquels l'âge a peu de prise, et qui semblent destinés à mourir debout, parvenus à l'extrême limite de la vieillesse, à la manière dont une lampe d'autrefois s'éteint, faute d'huile, si la fatalité ne les a pas amenés auparavant à périr en plein combat, sous les balles de quelque dangereux fanatisé.

A six années d'intervalle, je retrouve son visage énergique, dont la dureté des traits s'atténue par la douceur et l'intelligence du regard. Et c'est tout un monde de souvenirs de jeunesse qui refléurit en moi.

J'avais fait sa connaissance, au début de ce siècle, chez Liard-Courtois, ex-forçat, victime des lois scélérates de 1894, contre la propagande anarchiste, avec qui je collaborais pour mettre en ordre des notes appelées à paraître sous ce titre : *Après le Bagne*.

Eugène Humbert était alors âgé d'environ trente ans. Grand et mince, il arborait, avec un feutre à larges ailes, une ample cravate Lavallière noire, selon la coutume de cette époque dans les milieux libertaires.

Libertaire, il l'était, de cœur et de tempérament, et il l'est demeuré jusqu'à sa mort dans des circonstances tragiques, bien qu'il n'eût pas très grande confiance dans les résultats immédiatement pratiques d'une insurrection communiste universelle éclatant de nos jours.

Animateur du journal *Génération consciente*, il avait été parmi les premiers disciples de Paul Robin, ex-directeur de l'Orphelinat de Cempuis, propagateur en France de la doctrine néo-malthusienne, venue d'Angleterre, contre laquelle déjà s'acharnaient l'incompréhension et l'hypocrisie, mais que devait réhabiliter, par la suite, une pléiade d'écrivains de talent et d'économistes sans respect pour les opinions conventionnelles.

Issu du prolétariat, ayant passé sa jeunesse dans le populaire quartier de Belleville, il avait été à même d'observer, plus que les messieurs de l'Institut et du Parlement le poursuivant de leur vindicte, ce qu'est, dans la société bourgeoise, l'affreux drame des amours clandestines et de la maternité pauvre. C'est pourquoi la possibilité scientifique, immédiate, pour les femmes, de se libérer de tant de misère et de tant d'angoisses, sans recours ultime aux risques effrayants des pratiques abortives, pour n'être mères qu'à leur gré, dans des conditions favorables, lui était apparue comme la solution d'un des plus douloureux problèmes du temps présent, comme un objectif de propagande révolutionnaire d'autant plus digne d'intérêt qu'il n'avait rien d'utopique, et ne se présentait point avec le caractère d'une anticipation nébuleuse, sur un avenir social à échéance plus ou moins lointaine.

A cette propagande, qui devait lui attirer nombre de persécutions et d'insultes, il était appelé à consacrer son existence entière, sans lassitude, avec une rare ténacité.

La calomnie l'avait représenté tel une sorte de ravageur nihiliste, acharné à la stérilisation des femmes, alors qu'il rêvait que la maternité, considérée comme fonction sociale, fût rémunérée en conséquence; alors que le spectacle d'une famille nombreuse n'avait rien qui fût de nature à l'offusquer dans ses sentiments, à la condition qu'elle fût saine, heureuse et bien alimentée, sans humiliant recours à la charité publique.

Ce qui l'indignait, c'était l'inconscience procréatrice des gens tarés, appelés à générer des êtres tarés comme eux, véritables déchets dans la société. C'était aussi

l'immoralité de ces géniteurs alcooliques — il n'en manque point, hélas ! — qui, sans égard pour une épouse exténuée, aux enfants souffreteux, se font des profits grâce aux aumônes recueillies à leurs dépens.

C'était encore l'ignominie des classes dirigeantes à demi stériles, spéculant sur l'ignorance des femmes pour obtenir d'elles — fût-ce au prix du désespoir — des naissances en surnombre dont, à part de dérisoires secours, on leur laissait toute la charge.

Peu avant l'accident de guerre qui devait causer sa mort, il m'écrivait de sa prison une lettre extraordinairement juvénile, pleine d'enthousiasme et de projets pour les lendemains de la paix. « J'ai un moral en diamant ! » disait-il.

Une puissance aveugle, l'éclatement brutal d'une bombe d'avion, tombée au hasard, a mis fin à tout cela.

Un homme courageux est tombé. Un flambeau gît sur le sol. Mais rien n'est perdu. Le cheminement des idées ne s'arrête pas, car si, comme l'écrivait Denis Diderot, « les avantages du mensonge ne sont que d'un moment, ceux de la vérité sont éternels ».

JEAN MARESTAN.

## II

*Discours prononcé par Robert Grosclaude,  
secrétaire des « Amis d'Eugène Humbert »,  
à l'assemblée constitutive du groupe,  
le 31 mars 1946, à Paris*

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

Par tous ceux qui ont connu Eugène Humbert, l'idée de créer un Groupe de ses amis a été accueillie avec une vive satisfaction. A peine en avons-nous parlé que de multiples encouragements nous sont venus sur lesquels nous savons que nous pouvons compter. Votre présence ici, votre sympathie n'est-elle pas le témoignage de la fidélité, par delà six années de terreur, de silence, de manque de liberté ?

Ma tâche d'aujourd'hui sera de vous exposer nos projets et les assises financières sur lesquelles nous prétendons nous maintenir. Mais je voudrais auparavant dire quelques mots sur l'opportunité de notre association.

J'ai connu Eugène Humbert seulement en 1934, rue de la Duée. Il dirigeait la *Grande Réforme* dans le minuscule bureau d'alors, qui était une soupenne ou un grenier, bien plus qu'un local de bureau, et auquel on accédait par une sorte d'échelle de meunier. Le cadre importait peu. Quiconque a grimpé à cette échelle a connu une source d'élévation spirituelle peu commune. Un second Prométhée peut bouleverser le destin des hommes. Il s'appelle Malthus. Et s'il n'est pas, comme le premier, lié sur un rocher à se faire dévorer le foie par un vautour, ses idées haïes et méconnues sont clouées à tous les piloris du monde, et ses disciples ont tout à craindre de la nuée des corbeaux de l'Eglise, aidés par des poulets qui n'ont rien de littéraire.

Le 27 de la rue de la Duée était la succursale française du néo-malthusianisme mondial et il est curieux de constater que c'est dans notre pays de prétendue liber-

té traditionnelle que les malthusiens bénéficiaient du plus grand nombre de procès et d'années de prison. A rude combat, rude combattant. Eugène Humbert avait une âme de fer. Et pourtant, il était difficile de trouver un causeur plus aimable que lui, un théoricien plus agréable et plus compréhensif. Dans le décor modeste dont j'ai parlé, vêtu d'une blouse blanche, il paraissait un vieux lutteur tranquille et sûr de soi. Il parlait avec une lenteur aisée et dès les premières paroles on se sentait conquis, en confiance. Il était d'ailleurs particulièrement bienveillant envers la jeunesse et ses efforts. A le voir, on se rendait compte que l'on trouvait enfin un homme portant son point d'appui en lui-même, un homme devenu indifférent au blâme comme à la louange, sa dignité naissant d'une légitime estime de soi. En dépit des malheurs peu mérités qui avaient empoisonné une partie de sa vie déjà longue, il avait conservé un corps sain, robuste, un jugement calme, une générosité totale, et, par ces qualités premières, il faisait honneur à l'humanité.

Mais Eugène Humbert avait du génie en ce sens que personne ne raisonnait comme lui. Il y avait dans ses idées un mouvement ailé qui exaltait aussitôt son auditoire, et ses répliques déconcertaient par leur netteté logique. Il est vrai qu'il croyait à la raison d'une façon absolue, pour vivre individuellement et en société. De notre siècle à nous, siècle de marchands de vent, il restera, si tout ne s'effrite pas, comme un des seuls qui soient restés champions de l'honnêteté intellectuelle. Rien dans sa vie qui corresponde à un escamotage des idées, par tactique ou par opportunisme. Il aimait trop le peuple pour accepter de le duper, même momentanément. Il savait aussi que si l'on ne vit pas comme on pense, on finit par penser comme on vit. Avec l'opinion entière contre lui, comme cela est arrivé, il ne cédait pas un pied de terrain. Mais loin de s'enfermer dans un orgueil spectaculaire d'incompris, ou bien encore dans la tour d'ivoire d'un philosophe déçu, il cherchait sans relâche des adeptes nouveaux parmi ses jeunes lecteurs, ou dans son entourage, faisant toujours appel à la logique, à ce

bon sens paysan que tout Français porte en lui, et il était très fier de ses recrues.

Il n'adoptait pas le langage pédant des professeurs diplômés, qui bien souvent n'est qu'une loquacité stérile, non plus que ce ton régent de collègue qui traite les hommes comme des écoliers. De par sa formation anarchiste il savait ce qu'il faut dire, il savait que la persuasion est le seul enseignement qui compte parce que librement consenti, et c'est ce principe lumineux qui avait dû développer en lui une force convaincante extraordinaire, où les arguments semblaient jaillis comme par miracle, ordonnés, à point, dans une fougue naturelle. En réalité, tout cela était préparé à l'avance. Humbert était un travailleur. Il avait tellement médité sur la question sociale et la question de population qu'il ne pouvait plus se tromper.

Pendant quarante années, — et qu'il a fallu lutter pour le faire ! — il a répandu les notions d'eugénisme et d'hygiène, avec en premier lieu la prophylaxie des maladies vénériennes, redoutables par leur séquelle : paralysie, folie, stérilité, impuissance partielle de l'homme et de la femme, ou bien hérédité mauvaise, hideur, difformité, idiotie, anomalie, qui se transmet à travers plusieurs générations. Les instituteurs connaissent bien ce problème de l'enfance déficiente, et ils étaient la pluralité des abonnés de la *Grande Réforme*.

Pendant quarante années Eugène Humbert, preuve en main, a démontré que la surpopulation est cause de misère, de prolétariat (c'est d'ailleurs son sens étymologique), de famine, de fascisme de droite ou de gauche, et de guerre. Aujourd'hui, à part les imbéciles, tout le monde est d'accord là-dessus. Et c'est cet homme-là, qui diffusait les doctrines d'hygiène corporelle et de prudence démographique, cet homme-là qui n'enseignait que douceur et pacifisme, qui a été condamné à plusieurs reprises par les tribunaux de la III<sup>e</sup> République.

Chiennerie des gouvernants ! C'est lui que Vichy a maintenu à l'âge de 73 ans en prison pendant près de deux ans, dans une ville où les bombes pleuvaient tous

les jours, sous l'inculpation — sans preuve — d'avoir procuré à un cultivateur un livre intitulé *Question de population* !

On croirait rêver devant une telle monstruosité si l'époque n'était aussi fertile en horreurs !

Je suis allé le voir dans sa prison. C'était le régime féroce du temps de guerre. Parmi l'appareil ordinaire des hauts murs, des grilles et des porte-clés, ils étaient huit par cellule, entassés sur des paillasses où pullulait la vermine. Ah ! tout cela n'a guère à envier aux oubliettes de Louis XI. On connaît la fin de ce drame. Humbert, malade, transporté à l'hôpital. Pendant ce temps, la prison est bombardée. Humbert se croit à l'abri d'un tel accident sous la protection de l'immense croix rouge qui s'étale sur le toit de l'hôpital, situé à plus d'un kilomètre en dehors d'Amiens.

Mais, deux jours exactement avant d'être libéré, après avoir tant souffert en résistant au delà des forces humaines pour reprendre son œuvre, Eugène Humbert, âgé de 74 ans, était tué par une torpille aérienne prenant pour cible l'hôpital. Il avait préparé sa valise pour rien.

\*  
\*\*

Le groupe que nous fondons se propose de perpétuer le souvenir de ce héros, mort pour ses idées, victime indiscutable du gouvernement de Pétain; la meilleure façon de l'honorer c'est de prendre comme drapeau sa noble et virile figure et de faire de l'action en mémoire de lui.

Je fais appel à la portion de raison fixe et immuable qui est au fond de vous et de chacun des hommes. Pouvons-nous accepter de sang-froid de voir supprimer les êtres qui nous sont chers par la bombe soufflante, atomique, la chambre à gaz de Büchenwald ou de Dachau, sous l'impérieux besoin d'une ponction libératrice qui doit faire disparaître tous les vingt ans l'excédent de la population mondiale ? Sans parler de l'orgie des destructions matérielles.

Nous enseignons, nous, qu'il vaut mieux limiter les naissances que de tuer les vivants ou les laisser crever de faim.

Partout ou presque, en ce moment, c'est la famine, les restrictions alimentaires et les cartes de rationnement : en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Yougoslavie, en Autriche, en Pologne, en Russie, en Finlande, en Afrique du Nord, aux Indes, en Chine, en Indochine, à Java, au Japon !... Regardez, coïncidence, comme la guerre est aussi partout menaçante, bien que nous venions à peine d'en sortir ! Et il y a encore des champions de la fécondité ! Des gens — souvent des dirigeants — qui passent leur temps à dire, écrire et proclamer : « Croissez et multipliez ! » à réclamer ces fameuses familles en flûte de Pan dont chacun sait qu'elles s'en vont par le tambour ! Et les révolutionnaires ne protestent pas ! Socialistes et communistes ne sortent pas de leurs gonds devant un tel non-sens ! Cette démente ! Ce qui prouve qu'ils sont inférieurs à leur tâche et qu'ils n'ont plus qu'une demi-idée de la révolution. Ils peuvent essayer d'appliquer leurs doctrines sans les nôtres : les difficultés renaîtront de la solution même, et ils guériront toujours la peste pour amener le choléra.

Nous autres, nous nous devons de continuer l'œuvre d'Humbert, ne serait-ce que pour la dignité humaine en général — et la nôtre en particulier —, même s'il n'y avait aucun espoir de triompher. Mais pourquoi n'espérerions-nous pas voir un jour appliquées les théories néomalthusiennes sur le plan international ? La roue tourne et notre heure peut sonner, après celle des hommes de sang et d'excès. Le malthusianisme était le secret des anciens. Il sera la clé d'or de l'avenir ! De toute façon, nous ne sommes pas des politiciens. L'éducation sexuelle répandue par nos soins apporte à ceux qui la reçoivent un affranchissement immédiat et une condition de bonheur qui ne se fait pas attendre, qui n'est pas une promesse électorale.

En perdant Humbert, nous avons beaucoup perdu,



mais il nous reste encore beaucoup en la personne de sa vaillante compagne Jeanne Humbert. Elle est connue pour avoir toujours trouvé des combats sur le chemin qu'elle a pris et pour n'avoir jamais reculé. Tout à l'heure, en quelques mots, elle vous dira ses projets.

Jeanne Humbert achève un travail considérable sur son mari, qui fera l'objet d'un fort volume. Elle retrace dans cet ouvrage la vie d'Eugène Humbert, depuis sa naissance jusqu'à sa fin tragique. Ce livre est destiné à marquer dans les annales du mouvement néo-malthusien français dont il fait l'histoire. Ce sera un document unique pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de connaître cette propagande à ses débuts. Il contiendra des portraits, des fac-similés de lettres, des reproductions des journaux créés par Humbert et des affiches qu'il fit poser sur les murs de Paris et qui — autrefois — ont remué l'opinion publique.

Cette œuvre écrite à la manière de Jeanne Humbert est vivante, pittoresque, émouvante, mais constructive. Elle servira d'excellent point de départ pour recommencer la propagande. Quand l'ouvrage sera prêt à être livré à l'impression, ce sera une des premières tâches du groupe des « Amis d'Eugène Humbert » de recueillir les souscriptions nécessaires à l'édition de ce livre fondamental. Il doit sortir promptement. Le tirage en sera limité. Il faut imiter les camarades qui ont déjà retenu leur exemplaire.

D'autre part, le groupe des « Amis d'Eugène Humbert » s'efforcera de faire revivre la *Grande Réforme*, journal si nécessaire ! Pour cela, il faut de l'argent. Nous avons donc fixé pour les membres du groupe une cotisation qui constituera, en dehors des frais divers inévitables : location de salle, correspondance, établissement de cartes d'adhérents, etc., un premier fonds de soutien pour aider la *Grande Réforme*. On comprendra que cette aide financière ne peut être négligée par ces temps d'incohérence, de désordre et d'exigences insatiables ! D'autant plus que nous imprimerons, il va sans dire, en passant par le marché noir du papier.

\*  
\*\*

Le groupe est constitué de la façon suivante, sous la présidence et la grande caution morale de Manuel Devaldès.

Vice-président : Pierre Rognard.

Comité d'honneur :

Mme Colette Aynard, avocat à la Cour; docteur Abel Lahille; Simonne Larcher et Louis Louvet, directeurs de *Ce qu'il faut dire*; G. Marchioni; Bernard Mathieu, chirurgien-dentiste; Georges Pioch, homme de lettres; Colette Reynaud, fondatrice de la *Voix des Femmes*; Jacques Sautarel, écrivain.

Son adresse, pour vous demeurer familière, sera : 27, rue de la Duée, Paris-20<sup>e</sup>.

J'en assurerai le secrétariat et la trésorerie avec le concours de Jeanne Humbert.

La cotisation des membres adhérents est fixée à 100 francs, annuellement. Toutefois, les dons supérieurs sont admis.

Camarades, j'ai terminé. En 1939, il y avait une réunion analogue. Dans cette même salle, et à peu près à cette même place, Humbert était à mes côtés. Aujourd'hui, c'est nous, vous et moi, qui sommes Eugène Humbert, et nous avons des responsabilités. Je ne vais pas brosser à nouveau le tableau sombre de notre époque. Vous serez tous d'accord avec moi pour conclure que c'est l'instant de nous serrer les coudes et que ce n'est pas celui de se désintéresser de la question sociale.

ROBERT GROSCLAUDE.

# INDEX

## des noms cités et des sujets envisagés dans le présent ouvrage

---

*Abréviations.* — Affiche : aff. — Article : art. — Brochure : br. — Chanson : ch. — Conférence : cf. — Député : dép. — Docteur : Dr. — Doctoresse : D<sup>esse</sup>. — Editeur : éd. — Enquête : enq. — Livre : liv. — Note : n. — Périodique : pér. — Professeur : prof. — Projet : pr. — Quotidien : quot. — Sénateur : sén. — Théâtre : th. — Tract : tr. — Ville : v.

### A

- Abad (Julian), 160, 167, 168, 169, 171.  
*Abondance ou Pénurie*, art., 237.  
 Abyssinie, 248.  
 Académie de médecine, 251.  
 Académie des sciences morales et politiques, 127, 265.  
 Académie française, 94.  
 Académie Mallarmé, 43.  
*Action (L')*, quot., 93.  
*Action française (L')*, quot., 113.  
*Affranchie (L')*, liv., 73.  
 Affranchissement immédiat, 126.  
 Afrique, 42.  
 Afrique du Nord, 308.  
 Aguila (mines d'), 233.  
 Albertier (Dr), 260.  
 Albertin (Fabien), dép., 230.  
 Albrecht (Berty), 200, 205 - 208, 219, 226, 228, 272.  
 Alcan, éd., 219.  
 Alcoolisme (lutte contre l'), 281.  
*Alcools*, liv., 80 n. 1, 158.  
 Alcudia, v., 150.  
 Algérie, 32.  
 Allard (Paul), 213.  
 Allemagne, 13, 125, 137 n. 1, 200 n. 1, 208, 235, 268, 275, 279, 284, 308.  
 Allemand, 137 n. 1.  
 Allemands, 274.  
 Alliance nationale contre la Dépopulation (précédemment Alliance nationale pour l'Accroissement de la Population française), 174, 202, 221, 279.  
 Alliés : en 1914, 142; en 1939, 275, 294.  
 Almercyda (Miguel), 43, 66, 110.  
 Alphonse XIII, 148.  
 Alquier (Henriette), 202-203.  
 Alsace, 137 n. 1.  
 Alsaciens, 13.  
 Amaudru (Noël), 217.  
*Ame et l'Amour (L')*, liv., 200 n. 1.  
 Amélie-les-Bains, v., 221.  
 Amérique, 159, 189.  
 Amiens, v., 241, 292, 307.  
 Amiens (cour d'appel d'), 282.  
 Amiens (hôpital d'), 112 n. 1, 286, 287, 289.  
 Amiens (prison d'), 112 n. 1, 115 n. 1, 215 n. 1, 239 n. 1, 276, 282, 283.  
 Amiot (Gustave), 43.  
 Amis d'Eugène Humbert (Les), 297, 304-310.  
 Amnistie de 1933, 230-231.  
*A mon frère le paysan*, br., 29.  
*A mon frère l'instituteur*, tr., 254.

- Amour infécond (L')*, br., 90.  
 Amsterdam, v., 104.  
*Anarchie (L')*, pér., 156.  
 Anarchistes (erreur, impuissance et inertie des), 50-51, 52, 302.  
 Anarchistes espagnols, 160-161.  
 André-Bernard (Amy), 244.  
*Androphobes (Les)*, liv., 249-250.  
*Ane rouge (L')*, 43.  
*Angelus (L')*, de Millet, 80 n. 1.  
 Anglais, 137 n. 1, 142, 157, 274, 284.  
 Angleterre, 63, 64, 90, 117 n. 1, 120, 189, 208, 244, 268, 284, 302, 308.  
 Anglo-allemande (rivalité), 139.  
 Ansac, 295.  
 Anticonception, 177-178, 280, 282, 283.  
*Anticipations*, liv., 224.  
 Antivivisection, 98.  
 Antony, v., 89, 281 n. 1.  
 Apéritif Roinard (l'), 80.  
 Apollinaire (Guillaume), 80 n. 1, 158.  
*Après le bain*, liv., 301.  
 Ardouin, 42.  
 Argentine (République), 208, 279.  
 Aristote, 264.  
 Arles-sur-le-Tech, v., 168, 172.  
 Armée du Salut, 119.  
 Articles 311 et 316 du Code pénal, 247.  
 Articles 317 et 463 du Code pénal, 178.  
 Artisans du Verbe (groupement des), 79.  
 Asie, 179.  
*Assiette au Beurre (L')*, pér., 83-84, 85.  
 Asnaurov (Prof.), 208.  
 Association d'études sexologiques, 219.  
 Association internationale des Travailleurs (I<sup>re</sup>), 65 n. 1.  
*Astronomie populaire (L')*, liv., 21.  
*Atelier (L')*, pér., 294.  
 Athénien, 286.  
*Attention aux enfants !*, liv., 250.  
*Aubes mauvaises (Les)*, liv., 73.  
*Aujourd'hui*, quot., 273.  
*Aurora (La)*, pér., 52 n. 1.  
*Aurore (L')*, quot., 40.  
*Aurore malgache (L')*, 244.  
*Au pays de la fièvre*, liv., 94.  
*Au pays du mufle*, liv., 106.  
 Autriche, 137 n. 1, 208, 219, 308.  
 Autrichien, 246, 275.  
*Avariés (Les)*, th., 94.  
*Avenir de la Science (L')*, liv., 263.  
 Avortement :  
     En général, 178-180.  
     En Allemagne, 179.  
     En Asie, 179.  
     En Belgique, 179-180.  
     En Espagne, 180.  
     Chez les Esquimaux, 179.  
     En France : projet de loi pour sa légalisation en 1932, 230, 280; sa répression, 280.  
 Avortement (légalisation de l'), 183, 222, 279, 280, 282.  
     En Russie, 179, 222.  
 Avortement clandestin, 177-178, 280.  
 Avortement légal en Catalogne, 180.  
 Avortement (provocation à l'), 177, 231, 278, 282.  
*Avortement (De l'). Est-ce un crime ?* liv., 93.  
*Avortement (L') en droit pénal*, tr., 254.  
 Avortement et peine de mort, 178 n. 1, 281.  
*Avortement et sa répression (L')*, proj. de liv., 239.  
 Avril de Sainte-Croix (Mme), 92.  
 Aynard (M<sup>e</sup> Colette), 310.  
*Ayons peu d'enfants, mais qu'ils soient robustes et bons*, cf., 57.  
*Ayons peu d'enfants. Pourquoi ? Comment ?*, cf., 77, 88.  
 Aztèques, 99.

## B

- Baillière, éd., 251 n. 1.  
 Baléares (Iles), 150.  
 Balzac, 294.  
 Bandits tragiques (affaire des), 156.  
*Banque et Bourse*, pér., 110.  
 Banquet du centième numéro de la *Grande Réforme*, 258-267.  
 Banquet Paul Robin, 222-223.  
 Banquet Wells, à Londres, 224.  
 Banville d'Hostel, 192 n. 1.  
 Barbedette (L.), 217, 244, 272.  
 Barbizon, v., 80 n. 1.  
 Barbusse (Henri), 227, 243.  
 Barcelone, v., 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 153, 156, 157, 159, 160, 161, 164, 167, 169, 171, 180 n. 1, 249.  
 Barcelonette, v., 146.  
 Bard (Prof. Léopold), 179.  
*Barrage (Le)*, pér., 227, 244.  
 Barrès (Maurice), 153.  
 Barquissau (M<sup>e</sup> Lucien), 247.  
 Barthe (Edouard), dép., 175.  
 Bartozek (Norbert), 246, 247.  
 Basch (Victor), 208, 229, 243.  
 Basile, 131.  
 Bataille (Georges), 290.  
*Bataille syndicaliste (La)*, quot., 129.  
 Bath, v., 244.  
 Batkis (Dr), 208.  
 Bauchet (Émile), 272.  
 Bauer (Henry), 106, 126, 129.  
 Beaugency, v., 261, 270.  
 Bellamy (Henri), 240, 260.  
 Belleville, 53, 302.  
 Belges, 166.  
 Belgique, 63, 64, 195, 208.  
 Bellone, 140.  
 Belzébuth, 234.  
 Benjamin (Dr Harry), 208.  
 Bercy (Anne de), 43.  
 Bercy (Léon de), 43, 72, 80 n. 1, 133.  
 Bérenger (René), sén., *alias* le Père la Pudeur, *alias* le Fou de la rue Pasquier, 84, 85, 90, 91, 92, 96, 97, 98, 106, 107, 108, 118.  
 Berlin, v., 205.  
 Berlinois, 144.  
 Bernard (Charles), dép., 192 n. 1, 193, 194.  
 Bernay, v., 254.  
 Berneri (Camille), 249.  
 Berthon (M<sup>e</sup> André), 184, 187.  
 Bertillon (Jacques), 118, 174.  
 Besnard, 127.  
 Besnard de la Montaignie (Mme), 99.  
 Bestialité (encouragement à la), 96.  
*Bête à concours (La)*, art., 250.  
 Bethléem (abbé), 198.  
 Bibliothèque Nationale, 131.  
 Bield (Dr), 208.  
 Birth control, 50, 225, 232.  
 Blanc (Jules), 244.  
 Blanchard (J.-T.), 132.  
 Bloch (M<sup>e</sup>), 187.  
 Bloc National, 223.  
 Blondel (Dr), 281 n. 1.  
 Bogaerts (A.), 64.  
 Bombardement de la prison d'Amiens, 293, 307.  
 Bombardement de l'hôpital d'Amiens, 292, 293, 307.  
 Bombardement de Lisieux, 291.  
 Bombardement d'Amiens, 288, 290, 291.  
 Bonardi (Pierre), 202.  
 Bondy (Dr), 208.  
 Bonmariage (Sylvain), 204, 244.  
*Bonnet rouge (Le)*, 140.  
 Bonnot, 156.  
 Bontemps (Ch.-A.), 199, 202, 204.  
 Bordeaux, v., 28, 246, 248.  
 Borrel (Antoine), dép., 175.  
 Bouches-du-Rhône, 230.  
 Boulanger (général), 275.  
 Bourdon (Georges), 237.  
 Bourges, v., 89.  
 Bourget (Paul), 104.

Bourgogne, 173.  
 Bourse du Travail de Paris, 60.  
*Bourse libre (La)*, pér., 110.  
 Bouveri, dép., 130.  
 Boyer (Antide), sén., 104.  
 Brabant, 44.  
 Bramer (Henri), 156.  
*Branle rouge (Le)*, ch., 80 n. 1.  
 Bratt (Dr), 208.  
 Brenier, dép., 130.  
 Breumet (Dr), 86, 227.  
*Bréviaire de la Femme enceinte (Le)*, liv., 189.  
 Brest, v., 217.  
 Briand (Aristide), 113, 114, 128.  
 Brien (Olivier), 273.  
 Brieux (Eugène), 92, 94.  
 Brizon, dép., 130.  
 Brno, v., 205.  
 Bromley, v., 49 n. 1, 224 n. 2.  
 Brown-Séguard (Dr), 98.  
 Bruant, 43.  
 Brugel (le père), 80 n. 1.  
 Brupbacher (Dr), 208.  
 Brutes érotiques, 130.  
 Brutes prolifiques, 284, 303.  
 Bruxelles, v., 137, 140 n. 1, 246.  
 Büchenwald, v., 307.  
 Buffalo, 43.  
 Buffet (Gabrielle), 158.  
 Bulffi (Luis), 63, 143, 151.  
*Bulletin des Groupes féministes de l'Enseignement laïque*, 202.

## C

Caen (cour d'appel de), 243.  
*Cahiers des Droits de l'Homme*, pér., 244.  
 Caillaux (Joseph), 188.  
 Caïn, 106.  
 Californie, 143.  
 Callot (Jacques), 36.  
 Calvados, 233, 234.  
 Cambridge, v., 244.  
 Camelots du Roy, 113.  
*Camisards, Peaux-de-lapin et Cos*, liv., 42.  
 Camprodon, v., 168, 169, 171, 172.  
 Canada, 208.  
 Capitalisme (le) et la limitation des naissances, 174.  
 Capron, dép., 230.  
 Carbuccia, 289.  
 Carnet B, 140.  
 Carnet de santé, 250, 281.  
 Carnot (Sadi), 35.  
 Caserio, 35.  
*Caserne (La)*, liv., 94.  
 Casimir-Périer, 38.  
 Castelnau, 289.  
 Catalans, 144, 161.  
 Catalogne, 142, 144.  
 Caujole, dép., 219.  
*Causeries d'un biologiste*, art., 249.  
 C. B. C. — Voir: Camille Berneri.  
 Cempuis, v., 45, 65 n. 1, 176, 205, 223, 302.  
 Centenaire de la naissance de Paul Robin, 240-241.  
 Centre de la France, 152.  
*Ce qu'il faut dire* (de Louis Louvet), pér., 294, 297, 310.  
 Cerbère, v., 145, 149, 163, 164.  
 Certificat prénuptial, 279, 281.  
 Cervantès, 289.  
 Cesbron (G.), 103, 132.  
*Chair à canon (La)*, br., 78, 86-87.  
*Chair au soleil (La)*, liv., 199.  
 Challaye (Félicien), 263.  
 Chambre (9<sup>e</sup>) correctionnelle de Paris, 110.  
 Chambre (11<sup>e</sup>) correctionnelle de Paris, 187.  
 Chambre des appels correctionnels de Paris, 188.  
 Chambre des députés, 89, 108, 127, 176, 177, 178, 223, 229, 230.  
*Chansons noires (Les)*, ch., 43.  
*Chants du Soldat*, liv., 13 n. 1.  
 Chappedelaine (de), dép., 175.  
 Chardon qui pique (Le), 36.  
 Charleroi, v., 64.  
 Charles-Albert, 42.  
 Charpentier (Armand), 126, 202, 204, 217, 240, 250, 260, 294.  
 Chartres, v., 89, 237.  
 Chat-rieur (Le), 227.

- Cherche-Midi (prison du), 184, 185, 187, 190.  
*Chercheurs d'Impossible*, liv., 79, 192 n. 1.  
*Chère Pucelle de France*, liv., 256.  
 Chippie, 198.  
 Chili, 208.  
 Chine, 308.  
 Chopin (Frédéric), 151.  
 Christ (le), 286.  
 Churchill (Winston), 284, 296.  
 Clamamus, dép., 230.  
*Clameur (La)*, pér., 244.  
 Clases (Dr Ramon), 208.  
 Clerc (Henri), 273-274.  
 Clemenceau (Georges), 40.  
 Clément (Jean-Baptiste), 44.  
 Clermont-Ferrand (prison militaire de), 190, 192.  
 Clichy, v., 28, 30, 89.  
 Clinique néo-malthusienne à Paris (essai de fondation d'une), 121-122.  
 Closerie des Lilas, 159.  
 Club du Faubourg, 202.  
 Cluny, v., 100.  
 Coéducation des sexes, 45.  
 Collège de France, 99.  
 Colly (Jean), 92, 94, 126, 130.  
 Colomb (Christophe), 99, 192.  
*Combat syndicaliste (Le)*, pér., 244.  
 Combattants de la Paix. — Voir : Ligue internationale des —.  
 Commission anglaise de la population, 296.  
 Commission de législation civile et criminelle de la Chambre des députés, 229.  
 Commission des grâces, 193.  
 Commission extra-parlementaire de la dépopulation, 125-127.  
*Communard (Un)*, liv., 80 n. 1.  
*Communisme anarchiste*, br., 29.  
 Communistes (erreur, impuissance et inertie des), 50-51, 52, 308.  
 Condorcet, 245.  
 Confédération générale du Travail, 22 n. 1, 73, 77.  
 Confédération nationale du Travail (Espagne), 160.  
 Congrès de Bernay (1936) de la Ligue internationale des Combattants de la Paix, 254.  
 Congrès de la Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle : de Copenhague (1928), 205. de Brno, 205, 207. de Vienne (Autriche) (1931), 219-222.  
 Congrès eugéniste de Genève (1927), 203.  
 Congrès eugéniste de Londres (1929), 203.  
 Congrès international de la population de Paris (1937), 253-254.  
 Congrès international néo-malthusien : de Paris (1900), 63. de Liège (1905), 63. de La Haye (1910), 104-105. de Dresde (1911), 120-121. de Londres, 188. d'Amsterdam, 188. de New-York, 188.  
 Congrès mondial contre la guerre (1932), 227-228.  
*Conscrits (Les)*, ch., 43.  
 Conseil (1<sup>er</sup>) de guerre de Paris, 184.  
 Conseil de guerre de Rennes, 40.  
 Conseil municipal de Paris, 241.  
 Constans (Paul), dép., 175.  
 Constantinople, v., 103, 137 n. 1.  
 Consulat de France à Barcelone, 163.  
*Contes de ma mère l'Oye*, 106.  
 Continence, 50.  
*Contre la guerre qui vient*, br., 227.  
*Coopération des Idées (La)*, pér., 29.  
 Copenhague, v., 204, 208, 209.  
 Corcos (Fernand), 217.  
 Corday (Michel), 92, 203.  
 Cordonnier (Ernest), *alias* Frank Sutor, 62.  
 Coreil (M<sup>e</sup>), 187.

- Coren (Léo), 80 n. 1.  
 Cornil (Victor), 63, 64.  
 Corse, 241.  
 Cortès (les), 143.  
 Costia, 240.  
 Courbevoie, v., 196.  
 Cour d'appel d'Amiens, 183.  
 Cour d'appel de Caen, 243.  
 Cour d'appel de Paris, 110.  
 Cour d'assises de la Seine, 35 n. 1, 156.  
 Courché (Félix), 193.  
 Couté (Gaston), 43, 73.  
 Cravan (Arthur), *alias* Fabian Lloyd, 158, 159.  
 Crès, éd., 149.  
 Creusot (Le), 265.  
*Cri de Lyon (Le)*, pér., 213.  
*Crime (Le)*, liv., 250.  
*Crise (La) économique et le Chômage*, br., 227.  
 Croissant (Stella), 220.  
*Croître et multiplier, c'est la guerre !*, liv., 79, 232-233.  
*Croître ou disparaître*, liv., 29.  
 Croix (Alexandre), 204.  
*Croix (La)*, quot., 118, 119.  
*Croix du Bocage (La)*, pér., 242.  
 Croizé (J.-A.), 73, 88.  
 Cuirassiers (7<sup>e</sup> régiment de), 30, 31.
- D
- Dachau, v., 307.  
 Daladier, 234.  
 Dalbray (Muse), 260.  
 Dalsace (Dr Jean), 206, 208, 219, 229, 244.  
 Danemark, 208, 279.  
 Daniderf (Léo), 44.  
*Dans le mortier*, liv., 256.  
 Dante (le), 185.  
 Darricarrère (Dr Jean), 62, 72, 94.  
 Darwin (Charles), 104, 137 n. 1, 245.  
 Darwin (Léonard), 219.  
 Dauzat (Albert), 290.  
 Déat (Marcel), 284, 285.  
 Deauville, v., 256.  
 De Bast (Eugénie), 44, 60.  
 Debussy (Claude), 290.  
 Déclaration des Droits de l'Homme, 95.  
*Défendons-nous !*, br., 87, 103.  
 Deffoux (Léon), *alias* Léon-Louis, 78, 80 n. 1, 107, 152-153, 216 n. 1, 260.  
 Degalvès, 42.  
 Dégénérescence (lutte contre la), 281.  
 Deherme (Georges), 28, 29.  
 Dejeante (Victor), dép., 98, 129, 130.  
 Delalé (Auguste), 73.  
 Delarue-Mardrus (Lucie), 92, 133.  
 Delesalle (Paul), 42.  
 Delmet (Paul), 43.  
 Demasy (Paul), 273.  
 Denain, v., 89.  
 Denoël, éd., 250.  
*Dépopulation de la France (La)*, liv., 118.  
 Dépôt (le), 128, 186 n. 1.  
*Derniers Combats*, liv., 233.  
 Déroulède (Paul), 13, 39, 141, 153.  
 Després (Fernand), 43.  
 Desrieux (Pierre-Guy), 72, 291, pér., 157 n. 1.  
 Deuxième Bureau (le), 233, 234.  
 Devaldès (Manuel), 6-8, 58, 78-79, 86-87, 132, 232-233, 237, 240, 244, 248, 256, 260, 294, 297, 310.  
 Devaldès (Léonie), 7-8, 215.  
 Devvez, dép., 230.  
*Diagnosics*, liv., 290.  
 Dickinson (Robert), 253.  
 Diderot, 303.  
 Dieudonné (Charles), 273.  
 Dîners eugénistes, 239-240.  
 Dixelles. — Voir : Gustave Guitton.  
 Dix-neuvième siècle, 46.  
 Dolet (Etienne), 119.  
 Domgemain (fort de), 142.  
 Dominus, 43.  
*Donneur d'Illusions (Le)*, liv., 79, 192 n. 1.



*Don Quichotte*, liv., 289.  
 Doriot, dép., 230.  
 Dorking, v., 244.  
 Douhin (André), 80 n. 1, 116, 204, 226, 238, 256.  
 Doukhobors, 104.  
*Douleur universelle (La)*, liv., 55, 58.  
*Drapeaux (Les)*, liv., 259.  
 Dresde, v., 120.  
 Dreyfus (Affaire), 37-41.  
 Dreyfus (Alfred), 37, 38, 40.  
*Droit à l'avortement (Le)*, liv., 94.  
 Drumont (Edouard), 37.  
 Drysdale (les), 284.  
 Drysdale (Bessie), 120.  
 Drysdale (Ch. V.), 53 n. 2, 63, 64, 117 n. 1, 120, 223, 296.  
 Drysdale (George), 51.  
 Drysdale-Vickery (D<sup>esse</sup> Alice). — Voir : Vickery (D<sup>esse</sup> Alice).  
 Dubarry (Albert), 205 n. 1.  
 Dublange (A.), 72.  
 Dubois (Jeanne), 58, 62.  
 Dubois-Dessaule (G.), 42.  
 Duée (étymologie de), 53.  
 Dumas (Emile), dép., 130.  
 Dunan (Renée), 199, 203.  
 Dupeyrat (Bertrand), 285.  
 Dupré (E.-G.), 63, 272.  
 Durand (Marguerite), 189.  
 Dussac (Paul), 244.

## E

*Echo de Paris (L')*, quot., 118, 132.  
*Eclair (L')*, quot., 107.  
 Ecole des Hautes Etudes sociales, 96.  
 Ecole Polytechnique, 95.  
*Ecoutez-moi*, pér., 244.  
 Editions de France, 290.  
*Education intégrale (L')*, pér., 45.  
 Education sexuelle, 60, 232, 280.  
*Education sexuelle (L')*, de Victor Margueritte, art. et br., 217, 227.  
*Education sexuelle (L')*, de Jean Marestan, liv., 103, 181.  
 Education sexuelle (l') à Vera-Cruz, 232.  
*Education sexuelle (L')*, liv., de Magnus Hirschfeld, 200 n. 1.  
 Eglise (l'), 209, 304.  
 Egypte, 98, 208.  
*Eléments de Science sociale*, liv., 51, 104.  
 Ellis (Havelock), 204, 208, 256.  
 Elosu (Dr), 90.  
 Emery (René), 78, 92, 98.  
*Encre rouge*, liv., 249.  
*Encyclopédie anarchiste*, 58, 621.  
*Endehors (L')* (de Zo d'Axa), pér., 29.  
 Enfants illégitimes (protection des), 281.  
 Enfantin (le Père), 53.  
*Ennemi du Peuple (L')*, pér., 42.  
*En pleine vie*, liv., 201, 226, 238, 266.  
*Entre prolétaires*, br., 78, 87.  
*Epilogues*, liv., 93.  
*Epizootie (L')*, liv., 249-250.  
 Ernest (Victor), 64, 72.  
*Ere nouvelle (L')*, quot., 188, 244.  
*Erreur de la Danseuse (L')*, art., 59.  
 Escuela moderna (La), 146.  
 Espagne, 63, 117, 137, 142, 144, 149, 154, 157, 158, 163, 164, 173, 208.  
 Espagnols, 143.  
 Espé de Metz. — Voir : Dr Saint-Paul.  
 Esquimaux, 179.  
*Essai sur le principe de population*, liv., 47, 244, 245.  
*Essai sur le problème de la sexualité*, art., 249.  
 Est (cimetière de l'), à Nancy, 22 n. 1.  
 Estournelles de Constant (d'), 104.  
 Etat (l'), 14, 95, 125, 139, 178, 195, 209, 238, 279, 283.  
 Etats-Unis, 208, 279.  
 Ethiopie, 248, 249.

*Ethique* (l') de Spinoza, 104.  
 Eugénisme, 48, 203, 219, 232, 280, 281, 306.  
 Eugénisme (l') à Vera-Cruz, 232.  
 Europe, 104, 140, 159, 187, 228, 270, 271, 274, 275.  
 Europe occidentale, 107.  
*Europe surpeuplée* (l'), art., 188, 284.  
*Exemple vient d'en haut* (L'), aff., 133, 134.  
*Expérience intérieure* (L'), liv., 290.

## F

Fabre (Henri), 156, 237.  
 Fagus, 80 n. 1.  
 Fallex, 49.  
*Familles nombreuses* (Les), cf., 58.  
 « Faminombreuses », 80 n. 1, 251.  
 Faure (Sébastien), 29, 39, 42, 43, 55, 56, 57, 58, 59, 63, 72, 77, 92, 102, 109, 223, 227, 237, 238, 240, 251, 256, 270, 271-272.  
 Fauves (les), 157.  
 Faralicq (commissaire), 181, 182.  
 Fédération universelle de la Régénération humaine, 604, 104.  
 Féminisme, 130.  
 Femmes (Les) et le néo-malthusianisme, 129-130.  
*Femme en chemin* (La), liv., 199.  
*Femmes* (Les) et la guerre, art., 217.  
 Fénéon (Félix), 43.  
 Fernandès (Désiré), 73, 91.  
 Fernandez (Dr), 227, 257.  
 Féron (Fernande), 262-263.  
 Ferrer Francisco), 146, 148.  
 Ferrua (Prof. J.), 226.  
*Figaro* (Le), quot., 118, 132.  
 Finlande, 104, 308.  
 Flaissières, 127.  
 Flammarion (Camille), 21, 116, 137 n. 1.  
 Flammarion (Ernest), éd., 242, 250.  
*Fléau* (Le), liv., 96.  
*Foi et Vie*, pér., 119.

*Fonction sexuelle* (La), liv., 95.  
 Fontainebleau, v., 191.  
 Fonteneau (Jacques), 240.  
 Forel (Prof. Auguste), 92, 96, 204, 208, 222.  
 Fou de la rue Pasquier (Le), 83, 85. — Voir aussi : René Bérenger.  
 Fougères, v., 89.  
 Fourier (Charles), 34.  
 Fourmies, v., 28, 30.  
 Fourieristes (erreur et impuissance des), 50-51, 52.  
 Français, 37, 149, 157, 163, 173, 262, 306.  
 Français (gouvernants), 137 n. 1, 275.  
 Françaises (Les) et la procréation, 263.  
 France, 22, 29, 35, 57, 64, 89, 91, 94, 104, 118, 120, 127, 137 n. 1, 140 n. 1, 141, 142, 144, 152, 154, 158, 160, 163, 171, 184, 196, 204, 208, 227, 233, 235, 263, 268, 279, 281, 308.  
 France (Anatole), 92, 235.  
 France (Louise), 43.  
*France au travail* (La), quot., 273.  
 France (consulat de) à Barcelone, 163.  
*France juive* (La), liv., 37.  
 Frank Sutor. — Voir : Ernest Cordonnier,  
 Franco, 180.  
 Frapié (Léon), 63, 92, 95, 243.  
*Fraude nuptiale* (La), liv., 98.  
 Frédéric II, 106.  
 Fresnes (prison de), 128, 188, 190, 191, 208, 238.  
 Freud (Sigmund), 269.  
 Frick (Louis de Gonzague), 204.  
 Friedjung (Dr), 208.  
 Front populaire, 38.  
*Froufrou*, pér., 197.

## G

G... (Albert), 154.  
 Gächter (Henri), 208.

- Galilée, 192.  
 Gallimard, éd., 200 n. 1.  
 Ganche (Edouard), 77, 92, 132.  
*Garçonne (La)*, liv., 199.  
 Garnier, 156.  
 Gast, pasteur, 91.  
 Gaule, 97.  
 Gaulle (général de), 296.  
 Gauthier de Clagny, 89.  
*Gazette bâillonnée (La)*, pér., 257.  
 Geiersvald (Dr), 208.  
*Génération consciente*, br., 62.  
*Génération consciente*, pér., 8, 33,  
 57, 59, 71, 72, 73, 77, 78, 80 n. 1,  
 85, 86, 88, 89, 90, 97, 102, 103,  
 104, 105, 108, 109, 110, 116, 117,  
 119, 120, 121, 123, 124, 126, 128,  
 129, 130, 131, 133, 142, 150, 154,  
 167, 189, 199, 206, 214, 237, 248,  
 302.  
 Genève, v., 72, 231.  
 Géographie (salle de), 98.  
 Gerbault (Daniel), 43, 66.  
 Gerin (René), 240.  
 Germain, 248, 275, 294.  
 Gilles (Maurice), 272.  
 Girard (André), 42.  
 Girard (Dr), 287.  
 Giraut (Mme), 239 n. 1.  
 Giroud (Gabriel), *alias* G. Hardy,  
*alias* C. Lyon, 45, 52 n. 1, 53, 54,  
 58, 62, 65 n. 1, 68 n. 1, 69 n. 1,  
 86, 87, 88, 105, 117, 120, 126,  
 132, 133, 153, 173, 175, 176, 181,  
 188, 193, 196, 202, 205, 206, 208,  
 217, 219, 223, 226, 237, 240, 244,  
 248, 261, 270, 281 n. 1, 283-285,  
 286, 296.  
 Glass (D. V.), 253.  
 Gobron (Gabriel), 217, 243, 251,  
 272.  
 Godard (Justin), 219.  
 Godwin (William), 245.  
 Goethe, 276.  
 Gohier (Urbain), 91, 92, 94.  
 Golders Green, Londres, 269.  
 Goldscheid (Rudolf), 208.  
 Gosset (Mme), 206.  
 Goth (Max), 157, 158.  
*Gourgandines (Les)*, monologue,  
 44.  
 Gourmont (Remy de), 92, 93, 106,  
 238.  
 Gramont (Louis de), 95.  
*Grande Erreur (La)*, art., 52 n. 1.  
*Grande Mystification (Une)*, art.,  
 52 n. 1.  
*Grande Question (La)*, pér., 133  
 n. 1.  
*Grande Réforme (La)*, pér., 8, 80  
 n. 1, 99, 200 n. 1, 206, 213, 214,  
 218, 223, 226, 227, 229, 230, 231,  
 237, 239, 240, 243, 246, 248, 250,  
 251, 255, 256, 258-267, 268, 278,  
 281, 285, 296, 297, 304, 306, 309.  
*Grande Utopie (La)*, br., 87.  
 Grandidier (Louis), 43, 58, 77, 79,  
 80 n. 1., 105, 128.  
 Grandjean (Valentin), 72.  
 Gratz (procès de), 246.  
 Gravanches (Grands Ateliers de),  
 12.  
 Grave (Jean), 23, 30, 35, 42, 214.  
 Grec, 161.  
 Grèce antique, 264.  
 Grèce moderne, 161, 308.  
 Green (Miss S.), 223.  
*Grève des Ventres (La)*, br., 73,  
 86, 188.  
*Griffe (La)*, pér., 204, 244.  
 Griffuelhes (Victor), 22 n. 1, 58.  
 Grosclaude (Robert), *alias* Pierre  
 Sera, 249, 254, 258, 259, 262,  
 263-267, 285-286, 297, 304-310.  
 Groën (Dr J. A.), 104, 189.  
 Gudmundson (Red), 208.  
 Guernut (Henri), dép., 208, 229,  
 231.  
 Guerre (prodromes de la) de 1914-  
 1918, 124.  
 Guerre (prodromes de la) de 1939-  
 1945, 255, 268.  
 Guerre de 1870-1871, 12.  
 Guerre de 1914-1918, 122, 133, 137  
 n. 1, 199.  
 Guerre de 1939-1945, 133, 268-269.  
 Guerre (ministère de la), 234.  
 Guerre d'Abyssinie, 248.

*Guerre de Surpopulation (Une)*,  
br., 248.  
Guerre sino-japonaise, 248.  
*Guerre sociale (La)*, pér., 66, 103,  
110, 129, 140.  
Guitton (Gustave), *alias* Dixelles,  
78, 87, 96.  
Guyot (Yves), 40.

## H

Hachette (Messageries), 201.  
Haire (Dr Norman), 205, 206, 208,  
229.  
Hardy (G.). — Voir : Gabriel Gi-  
roud.  
Harel (Louis), 246.  
Harprich, v., 11.  
Hausmeister (Max), 63.  
Havas (agence), 107, 152.  
Hecquet (Marceline), 137 n. 1.  
Hénault (Dr), 64.  
Henry (Emile), 35.  
Henry (Fortuné), 63.  
Hérédité morbide, 250, 306.  
Hervé (Gustave), 110, 113, 140.  
Hervieu (Louise), 250.  
Hesse (M<sup>e</sup> André), 102.  
*Heures (Les)*, liv., 98.  
Himes (Dr Norman), 253.  
Hirschfeld (Dr Magnus), 199, 200,  
205, 208.  
Hitler, 274, 275, 284.  
Hodann (Dr Max), 208.  
Hollande, 63, 64, 105, 120, 189, 208.  
*Hommes de l'an 3000 (Les)*, liv.,  
96.  
*Hommes du Jour*, pér., 156.  
« Homohumus », 139.  
Hongrie, 120.  
Hongrois, 157.  
Hoover (le président), 228.  
Houreux, 223.  
*Humanité (L')*, quot., 129, 188,  
268.  
Huchet (Henri), pasteur, 244.  
Hugues (Clovis), 133.  
« Humanimaux », 251.

Humbert (Albert), fils de Marie  
Humbert, 15.  
Humbert (Eugène) :  
Sa naissance, 11.  
Ses parents, 11-16.  
Son enfance et sa jeunesse, 11-  
25.  
Son métier, 22-23, 41, 44, 197.  
Ses débuts de militant libertai-  
re, 23.  
— et le mouvement libertaire,  
24-30, 35-36, 41-43, 301.  
Son service militaire, 30-33.  
Son retour à la vie civile, 34.  
— et les artistes, écrivains, poè-  
tes, chansonniers, 36, 43-44.  
— et l'affaire Dreyfus, 37-41.  
Son arrivée à Paris, 41.  
— Paul Robin et *Régénération*,  
45, 50, 53-55.  
Sa conversion au malthusianis-  
me, 50-52.  
— et Sébastien Faure, 55-58.  
Sa propagande, 54-55, 58-60, 65,  
70 n. 1, 77, 87, 88-89, 103, 112,  
117-119, 198, 203-204, 251, 255-  
256, 281, 283.  
Son départ de *Régénération*, 64-  
70, 72.  
Ses participations aux congrès,  
63-64, 105, 205, 219-222, 253.  
— et les femmes, 66-67.  
Son caractère, sa manière de vi-  
vre, sa personnalité, 66-67, 75,  
103, 131, 214-216, 238-239.  
Sa fondation de *Génération*  
*consciente*, 72.  
Son physique, 74, 301.  
— et Jeanne Humbert, 72-76.  
— et le milieu de la rue de la  
Duée, 44, 53, 72-74, 81-82, 103,  
213-214, 301, 304.  
Son activité à *Génération cons-  
ciente*, 77, 85-86, 117-119, 132-  
133.  
Menaces, persécutions et pour-  
suites, 85, 88, 89-91, 102, 104,  
118-119, 119 n. 1, 128-131, 154-  
155,

- Ses éditions, 85-87, 103, 227, 244, 254.
- Sa librairie sexologique, 87-88.
- Ses enquêtes, 92-100.
- Hommages à —, 7-8, 54-55, 70 n. 1, 115 n. 1, 117, 131, 258-267, 284, 292-293, 294-295, 304-307.
- en prison, 110-116, 128-129, 184-194, 215 n. 1, 285, 301-303.
- Son projet de clinique, 121-122.
- et la guerre de 1914-1918, 137 n. 1.
- Les raisons de son insoumission, 137, n. 1.
- Départ de Paris et séjour en Espagne, 140, 143 et ss.
- Naissance de sa fille, 151.
- Mort de sa mère, 151.
- Ses conférences, 112, 202, 227, 251-252.
- Son retour d'Espagne en France, 140 n. 1, 171-173.
- et une offre d'André Malraux, 180 n. 1.
- poète, 36, 190-191, 276-277.
- Son épitaphe, 191.
- Son mariage, 196.
- Son organisation de la section française de la Ligue mondiale pour la réforme sexuelle, 204-205.
- Sa fondation de la *Grande Réforme*, 213-214, 217.
- Ses pseudonymes, 227.
- Son intervention contre la loi de 1920, 229-231.
- et la révision des traités de paix, 231.
- sur la mort de Victor Méric, 237-238.
- trouveur de titres, 238.
- Son projet de livre : *L'Avortement et sa répression*, 239.
- et Lucette Humbert, 241.
- et Bernard Mathieu, 241.
- Sa défense des stérilisations de Bordeaux, 246-247.
- Ses articles de la *Grande Réforme*, 229, 247, 251-252.
- Son activité à la *Grande Réforme*, 219.
- Ses expressions humoristiques, 251.
- Sa collaboration à l'*Encyclopédie anarchiste*, 58, 251.
- Son projet de fondation de la « Dernière Internationale », 275-276.
- Son projet de fondation des éditions « A gauche », 276.
- Sa défense au tribunal de Ver vins, 279-281.
- Sa maladie à l'hôpital d'Amiens, 286-294.
- Ses réutations par correspondance, 273-274.
- Vision d'avenir, 288.
- Sa mort, 292, 303, 307.
- Ses idées, ses sentiments, 15, 192, 195, 241, 274-275, 276.
- Humbert (Jeanne), épouse d'Eugène Humbert :
- Ses premières rencontres avec Eugène Humbert, 72-75.
- et Eugène Humbert, 75-76, 238-239.
- secrétaire-dactylographe, 74-75.
- Son union avec Eugène Humbert, 75-76.
- et le milieu de la rue de la Duée, 72-74, 81-82, 213-214.
- Son départ pour l'Espagne, 145.
- Son premier séjour en Espagne, 146-150.
- Ses voyages Paris-Espagne et vice versa, 145, 150, 151, 152, 153, 163-166, 167-170, 171-173.
- Son séjour à Majorque, 150-151.
- Sa maternité, 151.
- Son séjour à Barcelone, 151-163.
- Sa mère, 153, 155.
- Son retour définitif d'Espagne, 163-166.
- en prison, 186-188, 238.

- Son mariage, 196.  
 Ses conférences, 215, 217, 227, 232, 233, 237, 242, 256.  
 Persécutions et poursuites, 186-188, 233-236, 242-244.  
 Ses articles, 213, 249-250.  
 Son féminisme, 249-250.  
 Son procès à Vire et à Caen, 242-244.  
 — et le témoignage de Victor Margueritte à Vire, 242-243.  
 Hommages à —, 7-8, 258-267, 308-309.  
 — et le présent ouvrage, 6, 309.
- Humbert (Lucette), *alias* Claude Mathieu, fille d'Eugène Humbert, '5, 8, 196, 241, 269.  
 Humbert (Lucien), cousin d'Eugène Humbert, 22, 22 n. 1.  
 Humbert (Marie), mère d'Eugène Humbert, 11, 12, 13, 14, 15, 20, 151.  
 Hume, 244.  
 Humphris (Rupert), 226.  
 Huot (Marie), 57, 87, 92, 98, 99-100, 204.  
 Huron (*Le*), pér., 244.  
 Huysmans (Joris-Karl), 80 n. 1.
- I
- Ile du Diable, 40.  
*Immoralité des moralistes*, cf., 77.  
 — Aff., 101, 102.  
*Inabondance universelle (L')*, art., 248.  
*Indépendant (L')*, de Nancy, pér., 26, 27, 28.  
*Incendiaires (Les)*, poème, 289.  
 Inde, 98, 308.  
 Indes anglaises, 208, 308.  
 Indiens d'Amérique, 99.  
*Indicateur anarchiste (L')*, br., 29.  
 Indochine, 308.  
 Inertie générale, 253-254.  
 Infanticide en Asie, 179.  
 Inquisition (l'), 94, 285.  
 Institut (l'), 105, 208, 302.
- Institut chérifien du Maroc, 249.  
 Instituteurs, 306.  
 Islande, 208.  
 Italie, 117, 125, 208, 284, 308.  
 Ivry, v., 89.  
 Iyer (Dr N. Ramachandra), 208.  
 Izouard (M<sup>e</sup> Fernand), 43, 91, 102, 129, 187, 193, 240.
- J
- J'accuse !*, br., 40.  
 Jacob (Max), 158.  
 Jade (Marie), 202.  
*Jaime I<sup>e</sup> (le)*, 150.  
 Janin (Clément), 92, 93.  
 Janvion (Emile), 42.  
 Japon, 125, 208, 279, 284, 308.  
 Jaurès (Jean), 142.  
 Java, 308.  
 Jean (Renaud), dép., 230.  
 Jeanson (Henri), 255, 257, 259.  
 Jerdan (Dr E. S.), 208.  
 Jésuites, 289.  
 Jésus, 104.  
 Joffre (maréchal), 166.  
 Johnson (Joe), 159.  
 Jolliot, juge d'instruction, 90.  
 Jorgensen (Prof.), 22 n. 1.  
 Jourdain (Francis), 43.  
*Journal (Le)*, quot., 118.  
*Journal de la Femme (Le)*, pér., 262.  
*Journal officiel*, 175.  
*Joyusetés* de Tabarin, 106.  
 Juifs, 104.  
 Junghanns (Inga), 208.  
 Justice (ministre de la), garde des Sceaux, 114, 176, 233.
- K
- Kahn (Emile), 243.  
 Karvé (R. D.), 208.  
 Kempeneers (Dr), 208.  
 Kienné de Mongeot, 199, 200.  
 Kilbatchiche (Victor), 156-157.

Klotz, ministre des Finances, 125, 126, 127.  
 Klotz (M<sup>e</sup> André), 242, 243.  
 Klotz-Forest (D<sup>r</sup>), 62, 72, 92, 93, 217.  
 Kolberg, 200 n. 1.  
 Kollontay (Alexandra), 208.  
 Kolney (Fernand), 67, 72, 73, 85, 86, 87, 104, 132, 188, 204.  
 Krische (D<sup>esse</sup> Marie), 208.  
 Krische (D<sup>r</sup> Paul), 208.  
 Kropotkine (Pierre), 29, 34.  
 Kuypers (M<sup>e</sup>), 64.

## L

L... (André), 294-295.  
 La Baule, v., 258, 262.  
 Labonne (Victor), 197, 200.  
 Lacaze-Duthiers (Gérard de), 217, 244, 260.  
 Lachaud (de), dép., 175.  
 Lacédémoniens, 108.  
 Lacour, camelot du Roy, 113.  
 Lacour (Léopold), 92.  
 Ladoucette (D<sup>r</sup>), 78.  
 Lafont (M<sup>e</sup> Ernest), 203.  
 La Fouchardière (G. de), 244, 261.  
 La Haye, v., 104.  
 Lahille (D<sup>r</sup> Abel), 251, 263, 297, 310.  
 Laisant (C.-A.), 87, 92, 95, 126.  
 Lamarzelle (de), sén., 175.  
 Landry (Adolphe), 253.  
 Langevin (Paul), 208, 243.  
 Lannelongue (D<sup>r</sup>), 127.  
 Lanoff (Robert), 110.  
 Lantoine (Albert), 87, 92, 94, 126, 132, 204, 223, 244.  
 Lapeyre (Aristide), 246.  
 Lapique (D<sup>r</sup> Louis), 106.  
 Lapique, 23, 24, 27, 35.  
 Larcher (Simonne), 310.  
 Larivière (Pierre), 217.  
 Las Cases (de), 127.  
 Latins, 108.  
 Latude, 113.  
 Lauche, dép., 130.  
 Laugier (Prof.), 219.  
 Laurencin (Marie), 157, 158.  
 Laval (Pierre), 284, 285.  
 Lavaud, dép., 130.  
 La Villette, 38.  
 Lazare (Bernard), 37.  
 Lebrun (Albert), 253.  
 Lecadiou (Hélène), 43.  
 Lecart (Jean-Dick), 227.  
 Lecoin (Louis), 110.  
 Lecomte (Albert), 72.  
 Legay (Marcel), 43.  
*Légende rouge (La)*, liv., 79.  
 Lemercier, juge, *alias* le Président Maximum, 187.  
 Léon-Louis. — Voir : Léon Def-foux.  
 Leredu, 219.  
 Lericolais (Eugène), 73, 77, 80 n. 1, 87, 132.  
 Lettonie, 208.  
*Lettre ouverte à M. le sénateur Bérenger*, aff., 117, 119.  
 Leunbach (D<sup>r</sup>), 204, 205, 208.  
 Levallois-Perret, v., 89.  
 Lévy-Oulmann (M<sup>e</sup>), 78.  
 Lézan (Jules), père d' Eugène Humbert, 12, 14, 32, 33, 227.  
 Liard-Courtois, 42, 58, 62, 63, 72, 73, 91, 173, 301.  
 Libéria, 208.  
*Libertaire (Le)*, pér., 29, 42, 79.  
 Liberté, 109.  
 Liberté (groupe) de Nancy, 24, 27, 28, 34.  
 Librairie du Progrès, 197, 198, 199, 200.  
 Librairie sexologique, 87, 201, 213.  
*Libre Parole (La)*, quot., 37, 118.  
 Libre-pensée, 22 n. 1.  
 Lico (le), 159.  
 Liège, v., 63.  
 Ligue contre la Licence des Rues, 85, 90, 91, 92, 198.  
 Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, 22 n. 1, 40, 203, 208, 228, 229, 230, 243.  
 Ligue des Patriotes, 13 n. 1, 39.  
 Ligue française de la Régénéra-

- tion humaine, 53, 55, 63, 70 n. 1, 77, 86, 89, 105, 196, 205, 281.
- Ligue internationale des Combattants de la Paix, 227, 234.
- Ligue néo-malthusienne anglaise, 53 n. 2, 63.
- Ligue néo-malthusienne espagnole, 63.
- Ligue mondiale pour la Réforme sexuelle sur une base scientifique, 200 n. 1, 201, 204, 205, 207, 208-209, 217, 219, 228, 229, 254.
- Ligue pour la Défense des Idées (projet d'une), 240.
- Lille, v., 89.
- Limitation des naissances, 47, 49-50, 219, 255, 264, 279, 284, 285, 308.
- Limitation (la) des naissances et la classe ouvrière*, cf., 77.
- Limoges, v., 89, 142.
- Lion*, poème, 157.
- Liptay (Dr A.-B. de), 189.
- Lisieux, v., 234, 235, 268, 269, 297.
- Lloyd (Fabian). — Voir : Arthur Cravan.
- Lloyd (Otho), 158.
- Loeb (Alice), 208.
- Lœwel (M<sup>e</sup> Robert), 208.
- Loi du 29 juillet 1881, 229.
- Loi du 31 juillet 1920, 57-58, 62 n. 1, 127, 177-178, 198, 202, 213, 222, 229, 230, 241, 242, 255, 257, 265.
- Lois des 18 novembre 1939, 3 novembre 1940 et 15 février 1942, 178.
- Lois (projets de) contre le néo-malthusianisme de 1881, 1882, 1898 et 1908, 176.
- Lois scélérates de 1894, 34, 110, 301.
- Loi contre l' « outrage aux bonnes mœurs », 85, 129.
- Londres, v., 29, 49 n. 1, 63, 205, 224, 253, 269, 289.
- Lorraine, 11, 137 n. 1, 172.
- Lorrains, 13.
- Loubet (Emile), 40.
- Lourdes et ses mystères*, liv., 201.
- Louvet (Louis), 297, 310.
- Louis XI, 307.
- Louys (Pierre), 92.
- Louzon (Robert), 257.
- Loyola, 176.
- Lucien (surveillant d'hôpital), 292.
- Lucrèce, 272.
- Lucchesi (François), 103.
- Lyon, v., 208.
- Lyon (C.). — Voir : Gabriel Giroud.
- Lyon (Dr Lionel). — Voir Dr P. Russo.

## M

- Mac-Delmarle, 103.
- Machard (Raymonde), 262.
- Mac Say (Stéphen), 217.
- Madrid*, poème, 157.
- Magnaud (le président), 63.
- Maintenant*, pér., 159.
- Mairey, 49.
- Maison du Peuple de Nancy, 22 n. 1.
- Maison du Peuple de Tarrasa, 160.
- Majorque (île de), 150, 151.
- Malato (Charles), 29, 30, 42, 72.
- Maladies vénériennes (prophylaxie des), 280, 281.
- Mal de vivre (Le)*, br., 57, 87, 98.
- Mâle (Dr), 219.
- Mallarmé (Stéphane), 289.
- Malraux (André), 180 n. 1.
- Malthus (Daniel), 244.
- Malthus (Thomas-Robert), 47, 50, 104, 137, 175, 183, 228, 244, 245, 252, 265, 273, 282, 283, 284, 304.
- Malthusian (The)*, pér., 63.
- Malthusianisme, 45, 245-246.
- Malthusianisme et néo-malthusianisme, 46-50, 175-176, 245-246.
- Mame et Fils, éd., 289.
- Mam'zelle Cisaille, 110.
- Manche, 11.
- Mandchourie, 104.
- Manon*, th., 159.
- Manufacture des tabacs de Nancy, 14.



- Manus, dép., 130.  
 Marans (Jean), 149.  
 Marchand (les époux), 278, 281.  
 Marchioni (G.), 223, 240, 310.  
 Marestan (Jean), 43, 58, 103, 132, 181, 217, 246, 250, 301-303.  
 Maret (Henry), 92, 108.  
 Margueritte (Victor), 92, 177, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 208, 213, 217, 219, 220, 221, 223, 227, 232, 233, 235, 242-243, 255, 258, 262, 272.  
*Marianne*, pér., 214 n. 1.  
 Mariatte (Eugène), 27.  
 Marinont (Léon), 46, 53 n. 2, 58, 73, 87, 223, 226, 272.  
 Marne (la), 103.  
 Marquès (Jeanne), 103, 129.  
 Marquet (Pierre), 132, 217, 226, 248.  
 Mars, 11.  
 Marti Ibanez (Dr Félix), 180.  
 Martin (Henri), 251.  
 Martin (Pierre), 42.  
 Marty (Jean). — Voir : Jean Pomarède.  
 Marx (Karl), 34.  
 Mascaux (Dr Fernand), 64, 72, 195, 208, 217, 223.  
*Maternelle (La)*, liv., 95.  
*Maternité*, art., 198.  
*Maternité*, th., 94.  
*Maternité (La) fonction sociale*, art., 202.  
 Maternité consciente, 175-176, 280.  
*Maternité consciente (La)*, art. et tr., 223, 254.  
 Matha (Louis), 42.  
 Mathieu (Bernard), 5, 8, 241, 268, 297, 310.  
*Matin (Le)*, quot., 119, 132.  
 Mauger, dép., 130.  
 Maupas (Jacques), 116.  
 Maures, 144.  
 Mayreer (Rosa), 208.  
 Méchanloup, 227, 251, 257.  
 Médan (Ecole naturaliste de), 80 n. 1.  
*Médecin au baigneur (Un)*, liv., 217.  
 Meeting de la salle Lancry (1938), 255-256.  
 Meeting des Sociétés savantes (1910), 87, 101, 102.  
*Mémoires d'un Touriste*, liv., 149 n. 1.  
 Mendoza (Salvador), 232.  
 Ménilmontant, 44, 53, 80 n. 1, 263.  
 Meng (Dr Heinrich), 208.  
 Menton, v., 68 n. 1.  
*Mercur de France*, pér., 105.  
 Mercure de France, éd., 79 n. 2, 256.  
 Méric (Aimé), 205 n. 1.  
 Méric (Victor), 58-59, 87, 132, 188, 198, 204, 205 n. 1, 227, 237.  
 Merle (Eugène), 66, 110, 140 n. 1, 197.  
*Merle blanc (Le)*, pér., 197.  
 Meslier (Dr), dép., 62, 63, 77, 87, 92, 102.  
 Messein (Jean le), 227.  
 Metropolitan Hospital de Londres, 63.  
 Mettray (colonie pénitentiaire de), 85.  
 Metz, v., 11, 13, 21.  
 Metz (Jean de), 227.  
 Meurthe-et-Moselle, 22 n. 1.  
 Mexico, v., 159.  
 Michel (Louise), 29, 30, 43.  
 Midi (le), 152, 200 n. 1, 215.  
 Midol, dép., 230.  
 Mielli (Prof.), 208.  
 Mignolet (G.) et Storz, éd., 45 n. 1, 79 n. 1, 232 n. 1.  
 Mill (John Stuart), 50, 94, 104, 284.  
 Millerand (Alexandre), 140 n. 1.  
 Millet (musée), 80 n. 1.  
 Ministère du Travail, 203.  
 Mirbeau (Octave), 92.  
*Miroirs (Les)*, liv., 79, 192 n. 1.  
 Mistral, dép., 130.  
 Mittler (E.), 126.  
 Moissidès (Dr), 103.  
 Monatte (Pierre), 42.  
 Moni (Jean), 251.  
 Monjauvis, dép., 230.

*Montagne (La)*, pér., 244.  
 Montaigne, 60, 235.  
 Montferrand, v., 12.  
 Mongat, v., 148.  
 Montjuich, v., 146.  
 Montmartre, 43, 173.  
 Montparnasse, 158.  
 Montargis, v., 89.  
 Montorgueil (Georges), 92, 107.  
 Montoya (Georges), 43.  
 Morale (relativité de la), 108.  
*Morale anarchiste (La)*, br., 29.  
*Morale (Une) sexuelle rationnelle*,  
 tr., 254.  
 Moral restraint, 50, 245.  
 Morley (Pierre), 132.  
*Mort du Rêve (La)*, liv., 79.  
*Mossieu Imbu*, monologue, 44.  
 Most (Johann), 29.  
 Moyen Age, 100.  
*Moyens d'éviter la grossesse*, br.,  
 181.  
*Moyens d'éviter les grandes fami-*  
*les*, br., 81.  
 Musset (Alfred de), 105.  
 Mussolini, 228, 274, 284.  
 Muste (la mama), 144.

## N

Nancy, v., 13, 23, 28, 34, 35, 41,  
 45, 89, 239.  
 Napoléon I<sup>er</sup>, 106.  
 Naquet (Alfred), 87, 92, 93, 102.  
 Néo-malthusianisme, 46-50, 219,  
 232, 263-265, 279, 302, 304.  
 Néo-malthusianisme (avenir du),  
 288, 308.  
*Néo-malthusianisme (Le) est-il*  
*moral ?*, enq. et br., 87, 92-100,  
 105-109.  
*Néo-malthusianisme et Socialisme*,  
 br., 87.  
*Néo-malthusien (Le)*, pér., 133  
 n. 1.  
*Néo-malthusisme (Le)*, pér., 133  
 n. 1.  
 Netter (M<sup>e</sup> Yvonne), 208.  
 Neufchâtel-en-Bray, v., 173.

New-York, v., 157, 202, 253.  
 Nice, v., 200 n. 1.  
 Nicolas II, 104.  
 Niederhausern-Rodo (de), 80 n. 1,  
 250.  
 Nietzsche, 94.  
 Noailles (Anna de), 82.  
 Nobel (Prix), 104.  
 Nocher (Jean), 244.  
 Nogent-sur-Marne (pension laïque  
 de), 195, 196.  
 Nord (patrons des textiles du),  
 119 n. 1.  
 Normandie, 173.  
 Norvège, 208.  
*Nos égales*, art., 250.  
*Nos morts*, art., 80 n. 1.  
*Notre temps*, pér., 244.  
 Nouvelle-Calédonie, 99.  
 N. R. F., éd., 290.  
 Nudisme, 99, 199.

## O

*Œuvre (L')*, quot., 98, 206, 244,  
 269, 270, 273, 281 n. 1, 284.  
 Offner (Raymond), 260.  
 Olafsohn (D<sup>r</sup>), 208.  
 Omar (le calife), 11.  
*On nous poursuit*, art., 90.  
 Opéra-Comique (l'), 159.  
 Orphelinat Prévost, 45, 176 n. 1,  
 223, 302. — Voir aussi : Cem-  
 puis.  
 Ourthe (Jean de l'), 63.

## P

Pachain (F.), 273.  
 Pacifisme scientifique, 48-49, 79,  
 124-125, 137 n. 1, 228, 231, 232,  
 248.  
 Paillette (Paul), 43, 80 n. 1.  
*Paix immédiate*, tr., 269.  
*Paix mondiale (La)*, pér., 231.  
 Palais-Bourbon, 35, 174.  
 Palais de Justice de Paris, 40, 185,  
 187, 195.

- Palma, v., 150.  
 Pape (le) de la rue Mouffetard. —  
 Voir : Jean Grave.  
 Paris, v., 29, 36, 39, 50, 58, 73, 75,  
 83, 89, 90, 98, 106, 117, 143, 145,  
 149, 150, 151, 152, 153, 154, 156,  
 163, 164, 165, 166, 173, 180, 182,  
 188, 199, 200 n. 1, 206, 223, 228,  
 247, 259, 260, 268, 269, 291, 294.  
 Paris (tribunal correctionnel de),  
 91, 102.  
*Paris-soir*, quot., 198, 285.  
 Parlement, 229.  
 Parmar (Dr V. L.), 208.  
 Parquet de la Seine, 85, 91, 173.  
 Pasche-Oserski (Dr), 208.  
 Passy (Frédéric), 92.  
 Pastor (Juan), 208.  
 Patorni (Aurèle), 217, 240, 244,  
 251, 256, 261 n. 1, 297.  
*Patrie humaine (La)*, liv., 233, 242.  
*Patrie humaine (La)*, pér., 227,  
 237, 244.  
 Paul (Dr), médecin légiste, 187.  
*Paul Robin*, liv., 45 n. 1, 65 n. 1,  
 240.  
 Paulus, 141.  
 Pays-Bas. — Voir : Hollande.  
 Pelletier (Desse Madeleine), 62,  
 204, 217, 222, 244, 269.  
 Pelloutier (Fernand), 22 n. 1.  
 Penancier (ministre de la Justice),  
 233.  
 Pénitent (Marcel), 193.  
 Pène-Siefert, 204.  
*Pensée libre (La)*, pér., 244.  
*Pensées d'un Biologiste*, liv., 290.  
 Pepito, 147.  
 Père-Lachaise (cimetière du), 189,  
 237.  
 Père la Pudeur (le), 85. — Voir  
 aussi : René Bérenger.  
*Père Peinard (Le)*, pér., 23, 29,  
 43.  
 Perez (Dr Juan Feren), 208.  
 Péri, dép., 230.  
 Perpignan, v., 164, 165, 167, 168,  
 172.  
 Perray-Vaucluse (asile de), 270.  
 Perrin (Paul), 83-84, 85.  
 Perse, 104.  
 Perversions sexuelles (lutte contre  
 les), 281.  
*Peste religieuse (La)*, br., 29.  
 Pétaïn (Philippe), 178, 281, 307.  
*Petit Bara (Le)*, pér., 244.  
*Petit Niçois (Le)*, quot., 244.  
*Peu d'enfants. Pourquoi ? Com-  
 ment ?*, liv., 74.  
*Peuple (Le)*, quot., 244.  
 Peyroux (Amédée), dép., 175.  
 Philadelphie, v., 159.  
 Philippe (Paul), 111, 113, 140 n. 1,  
 196.  
*Physique de l'Amour*, liv., 93.  
 Picabia (Francis), 157.  
 Picard (M<sup>e</sup> Maurice), 279.  
 Pierrot (Dr Marc), 240.  
 Pinard (Dr), 92.  
 Pioch (Georges), 227, 234, 297,  
 310.  
 Piot, sén., 118.  
 Poteix (A.), 53 n. 2.  
*Pioupiau de l'Yonne (Le)*, pér.,  
 140 n. 1.  
*Pipe-en-Bois*, liv., 80 n. 1.  
 Platon, 264.  
*Poète assassiné (Le)*, liv., 158.  
 Poincaré (Raymond), 137 n. 1, 193,  
 275.  
 Poldès (Léo), 202.  
 Police secrète, 164-165.  
*Politique (La)* d'Aristote, 264.  
 Pollensa, v., 150.  
 Pologne, 308.  
 Pomarède (Jean), *alias* Jean Mar-  
 ty, 258, 259, 262.  
 Ponchon (Raoul), 83.  
 Ponsot, dép., 130.  
 Pont-l'Évêque, v., 257.  
 Poplawski (Prof.), 247.  
*Populaire (Le)*, quot., 244.  
 Porché, 290.  
 Pornographie, 105, 106, 108.  
 Port-Bou, v., 145, 146.  
*Pot à colle (Le)*, pér., 29.  
 Potier (Edmond), 63.  
 Pouget (Emile), 29, 30, 43, 58.

Pourésy, 118.  
*Pourrissoir (Le)*, liv., 177, 186, 188, 206, 214, 223-224, 226, 238, 266.  
 Prague, v., 206.  
 Prats-de-Mollo, v., 171.  
 Préfecture de police de Paris, 182.  
*Préservation sexuelle (La)*, br., 189.  
 Président Maximum (le), 187.  
 Prévôtél (André), 246.  
*Prière de M. Bérenger à Christ*, art., 85.  
 Prima (Editions), 223.  
*Principales (Les) Puissances du Monde*, liv., 49.  
 Prison. — Voir : Amiens, Cherche-Midi, Clermont-Ferrand, Dépôt (le), Fresnes, Santé (la), Saint-Lazare.  
 Prison militaire, 191 n. 1.  
 Prissman (Dr), 208.  
 Privas (Xavier), 43.  
 Prix Cognacq, 214.  
 Prix de la Réforme sexuelle (Proposition d'un), 222.  
*Prix du Sang (Le)*, liv., 249 n. 1.  
 Pro Amore, 204.  
*Problème de la Natalité au Parlement (Le)*, br., 244.  
*Problème du bonheur humain (Le)* cf., 217, 237.  
*Problème de la Population (Le)*, br., 57.  
*Problème sexuel (Le)*, br., 87, 237.  
*Problème sexuel (Le)*, pér., 206, 244.  
*Progrès civique (Le)*, pér., 203, 213.  
*Progrès du Havre (Le)*, pér., 129.  
 Prolétaire (étymologie du mot), 285, 306.  
 Proletariat (le) et le néo-malthusianisme, 285.  
 « Prolétariques », 251.  
 Prométhée, 304.  
 Prophylaxie antivénérienne, 280, 281, 306.  
*Prophylaxie sexuelle (La)*, liv., 189.

Proschowsky (Dr Axel Robertson), 204, 217, 244, 250.  
 Prostitution, 281.  
 Proteau (Paul), juge, 185.  
 Proudhon, 34, 91.  
 Prusse, 106.  
 Puente (Dr Isaac), 208.  
 Puériculture, 48, 281.  
 Pujo (Maurice), 113.  
 Puy-de-Dôme, 12.  
 Pyrénées, 142, 167.

## Q

Quatre Vents (Editions des), 249.  
*Qu'est-ce que l'Eugénique ?*, liv., 219.  
*Question de Population (La)*, liv., 206, 307.  
*Questions d'actualité*, liv., 251, 263.  
*Question sexuelle (La)*, liv., 222.  
 Quillard (Pierre), 87.

## R

R... (M. de), président de tribunal, 112 n. 1.  
 Rachilde, 98.  
 Raffin-Dugens, dép., 130.  
 Ramette, dép., 230.  
 Ramus (Pierre), 217.  
 Ranulf (Dr), 208.  
 Ravachol, 34.  
 Reboux (Paul), 250, 259, 260, 262, 263.  
 Reclus (Elisée), 28, 29, 42, 52 n. 1, 137 n. 1.  
*Recordação*, conte, 191.  
 Recouly (Raymond), 289.  
 Réforme (la), 254.  
 Réforme sexuelle (définition de la), 254.  
 Réfractaires de 1914-1918, 137 n. 1.  
*Régénération*, pér., 8, 46, 52 n. 1, 53, 55, 56, 61, 62, 63, 65 n. 1, 67, 68, 69, 70 n. 1, 72, 73, 86, 204.

- Régime du droit commun, 112 n. 1, 283, 307.
- Régime politique (le) à la Santé, 110-116.
- Régime politique (le) et les néo-malthusiens, 110 n. 1, 128-129.
- Reinach (Salomon), 92, 105.
- Reinoso, 249.
- Relèvement social (Le)*, pér., 119.
- Remember, 227.
- Renaissance (la), 99, 254.
- Renaitour, dép., 204.
- Renan, 263.
- Renard (Ch.-N.), 249-250.
- Rennes, v., 40.
- République (La)*, quot., 244.
- République (La)* de Platon, 264.
- République (la III<sup>e</sup>), 83-84, 93, 106, 306.
- Ressort (Le)*, liv., 94.
- Restauration (la), 265.
- Restrictions alimentaires, 308.
- Reuillard (Gabriel), 213.
- Réveil ouvrier (Le)*, pér., 203, 213, 239, 244.
- Révision des traités (enquête sur la), 231.
- Révolte (La)*, pér., 23, 29, 42, 289.
- Révolté (Le)*, pér., 29, 214.
- Révolution des Droits de l'Homme, 254.
- Révolution espagnole, 160, 180 n. 1, 248.
- Révolutionnaires (erreur, impuissance et inertie des), 50-51, 52, 308.
- Révolution vient-elle ? (La)*, liv., 94.
- Revue libertaire (La)*, pér., 23, 29, 43.
- Reymond, sén., 127.
- Reynaud (Colette), 205, 210.
- Reynier (Prof.), 244.
- Ribemont-Dessaignes (G.), 158.
- Richard (Louis), 193.
- Richepin (Jean), 83.
- Rimbaud*, liv., 289.
- Rimbaud (Arthur), 289.
- Riou, sén., 127.
- Riverie (L.), 213.
- Robert (Léon), 103.
- Robin (Paul), 45, 46, 50, 53 n. 2, 56, 57, 58, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 72, 91, 94, 99, 123, 137 n. 1, 176, 205, 206, 217, 222, 223, 241, 264, 284, 302.
- Robinson (Dr J. W.), 202, 208.
- Rocaprana, v., 168.
- Rogerie (Daniel), 80 n. 1.
- Rogge (Dr H.), 208.
- Rognard (Pierre), 297, 310.
- Rognon (Etienne), dép., 175.
- Roinard (Paul-Napoléon), 73, 79, 80, 97, 153, 173, 192, 193, 196, 204.
- Rolland (Romain), 75, 137, 227.
- Rookery, v., 244.
- Roosevelt (Franklin), 284.
- Rosay, 128.
- Rosières-aux-Salines (Usine de), 28.
- Rostand (Jean), 290.
- Roué (M<sup>e</sup> Paul), 217, 226, 251, 254, 257.
- Rouen, v., 89, 90, 91.
- Rouen (tribunal de), 110.
- Roumains, 157.
- Rousseau (J.-J.), 244.
- Rousseau (Dr Louis), 217.
- Roussel (Nelly), 56, 57, 62, 63, 77, 92, 96, 102, 123, 189, 233.
- Royan, v., 271, 272.
- Rubicon (le), 171.
- Rucart (Marc), ministre de la Justice, 244.
- Ruff, 110.
- Russes, 137 n. 1, 157.
- Russes (gouvernants), 137 n. 1.
- Russell (Dora), 208.
- Russie, 99, 120, 157, 208, 275, 279, 284, 308.
- Russo (Dr P.), *alias* Lionel Lyon, 248.
- Rutgers (Dr), 64, 105, 189.
- Rutgers-Hoitsema (D<sup>esse</sup>), 105.
- Ryner (Han), 92, 233, 240, 243, 256.

## S

- Sabadell, v., 160.  
 Sabin, dép., 130.  
 Sackaroff (Olga), 158.  
 Saint-Barthélemy (la), 187.  
 Saint-Cloud, v., 103.  
 Saint-Denis, v., 89.  
 Sainte-Maxime, v., 205.  
 Sainte-Menehould, v., 30, 32.  
 Saint-Lazare (prison de), 186 n. 1, 188, 192, 223, 224 n. 1, 238.  
 Saint-Paul (Dr), *alias* Espé de Metz, 217, 243.  
 Saint-Ouen, v., 89.  
 Saint-Riquier (Julienne de), infirmière, 292-293.  
 Saint-simonisme, 53, 263.  
 Salama (Dr A.), 208.  
*Salon de Mme Truphot (Le)*, liv., 73.  
 Salon des Indépendants, 159.  
*Salud y Fuerza*, pér., 63, 143.  
 Sand (George), 151.  
*Sans nous laisser*, art., 109.  
 Sanger (Margaret), 189, 208, 223.  
 Sang de Navet, 250.  
*Sangs*, liv., 250.  
 Santé (prison de la), 110-116, 128, 131, 140 n. 1, 187, 188, 190.  
 Sautarel (Jacques), 42, 204, 217, 290, 297, 310.  
 Savonarole, 119.  
 Schipa (Tito), 159.  
 Scize (Pierre), 206, 214.  
 Schmeidenberger (Dr), 208.  
 Schneider (du Creusot), 265.  
 Séailles (Gabriel), 92, 96.  
*Sébastien Faure*, liv., 35 n. 1.  
 Seine (cour d'assises de la), 35 n. 1.  
 Seine-Inférieure, 91.  
 Seitaro (Shindo), 208.  
 Sellier, 219.  
 Sembat (Marcel), 130.  
 Sénat, 108, 127, 175, 176, 177, 178, 231.  
 Sené (Edouard), 80 n. 1, 110.  
 Sentimentalisme chrétien et humanitaire, 288.  
 S.E.P.T. (Editions), 197.  
 Sera, (Pierre). — Voir : Robert Grosclaude.  
 Serajevo, v., 133.  
 Séverine, 92, 107, 188.  
*Sexe inconnu (Le)*, liv., 200 n. 1.  
 Shaw (Bernard), 46.  
 S.I.A. (Solidarité Internationale Antifasciste), pér., 255, 257.  
 Sicard de Plauzoles (Dr), 62, 77, 92, 95, 102, 208, 228, 229, 230, 244, 260.  
 Sidi-bel-Abbès, v., 30.  
*Siècle (Le)*, quot., 40.  
*Siècle médical (Le)*, pér., 232.  
 Silverstolpe (Prof.), 208.  
 Simon (John), 296.  
 Simon (Jules), 238.  
 Simon (Louis), 244.  
 Sixte-Quenin, dép., 130.  
*Sixtine*, liv., 93.  
*Socialisme et Population*, br., 46, 87.  
 Socialistes (erreur, impuissance et inertie des), 50-51, 52, 308.  
 Société des Gens de Lettres, 193.  
 Société des Poètes français, 193.  
*Société mourante et l'Anarchie (La)*, liv., 35.  
*Société mourante et le Néo-malthusianisme (La)*, br., 87.  
 Socrate, 286.  
*Soir (Le)*, quot., 204, 213.  
 Soller, 150.  
 Somain, v., 89.  
 Sorbonne (la), 95, 106, 208.  
 Sotteville, v., 89.  
 Souply (Emilia), 72.  
*Sous la cagoule*, liv., 75, 80 n. 1, 238, 266.  
*Sous la casaque*, liv., 42.  
*Sozial Harmonie*, pér., 63.  
 Spahis (2<sup>e</sup> régiment de), 30, 32.  
 Spartiates, 108.  
 Spencer (Herbert), 94.  
 Spiess (Camille), 250.  
 Spinoza, 104.

- Splendeur et Misère des Prix Cognacq*, art., 214 n. 1.  
 Staline, 284.  
 Steinlen, 83.  
 Stendhal, 149.  
 Stéphane (Marc), 217, 244.  
 Stérilisation, 246-247, 279, 280.  
 Stérilisation : en Allemagne, 237, aux Etats-Unis, 237; à Vera-Cruz, 232.  
 Stérilisations (affaire des) de Bordeaux, 246-247.  
 Stocker (D<sup>esse</sup> Héléne), 208.  
 Stopes (Marie), 223.  
 Strauss (Paul), 127.  
 Stritt (Marie), 120.  
 Stuttgart, v., 63.  
 Suède, 120, 279.  
 Suisse, 120, 137, 208, 279.  
 Sundquist (Dr Alma), 208.  
 Sun-Yat-Sen, 81.  
 Surpopulateurs, 118-119, 308.  
 Surpopulation ou surpeuplement, 48, 124-125, 306.  
 Surpopulation (définition de la), 255.  
 Surpopulation cause de guerre, 49, 307.  
*Surpopulation (La) et la Guerre*, tr., 254.  
 Surpopulation mondiale, 284.  
 Surrey, 244.  
 Sutor (Frank). — Voir : Ernest Cordonnier.  
 Suzuki (Prof. M.), 208.  
 Syndicat professionnel des écrivains, 192, 194.
- T
- Tabarin, 106.  
*Tablettes d'un Lézard (Les)*, liv., 80 n. 1.  
 Tailhade (Laurent), 73, 106.  
 Tailhade (M<sup>me</sup> Marie-Louise Laurent-), 204, 266.  
 Tallandier, éd., 289.  
 Talleyrand, 105.  
 Tanon (Dr M.-L.), 251.  
 Tarbouriech (Dr Ernest), 92.  
 Tares, 302.  
 Tarrasa, v., 160, 168.  
 Taudis (lutte contre le), 281.  
 Tchécoslovaquie, 208.  
 Tech (le), 171.  
*Temps des cerises (Le)*, ch., 44.  
*Temps nouveaux (Les)*, pér., 29, 36, 42.  
 Terriens (les), 254.  
 Téry (Gustave), 98.  
 Textiles du Nord, 119 n. 1.  
 Thémis, 110.  
 Théry (M<sup>e</sup> José), 105.  
 Thibon (Gustave), 290.  
 Thiérache, 278.  
 Thivrier, dép., 130.  
 Thomas (Albert), dép., 130.  
 Thorez, dép., 230.  
 Tibidabo, v., 160.  
 Tietze (Dr Christoph), 253.  
*Tire-pied (Le)*, pér., 24, 27.  
 Titayna, 240.  
 Tolstoï (Léon), 137 n. 1,  
*Ton corps est à toi*, liv., 199, 202.  
 Tonnerre, v., 99.  
 Torquemada, 285.  
 Torrès (M<sup>e</sup> Henry), 242.  
 Toulon, v., 246.  
 Toulouse (Dr), 92, 219.  
 Toulouse, v., 143.  
*Tour du monde d'un Sexologue*, liv., 200 n. 1.  
 Tour pointue (la), 116.  
 Tours, v., 73.  
 Traité de Versailles, 275.  
 Travail (ministère du), 203.  
 Trente (procès des), 35 n. 1, 43.  
 Trésor (le), 196.  
 Tribunal correctionnel de Paris, 91, 102.  
 Tribunal correctionnel de Vervins, 278.  
 Tribunal d'Etat, 281 n. 1, 282.  
 Tristouse Ballerinettes, 158.  
 391, pér., 157, 158.  
*Trop de monde sur terre ?* aff., 255.

« Tropdetoutistes », 251.  
 Trouville, v., 257.  
 Troyes, v., 89.  
*Tuer du pauvre !* art., 223.  
 Tunisie, 46.  
 Turquie, 279.  
 Tyeda (Adalberto), 232.

## U

Union départementale des Syndicats ouvriers de Meurthe-et-Moselle, 22 n. 1.  
 Université de Zurich, 96.  
 Universités populaires, 28, 89.  
 U.R.S.S. — Voir : Russie.

## V

Vaast (Pierre), 257.  
 Vaillant, l'anarchiste, 35.  
 Vaillant (Edouard), dép., 130.  
 Vachet (D<sup>r</sup>), 200, 201, 204, 206.  
 Valançay (Robert), 217.  
 Valence (Espagne), v., 149.  
 Valenciennes, v., 89.  
 Valéry (Paul), 290.  
 Van Houten (M. S.), 105.  
 Varenne (Alexandre), dép., 196.  
 Vasectomie, 247.  
 Veillat, dép., 130.  
 Venizelos (Eleutherios), 161.  
 Vera-Cruz (Loi du 1<sup>er</sup> décembre 1932 de l'Etat de), 232, 279.  
 Verlaine (Paul), 289.  
 Verlon (Robert), 244.  
 Vermeersch, 289.  
 Vérone (M<sup>e</sup> Maria), 219.  
 Versailles, v., 104.  
 Vervins (parquet de), 278.  
 Vichy (gouvernement de), 178, 306-307.  
 Vickery (Desse Alice), 64, 104.  
*Victoire (La)*, quot., 110.  
 Victor (Monsieur), 15.  
 Vidal (Gaston), 193.

*Vie de Cervantès*, liv., 289.  
 Vienne (Autriche), 219, 253.  
 Vierzon, v., 89.  
*Vigilance*, pér., 244.  
 Vigné d'Octon (Paul), 217, 272.  
 Vignes (Prof.), 219.  
 Vigneau (Jean), éd., 249 n. 1.  
 Viguès (Jean), 147.  
 Villafranca (Soledad), 148.  
 Villain (R.), 142.  
 Villebon, v., 103.  
 Vincennes, v., 89.  
 Vingtième siècle, 106, 253, 263.  
 Vire (procès de), 233, 234, 235, 242.  
 Vire (tribunal correctionnel de), 242, 243.  
 Virgen del Pilar (la santa), 148.  
*Vivre intégralement*, pér., 199, 200.  
 Vix (Geneviève), 159.  
*Voilà*, pér., 214.  
 Voilin, dép., 130.  
*Voix des Femmes (La)*, pér., 203, 204, 205, 244, 310.  
*Volonté (La)*, quot., 203, 205, 234.  
 Voltaire, 266.

## W

Waldeck-Rousseau, 125.  
 Wells (Herbert George), 49, 223, 225, 284.  
 Willette, 83, 84.  
 Willm (M<sup>e</sup> Albert), dép., 72, 77, 129, 130.  
 Witkowski (D<sup>r</sup>), 104.  
 Woetjen (Otto von), 158.  
 Wolfsohn (D<sup>r</sup>), 208.  
 World Population Conference, 203.

## Y

Yonne, 99.  
 Yon-Lug, 44.  
 Yougoslavie, 308.  
 Yvetot (Georges), 58, 77, 272.



## Z

Zavie (Emile), 80 n. 1, 108.  
Zay (Jean), 253.

Zévaco (Michel), 43.  
Zévaès (M<sup>e</sup> Alexandre), 260.  
Zo d'Axa, 29.  
Zola (Emile), 40.  
Zurich, v., 96.

---

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

Lettre de Manuel Devaldès .....	7
Portrait d'Eugène Humbert .....	<i>face à la page</i> 10
Une page de l' « Indépendant » .....	26
Une page de « Génération consciente » .....	71
Lettre de Paul Perrin, de l'« Assiette au beurre » ..	83
Affiche « L'Immoralité des Moralistes » .....	101
Portrait de Jean Marestan .....	<i>face à la page</i> 102
Une enveloppe de lettre .....	<i>face à la page</i> 114
Affiche « L'Exemple vient d'en haut » .....	134
Affiche pour la Ligue Mondiale pour la Réforme sexuelle .....	207
Une page de la « Grande Réforme » .. .....	218
Lettre de Victor Margueritte .....	221
Portrait de Manuel Devaldès .....	<i>face à la page</i> 232
Portrait de Nelly Roussel .....	» 232
Portrait de Gabriel Giroud .....	» 248
Portrait de Jeanne Humbert .....	» 248

## TABLE DES MATIERES

---

	PAGES
Lettre-préface de Manuel Devaldès .....	7
Première partie .....	9
Deuxième partie .....	135
Troisième partie .....	211
Conclusion .....	296
I. Lettre de Jean Marestan .....	301
Annexes :	
II. Discours de Robert Grosclaude .....	304
Index .....	311
Table des illustrations .....	334

*Achevé d'imprimer  
le 4 mars 1947 par  
l'Imprimerie Louis Jean  
N° de dépôt légal : 8.*